

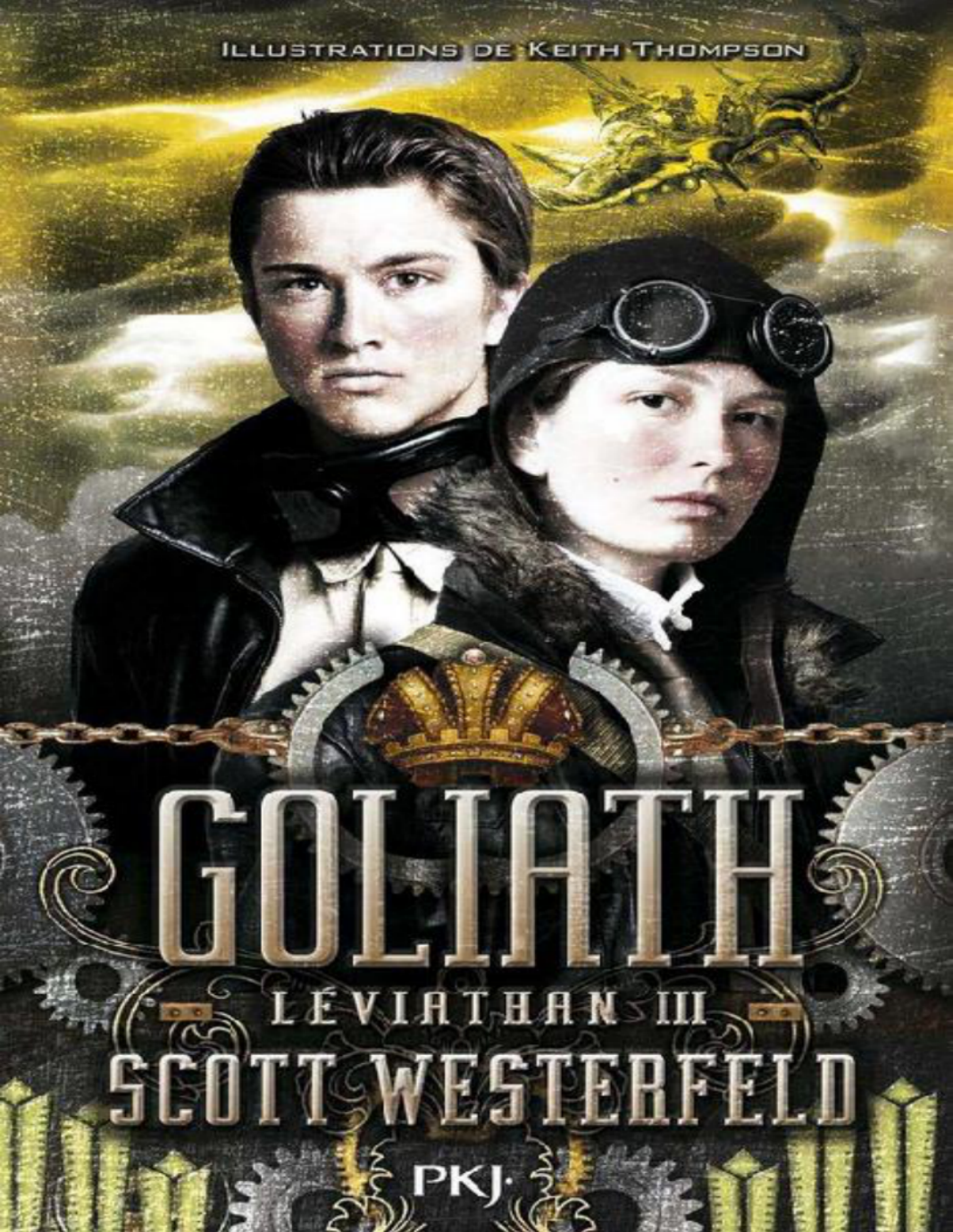
Goliath

Scott Westerfeld - Leviathan
- 3

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ILLUSTRATIONS DE KEITH THOMPSON







GOLIATH

LÉVIATHAN III



Scott Westerfeld

Illustrations de Keith Thompson

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Guillaume Fournier

POCKET JEUNESSE
PKJ.

*À tous ceux qui adorent les idylles
longtemps tenues secrètes.*

UN

— La Sibérie, souffla Alek.

Le mot lui avait échappé. Froid et aussi inquiétant que le paysage qui défilait dessous.

— Nous n’y serons pas avant demain, fit remarquer Dylan, attablé devant son petit déjeuner. Il nous faudra presque une semaine pour la traverser. La Russie est bougrement grande.

— Et froide, ajouta Newkirk.

Il se tenait à côté d’Alek à la fenêtre du mess des aspirants, serrant des deux mains sa tasse de thé.

— Froide, répéta Bovril.

La créature se cramponna un peu plus fort sur l’épaule d’Alek et frissonna.

En ce début du mois d’octobre il n’y avait pas encore de neige sur le sol. Mais le ciel était d’un bleu glacial, sans aucun nuage. La fenêtre était bordée d’une dentelle de givre laissée par la nuit.

« Encore une semaine à survoler cette région lugubre », songea Alek. Loin de l’Europe en guerre. Le *Léviathan* poursuivait son voyage vers l’est, sans doute vers l’empire du Japon, même si personne ne voulait lui confirmer leur destination. Il avait beau avoir servi la cause britannique à Istanbul, les officiers de l’aéronef continuaient plus ou moins à considérer Alek et ses hommes comme des prisonniers. Or, la grande guerre technologique entre les darwinistes et les clankers se propageait un peu plus vite chaque jour.

— Ça se refroidira encore quand nous remonterons vers le nord, prévint Dylan, la bouche pleine. Vous devriez terminer vos pommes de terre pendant qu’elles sont chaudes.

Alek se retourna vers lui.

— Mais nous sommes déjà au nord de Tokyo. Pourquoi faire un détour ?

— Il n’y aura pas de détour, rétorqua Dylan. M. Rigby nous a fait calculer une route orthodromique la semaine dernière, et ça nous emmenait tout droit jusqu’à Omsk.

— Une route orthodromique ?

— C'est un terme de navigation, répondit Newkirk. (Il souffla sur le carreau glacé devant lui, puis traça du doigt une courbe dans la buée.) La Terre est ronde mais le papier est plat, d'accord ? Donc le plus court chemin entre deux points ressemble à une courbe quand on le trace sur une carte. On se retrouve toujours plus au nord qu'on ne s'y attendait.

— À moins d'être dans l'hémisphère Sud, précisa Dylan. Là, c'est l'inverse.

Bovril gloussa, comme s'il trouvait très amusant le concept de route orthodromique. Alek, lui, n'avait pas compris un traître mot de ces explications, bien entendu.

C'était à devenir fou. Quinze jours plus tôt, il avait pris part à une révolution contre le sultan du vieil Empire ottoman. Les rebelles avaient accepté ses conseils, ses talents de pilote et son or. Et ensemble, ils avaient remporté la victoire.

Mais, à bord du *Léviathan*, il n'était qu'un poids mort – de l'hydrogène gaspillée, comme disait l'équipage. Il avait beau passer ses journées en compagnie de Dylan et de Newkirk, cela ne faisait pas de lui un aspirant. Il restait incapable de se servir d'un sextant, de faire un nœud correct ou d'estimer l'altitude de l'aéronef.

Le pire de tout, c'était qu'il ne servait plus à rien. Durant le mois où il avait fomenté la révolution à Istanbul, les ingénieurs darwinistes avaient appris à connaître la mécanique clanker. Ils n'avaient plus besoin d'Hoffman et de Klopp pour faire tourner les moteurs, et donc plus besoin de lui comme traducteur.

Depuis qu'il avait embarqué sur le *Léviathan*, Alek rêvait d'y servir. Mais tous ses atouts – piloter un mécanopode, combattre à l'épée, parler six langues et être le petit-neveu d'un empereur – paraissaient inutiles à bord d'un aéronef. Il avait moins de valeur en tant qu'aviateur qu'en tant que jeune prince célèbre qui avait changé de camp.

Comme si tout se liguait pour faire de lui un poids mort.

Alek se souvint alors d'une chose que disait son père : « La seule manière de remédier à l'ignorance consiste à l'admettre. »

Il prit une grande inspiration.

— Je suis au courant de la rotondité de la Terre, monsieur Newkirk. Mais je ne comprends toujours pas cette affaire de « route orthodromique ».

— C'est plus simple à expliquer avec une mappemonde, intervint Dylan. Il y en a une dans la salle de navigation. Nous n'aurons qu'à y faire un tour quand les officiers seront sortis.

— Ce sera avec plaisir.

Alek se tourna face à la fenêtre, les mains dans le dos.

— Il n'y a pas de quoi avoir honte, prince Aleksandar, assura Newkirk. Il m'a fallu des siècles pour apprendre à calculer une route correcte. Pas comme M. Sharp ici présent, qui savait manipuler un sextant avant même d'intégrer l'Air Service.

— Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un père aviateur, commenta Alek.

— Un père ? (Newkirk regardait Dylan.) Je croyais que c'était votre oncle, monsieur Sharp.

Bovril émit un bruit discret et planta ses petites griffes dans l'épaule d'Alek. Dylan resta silencieux. Il parlait rarement de son père, mort sous ses yeux dans l'incendie de son ballon. Cet accident continuait à le hanter, et le feu était la seule chose dont il avait peur.

Alek se traita intérieurement de *dummkopf*. Pourquoi avait-il mentionné ce détail ? En voulait-il à Dylan d'exceller dans tous les domaines ?

Il était sur le point de s'excuser quand Bovril s'agita de nouveau à la fenêtre.

— Bestiole, annonça le loris perspicace.

Un point noir était apparu, volant dans le ciel bleu. C'était un oiseau gigantesque, comparé aux faucons qui quelques jours auparavant dans les montagnes étaient venus tourner autour de l'aéronef. Il avait la taille et les serres d'un grand rapace mais sa silhouette ne ressemblait à rien qu'Alek ait déjà vu.

Et il se dirigeait droit vers eux.

— Cet oiseau ne vous paraît-il pas curieux, monsieur Newkirk ?

Newkirk leva les jumelles qu'il portait encore autour du cou après son quart du matin.

— Si, reconnut-il un instant plus tard. Je crois que c'est un aigle impérial !

Un brusque raclement de chaise résonna derrière eux. Dylan les rejoignit à la fenêtre, les deux mains en visière autour des yeux.

— Nom de nom, vous avez raison : deux têtes ! Mais les impériaux ne transportent que les messages du tsar en personne...

Alek jeta un coup d'œil à Dylan. Avait-il bien entendu ? Deux têtes ?

L'aigle passa devant leur fenêtre dans un éclair de plumes noires, l'or de son harnais brillant dans le soleil du matin. Bovril poussa des gloussements hystériques.

— Il se dirige vers la passerelle, n'est-ce pas ? s'enquit Alek.

— Exact. (Newkirk abaissa ses jumelles.) Les messages importants sont remis en main propre au commandant.

Une lueur d'espoir vint éclairer l'humeur sombre d'Alek. Les Russes étaient des alliés des Britanniques, des darwinistes comme eux, qui fabriquaient des mammothins et des ours de guerre géants. Et si le tsar avait besoin d'aide contre les armées clankers et leur demandait

de faire demi-tour ? Mieux valait encore combattre sur le front russe que perdre son temps au-dessus de cette région désolée.

— Il faut que je sache ce que dit ce message.

Newkirk ricana.

— Pourquoi n'allez-vous pas interroger directement le commandant ?

— C'est ça, approuva Dylan. Et tant que vous y êtes, demandez-lui de me donner une cabine mieux chauffée.

— Qu'est-ce que je risque ? rétorqua Alek. Il ne m'a pas fait mettre aux fers.

À son retour sur le *Léviathan* quinze jours plus tôt, il s'attendait à être mis aux arrêts pour s'être enfui de l'aéronef. Mais les officiers du bord l'avaient traité avec respect.

Peut-être n'était-ce pas si mal, au fond, que tout le monde sache qu'il était le fils de feu l'archiduc Ferdinand, et non un quelconque noble autrichien désireux d'échapper à la guerre.

— Quel prétexte pourrais-je trouver pour me rendre sur la passerelle ? demanda-t-il.

— Oh, pas besoin de prétexte, répondit Newkirk. Cet oiseau arrive tout droit de Saint-Pétersbourg. On va bientôt nous appeler pour l'emmener se reposer et lui donner à manger.

— Vous n'avez jamais vu la rookerie, mon prince, ajouta Dylan. Vous n'aurez qu'à venir avec nous.

— Merci, monsieur Sharp, dit Alek en souriant. Cela me plairait beaucoup.

Dylan retourna à table et à ses précieuses pommes de terre. Il n'était sans doute pas mécontent que la discussion à propos de son père ait tourné court. Alek se promit de lui présenter ses excuses avant la fin de la journée.



Dix minutes plus tard, un lézard messager sortait la tête d'un tube au plafond du mess des aspirants et ordonnait, avec la voix de l'adjudant-chef :

— Monsieur Sharp, sur la passerelle. Monsieur Newkirk, au rapport dans la soute.

Ils se précipitèrent vers la porte.

— Dans la soute ? s'étonna Newkirk. Et pour quoi faire, bon sang ?

— Peut-être qu'on va vous demander d'inventorier les stocks, suggéra Dylan. Peut-être que notre voyage vient de se rallonger.

Alek fronça les sourcils. Si c'était le cas, retourneraient-ils en Europe, ou s'en éloigneraient-ils davantage encore ?

Tandis qu'ils prenaient tous les trois la direction de la passerelle, ils

sentirent l'animation monter dans l'aéronef. On n'avait pas déclenché l'alerte, mais l'équipage s'activait. Quand Newkirk quitta ses compagnons et emprunta l'escalier central, des gabiers en tenue de vol le dépassèrent au pas de charge.

— Où diable descendent-ils ? demanda Alek.

Les gabiers travaillaient toujours sur l'enveloppe, accrochés aux cordes qui maintenaient la gigantesque membrane à hydrogène de l'aéronef.

— Sacrement bonne question, observa Dylan. On dirait que le message du tsar est en train de semer une belle pagaille.

Il y avait une sentinelle à la porte de la passerelle, et une douzaine de lézards messagers suspendus au plafond qui attendaient les ordres. On percevait une tension particulière dans le tintamarre habituel des hommes, des créatures et des machines. Bovril s'agitait sur l'épaule d'Alek. Ce dernier sentit à travers ses semelles la vibration des moteurs qui montaient en régime : l'aéronef faisait machine avant toute.

Sur la passerelle, les officiers étaient regroupés autour du commandant, qui tenait un parchemin. Le Dr Barlow était présente également, avec son propre loris sur l'épaule et son thylacine, Tazza, assis contre ses jambes.

Un cri perçant retentit à la droite d'Alek. Pivotant, il se trouva nez à nez avec une créature des plus étonnantes...

L'aigle impérial, trop grand pour tenir dans la cage des messagers de la passerelle, s'était perché sur la table des signaux. Il se balançait d'une patte sur l'autre en frétilant des ailes.

Dylan n'avait pas menti : la créature possédait bien deux têtes... et deux cous, enroulés l'un autour de l'autre comme des serpents noirs. Sous le regard horrifié d'Alek, l'une des têtes fit claquer son bec et darda une langue rouge vif.

— Par le sang du Christ ! souffla-t-il.

— Qu'est-ce que je disais ? fit Dylan. C'est un aigle impérial.

— C'est une *abomination*, oui !

Parfois, les fabrications darwinistes semblaient conçues moins pour leur utilité pratique que pour leur apparence repoussante.

Dylan haussa les épaules.

— Ce n'est qu'un oiseau à deux têtes, comme sur le blason du tsar.

— Oui, certes, convint Alek, bafouillant. Mais sur le blason, c'est un oiseau *symbolique*.



UN MESSENGER À DEUX TÊTES.

— Bah, cette bestiole aussi est symbolique. Sauf qu'elle respire, voilà tout.

— Prince Aleksandar, bonjour, lança le Dr Barlow. (Elle se détacha du groupe d'officiers pour venir à leur rencontre, le parchemin du tsar à la main.) Je vois que vous admirez notre visiteur. Quel splendide témoignage du savoir-faire russe, n'est-ce pas ?

— Bonjour, madame, dit Alek en s'inclinant. Je ne sais pas de quoi témoigne précisément cette créature, mais je dois reconnaître que je la trouve un peu...

Il s'éclaircit la gorge, tandis que Dylan enfilait une paire de gants de fauconnier.

— Trop illustrative ? suggéra le Dr Barlow avec un petit rire. C'est vrai, je suppose, mais le tsar Nicolas a un faible pour ses rapaces.

— Ses rapaces, pouah ! répéta son loris depuis la cage des messagers sur laquelle il avait grimpé.

Bovril gloussa. Les deux loris entamèrent un conciliabule incompréhensible à voix basse, comme chaque fois qu'ils se retrouvaient.

Alek détacha son regard de l'aigle.

— En fait, je m'intéresse davantage au message qu'il a apporté.

— Ah... (Elle enroula machinalement le parchemin.) J'ai peur qu'il ne s'agisse d'un secret militaire pour l'instant.

Alek se rembrunit. Ses alliés à Istanbul n'avaient jamais eu le moindre secret pour lui.

Si seulement il avait pu rester là-bas. À en croire les journaux, les rebelles avaient le contrôle de la capitale désormais, et le reste de l'Empire ottoman tombait sous leur coupe. On l'aurait respecté et il aurait pu se rendre utile, au lieu d'être un vulgaire poids mort. Aider les rebelles à renverser le sultan était sans doute la chose la plus utile qu'il avait jamais faite. Il avait privé les Allemands d'un allié clanker et prouvé que lui, le prince Aleksandar de Hohenberg, pouvait jouer un rôle déterminant dans cette guerre.

Pourquoi avait-il fallu qu'il écoute Dylan et remette les pieds à bord de cet épouvantable aéronef ?

— Vous vous sentez bien, prince ? s'inquiéta le Dr Barlow.

— J'apprécierais simplement de connaître vos intentions, à vous autres darwinistes, répondit Alek d'une voix frémissante de colère. Au moins, si vous nous rameniez à Londres dans les fers, mes hommes et moi, je saurais à quoi m'en tenir. À quoi sert de nous promener ainsi aux quatre coins du monde ?

Le Dr Barlow lui dit d'une voix apaisante :

— Nous allons tous où la guerre nous entraîne, prince Aleksandar. Vous n'avez pas été si malheureux à bord de cet aéronef, si ?

Alek se renfroгна, incapable de la contredire. Le *Léviathan* lui avait épargné de passer le restant de la guerre à se cacher dans un vieux château glacial au cœur des Alpes, après tout. Et il l'avait amené à Istanbul, où il avait pu porter un premier coup décisif aux Allemands.

Il reprit son sang-froid.

— Peut-être pas, docteur Barlow. Mais je préfère choisir moi-même mon itinéraire.

— L'occasion s'en présentera peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

Alek haussa les sourcils, intrigué.

— Allons-y, mon prince, intervint Dylan. (L'aigle était désormais encapuchonné et perché tranquillement sur son bras.) Ça ne sert à rien de discuter avec des savants. Et nous avons un oiseau à nourrir.

DEUX

L'aigle se révélait beaucoup plus calme depuis que Deryn avait enfilé des capuchons sur ses deux têtes querelleuses.

Les cinq kilos de l'oiseau pesaient lourdement sur son bras ganté. Tandis qu'elle se dirigeait vers l'arrière avec Alek, Deryn se réjouit que les oiseaux aient les os creux.

La rookerie, séparée de la nacelle principale, était logée à mi-chemin de l'aileron ventral. On y accédait par une coursive chauffée par la proximité du tube gastrique, mais le vent glacial qui soufflait le long de l'aéronef faisait frissonner les membranes de part et d'autre. Si on considérait qu'ils se trouvaient à bord d'un aéronef de mille pieds de long constitué à partir des fils de vie d'une baleine et d'une centaine d'autres espèces, la puanteur était négligeable. Elle évoquait tout juste un mélange de sueur animale et de purin, comme dans une étable en été.

À côté d'elle, Alek gardait un œil méfiant sur l'aigle impérial.

— Vous croyez qu'il a deux cerveaux ?

— Bien sûr que oui, répondit Deryn. À quoi pourrait servir une tête sans cervelle ?

Cette réplique fit glousser Bovril, comme s'il savait que Deryn avait failli glisser à la place une plaisanterie sur les clankers. Mais elle s'en était abstenue. Vu l'humeur maussade d'Alek, cela valait mieux.

— Et si ses deux têtes ne sont pas d'accord sur la direction à prendre ?

Deryn rit.

— Elles règlent ça par une dispute, j'imagine, comme tout le monde. Mais je doute que cela se produise souvent. Dans un crâne d'oiseau, il y a surtout le nerf optique – plus de vue que de cervelle.

— Au moins ignore-t-il à quel point il est affreux.

Un cri rauque s'échappa de l'un des capuchons, et Bovril l'imita.

Deryn fronça les sourcils.

— Si les bestioles à deux têtes vous dégoûtent tellement, comment se fait-il que vous en ayez peint une sur votre Sturmgänger ?

— Ce sont les armes des Habsbourg. Ma famille.

— Que symbolise-t-il ? Un certain snobisme ?

Alek leva les yeux au plafond, puis se lança dans un de ses cours magistraux :

— L'aigle à deux têtes fut d'abord utilisée par les Byzantins pour signifier que leur empire régnait à la fois sur l'Orient et sur l'Occident. Mais quand une maison royale moderne reprend ce symbole, l'une des têtes représente le pouvoir terrestre et l'autre le droit divin.

— Le droit divin ?

— Le principe selon lequel le pouvoir du roi lui vient directement de Dieu.

Deryn ricana.

— Laissez-moi deviner qui a imaginé ça. Un roi, je parie ?



— C'est une conception un peu désuète, je suppose, reconnut Alek.

Mais Deryn se demanda s'il y croyait pour de bon. Il avait la tête farcie de balivernes de ce genre. Il n'arrêtait pas de parler de la Providence, qui l'aurait soi-disant guidé depuis qu'il s'était enfui de chez lui, ou de raconter qu'il était destiné à mettre fin à la guerre.

Pour autant qu'elle puisse en juger, cette guerre était une affaire beaucoup trop vaste pour qu'une seule personne, fût-ce un prince, soit capable de l'arrêter. Et le destin se moquait bien de ce qu'on était censé faire. Le destin de Deryn aurait été d'être une fille, après tout, de porter des jupes et d'avoir des marmots braillards dans les jambes. Mais elle avait réussi à y échapper assez facilement, au prix de quelques travaux d'aiguille sur sa garde-robe.

Bien sûr, il y avait d'autres coups du sort auxquels elle n'avait pas réussi à se dérober, comme de tomber amoureuse d'un stupide prince au point qu'elle avait la tête encombrée de toutes sortes de bêtises indignes d'un soldat. Comme d'être son meilleur ami, son allié, alors qu'une attirance sans espoir faisait palpiter son cœur dans sa poitrine.

Ce n'était pas plus mal qu'Alek soit trop obnubilé par ses propres soucis, ou par les malheurs du monde, pour s'en apercevoir. Et bien sûr, les sentiments de Deryn étaient d'autant plus faciles à cacher qu'il ignorait avoir affaire à une fille. Personne n'en savait rien à bord à l'exception du comte Volger, lequel, s'il était une belle canaille, savait au moins garder un secret.

Ils arrivèrent devant la porte de la rookerie. Deryn chercha le mécanisme de déverrouillage. Mais, avec une seule main libre, elle ne réussit pas à le manipuler dans la pénombre.

— Vous nous faites un peu de lumière, mon prince ?

— Certainement, monsieur Sharp, dit Alek en sortant son sifflet de commandement.

Il l'examina d'un air studieux avant de jouer un petit air.

Les vers luisants commencèrent à s'allumer sous la membrane de l'aéronef et une lueur verte se répandit doucement dans la coursive. Puis Bovril se mit à chanter, d'une voix claire comme un grelot d'argent. La lumière se fit plus vive.

— Beau travail, mon mignon, le complimenta Deryn. On finira par faire de toi un vrai aspirant.

Alek soupira.

— On ne peut pas en dire autant de moi.

Deryn ignora ses lamentations et ouvrit la porte de la rookerie. Un concert de cris et de piailllements les accueillit. L'impérial se crispa sur son bras ; elle sentit ses serres à travers ses gros gants de fauconnier.

Elle se dirigea vers la passerelle surélevée, à la recherche d'une place vide. Il y avait neuf cages en tout, trois sous eux et trois autres de chaque côté, chacune deux fois plus haute qu'un homme. Les petits rapaces et messagers voletaient avec frénésie tandis que les faucons bombardiers se reposaient calmement sur leurs perchoirs sans leur accorder la moindre attention.

— Par le sang du Christ ! s'exclama Alek dans le dos de Deryn. C'est un asile de fous, ici !

— Un asile de fous, répéta Bovril, avant de sauter de l'épaule d'Alek sur la rambarde.

Deryn secoua la tête. Alek et ses hommes trouvaient l'aéronef trop fouillis à leur goût. La vie était une chose bien brouillonne et tumultueuse, comparée à la précision irréprochable des mécanismes clankers. L'écosystème du *Léviathan*, avec ses centaines d'espèces entremêlées, constituait un ensemble autrement plus complexe que n'importe quelle machine sans vie, et par conséquent ne pouvait pas être aussi ordonné. Aux yeux de Deryn, c'était ce qui rendait le monde si intéressant : la réalité étant dépourvue de rouages, on ne pouvait jamais savoir quelle surprise jaillirait de son chaos.

Elle n'avait jamais imaginé participer un jour à une révolution clanker, ou se faire embrasser par une fille, ou tomber amoureuse d'un prince. Elle avait pourtant vécu tout cela au cours du dernier mois, et la guerre n'en était qu'à ses débuts.

Deryn trouva la cage que les gardiens de la rookerie avaient vidée à leur intention. Elle installa le toboggan sur la trappe : on ne pouvait pas mettre l'aigle impérial avec d'autres oiseaux tant qu'il n'avait pas mangé.

D'un geste rapide, elle ôta les deux capuchons du rapace et le poussa sur le toboggan. Il tomba dans la cage, voleta un moment comme une feuille morte soufflée par le vent, puis vint se poser sur le perchoir.

De là, il inspecta ses congénères à travers les barreaux, l'air maussade, en se balançant d'une patte sur l'autre. Deryn se demanda dans quel genre de cage il vivait au palais du tsar. Probablement une qui comportait des barreaux polis, où on lui servait des souris sur des plateaux d'argent et où l'air n'était pas imprégné d'une forte odeur de fiente.

— Dylan, commença Alek, puisque nous voilà seuls tous les deux.



SECRETS DANS LA ROOKERIE.

Elle se retourna face à lui. Il se tenait tout près, et ses yeux verts brillèrent dans l'obscurité. Elle avait toujours plus de mal à soutenir son regard quand il se montrait sérieux, comme en cet instant. Elle y réussit néanmoins.

— Je suis désolé d'avoir mentionné votre père, tout à l'heure, dit-il. Je sais à quel point cela reste douloureux pour vous.

Deryn soupira. Devait-elle lui dire de ne pas s'inquiéter, tout simplement ? Mais il l'avait mise dans une situation délicate vis-à-vis de Newkirk. Il était peut-être plus prudent de lui dire la vérité – dans la mesure du possible, tout au moins.

— Inutile de vous excuser, répondit-elle. Il y a quand même une chose que vous devez savoir : la nuit où je vous ai parlé de l'accident de mon père, je ne vous ai pas tout expliqué.

— Comment ça ?

— Eh bien, Artemis Sharp était mon père, comme je vous l'ai raconté. (Deryn prit une longue inspiration.) Mais tout le monde dans l'Air Service croit qu'il s'agissait de mon oncle.

Elle vit à l'expression d'Alek qu'il ne comprenait pas, et sans même avoir besoin de réfléchir, elle se mit à lui débiter un tissu de mensonges.

— Quand je me suis engagé, mon frère Jaspert servait déjà dans l'Air Service. Si bien qu'il a fallu mentir sur notre relation.

Pure invention, bien sûr. En réalité, Jaspert avait déjà parlé de sa jeune sœur à ses compagnons du Service, et tout le monde savait qu'il n'avait pas de frère.

— Nous avons dû raconter que nous étions cousins.

Alek fronça les sourcils.

— Deux frères ne peuvent pas servir ensemble dans votre armée ?

— Pas quand leur père est mort. Nous étions ses seuls enfants, voyez-vous ? Et si par malheur nous devions tous les deux...

Elle haussa les épaules dans l'espoir de paraître crédible.

— Ah, pour préserver le nom familial. Je n'y aurais pas pensé. Est-ce pour cette raison que votre mère ne voulait pas vous voir vous engager ?

Deryn hocha la tête d'un air morose. Pourquoi diable ses mensonges se compliquaient-ils toujours à ce point ?

— Je ne voulais pas vous rendre complice de ma supercherie. Mais cette nuit-là, je croyais que vous alliez quitter le bord pour de bon. Alors je vous ai dit la vérité au lieu de la version que je raconte d'habitude.

— La vérité, répéta Bovril, *monsieur* Sharp.

Alek posa la main sur la poche de sa veste. Deryn savait que c'était là qu'il conservait la lettre du pape, celle qui ferait de lui un empereur

un beau jour.

— Ne vous inquiétez pas, Dylan. Je garderai tous vos secrets comme vous avez gardé les miens.

Deryn grinça des dents. Il ne *pouvait pas* garder *tous* ses secrets puisqu'il ignorait le plus important.

Soudain, elle n'eut plus envie de continuer à lui mentir. Pas à ce point, en tout cas.

— Attendez, dit-elle. Je vous ai raconté des sornettes. Deux frères peuvent parfaitement servir ensemble. C'est autre chose.

— Sornettes, répéta Bovril.

Alek attendit la suite avec une expression soucieuse.

— Seulement, je ne peux pas vous donner la vraie raison.

— Pourquoi cela ?

— Parce que... (Parce qu'elle n'était qu'une roturière, et lui un prince. Parce qu'il prendrait ses jambes à son cou s'il était au courant.) Vous auriez une moins bonne opinion de moi.

Il fixa Deryn un moment, puis tendit le bras et lui prit l'épaule.

— Vous êtes le meilleur soldat que j'aie jamais rencontré, Dylan. Le garçon que j'aurais voulu être si je n'étais pas né prince. Je n'aurai jamais une mauvaise opinion de vous.

Elle gémit intérieurement et se détourna en priant pour qu'une alerte se déclenche, une attaque de zeppelins, un orage, n'importe quoi qui puisse la sortir de cette situation.

— Écoutez, continua Alek. (Il laissa retomber sa main.) Même si vous portiez je ne sais quel lourd secret de famille, qui suis-je pour vous juger ? Mon grand-oncle complotait avec les assassins de mes parents !

Deryn resta sans voix. Alek avait tout compris de travers, naturellement. Il ne s'agissait pas d'un secret de famille, mais d'un secret purement personnel. Et il continuerait dans sa méprise aussi longtemps qu'elle ne lui dirait pas la vérité.

Ce qui était hors de question.

— S'il vous plaît, Alek. Je ne peux pas. Et puis... j'ai ma leçon d'escrime !

Alek sourit – incarnation parfaite de l'ami patient.

— Vous vous confierez quand vous serez prêt, Dylan. En attendant, je promets de ne plus vous questionner.

Elle hocha la tête en silence et le précéda hors de la rookerie.



— N'êtes-vous pas un peu en retard pour m'apporter mon petit déjeuner ?

— Désolé, m'sieur le comte, s'excusa Deryn en posant le plateau sur

le bureau de Volger. (Du café déborda du pot et mouilla le toast.) Le voilà.

Le comte haussa les sourcils.

— Et aussi vos journaux. Le Dr Barlow les a gardés spécialement pour vous. Même si je me demande bien pourquoi.

Volger prit les journaux, puis ramassa le toast imbibé de café et l'égoutta.

— Vous m'avez l'air bien agité, ce matin, monsieur Sharp.

— Oui, j'ai été plutôt occupé.

Deryn le dévisagea en fronçant les sourcils. C'était d'avoir dû mentir à Alek qui l'avait contrariée, bien sûr, mais elle avait envie de s'en prendre au comte Volger.

— Et je n'aurai pas de temps pour ma leçon d'escrime.

— Quel dommage. Vous êtes si doué, dit-il. Pour une fille.

Deryn lui jeta un regard noir. On avait retiré les sentinelles devant les cabines des clankers, mais il suffisait que quelqu'un passe dans le couloir pour les entendre. Elle alla fermer la porte de la cabine et se retourna vers le comte.

Il était la seule personne à bord qui sache la vérité à son sujet, et d'ordinaire il se gardait bien de la mentionner à voix haute.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-elle à voix basse.

Il répondit sans la regarder, penché sur son petit déjeuner, comme s'ils avaient une discussion amicale.

— J'ai remarqué que l'équipage semblait préparer quelque chose.

— Oui, nous avons reçu un message ce matin. Du tsar.

Volger leva les yeux.

— Du tsar ? Aurions-nous changé de destination ?

— Désolée, c'est un secret militaire. Personne ne le sait en dehors des officiers. Et de la savante, je suppose. Alek lui a posé la question, mais elle n'a pas voulu le lui dire.

Le comte entreprit de beurrer son toast mouillé tout en réfléchissant à la nouvelle.

Au cours du mois que Deryn avait passé dans la clandestinité à Istanbul, le comte et le Dr Barlow avaient noué une sorte d'alliance. La savante le tenait régulièrement informé des progrès de la guerre, et il lui faisait part de son analyse de la politique et de la stratégie clankers. Mais Deryn doutait que le Dr Barlow accepte de satisfaire sa curiosité sur ce point. Les journaux et les rumeurs étaient une chose, les ordres cachetés une autre.

— Peut-être pourriez-vous essayer de le découvrir pour moi ?

— Non, impossible, répondit Deryn. Je vous ai dit que c'était un secret militaire.

Volger se servit de café.

— Ah, mais certains secrets sont parfois tellement difficiles à

garder. Vous ne croyez pas ?

Deryn sentit un froid glacial gagner ses membres, comme chaque fois que le comte la menaçait. Il était *impensable* que tout le monde apprenne la vérité à son sujet. Elle se ferait renvoyer de l'Air Service, et Alek ne voudrait plus jamais lui adresser la parole.

Ce matin, toutefois, elle n'était pas d'humeur à céder au chantage.

— Je ne peux rien pour vous, comte. Seuls les officiers supérieurs sont dans le secret.

— Allons, je suis sûr qu'une jeune fille aussi pleine de ressources que vous, aussi douée pour le subterfuge trouvera un moyen. Percer un secret pour en préserver un autre ?

— Vous ne pouvez pas me dénoncer auprès d'Alek.

Volger mit une cuillère de sucre dans son café.

— Ah non ? Et pourquoi pas ?

— Lui et moi nous sommes retrouvés seuls à la rookerie, et j'ai failli tout lui avouer. Ça arrive quelquefois.

— Oh, je veux bien le croire. Mais vous ne lui avez rien dit, n'est-ce pas ? (Volger émit un petit bruit désapprobateur.) Parce que vous saviez comment il réagirait. Aussi proches que vous soyez l'un de l'autre, vous n'en restez pas moins une roturière.

— Oui, je suis au courant. Mais je suis aussi un soldat, et un bougrement bon. (Elle essaya d'empêcher sa voix de trembler.) Je suis le soldat qu'Alek serait devenu s'il n'avait pas été élevé par une bande de collets montés comme vous. J'ai la vie qu'il a ratée en naissant le fils d'un archiduc.

Volger se renfroigna, perplexe, mais tout devenait clair dans l'esprit de Deryn.

— Je suis le garçon qu'Alek a toujours rêvé d'être. Et vous voudriez lui dire qu'en réalité je suis une fille ? Après la perte de ses parents et de son foyer, comment croyez-vous qu'il prendrait la nouvelle, m'sieur le comte ?

L'homme la dévisagea longuement, puis se mit à touiller son café.

— Il en serait... troublé, certainement.

— Oui, c'est aussi mon avis. Bon appétit, comte. Avec un petit sourire, Deryn tourna les talons et quitta la cabine.

TROIS

Quand la trappe s'ouvrit comme une gueule immense, un vent glacial s'engouffra dans la soute et fit claquer les sangles de la combinaison de vol de Deryn. Elle mit ses lunettes protectrices et se pencha au-dessus du vide pour jeter un coup d'œil sur le terrain qui défilait en contrebas.

La neige recouvrait le sol par plaques entre les sapins. Le *Léviathan* avait passé la ville sibérienne d'Omsk le matin, sans s'arrêter pour ravitailler, et continué au nord vers sa destination secrète. Deryn n'avait guère eu le temps de s'interroger là-dessus ; depuis l'arrivée de l'aigle impérial, trente heures auparavant, elle n'avait pas cessé de s'entraîner pour ce ramassage.

— Où est l'ours ? cria Newkirk à côté d'elle, suspendu à sa sangle de sécurité.

— Plus loin devant, il économise ses forces.

Deryn tira sur ses gants, puis testa son poids contre le câble du treuil. Aussi gros que son poignet, il était conçu pour soulever une palette de deux tonnes de marchandises. Les gabiers avaient travaillé toute la journée sur leur palan, mais ce serait le premier test réel.

La manœuvre qu'ils se préparaient à tenter ne figurait même pas dans le *Manuel d'aéronautique*.

— Je déteste les ours, marmonna Newkirk. Certaines bestioles sont vraiment trop énormes.

Deryn indiqua le grappin à l'autre bout du câble, aussi imposant qu'un chandelier de salle de bal.

— Dans ce cas, attention à ne pas lui planter ça dans le nez par accident. Il risquerait de se fâcher.

Derrière ses lunettes, Newkirk la dévisagea avec des yeux ronds.

Deryn lui donna un petit coup de poing dans l'épaule. Elle aurait bien voulu prendre sa place au bout du câble. C'était injuste que Newkirk ait affiné ses compétences d'aviateur pendant qu'Alek et elle ourdissaient une rébellion à Istanbul.

— Merci, monsieur Sharp, c'est très rassurant !
— Je croyais que ce n'était pas la première fois que vous faisiez ça ?
— Nous avons effectué quelques ramassages en Grèce. Mais il s'agissait de sacs de courrier, pas de marchandises lourdes. Et nous les attrapions sur une calèche tirée par des chevaux, pas sur le dos d'un foutu ours géant !

— Ça risque d'être un peu différent, concéda Deryn.
— C'est le même principe, et ça fonctionnera de la même manière, leur lança M. Rigby dans leur dos. (Les yeux rivés sur sa montre à gousset, il n'avait pas perdu une miette de leur discussion, malgré les sifflements du vent sibérien.) Vos ailes, monsieur Sharp ?

— Je les ai, monsieur. Un vrai petit ange.
Deryn hissa ses ailes sur ses épaules. Elles lui serviraient à guider Newkirk jusqu'à l'ours de guerre.

M. Rigby fit signe aux hommes postés au treuil.
— Bonne chance, les gars.
— Merci, monsieur ! dirent les deux aspirants d'une seule voix.

Le treuil se mit en marche et le grappin glissa vers la trappe béante. Newkirk le saisit d'une main, tout en s'accrochant à un deuxième câble plus fin qui suffirait à porter leur poids à tous les deux.

Deryn laissa ses ailes se déployer. Le vent se fit plus froid et plus fort à mesure qu'elle s'approchait de la trappe. Le soleil l'éblouit malgré ses verres fumés. Elle empoigna les deux sangles qui la rattachaient à Newkirk.

— Prêt ? cria-t-elle.
Il hocha la tête, et ils sautèrent ensemble dans le vide.

Une bourrasque glaciale précipita Deryn vers l'arrière. Le ciel et la terre basculèrent brutalement autour d'elle, puis ses ailes prirent le vent et elle vola droit, stabilisée par le poids de Newkirk comme un cerf-volant au bout de sa ficelle.

Le *Léviathan* entamait sa descente. Son ombre s'allongeait sous eux, ondulait au ras du sol comme une tache noire bouillonnante. Newkirk se cramponnait au grappin, les deux bras serrés autour du câble.

Deryn fit jouer ses ailes. Elle en avait déjà porté de semblables lors d'une dizaine de descentes en Huxley, mais le vol libre en ballon n'était rien comparé à un remorquage derrière un aéronef lancé à pleine vitesse. Elle dériva sur tribord, entraînant Newkirk avec elle. Quand elle redressa sa course, Newkirk et elle oscillèrent plusieurs fois avant de s'immobiliser, à la manière d'un pendule géant.

Ses ailes étaient tout juste assez solides pour diriger le poids de deux aspirants. Les pilotes du *Léviathan* allaient devoir les amener en plein sur la cible, car Deryn ne pourrait procéder qu'à des ajustements minimes.

L'aéronef continua à descendre jusqu'à ce que Newkirk et Deryn ne

soient plus qu'à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. L'aspirant poussa un petit cri quand ses bottes touchèrent le sommet d'un sapin, faisant pleuvoir un nuage d'aiguilles givrées.

Deryn regarda vers l'avant... et aperçut l'ours.

Alek et elle en avaient repéré plusieurs dans la matinée, le long de la piste transsibérienne. Leur silhouette massive était déjà impressionnante à trois cents mètres d'altitude ; d'aussi près, la bête paraissait monstrueuse. Elle avait la taille d'une maison et son haleine dessinait dans l'air gelé un panache blanc comme une fumée de cheminée.

Une immense plate-forme était fixée sur son dos. Dessus, une palette surmontée d'un anneau en métal attendait le grappin de Newkirk. Quatre hommes d'équipage en uniforme de l'armée russe s'activaient autour de l'animal, vérifiant les sangles et les filets qui maintenaient la mystérieuse marchandise.

Le fouet du conducteur claqua, et l'ours s'ébranla pesamment. Il s'engagea sur une section de piste alignée sur la trajectoire du *Léviathan*.

L'animal allongea progressivement sa foulée jusqu'à courir. D'après le Dr Busk, il ne pourrait pas tenir longtemps à pleine vitesse. Si Newkirk n'accrochait pas son grappin correctement dès le premier passage, ils devraient effectuer un long cercle pour laisser l'animal se reposer. Les heures précieuses gagnées à éviter de se poser et d'embarquer la cargaison de la manière habituelle seraient en partie perdues.

Et le tsar, semblait-il, était bougrement pressé de voir ses marchandises arriver à destination.

Quand l'aéronef se rapprocha de l'ours, Deryn entendit le martèlement de ses pas. Des mottes de terre arrachées au sol gelé volaient dans son sillage. Elle imagina un escadron de ces monstres en train de charger, équipés d'éperons scintillants et portant chacun une vingtaine de fusiliers. Il fallait que les Allemands soient *fous* pour avoir provoqué cette guerre et décidé d'opposer leurs machines non seulement aux aéronefs et aux krakens de Grande-Bretagne mais aux immenses monstres terrestres de Russie et de France.

Newkirk et Deryn survolaient la piste à présent. Ils ne risquaient plus de se prendre les pieds dans un sapin. La piste transsibérienne était l'une des merveilles du monde – même Alek avait dû en convenir. Aplatie par des mammouthins, elle reliait Moscou à la mer du Japon. Et elle était assez large pour que deux ours puissent s'y croiser.

Des bestioles pas très commodes, ces ours de guerre ! Toute la soirée, M. Rigby avait régalé Newkirk de récits dans lesquels ils dévoraient leur équipage.

Le *Léviathan* eut bientôt rattrapé l'ours et Newkirk fit signe à Deryn de le déporter vers bâbord. Elle inclina ses ailes, sentit la pression de l'air se modifier autour de son corps et pensa brièvement à Lilit et son cerf-volant autonome. Deryn se demanda ce qu'elle devenait dans la nouvelle république ottomane. Puis elle secoua la tête pour chasser cette pensée.

La palette se rapprochait, mais l'anneau que visait Newkirk montait et descendait avec la foulée bondissante de l'ours. Newkirk descendit le grappin et essaya de le guider un peu plus près de sa cible. L'un des Russes grimpa sur la cargaison et tendit le bras pour l'attraper.

Deryn modifia légèrement la position de ses ailes afin d'amener Newkirk un peu plus à bâbord.

Ce dernier lança le grappin et le métal cogna contre le métal avec un cliquetis sonore dans le vent froid. Il avait accroché l'anneau !

Les Russes l'acclamèrent avant de détacher les sangles qui retenaient la palette sur la plate-forme. Le conducteur de l'ours agita son fouet d'avant en arrière, signe pour les pilotes du *Léviathan* qu'ils pouvaient remonter.

L'aéronef redressa le nez et le câble du grappin se tendit derrière Deryn. Bien sûr, la palette ne décolla pas immédiatement. On ne pouvait pas ajouter deux tonnes au poids d'un aéronef et s'attendre à le voir prendre de l'altitude aussitôt.

Le *Léviathan* entreprit de lâcher du lest. Pompée directement depuis le tube gastrique, de l'eau saumâtre et chaude gicla dans les airs. Le vent sibérien la figea instantanément et c'est un nuage de paillettes scintillantes qui se déversa dans le soleil.

Un instant plus tard, cette grêle frappait Deryn en plein visage et cinglait ses lunettes. Elle serra les dents mais ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ils avaient fait mouche au premier passage et remonteraient bientôt la cargaison. Et elle volait !



UN ACCROCHAGE DÉLICAT.

Son rire s'estompa bien vite quand elle entendit un grondement sourd s'élever d'en bas, un son puissant et menaçant qui lui glaça le sang plus sûrement que le vent de Sibérie.

L'ours de guerre devenait nerveux.

Cela n'avait rien d'étonnant. Il se prenait sur la tête la pisse gelée de lézards messagers et de vers luisants, de Huxley et de renifleurs d'hydrogène, de chauves-souris, d'abeilles, d'oiseaux et de la grande baleine elle-même – une centaine d'espèces qu'il n'avait jamais flairées auparavant.

Il se cabra avec un rugissement et fit rouler ses grandes épaules brunes. L'équipage russe fut projeté dans les airs. Les hommes se réceptionnèrent sans mal, le pied aussi sûr que des aviateurs dans la tempête.

Le grappin cognait contre l'anneau, et le câble tremblait et vibrait tout près de Deryn. Elle se déplaça sur bâbord pour s'éloigner du danger avec Newkirk.

Le conducteur fit claquer son fouet plusieurs fois et l'ours s'apaisa quelque peu. Alors que le délestage se poursuivait au-dessus d'eux, la cargaison commença enfin à s'élever.

Le dernier membre de l'équipage russe bondit de la palette puis se tourna pour les saluer du bras. Deryn lui rendit son salut tandis que l'ours s'arrêtait.

La cargaison tournoyait au ras du sol. Pourquoi le *Léviathan* ne remontait-il pas plus vite ? Il ne leur restait plus beaucoup de temps avant le prochain coude de la piste, et la cargaison comme les deux aspirants restaient sous le niveau des arbres.

Deryn leva la tête. Le flot de paillettes s'était interrompu. Les ballasts étaient vides. Les moteurs clankers rugissaient et crachaient de la fumée, essayant d'accroître la portance aérodynamique. Mais l'aéronef remontait trop lentement.

Deryn fit la grimace. Le Dr Busk, le scientifique en chef du bord, avait personnellement effectué tous les calculs concernant ce ramassage – au plus près, pour ne pas hypothéquer le long voyage qui les attendait encore. Deryn et M. Rigby avaient supervisé le largage de matériel en pleine toundra pour amener *précisément* l'aéronef au poids requis.

La palette était peut-être plus chargée que la lettre du tsar ne l'avait promis.

— Sacrés foutus monarques ! s'exclama Deryn.

Le droit divin ne changeait pas les lois de la gravité et de l'hydrogène, c'était certain.

Elle entendit le sifflet d'une alerte aux ballasts au-dessus de sa tête et lâcha un juron. Si l'équipage balançait quoi que ce soit par la

trappe, Newkirk et elle se trouveraient juste en dessous.

— Nous sommes trop lourds ! cria-t-elle.

— Oui, j'ai remarqué ! répondit le garçon, alors que la piste obliquait sous lui.

Aussitôt la palette accrocha la cime d'un sapin et Newkirk fut englouti dans une explosion d'aiguilles et de neige.

— Il faut larguer une partie de la cargaison, décida Deryn, et elle pencha ses ailes à droite.

Quand Newkirk et elle furent au-dessus de la palette, elle s'accrocha par un mousqueton au câble principal, puis s'extirpa de ses ailes.

Tous deux glissèrent le long du filin en hurlant et se réceptionnèrent sur la palette avec un choc sourd.

— Nom d'un chien, monsieur Sharp ! Vous voulez nous tuer, ou quoi ?

— Je nous sauve la vie, monsieur Newkirk, comme d'habitude. (Elle se détacha et roula sur la palette.) Nous devons jeter quelque chose par-dessus bord !

— Oh, vous croyez vraiment ? ironisa Newkirk alors que la palette heurtait un nouveau sapin.

La collision les fit tourner et Deryn se retrouva couchée sur la cargaison, s'accrochant comme elle pouvait.

Le nez au ras du filet, elle flaira une odeur de viande. Elle fronça les sourcils. Ils se seraient donné tout ce mal pour ramasser une palette de *bœuf séché* ?

Elle leva la tête et regarda autour d'elle. Elle ne vit rien d'évident à larguer, aucune caisse aisément détachable. Rien qu'un filet épais qui enveloppait une masse brune informe. Il leur faudrait de longues minutes pour tailler dedans avec leurs couteaux de gabiers.

— Oh, nom d'un chien ! s'écria Newkirk.

Deryn suivit son regard vers le haut et jura. L'alerte aux ballasts continuait à sonner. Les chauves-souris à fléchettes prenaient leur vol et la cuisine vidait ses eaux usées par les hublots. Un tonneau roula par la trappe de la soute et dégringola droit vers eux.

Deryn assura sa prise sur le filet au cas où il les toucherait et les ferait tourner – à moins que la palette se brise, tout simplement ?

Mais le tonneau les manqua de quelques mètres et explosa sur le sol gelé de la toundra dans un nuage de farine.

— Par ici, monsieur Sharp ! appela Newkirk.

Il s'était reculé sur un côté de la palette, un pied dans le vide.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non, rien ! cria-t-il.

Voyant Deryn hésiter, il ajouta :

— Venez donc, bougre d'imbécile !

Alors que Deryn se déplaçait vers Newkirk, la palette commença à

pencher sous son poids. Elle perdit momentanément sa prise sur le filet et glissa vers le bord.

Newkirk tendit la main et arrêta sa chute.

— Accrochez-vous ! cria-t-il alors que la palette s'inclinait franchement.

Deryn comprit enfin son plan : en faisant pencher la palette sur la tranche, leurs poids combinés la transformaient en un soc qui traçait un sillon dans les arbres. Elle offrait une cible beaucoup plus réduite aux projectiles qui lui pleuvaient dessus, et la masse de la cargaison, au-dessus des deux aspirants, les protégeait plus ou moins.

Un deuxième tonneau les rata de justesse, avant de se briser dans le sillage de l'aéronef. Ils rasèrent encore quelques sapins enneigés, mais le *Léviathan*, suffisamment allégé, commençait enfin à reprendre de l'altitude.

Newkirk sourit.

— Ça ne vous ennuie pas que je vous aie sauvé la vie, monsieur Sharp ?

— Non, monsieur Newkirk, ne vous en faites pas, le rassura-t-elle. (Elle changea de main pour conforter sa prise.) Vous me deviez bien ça, après tout.



LA REMONTÉE AVEC LA CARGAISON.

Alors que la cime des arbres s'éloignait peu à peu, Deryn se hissa au centre de la palette pour la remettre d'aplomb. Et pendant qu'on les remontait au treuil, elle put examiner de plus près ce qu'il y avait sous le filet. Cela ressemblait à du bœuf séché – d'innombrables tranches de bœuf séché réduites en purée.

— Cette odeur ne vous rappelle rien ? demanda-t-elle à Newkirk.

Il renifla.

— Si, le petit déjeuner.

Elle hocha la tête. On aurait dit l'odeur du bacon qui attend de passer à la poêle.

— Oui, confirma-t-elle doucement. Mais pour qui ?

QUATRE

— Nous continuons à l'ouest-nord-ouest, dit Alek en consultant ses notes. Sur un cap de cinquante-cinq degrés, si mes calculs sont fiables.

Volger observait la carte étalée sur son bureau.

— Vous devez vous tromper, Alek. Il n'y a rien par là. Ni ville ni port, rien que des terres sauvages.

— Eh bien... (Alek essaya de se rappeler les explications de Newkirk.) C'est peut-être en rapport avec le fait que la Terre est ronde, alors que cette carte est plate.

— Oui, oui. J'ai déjà calculé une route orthodromique, s'impatiente Volger en traçant de l'index une courbe qui reliait la mer Noire à Tokyo. Mais nous nous en sommes écartés quand nous avons viré au nord après Omsk.

Alek soupira. Tout le monde sauf lui comprenait donc cette affaire de « route orthodromique » ? Avant que la Grande Guerre vienne tout bouleverser, le comte Volger était officier de cavalerie au service du père d'Alek. D'où tenait-il ses connaissances en matière de navigation ?

Par la fenêtre de la cabine de Volger, on voyait les ombres s'étirer devant le *Léviathan*. Le soleil couchant confirmait en tout cas que l'aéronef continuait à remonter vers le nord.

— En fait, continua Volger, nous devrions obliquer au sud-ouest maintenant, en direction de Ts'ing-tao.

Alek eut l'air surpris.

— Le port chinois des Allemands ?

— En effet. Il y a une demi-douzaine de cuirassés clankers basés là-bas. Ils menacent les bateaux darwinistes dans tout le Pacifique, depuis l'Australie jusqu'au royaume d'Hawaï. D'après les journaux que le Dr Barlow a eu la gentillesse de me procurer, les Japonais se préparent à attaquer la ville.

— Et ils auraient besoin de l'aide du *Léviathan* ?

— Oh non. Mais lord Churchill n'a pas l'intention de laisser les

Japonais remporter la victoire sans l'assistance des Britanniques. Ce ne serait pas convenable que des Asiatiques triomphent seuls d'une grande puissance européenne.

Alek gémit.

— Quelle idiotie colossale. Ne me dites pas que nous avons fait tout ce voyage uniquement pour agiter l'Union Jack ?

— C'était le plan, j'en suis certain. Mais depuis que nous avons reçu le message du tsar, notre destination a changé. (Volger tambourina sur la carte.) Il y a sûrement une indication dans la cargaison que nous avons récupérée auprès des Russes. Dylan vous en a-t-il parlé ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de l'interroger. Il est encore en train de déballer la palette, à cause de l'alerte aux ballasts.

— À cause de *quoi* ? s'exclama le comte.

Alek sourit. Il savait au moins une chose que Volger ignorait.

— Aussitôt après que le *Léviathan* a ramassé les marchandises, une alerte a retenti – deux petits coups de Klaxon. Vous vous souvenez peut-être que cela s'est déjà produit dans les Alpes, quand j'ai dû jeter l'or de mon père par la fenêtre.

— Ne me le rappelez pas.

— Je ne devrais pas avoir à le faire, rétorqua Alek. (Volger avait failli causer leur perte en introduisant clandestinement un quart de tonne d'or à bord.) Une alerte aux ballasts signifie que l'aéronef est trop chargé. Dylan a passé l'après-midi dans la soute en compagnie du Dr Barlow à déballer la cargaison pour comprendre pourquoi elle est plus lourde que prévu.

— Tout cela me paraît logique, reconnut Volger, avant de secouer la tête. Sauf que je ne comprends toujours pas comment une simple palette peut compromettre aussi facilement la tenue d'un aéronef de trois cents mètres de long. C'est absurde.

— Pas du tout. Le *Léviathan* est aérostatique, ce qui veut dire qu'il est en équilibre parfait avec la densité de...

— Merci, Votre Altesse Sérénissime, l'interrompit Volger en levant la main. Mais je suggère que nous remettons cette leçon d'aéronautique à plus tard.

— Vous pourriez tout de même vous intéresser à la question, comte, lui reprocha Alek avec raideur. Après tout, c'est l'aéronautique qui vous empêche de vous écraser au sol en ce moment même.

— Absolument. C'est pourquoi il me paraît préférable de l'abandonner aux experts, ne croyez-vous pas, prince ?

Plusieurs répliques cinglantes vinrent aux lèvres d'Alek, mais il retint sa langue. Pourquoi Volger se montrait-il d'une humeur aussi massacrant ? Quand le *Léviathan* avait changé de cap deux semaines plus tôt, il avait paru se réjouir de tourner le dos à la Grande-Bretagne et à une incarcération certaine. Il s'était progressivement habitué à la

vie à bord, mis à échanger des informations avec le Dr Barlow et même pris d'affection pour Dylan. Mais depuis la veille, il semblait en guerre contre le monde entier.

D'ailleurs, Dylan avait cessé de lui apporter son petit déjeuner. Se seraient-ils disputés ?

Volger enroula sa carte et la rangea dans le tiroir de son bureau.

— Tâchez de découvrir en quoi consistent ces marchandises russes, même si vous devez tirer les vers du nez à ce garçon.

— Par « ce garçon », je suppose que vous faites allusion à mon bon ami Dylan ?

— Il n'est pas votre ami. Sans lui, vous seriez libre à cette heure.

— C'était mon choix, déclara fermement Alek.

Bien sûr, Dylan lui avait demandé de retourner à bord de l'aéronef, mais il ne servait à rien de lui en faire le reproche. Alek avait pris sa décision tout seul.

— Je lui demanderai ce qu'ils ont trouvé. Peut-être pourriez-vous poser la question au Dr Barlow, de votre côté, puisque vous êtes en si bons termes tous les deux ?

Volger secoua la tête.

— Cette femme me confie uniquement ce qu'elle juge opportun de nous faire savoir.

— Dans ce cas, j'imagine qu'il n'y a aucun indice dans les journaux. Rien sur d'éventuelles difficultés des Russes dans le nord de la Sibérie ?

— Rien du tout. (Volger sortit un quotidien du tiroir de son bureau et le lança à Alek.) Au moins, ce reporter américain a cessé de parler de vous.

Alek attrapa le journal – le *New York World*. En une s'étalait un article d'Eddie Malone, le journaliste américain dont Dylan et lui avaient fait la connaissance à Istanbul. Malone avait découvert certains secrets de la révolution, et Alek lui avait raconté son histoire en échange de son silence. L'homme en avait tiré une succession d'articles à propos de l'assassinat de ses parents et de sa fuite hors de son pays.

Une publicité tout à fait déplaisante.

Mais cet article-là ne parlait pas d'Alek. Le titre proclamait : *Désastre diplomatique à bord du Dauntless* !

Venait ensuite une photographie du *Dauntless*, le mécanopode en forme d'éléphant dont se servait l'ambassadeur britannique à Istanbul. Des espions allemands l'avaient détourné lors du séjour sur place du *Léviathan*, provoquant une quasi-émeute dont les Britanniques avaient été tenus pour responsables. Seule la vivacité de réaction de Dylan avait permis d'éviter une catastrophe complète.



UN MOMENT DE RÉFLEXION.

— Cela remonte à... quoi ? Sept semaines ? C'est ce qu'on appelle être à la pointe de l'information, en Amérique ?

— Ce journal a mis du temps à me parvenir, mais oui, la nouvelle n'était déjà plus très fraîche dès le départ. Il semble que ce Malone soit arrivé à court de secrets de famille.

— Dieu merci, murmura Alek.

L'article continuait en page intérieure.

On y voyait une autre photographie : Dylan, accroché à la trompe en métal de l'éléphant, qui donnait un coup de pied à un Allemand.

— « Un aspirant audacieux prend la situation en main », lut-il à haute voix avec un sourire amusé. (Pour une fois, c'était Dylan qui faisait les gros titres et non lui.) Puis-je conserver ce journal ?

Le comte ne répondit pas. Il fixait d'un œil noir le lézard messenger apparu au plafond.

— Prince Aleksandar, dit la créature avec la voix du Dr Barlow, monsieur Sharp et moi aimerions avoir le plaisir de votre compagnie dans la soute, si possible.

— Dans la soute ? répéta Alek. Bien sûr, docteur Barlow. J'arrive. Fin du message.

Volger chassa le lézard d'un geste de la main, mais la créature s'était déjà engouffrée dans un autre tube.

— Excellent. Nous allons peut-être obtenir des réponses.

Alek replia le journal et le glissa dans sa poche.

— Mais pourquoi ont-ils besoin de moi ?

— Pour le plaisir de votre compagnie, voyons, fit le comte en haussant les épaules. Un lézard messenger n'irait tout de même pas mentir.



La soute dégageait une puanteur de tannerie : un mélange de sueur et de vieux cuir. De longues lanières d'une substance brun-rouge s'empilaient un peu partout, avec quelques caisses.

— C'est donc ça, votre précieuse cargaison ? demanda Alek.

— Deux tonnes de bœuf séché, cent doses de tranquillisant et mille munitions pour mitrailleuse, énuméra Dylan en consultant une liste. Plus quelques caisses au contenu mystérieux.

— Un contenu inattendu, ajouta le Dr Barlow. (Elle et Tazza se tenaient dans un coin de la soute, au-dessus d'une caisse ouverte.) Et plutôt lourd.

— Plutôt, commenta son loris perché sur son épaule, d'où il dévisageait la caisse avec dégoût.

Alek chercha Bovril du regard. Il le trouva accroché au plafond, au-

dessus de Dylan. La créature descendit prudemment sur son épaule quand il lui tendit la main. Le comte Volger, bien sûr, n'admettait pas ce genre d'abomination en sa présence.

— *Guten Tag*, dit la créature.

— *Guten Abend*, corrigea Alek, avant de se tourner vers le Dr Barlow. Puis-je vous demander pourquoi le tsar tenait tellement à ce que nous ramassions une cargaison de bœuf séché ?

— Non, répondit-elle. Mais veuillez jeter un coup d'œil dans cette caisse, s'il vous plaît. J'aimerais avoir votre avis de clanker.

— Mon avis de clanker ?

Alek rejoignit la savante auprès de la caisse. Des pièces métalliques, qui scintillaient dans la pénombre, s'entassaient pêle-mêle dans la paille. Il s'agenouilla et en sortit une. Tazza la renifla et se mit à gémir.

C'était une sorte de composant électrique, long comme son avant-bras et coiffé de deux fils à nu.

— Le tsar ne vous a pas indiqué comment assembler ces pièces ?

— Elles n'auraient même pas dû être là, rétorqua Dylan. Et il y en a presque une demi-tonne, avec les outils. Largement de quoi envoyer le pauvre M. Newkirk dans un sapin !

— Tout cet équipement est de fabrication clanker, murmura Alek.

Il examinait une autre pièce, une sphère de verre soufflé. Elle s'emboîta dans la première avec un déclic convenable.

— On dirait un condensateur d'allumage, comme dans mon vieux Sturmgänger.

— Allumage, répéta Bovril d'une petite voix.

— Croyez-vous pouvoir nous indiquer la finalité de cet engin ? demanda le Dr Barlow.

— Peut-être. (Alek se pencha sur la caisse. Elle contenait des dizaines d'autres composants, et il y avait encore deux autres caisses.) Mais j'aurai besoin de l'aide de Klopp.

— Hum, c'est ennuyeux, fit le Dr Barlow avec un soupir. Enfin, je pense être en mesure de convaincre le commandant. Tâchez de faire vite, par contre ; nous arriverons à destination demain.

— Déjà ? Intéressant, commenta Alek.

Il sourit : il avait déjà repéré une troisième pièce qui devait se fixer sur les deux autres. Elle était entortillée d'un fil de cuivre, sur un bon millier de tours, comme un multiplicateur de tension. Il siffla pour appeler un lézard messenger et l'envoya chercher ses hommes, mais il n'attendit pas leur arrivée.

En un sens, il n'était pas difficile de deviner comment les pièces devaient s'assembler. Il avait passé un mois à participer à l'entretien de son Sturmgänger avec des pièces de récupération et autres composants de fortune. Et les éléments de métal et de verre qu'il avait

sous les yeux n'avaient rien d'improvisé. Très élégants, ils affichaient des lignes sinueuses tout à fait comparables à celles du mobilier en bois du *Léviathan*. Les mains d'Alek semblaient trouver d'elles-mêmes la manière de les emboîter, même s'il n'en devinait pas encore l'usage. Le temps que Klopp et Hoffman le rejoignent, il avait déjà bien avancé.

Son Altesse Sérénissime, le prince Aleksandar de Hohenberg, n'était peut-être pas un tel poids mort, après tout.

CINQ

Le lendemain matin, de bonne heure, l'engin était pratiquement monté. Les quelques pièces restantes – les boutons de réglages et les manettes du panneau de commande – étaient éparpillées sur le plancher. On avait transporté le bœuf séché hors de la soute pour faire de la place, mais l'odeur de cuir demeurait.

Alek, Dylan, Bauer et Hoffman avaient travaillé d'arrache-pied, tandis que maître Klopp avait passé la majeure partie de la nuit à ronfler sur une chaise, ne se réveillant que pour jeter quelques ordres et maudire celui qui avait inventé cet engin. Il considérait ses lignes trop élégantes comme un affront aux principes clankers. Perché sur son épaule, Bovril mémorisait avec enthousiasme tous ces nouveaux jurons allemands.

Depuis la nuit de la révolution ottomane, Klopp marchait à l'aide d'une canne et grimaçait chaque fois qu'il devait se lever. Son mécanopode était tombé au cours de l'assaut contre le canon Tesla du sultan, fauché par l'Orient-Express soi-même. Le Dr Busk, le chirurgien du *Léviathan*, avait déclaré qu'il avait de la chance de pouvoir encore marcher.



L'ASSEMBLAGE DU MYSTÉRIEUX APPAREIL.

La révolution n'avait duré qu'une nuit mais avait eu un coût élevé. Le père de Lilit y avait trouvé la mort, ainsi qu'un millier de soldats rebelles et d'innombrables Ottomans. Des quartiers anciens de la vieille ville d'Istanbul avaient été réduits en cendres.

Bien sûr, les batailles qui se poursuivaient en Europe étaient dix fois pires, en particulier celles qui opposaient les propres compatriotes d'Alek aux Russes. En Galicie une horde d'ours de guerre avait affronté des centaines de machines, provoquant une immense collision de chair et de métal qui avait laissé l'Autriche hébétée. Et comme Dylan le répétait si souvent, la guerre ne faisait que commencer.



Newkirk leur apporta le petit déjeuner alors que le soleil commençait à s'infiltrer sous la porte de la soute.

— Qu'est-ce que c'est que cette machine diabolique ? demanda-t-il.

Alek prit le pot de café sur le plateau et en versa une tasse.

— Bonne question, reconnut-il, avant de tendre le café à Klopp et de lui demander en allemand : Des suggestions ?

— Ma foi, elle est visiblement conçue pour être transportée, dit Klopp en frappant le côté de la machine avec sa canne. Par deux hommes, probablement, et peut-être un troisième pour la faire fonctionner.

Alek hocha la tête. Les caisses étaient surtout remplies de pièces de rechange et d'outils ; l'engin en lui-même n'était pas si lourd que cela.

— Mais pourquoi ne pas l'avoir montée sur un véhicule ? s'étonna Hoffman. Cela aurait permis d'utiliser la puissance du moteur et de s'épargner la peine d'emporter des batteries.

— Sans doute parce qu'elle est destinée à un terrain accidenté, fit valoir Klopp.

— Hum, il n'en manque pas en Sibérie, observa Dylan. (Après un mois en compagnie des clankers à Istanbul, son allemand était suffisamment bon pour lui permettre de suivre la plupart de leurs discussions.) Et la Russie est darwiniste, si bien qu'on n'y trouve pas de véhicules à moteur.

Alek fronça les sourcils.

— Une machine clanker conçue pour être utilisée par des darwinistes ?

— Fabriquée sur mesure pour notre destination, dans ce cas. (Klopp tapota doucement les trois sphères de verre qui coiffaient l'assemblage.) Je pense que ces globes doivent réagir au champ magnétique.

— Magnétique, répéta Bovril en faisant rouler le mot dans sa

bouche.

Ignorant le cambouis qu'il avait sous les ongles, Alek prit une tranche de bacon sur le plateau de Newkirk. Leur nuit de travail l'avait laissé affamé.

— Ce qui veut dire, maître Klopp ?

— Je n'en sais rien encore, jeune maître. Peut-être s'agit-il d'une sorte d'appareil de navigation.

— Cela me paraît horriblement encombrant pour une boussole, dit Alek.

Et beaucoup trop raffiné pour un usage aussi trivial. La plupart des pièces avaient été faites à la main, comme si l'inventeur n'avait pas voulu qu'une fabrication à grande échelle vienne ternir sa vision.

— Puis-je poser une question, monsieur ? demanda Bauer.

Alek hocha la tête.

— Naturellement, Hans.

Bauer se tourna vers Dylan.

— Il nous serait plus facile de deviner à quoi peut bien servir cette machine si nous savions pourquoi le tsar a voulu vous la cacher.

— Le Dr Barlow pense que le tsar n'était pas au courant, dit Dylan. L'homme que nous allons trouver possède une certaine réputation, voyez-vous ? Il est un peu fou. Tout à fait le genre à corrompre un officier russe pour lui faire glisser quelques caisses supplémentaires dans la cargaison, sans souci des conséquences. La savante n'a jamais apprécié le gaillard, apparemment, et ceci confirme que c'est un... (Il haussa les épaules et conclut en anglais :) Un salopard.

— Salopard, répéta Bovril avec un gloussement.

— Mais qui est-ce, à la fin ? demanda Alek, en anglais lui aussi.

Dylan haussa les épaules.

— Une sorte de savant clanker. Le Dr Barlow n'a pas voulu m'en dire plus.

Alek termina son bacon, puis regarda les pièces détachées éparpillées autour d'eux et poussa un soupir.

— Eh bien, finissons d'assembler tout cela et voyons ce qui se passe quand on met le contact.

— Est-ce vraiment une bonne idée ? (Dylan jeta un coup d'œil aux batteries, qu'Hoffman était en train de charger avec les fils électriques des projecteurs de l'aéronef.) Cette machine contient assez de courant pour produire des étincelles, ou même exploser. Et nous avons presque trente mille mètres cubes d'hydrogène au-dessus de la tête !

Alek se tourna vers Klopp et lui dit en allemand :

— Dylan pense que cela pourrait être dangereux.

— Ridicule, rétorqua Klopp en touchant le boîtier des batteries avec sa canne. Cette machine est conçue pour fonctionner longtemps à basse tension.

— Ou pour en avoir l'air... suggéra Dylan, avant de repasser à l'anglais : Newkirk, allez donc chercher le Dr Barlow, voulez-vous ?

L'aspirant hocha la tête et partit, visiblement pas mécontent de laisser la machine clanker derrière lui.

En attendant son retour, Alek entreprit d'assembler le panneau de commande, essuyant chaque pièce avec sa manche. C'était agréable de se sentir utile, de construire quelque chose, même s'il ignorait de quoi il s'agissait.

Quand le Dr Barlow arriva, elle fit le tour de la machine, l'examinant attentivement. Les deux loris se lancèrent dans une grande conversation, Bovril répétant les noms des composants électriques qu'il avait appris pendant la nuit.

— Beau travail, messieurs, les complimenta le Dr Barlow dans son allemand irréprochable. Je suppose qu'il s'agit d'une sorte d'engin magnétique ?

— Oui, madame, confirma Klopp. (Il jeta un coup d'œil à Dylan.) Et je suis convaincu qu'il ne risque pas d'exploser.

— Espérons-le.

Le Dr Barlow fit un pas en arrière.

— Eh bien, il ne nous reste plus beaucoup de temps. S'il vous plaît, Alek, voyons quels sont ses effets.

— S'il vous plaît, répéta son loris avec autorité, ce qui fit glousser Bovril.

Alek posa le doigt sur l'interrupteur. Un bref instant il se demanda si Dylan n'aurait pas raison. Après tout, ils ne savaient rien de cette machine.

Mais ils venaient de passer la nuit à l'assembler. Ils n'allaient pas s'en tenir là. Il enfonça l'interrupteur...

Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis une lueur tremblotante apparut dans chacune des sphères de verre qui surmontaient la machine. Dans la soute traversée par les courants d'air Alek sentit de la chaleur émaner de la machine, tandis qu'un bourdonnement léger se faisait entendre.

Les deux loris se mirent à imiter le son, bientôt rejoints par Tazza, jusqu'à ce que la soute entière en résonne. Un filament lumineux se dessina dans chaque sphère, une perturbation électrique, comme un minuscule éclair de foudre piégé à l'intérieur.

— C'est fascinant, dit le Dr Barlow.

— D'accord, mais qu'est-ce que c'est ? demanda Dylan.

— En tant que biologiste, je n'en ai pas la moindre idée. (La savante ramassa Bovril sur l'épaule de Klopp.) Notre ami perspicace a passé la nuit à vous écouter et vous observer, n'est-ce pas ?

Elle déposa le loris sur le sol. Il grimpa immédiatement sur la machine pour renifler les batteries, le panneau de commande et, enfin,

les trois sphères. Tout en se déplaçant, il continuait sa conversation sans queue ni tête avec le loris du Dr Barlow, les deux animaux échangeant des noms de composants électriques et des concepts.

Alek suivit la scène avec amusement. Il s'était toujours demandé comment ces créatures auraient pu empêcher les Ottomans de rentrer en guerre. Elles étaient charmantes, certes, mais de là à convertir un empire au darwinisme. Il en était venu à croire que ce n'était qu'une ruse du Dr Barlow, un prétexte pour amener le *Léviathan* à Istanbul, et que le vrai plan des Britanniques avait toujours été de forcer le détroit avec leur béhémoth.

Se pouvait-il que ces loris possèdent des capacités insoupçonnées ?

Finalement, Bovril tendit la patte vers le Dr Barlow, qui afficha un air perplexe. Mais la créature perchée sur son épaule parut comprendre. Elle glissa ses petites pattes sur la nuque de sa maîtresse et détacha son collier.

Le Dr Barlow haussa les sourcils en la voyant remettre le bijou à Bovril.

— Nom de..., commença Dylan.

La savante le fit taire d'un geste.

Bovril approcha le collier de l'une des sphères et un filament de foudre en jaillit, créant une connexion scintillante entre le bijou et la sphère.

— Magnétique, fit Bovril.

Il balança le collier et le minuscule doigt de foudre suivit le bijou d'avant en arrière. Quand Bovril l'écarta, la foudre parut s'en désintéresser et se retira à l'intérieur de la sphère.

— Par le sang du Christ, jura doucement Alek. C'est stupéfiant.

— En quoi est ce collier, madame ? demanda Klopp.

— Le pendentif est en acier, répondit le Dr Barlow en hochant la tête. Il contient beaucoup de fer, j'imagine.

— Cette machine serait donc une sorte de détecteur de métal.

Klopp se mit debout et tendit sa canne. Quand le bout ferré se rapprocha d'une des sphères, un autre filament de foudre en jaillit.

— À quoi peut bien servir un engin pareil ? demanda Dylan.

Klopp se laissa retomber sur sa chaise.

— Eh bien, à détecter des mines terrestres. Quoiqu'il me paraisse très sensible... Alors peut-être permet-il de retrouver une ligne télégraphique enterrée. Ou même un trésor caché ! Qui sait ?

— Un trésor ! répéta Bovril.

— Une ligne télégraphique ? Un butin de pirates ? (Dylan secoua la tête.) Ce n'est pas le genre de choses qu'on s'attend à trouver en Sibérie.

Alek s'avança prudemment vers la machine en plissant les paupières. Les trois sphères de verre esquissaient désormais un schéma

crépitant, chaque doigt de foudre indiquant une direction distincte.

— Et là, qu'est-il en train de détecter ?

— L'un des éclairs indique l'arrière de l'aéronef, observa Dylan. Et les deux autres pointent en l'air et vers l'avant.

Les deux loris émirent une sorte de grondement.

— Bien sûr ! s'exclama Hoffman. Le *Léviathan* se compose surtout de chair et de bois. Mais les moteurs sont en métal.

Dylan siffla doucement.

— Ils sont à plus de deux cents mètres.

— Oui, c'est une machine remarquable, commenta Klopp. Même si elle a été conçue par un fou.

— Je me demande ce qu'il recherche, fit la savante. (Elle examina la machine en caressant Tazza, puis tourna les talons et partit vers la porte.) Eh bien, nous ne devrions plus tarder à le savoir. Monsieur Sharp, occupez-vous de cacher cette machine quelque part, s'il vous plaît. Et pas un mot au reste de l'équipage, voulez-vous ?

Alek se renfrogna.

— Mais ce... ce savant, ne risque-t-il pas de se demander où est passée sa machine ?

— Si, répondit le Dr Barlow avec un sourire en se glissant hors de la soute. Et le voir se tortiller de curiosité devrait être très instructif.



Alek s'empessa de regagner sa couchette, dans l'espoir de dormir une petite heure avant qu'ils n'arrivent à destination. Sans doute aurait-il mieux fait d'aller trouver directement le comte Volger, mais il était trop fatigué pour endurer le feu roulant de ses questions. Il préféra donc siffler un lézard messenger une fois dans sa cabine.

Quand la créature apparut, Alek lui dicta :

— Comte Volger, nous arriverons à destination dans une heure environ. Je n'ai toujours pas la moindre information à ce sujet. La cargaison contenait une sorte de machine clanker. Je vous raconterai cela plus en détail quand j'aurai pu dormir un peu. Fin du message.

Alek sourit en regardant la créature disparaître dans un tube. C'était la première fois qu'il envoyait un lézard messenger à Volger. Il était grand temps que l'homme accepte ces bestioles comme faisant partie intégrante de la vie à bord.

Sans se donner la peine d'ôter ses bottes, Alek s'écroula sur sa couchette. Les yeux clos, il revit les tubes de verre et les pièces détachées du mystérieux engin. Son esprit fatigué se mit à les assembler mentalement, à compter les boulons et à prendre des mesures.

Il gémit, se désolant de ne pas arriver à dormir. Cette énigme

mécanique avait pris possession de lui. Peut-être était-ce une indication qu'il était un clanker jusqu'au tréfonds de son être et qu'il n'aurait jamais vraiment sa place à bord d'un aéronef darwiniste.

Alek s'assit pour retirer sa veste. Il avait quelque chose d'encombrant dans la poche. Bien sûr ! Le journal qu'il avait emprunté à Volger.

Il le sortit ; il était plié sur la page où se trouvait la photographie de Dylan. Dans l'excitation provoquée par la machine, il avait complètement oublié de le montrer à son ami. Il s'allongea sur le dos et parcourut le texte d'un œil ensommeillé.

L'article était dans le même style abominable, ronflant et prétentieux que ceux que Malone avait écrits à propos d'Alek. Mais c'était un soulagement de voir les vertus d'un autre magnifiées sous la plume ampoulée du reporter.

Qui sait quelle catastrophe sanglante aurait pu s'abattre sur la foule si le vaillant aspirant n'avait pas été si prompt à réagir ? Ce jeune homme a certainement la bravoure dans le sang, étant le neveu d'un aviateur intrépide, un certain Artemis Sharp, décédé au cours d'un tragique incendie de ballon il y a quelques années.

Un frisson parcourut Alek – encore le père de Dylan. Étrange de constater que son nom revenait sans cesse. Y aurait-il quelque secret de famille à l'œuvre là-dessous ?

Alek secoua la tête et laissa le journal glisser sur le sol. Dylan lui en parlerait quand il se sentirait prêt.

Le plus important, c'était qu'Alek n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il enfonça la tête dans l'oreiller et ferma les paupières.

Mais les pensées se bouscullaient sous son crâne. Dylan avait si souvent été à deux doigts de lui confier son secret. Et chaque fois, il avait fait machine arrière. Malgré toutes les promesses d'Alek, malgré qu'Alek se soit entièrement livré à lui, le garçon ne lui faisait pas entièrement confiance.

Peut-être ne le ferait-il jamais, tout simplement parce qu'il était impossible de se fier à un prince, un héritier impérial, un poids mort comme Alek. C'était sans doute l'explication.

Il se passa un long moment avant qu'Alek finisse par succomber au sommeil.

SIX

Ce fut Newkirk qui les aperçut en premier.

Il était accroché à un ascensionniste Huxley mille pieds au-dessus du *Léviathan* dans un ciel blanc glacial. Il avait bourré sa combinaison de vol avec des vieux chiffons pour se protéger du froid, ce qui lui faisait des bras et des jambes énormes ; il ressemblait à un épouvantail qui agiterait des drapeaux de sémaphore...

T-O-U-S-L-E-S-A-R-B-R-E-S-A-B-A-T-T-U-S-D-E-V-A-N-T.

Deryn abaissa ses jumelles.

— Avez-vous lu comme moi, monsieur Rigby ?

— Oui, répondit le bosco. Mais du diable si je comprends ce qu'il veut dire.

— A-R-B-R-E-S, répéta obligeamment Bovril sur l'épaule de Deryn.

Le loris déchiffrait les signaux de sémaphore aussi vite que n'importe quel membre d'équipage, mais demeurerait incapable de traduire les lettres en mots. Pour l'instant tout au moins.

— Il a peut-être repéré une clairière. Voulez-vous que j'aille jeter un coup d'œil à l'avant ?

M. Rigby hocha la tête, puis ordonna à l'homme préposé au treuil de faire monter Newkirk encore plus haut. Deryn partit vers l'avant de l'aéronef, se faufilant au milieu d'une colonie de chauves-souris à fléchettes installées sur la tête de la grande bête volante.

— A-B-A-T-T-U-S, dit Bovril.

— Oui, la bestiole, ça veut dire « abattus ».

Bovril répéta le mot, puis se mit à grelotter.

Deryn aussi ressentait le froid, surtout après sa nuit blanche. Fichu Alek et son amour des machines ! Seize heures interminables à monter cet engin de malheur, et ils n'avaient toujours aucune idée de son utilité. Une perte de temps complète. Et pourtant elle n'avait jamais vu Alek aussi heureux depuis qu'ils avaient regagné le bord du *Léviathan*.

Il avait beau prétendre adorer l'aéronef, ce garçon n'appréciait rien

tant que les rouages et les composants électriques. Tout le contraire de Deryn, qui avait passé un mois entier à Istanbul sans jamais s'habituer aux mécanopodes et aux conduits de vapeur. Peut-être que les clankers et les darwinistes n'arriveraient jamais à s'entendre, au fond.

Arrivée à la tête de l'aéronef, Deryn leva ses jumelles et balaya l'horizon. Elle repéra les arbres presque aussitôt.

— Nom d'une pipe en bois !

Ces paroles s'enroulèrent comme une fumée dans l'air glacial.

— Abattus, dit Bovril.

Devant l'aéronef s'étendait à perte de vue une immense forêt dévastée. Tous les troncs étaient couchés et entièrement dénudés, comme si un grand vent avait soufflé et les avait dépouillés de leurs branches et de leurs aiguilles. Plus étrange encore, tous ces troncs pointaient dans la même direction, au sud-ouest ; autrement dit, droit sur eux.

Deryn avait entendu parler d'ouragans suffisamment violents pour déraciner des arbres, mais un tel ouragan n'aurait jamais pu s'enfoncer aussi loin dans les terres, à plusieurs milliers de miles de l'océan. Serait-ce l'œuvre de quelque tempête sibérienne inconnue, charriant des grêlons capables de faucher des forêts entières ?

Elle appela un lézard messenger d'un coup de sifflet. Elle fixait avec un sentiment de malaise la mer de troncs qui s'étalait devant elle. Quand le lézard apparut, elle lui fit son rapport en s'efforçant de cacher la peur qui faisait trembler sa voix. Quelle que soit la force qui avait couché tous ces sapins, durs comme du fer et solidement enracinés dans la toundra gelée, elle pourrait réduire l'aéronef en miettes en quelques secondes.

Deryn rebroussa chemin vers le treuil, où M. Rigby continuait à déchiffrer les signaux de Newkirk. Le Huxley volait à presque un mile au-dessus de l'aéronef à présent ; son enveloppe d'hydrogène n'était plus qu'une tache noire dans le ciel.

Le bosco abaissa ses jumelles.

— Ça se poursuit sur trente miles au moins, d'après lui.

— Nom d'un chien ! jura Deryn. Croyez-vous que ce soit un tremblement de terre qui ait fait ça, monsieur ?

M. Rigby réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— M. Newkirk dit que tous les arbres pointent dans le même sens, en rayonnant. Aucun séisme n'aurait un effet aussi net. Aucune tempête non plus.

Deryn se représenta un grand souffle qui partait d'un point central dans toutes les directions, fauchant les arbres sur son passage et les laissant aussi propres que des allumettes.

Une explosion...

— On ne va pas rester là à théoriser, dit M. Rigby. (Il releva ses

jumelles.) Le commandant a donné l'ordre de nous préparer à un sauvetage. Il y a des gens là-dessous, semble-t-il.



Un quart d'heure plus tard, Newkirk se remit à agiter ses drapeaux.

— O-S, épela Bovril, qui avait une vue suffisamment perçante pour se passer de jumelles.

— Oh, bon sang ! souffla M. Rigby.

— Ça ne peut pas être « os », monsieur, protesta Deryn. Comment les aurait-il repérés d'aussi haut ?

Elle regarda au loin, essayant de deviner ce que le pauvre Newkirk transi de froid essayait de leur dire. *Bosse ? Fosse ?* Serait-il en train de supplier qu'on le fasse redescendre sur le *dos* ?

Deryn aurait donné cher pour être là-haut à sa place, plutôt qu'en bas à se creuser la cervelle. Mais le commandant lui avait demandé de se tenir prête à une descente en glissade, au cas où ils auraient besoin de se poser sur un terrain difficile.

— Tu sens ce frémissement, mon gars ? dit M. Rigby. (Il retira l'un de ses gants avant de s'agenouiller pour poser la main sur l'enveloppe.) La bête volante est nerveuse.

— Oui, monsieur.

Un autre frisson fit onduler les cils de la membrane, comme un souffle de vent dans de hautes herbes. Deryn crut sentir une vague puanteur de viande avariée.

— Os, répéta Bovril en regardant droit devant.

Deryn leva ses jumelles et sentit un filet de sueur glacée lui couler dans le dos. À l'horizon, une douzaine d'arceaux se détachaient du sol...

C'était la cage thoracique d'une bête volante morte, moitié aussi grande que le *Léviathan*, qui scintillait au soleil. Ses côtes ressemblaient aux doigts squelettiques de deux mains géantes ouvertes de part et d'autre des débris d'une nacelle.

Pas étonnant que la baleine volante donne des signes de nervosité.

— Monsieur Rigby, j'aperçois la carcasse d'un aéronef droit devant.

Le bosco baissa les yeux sur l'horizon, puis siffla doucement entre ses dents.

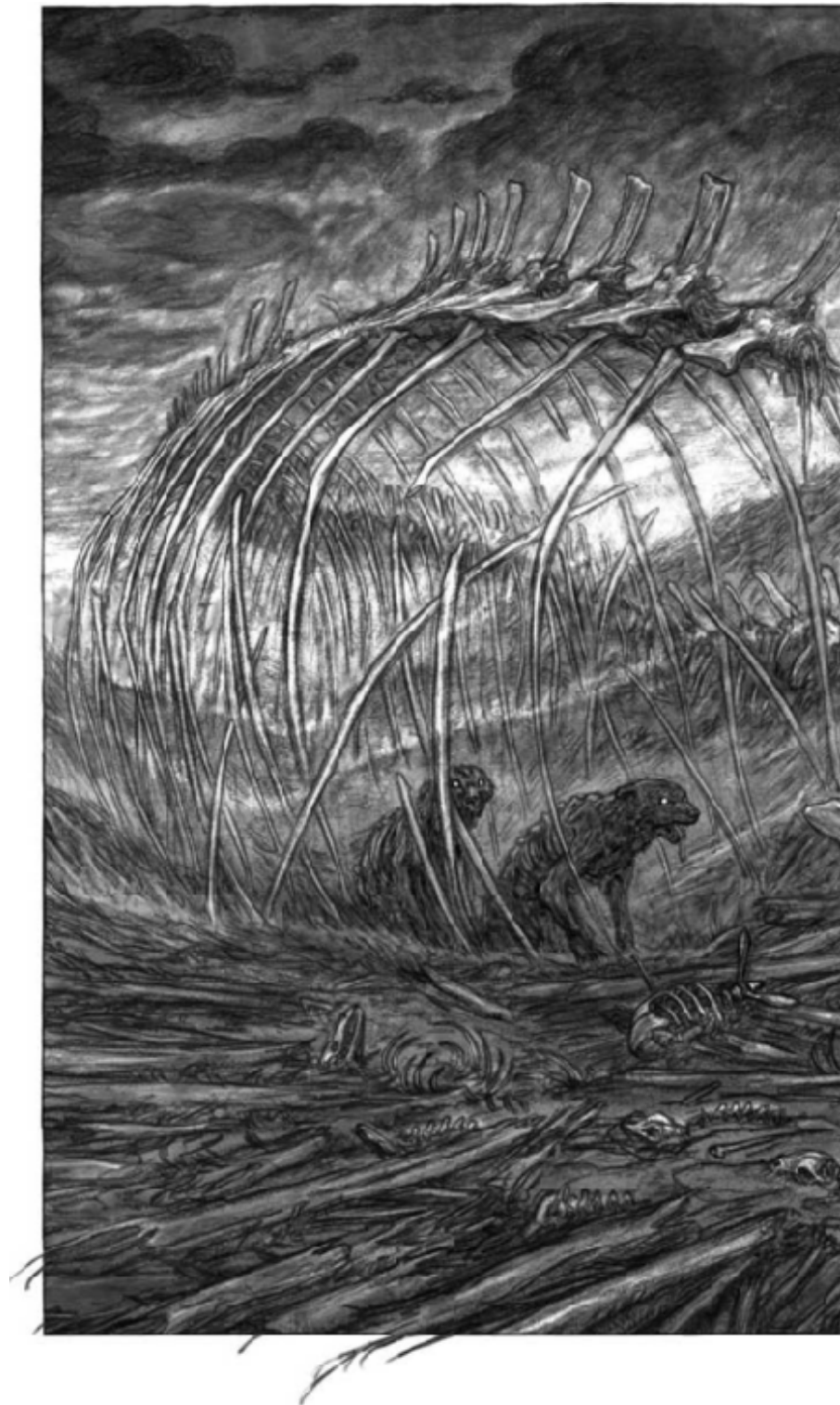
— Croyez-vous qu'il ait pu être pris dans l'explosion, monsieur ? demanda Deryn. Si c'en était bien une ?

— Non, mon gars. Les bêtes volantes ont les os creux. Ce qui a déraciné ces arbres les aurait réduits en poudre. Cette pauvre créature a dû venir bien après.

— Oui, monsieur. Dois-je appeler un lézard pour prévenir la passerelle ?

Comme en réponse, les moteurs réduisirent la vitesse à un quart, après deux jours à tourner à plein régime. Un grand calme parut descendre sur la mer de troncs.

M. Rigby répondit d'une voix douce :





— Ils sont déjà au courant, mon gars.

À mesure que le *Léviathan* se rapprochait de la carcasse, Deryn aperçut d'autres ossements : des squelettes de mammothins, de chevaux et d'autres créatures plus modestes, disséminés comme des épingles sur le sol de la forêt.

Un concert de grognements s'éleva dans l'air gelé. Deryn reconnut aussitôt le son ; elle l'avait déjà entendu lors de leur ramassage acrobatique, quand le vidage des ballasts avait empuanti l'atmosphère.

— Ours de guerre droit devant, monsieur. Et plutôt contrariés, j'ai l'impression.

— Contrariés n'est pas le mot, monsieur Sharp. Avez-vous remarqué que nous n'avons pas aperçu le moindre troupeau d'élans ou de rennes depuis que nous survolons cet endroit ? Avec la destruction de la forêt, il n'y a plus rien à manger dans les parages.

— Oh. Oui, bien sûr.

Deryn scruta avec plus d'attention les ossements en contrebas. On les avait entièrement nettoyés, et quand les grondements reprirent dans le lointain, elle entendit la faim qu'ils exprimaient.

Les ours ne tardèrent pas à apparaître – une bonne dizaine au moins. Amaigris, les yeux enfoncés dans les orbites, le pelage sale et le museau balafre comme s'ils s'étaient battus entre eux. Quelques-uns levèrent la tête vers le *Léviathan* en humant l'air.

Le Klaxon retentit. L'alternance long et court annonçait une attaque au sol.

— Bizarre, s'étonna M. Rigby. Les officiers croient-ils pouvoir atteindre ces animaux avec un bombardement aérien ?

— Ce ne sont pas des bombes que nous allons larguer, monsieur. Cette cargaison russe secrète contenait principalement du bœuf séché.

— Ah, pour une diversion. C'est bien aimable de la part du tsar d'y avoir pensé.

— Oui, monsieur, dit Deryn.

Elle se demandait toutefois combien de temps deux tonnes de bœuf occuperaient une douzaine d'ours affamés aussi imposants que des maisons.

— Nous y voilà, mon gars, dit M. Rigby avec satisfaction. Un campement.

Elle reprit ses jumelles.

Devant eux, au cœur de la zone dévastée, un grand cercle d'arbres restait debout. Leurs troncs étaient dénudés, comme si l'explosion avait eu lieu juste au-dessus d'eux. Dans la clairière se dressait une poignée de bâtisses en rondins entourée de barbelés. De minces colonnes de fumée s'élevaient de leurs cheminées, et des silhouettes en sortaient, qui faisaient de grands signes à l'aéronef.

— Comment ces gens ont-ils réussi à survivre, monsieur ?

— Je n'en ai aucune idée, monsieur Sharp. Je vois mal ces barbelés arrêter un ours, et encore moins une douzaine. (Le bosco attrapa Bovril sur l'épaule de Deryn.) Je vais ramener cet animal à la savante. Préparez votre Huxley pour la descente.

— À vos ordres, monsieur !

— Dites à ces gens de se préparer pour un atterrissage à la corde et au treuil, et sans perdre de temps. S'ils ne sont pas prêts à notre arrivée, nous devons les abandonner sur place.



En se rapprochant du sol, Deryn eut le loisir d'examiner de plus près la forêt abattue.

Le lichen qui poussait sur les troncs indiquait que la destruction avait eu lieu voilà des mois, peut-être des années. C'était plutôt rassurant, supposa-t-elle.



Mais l'heure n'était pas aux spéculations oiseuses. Le *Léviathan* avait déjà fait demi-tour pour larguer le bœuf séché à plusieurs miles. Avec un peu de chance, devoir chercher leur nourriture entre les troncs occuperait les ours un moment.

Deryn posa son Huxley en douceur à l'intérieur de l'enceinte barbelée. Une trentaine d'hommes étaient sortis l'accueillir, amaigris et stupéfaits, comme s'ils ne parvenaient pas à se convaincre que les secours étaient arrivés. Une demi-douzaine d'entre eux attrapèrent les tentacules du Huxley avec l'efficacité d'aviateurs expérimentés.

Parmi ceux qui observaient, elle remarqua un homme de haute taille, mince, les cheveux bruns, avec une moustache et des yeux bleus perçants. Les pelisses des autres étaient plutôt miteuses mais lui portait un beau manteau de voyage ainsi qu'une canne à l'aspect singulier. Une fois le Huxley amarré, il s'adressa à Deryn avec un accent qui ne lui était pas familier.

— Vous êtes britannique ?

Elle s'extirpa de son harnais et s'inclina poliment.

— Oui, monsieur. Aspirant Dylan Sharp, à votre service.

— Comme c'est ennuyeux.

— Je vous demande pardon ?

— J'avais pourtant bien spécifié qu'aucune autre puissance que la Russie ne devait prendre la moindre part à cette expédition.

Deryn cligna des paupières.

— On ne m'a rien dit là-dessus, monsieur. Toutefois, vous m'avez l'air d'être dans un sacré pétrin.

— Je vous l'accorde. (L'homme pointa l'aéronef avec sa canne.) Mais que diable vient faire un aéronef britannique en plein cœur de la Sibérie ?

— Nous sommes là pour vous sauver ! s'écria Deryn. Et le temps manque pour en discuter. L'aéronef est parti larguer de la nourriture pour occuper les ours. Une piste en miettes de pain, si vous voulez. Mais ça ne les occupera pas longtemps.

— Inutile de vous inquiéter, jeune homme. Cette enceinte est tout à fait sûre.

Deryn regarda les fils barbelés à quelques yards.

— J'en doute, monsieur. Ces ours ont déjà dévoré une bête volante. S'ils en flairent une autre au sol, ce ne sont pas ces quelques fils qui les arrêteront !

— Ils arrêteraient n'importe quelle créature. Observez.

L'homme s'avança vers l'enceinte et tendit sa canne devant lui. Quand le bout métallique toucha les fils, une cascade d'étincelles jaillit dans l'air.

— Bon sang de bois ! s'exclama Deryn.

— Une de mes inventions, une improvisation rudimentaire et qui comporte un certain nombre de défauts sous sa forme actuelle. Mais nécessaire, au vu des circonstances.

Deryn se retourna vivement vers son Huxley. Les hommes l'avaient déjà éloigné de l'enceinte. Au moins n'étaient-ils pas tous complètement fous par ici.

— Je pense appeler ça un « grillage électrifié », dit l'homme avec un sourire. Les ours s'en méfient comme de la peste.

— Je veux bien le croire ! Mais notre aéronef est un souffleur d'hydrogène. Vous allez devoir couper cette électricité si vous ne voulez pas nous faire tous exploser.

— Oui, évidemment. Sauf que les ours n'en sauront rien. Les travaux du Dr Pavlov sont tout à fait instructifs à cet égard.

Deryn ignore son bavardage.

— Cette clairière est trop petite pour l'aéronef de toute façon. Nous allons devoir nous risquer dans la zone abattue.

Elle tourna lentement sur elle-même, comptant les hommes qui l'entouraient. Ils étaient vingt-huit en tout, soit environ cinq cents kilos de plus que la cargaison que le *Léviathan* était parti larguer.

— Vous êtes tous là ? Ce ne sera pas facile de remonter rapidement avec un tel poids.

— Je suis conscient des difficultés. Je suis arrivé ici par aéronef, moi aussi.

— Vous parlez de cette bête volante dont nous avons aperçu la carcasse ? Que diable lui est-il arrivé ?

— Nous l'avons jetée en pâture aux ours, monsieur Sharp.

Deryn recula d'un pas.

— Vous avez *quoi* ?

— En préparant mon expédition, les conseillers du tsar n'avaient pas pris en compte la désolation de cette région. Nous manquions de provisions, et les ours de mon convoi de matériel commençaient à souffrir de la faim. J'étais trop proche d'une découverte majeure pour abandonner mon projet. (Il fit tourner sa canne.) Quoique... si j'avais su que des Britanniques viendraient fourrer leur nez dans mes affaires, j'aurais peut-être pris une autre décision.

Deryn secoua la tête. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Comment avait-il pu réserver un traitement pareil à une pauvre créature innocente ? Et comment le tsar osait-il envoyer un aéronef britannique au secours de ce maniaque, après qu'il eut nourri ses ours avec son propre aéronef ?

— Pardonnez-moi, mais qui êtes-vous, sacré bon sang ?

L'homme se redressa puis lui tendit la main avec une courbette.

— Je m'appelle Nikola Tesla. Enchanté de vous rencontrer.

SEPT

Le *Léviathan* s'était éloigné de quelques miles quand il ouvrit la trappe de sa soute à bombes. Des ballots de bœuf séché en dégringolèrent par intervalles de dix secondes. Chaque fois, l'aéronef s'élevait un peu plus dans les airs.

— Une diversion ingénieuse, je dois dire, reconnut M. Tesla. Naturellement, si vous m'aviez apporté cette nourriture plus tôt, j'aurais encore un aéronef.

Deryn le fixa durement. Il parlait avec une telle désinvolture de ce qu'il avait commis. Il avait sacrifié non seulement sa bête volante, mais aussi des mammothins et des chevaux de son convoi de matériel. Et tout cela pour rester quelques semaines de plus sur cette scène de dévastation.

— Quel genre de travaux effectuez-vous ici, monsieur Tesla ?

— J'aurais cru la réponse évidente, mon garçon. J'étudie le phénomène qui nous entoure.

— Avez-vous découvert ce qui l'a causé ?

— J'en ai toujours connu la cause. Ce sont les résultats qui m'intéressaient. (Il leva la main.) Je ne peux pas en dévoiler davantage pour l'instant, mais bientôt le monde entier saura.

Il avait une lueur de folie dans le regard, et Deryn préféra se retourner vers le *Léviathan*, gagnée par un sentiment de gêne.

C'était, bien sûr, ce même M. Tesla qui avait inventé le canon Tesla, cette arme à foudre qui avait failli par deux fois anéantir le *Léviathan*. C'était un savant clanker, un fabricant d'armes secrètes pour les Allemands, et pourtant le tsar lui avait donné libre accès à la Russie darwiniste.

Cela n'avait aucun sens.

Elle réfléchit à la machine mystérieuse cachée dans l'entrepont du *Léviathan* et se demanda pourquoi cet homme avait voulu se la faire livrer clandestinement. Elle ne lui serait certainement pas d'une grande utilité contre les ours.

Les moteurs de l'aéronef montèrent en régime. Le bombardement était terminé.

— Ils vont bientôt revenir, dit Deryn. Il faut partir maintenant.

M. Tesla agita sa canne en l'air et se mit à crier dans une langue que Deryn devina être du russe. Plusieurs hommes partirent en courant vers l'une des cabanes et en ressortirent avec de gros sacs à dos.

— Je regrette, monsieur, mais vous allez devoir abandonner ce matériel. Nous sommes déjà beaucoup trop chargés !

— Je ne vais pas abandonner mes photographies et mes échantillons, jeune homme. J'ai mis des années à monter cette expédition !

— Si l'aéronef ne réussit pas à décoller, vous les perdrez de toute façon. Et nous avec !

— Vous n'aurez qu'à faire un peu de place à bord. Ou bien laisser mes hommes ici.

— Vous êtes fou ? s'écria Deryn en secouant la tête. Écoutez, monsieur, si vous tenez à rester ici avec vos échantillons pour vous faire dévorer par les ours, très bien. Mais ces hommes viennent avec moi, et sans ce chargement superflu !

M. Tesla éclata de rire.

— Vous allez devoir le leur expliquer, j'en ai peur. Parlez-vous le russe, monsieur Sharp ?

— Couramment ! mentit-elle avant de se tourner vers les hommes. L'un d'entre vous parle-t-il anglais ?

Ils la dévisagèrent avec des mines confuses. L'un d'eux lui proposa un juron en anglais, puis haussa les épaules, ayant visiblement épuisé son vocabulaire.

Deryn serra les dents. Elle regrettait qu'Alek ne soit pas avec elle. Dans toutes ses connaissances inutiles entraînait tout de même un certain nombre de langues étrangères. Et ce savant fou se serait peut-être montré plus raisonnable face à un autre clanker.

Elle regarda les hommes. Certains devaient provenir de l'équipage de l'aéronef sacrifié et donc comprendre le problème des limitations de poids...

Mais elle n'avait pas le temps pour de la pantomime. Les hurlements des ours résonnaient au-delà des arbres. Ils avaient déjà trouvé les premiers paquets de nourriture et se battaient entre eux pour les avoir.

— Dites à vos hommes de se mettre en route, monsieur, dit-elle. Nous reparlerons de tout ça à bord.



Il leur fallut quelques minutes pour traverser la forêt de troncs dénudés, et une dizaine de plus pour trouver un terrain dégagé

suffisamment vaste pour que le *Léviathan* puisse s'y poser. Quoique « dégagé » ne soit peut-être pas le mot juste. Ici, près du foyer de la destruction, les arbres n'étaient pas tombés de manière aussi nette. Ils s'empilaient souvent en désordre, comme dans un jeu de mikado, au milieu des souches et des éclats de bois.

Deryn parcourut le terrain d'un bout à l'autre. Elle espérait estimer correctement les distances dans cette pagaille. Elle plaça les Russes comme le capitaine d'une équipe de cricket répartit son équipe, et, bientôt, ils dessinaient un ovale légèrement plus grand que la nacelle du *Léviathan*.

— L'aéronef est léger maintenant qu'il est débarrassé de tout ce bœuf, expliqua-t-elle à Tesla. En temps normal le commandant dégagerait de l'hydrogène pour atterrir, mais là, comme il voudra remonter sans tarder, nous allons devoir amener la nacelle au sol avec des cordes.

L'homme haussa les sourcils.

— Serons-nous assez nombreux ?

— Oh, non. À la première rafale, nous serions tous emportés dans les airs. Alors, dès que les cordes descendront, dites à vos hommes de les attacher aux arbres. (Elle indiqua un sapin abattu au tronc aussi large qu'un tonneau de rhum.) Aux plus gros, de préférence.

— D'accord, mais serons-nous assez nombreux pour le descendre jusqu'à nous ?

— Il se descendra tout seul avec les treuils. Quand il sera suffisamment bas, nous grimperons à bord, puis nous couperons les cordes, et il remontera d'un coup, comme un bouchon dans l'eau.

Deryn marqua une pause pour tendre l'oreille. Des grognements sourds résonnaient à travers la forêt, lui hérissant le poil. Les ours semblaient légèrement plus proches ; ou peut-être était-ce un effet de son imagination ?

— Si vous entendez une succession de doubles coups de Klaxon, dites à vos hommes de jeter tout ce qu'ils peuvent par les fenêtres – y compris vos précieux échantillons – ou bien nous servirons de casse-croûte aux ours !

M. Tesla hocha la tête et traduisit les consignes en agitant sa canne. Deryn était certaine qu'il avait omis la partie à propos de l'alerte aux ballasts mais elle ne pouvait rien y faire. Elle sortit un bout de corde et se prépara un nœud autobloquant au cas où elle aurait besoin de se hisser elle-même.

L'aéronef arriva bientôt au-dessus d'eux, dans le grondement de ses moteurs, et s'arrêta. Des câbles dégringolèrent depuis les sabords de la soule – une forêt de cordes qui s'abattit autour d'eux.

Les Russes s'empressèrent de les attraper et de les nouer aux troncs. Deryn put repérer les aviateurs à la qualité de leurs nœuds : une

douzaine d'hommes au moins provenaient de l'équipage de l'aéronef sacrifié. Ils comprendraient sûrement, si les ours revenaient et que le *Léviathan* ne parvienne pas à remonter, que les bagages du savant devaient passer par-dessus bord. Et aucun aviateur digne de ce nom n'hésiterait à désobéir à M. Tesla après ce qu'il avait fait à sa bête volante.

Quand le dernier homme eut achevé de nouer sa corde, Deryn sortit ses drapeaux de sémaphore et signala que tout était prêt. Les cordes se tendirent en vibrant et en grinçant sous l'action des treuils.

Au début, l'aéronef ne donna pas l'impression de bouger. Mais certains troncs, les moins gros, se déplacèrent légèrement. Deryn courut jusqu'au plus proche et sauta dessus pour lui ajouter son poids. Les Russes comprirent, et bientôt tous les troncs qui bougeaient avaient des hommes couchés dessus. M. Tesla assista à la scène, impassible, comme s'il s'agissait d'une expérience de physique et non d'une mission de sauvetage.

Il était presque midi. L'ombre du *Léviathan* tombait en plein sur eux, s'élargissant lentement au fur et à mesure de la descente.

Deryn écouta de nouveau et se renfrogna. Elle ne percevait plus les grognements des ours. Se seraient-ils éloignés au point qu'elle ne pouvait plus les entendre ? Ou, après avoir trouvé et dévoré la dernière lanière de bœuf séché, étaient-ils en train de se ruer vers eux, attirés par l'odeur de la bête volante ?

— Très impressionnant, votre souffleur d'hydrogène, la complimenta M. Tesla, avant d'écarter les yeux. Je lis bien « *Léviathan* » ?

— Oui. Je vois que vous avez entendu parler de nous.

— En effet. Vous avez fait la une de...

Une violente rafale de vent souleva l'arbre sur lequel se tenait Deryn et renversa M. Tesla dans la poussière.

Le *Léviathan* fut emporté sur quelques yards, en traînant derrière lui les Russes cramponnés à leurs troncs.

Ils s'accrochèrent vaillamment. Bientôt, le vent retomba et l'aéronef s'immobilisa de nouveau.

— Vous n'avez rien, monsieur ? lança Deryn.

— Je vais bien, dit M. Tesla, qui se relevait en s'époussetant. Mais si votre aéronef peut soulever ces troncs, pourquoi vous plaindre d'un léger excédent de bagages ?

— C'était une rafale de vent. Voudriez-vous parier votre vie sur le fait que nous en aurons une autre ?

Deryn leva la tête. Le *Léviathan* était suffisamment proche pour qu'elle aperçoive l'un des officiers se pencher par une fenêtre de la passerelle. Il agita des drapeaux de sémaphore...

O-U-R-S-D-E-R-E-T-O-U-R-C-I-N-Q-M-I-N-U-T-E-S.

— Nom d'un chien ! souffla Deryn.



L'aéronef se trouvait encore à une dizaine de yards de hauteur quand Deryn aperçut le premier ours.

Il galopait à travers les troncs encore debout en soufflant des nuages de condensation dans l'air glacial. Il n'était pas très grand, dix pieds à peine au garrot. Les autres l'avaient peut-être empêché de s'approcher du bœuf séché.

Quoi qu'il en soit, il ne ressemblait pas à un animal rassasié.

— Grimpez ! cria Deryn en indiquant sa propre corde. Dites-leur de grimper !

M. Tesla ne dit pas un mot mais les hommes n'eurent pas besoin de traduction. Ils commencèrent à se hisser vers les sabords, une main après l'autre, le long des amarres. Aucun d'eux n'eut la présence d'esprit d'abandonner son sac à dos, à moins qu'ils n'aient trop peur du savant clanker pour lui désobéir.

Deryn ne pouvait rien pour eux dans l'immédiat. Elle-même grimpa à sa corde en s'aidant du nœud auto-bloquant qu'elle avait préparé.

Alourdies par le poids des hommes, les amarres mollirent, tandis que l'aéronef se rapprochait du sol. C'était la situation que Deryn avait espéré éviter : la moindre rafale de vent tendrait brusquement les cordes, au risque de faire glisser les hommes qui s'y accrochaient.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle. Le petit ours avait surgi à découvert, et d'autres silhouettes plus imposantes se profilaient à sa suite.

— Sharp ! cria M. Rigby par l'un des sabords. Dites à ces hommes de jeter leurs sacs !

— J'ai essayé, monsieur. Ils ne comprennent pas l'anglais !

— Ils voient bien les ours arriver ! Ils sont fous ?

— Non, simplement terrifiés par cet homme-là. (Elle indiqua du menton M. Tesla, qui était resté au sol et regardait approcher l'ours avec une expression impassible.) C'est lui, le fou !

Le chuintement d'un canon à air comprimé fendit l'air et Deryn entendit un hurlement. Les projectiles anti-aériens avaient touché le jeune ours et l'avaient envoyé rouler parmi les troncs.

Un instant plus tard, le plantigrade se releva en secouant la tête. Une plaie toute fraîche barrait son pelage poisseux et balafré. Il poussa un grondement rageur.

— J'ai l'impression que vous l'avez seulement mis en colère, monsieur !

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Sharp. Nous faisons bon usage des tranquillisants.

Deryn jeta un regard en arrière tout en continuant à grimper et vit que l'ours chancelait sur ses pattes. Bientôt, il tituba au milieu des troncs comme un homme ivre.

Quand Deryn atteignit le sabord, M. Rigby lui tendit la main et la hissa à bord.

— Nous sommes prêts à larguer la cargaison en excès, dit le bosco, si bien que nous ne devrions pas manquer de portance. Mais avec ces ours qui se rapprochent, le commandant ne veut pas descendre davantage. Ces hommes vont-ils pouvoir grimper ?

— Oui, monsieur. La moitié d'entre eux sont des aviateurs, alors ils devraient...

— Bonté divine ! l'interrompt M. Rigby en regardant par le sabord. Mais qu'attend-il donc pour monter ?

Deryn se pencha au côté du bosco. M. Tesla, toujours au sol, regardait approcher trois autres ours qui avaient surgi des arbres.

— Nom d'une pipe en bois ! souffla Deryn. Je ne pensais pas qu'il était fou à *ce point*.

La plus imposante des créatures ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de yards, bondissant par-dessus les troncs à longues foulées. Tesla leva calmement sa canne...



FOUDROYANTE DISSUASION DES OURS DE GUERRE.

Un éclair jaillit de la pointe avec un craquement de tonnerre, comme si l'air se déchirait. Le carnivore se cabra et rugit, piégé pendant une seconde dans une cage de lumière. La foudre se dispersa instantanément mais l'ours s'enfuit en geignant, aussitôt imité par ses congénères.

M. Tesla inspecta le bout de sa canne, noir et fumant, puis se tourna vers l'aéronef.

— Vous pouvez vous poser, maintenant, leur lança-t-il. Ces bestioles ne devraient plus oser s'approcher avant une bonne heure.

Le bosco hocha la tête, abasourdi, mais avant même qu'il ait pu siffler pour appeler un lézard messenger les treuils s'étaient remis en marche et rapprochaient le *Léviathan* du sol. Les officiers étaient d'accord.

M. Rigby retrouva enfin sa voix :

— Ce n'est pas uniquement des ours qu'il faudra nous méfier, monsieur Sharp.

Deryn acquiesça lentement de la tête.

— Oui, monsieur. Nous avons intérêt à garder un œil sur ce gaillard-là.

HUIT

Alek fut tiré du sommeil par un coup de tonnerre, suivi d'un crépitement puis un mugissement monstrueux.

Il s'assit en clignant des paupières, convaincu d'avoir fait un horrible cauchemar. Mais le vacarme continuait : il entendit des cris, des grincements de cordes et des grognements furieux. L'air empestait la foudre.

Il balança les pieds hors de sa couchette et courut à la fenêtre de sa cabine. Dire qu'il avait simplement voulu somnoler pendant une heure. Le soleil était haut dans le ciel et le *Léviathan* était arrivé à destination. Des dizaines d'amarres descendaient jusqu'au sol. Les hommes qui les tenaient étaient vêtus de fourrures au lieu d'uniformes d'aviateurs, et ils criaient en... russe ?

Le sol était jonché d'arbres déracinés – des centaines, peut-être des milliers. De la fumée s'élevait des cheminées d'un groupe de cabanes un peu plus loin. S'agissait-il d'un campement de bûcherons ?

Puis Alek entendit rugir de nouveau et aperçut des ours de guerre au milieu des troncs. Ils n'avaient pas même un harnais sur le dos et leur pelage ébouriffé leur donnait un air sauvage.

Il eut un mouvement de recul involontaire. L'aéronef était assez bas pour qu'ils puissent l'atteindre !

Mais ils semblaient s'enfuir dans la direction opposée.

Alek se souvint du coup de tonnerre qui l'avait réveillé. L'équipage avait dû trouver un moyen de faire peur à ces créatures.

Il se pencha par la fenêtre tandis que le *Léviathan* achevait de se poser. On descendit des échelles, et les Russes, au moins deux douzaines, grimpèrent à bord. Une sirène se mit bientôt à retentir dans les couloirs, signal d'avertissement d'une ascension accélérée.

Alek rentra la tête à l'intérieur juste à temps. On trancha les amarres et l'aéronef bondit dans les airs, aussi vite que les ascenseurs à vapeur qu'il avait pu emprunter à Istanbul.

Que s'était-il passé ici ? L'amas de troncs s'étendait jusqu'à

l'horizon, sur une zone beaucoup trop vaste pour un simple campement de bûcherons. Le *Léviathan* avait beau prendre de l'altitude, on ne voyait toujours pas la fin de cette destruction.

Alek se demanda à qui s'adresser pour obtenir des réponses. Les darwinistes faisaient peut-être appel à lui quand ils avaient besoin de son expertise de clanker, mais il ne fallait pas y compter pour l'instant.

Où pouvait bien se trouver Dylan ? Dans la soute ?

Il repensa au journal posé près de son lit. Les questions qu'il avait retournées dans sa tête avant de s'endormir l'assaillirent de plus belle. Ce n'était toutefois pas le moment de s'interroger sur le mystérieux Dylan Sharp.



Les couloirs de l'aéronef grouillaient de rescapés russes. Ils étaient mal rasés, hagards, à moitié morts de faim sous leurs épaisses fourrures. L'équipage du *Léviathan* voulait les décharger de leurs gros sacs à dos mais ils s'y refusaient. Les échanges entre Anglais et Russes n'étaient guère fructueux.

Alek contemplait ce tableau. Comment l'aéronef pouvait-il emporter autant de monde ? L'équipage avait dû se débarrasser de tout ce qui n'était pas strictement indispensable.

Une main gantée s'abattit sur son épaule.

— Enfin vous voilà, Alek ! C'est parfait.

Il se retourna face à Dylan. Le garçon portait une combinaison de vol et ses bottes étaient crottées.

— Vous êtes descendu ? demanda Alek. Avec ces ours ?

— Oui, mais ils ne sont pas si méchants. Est-ce que vous parlez le russe ?

— Tous les Russes que j'ai rencontrés parlaient le français, répondit Alek. (Il examina d'un œil dubitatif les hommes crasseux et amaigris qui les entouraient.) Et je crois qu'ils appartenaient à une classe différente.

— Eh bien, essayez quand même, grosse buse !

— Bien sûr.

Alek se fraya un chemin dans le couloir en demandant aux rescapés :

— *Parlez-vous français ?*

Un instant plus tard, Dylan se mit à l'imiter avec un fort accent écossais. L'un des Russes leva la tête vers eux et les conduisit à un petit homme qui portait un lorgnon ainsi qu'un uniforme bleu sous sa pelisse.



Alek s'inclina devant lui.

— *Je suis Aleksandar, prince de Hohenberg.* L'homme s'inclina en retour et lui dit dans un français irréprochable :

— Et moi Viktor Yegorov, capitaine de *l'Impératrice Marie* de la flotte aérienne du tsar. Est-ce vous qui commandez ici ?

— Non, monsieur. Je ne suis qu'un invité à bord. Vous êtes le commandant de ces hommes ?

— Le commandant d'un aéronef mort, vous voulez dire ! (L'homme jeta un regard maussade par-dessus l'épaule d'Alek.) Non, c'est ce fou qui donne les ordres.

Alek se retourna et vit un civil de haute taille s'éloigner entre deux officiers du bord.

Il s'adressa à Dylan :

— Il s'appelle Yegorov, il est commandant d'aéronef. Mais apparemment lui et les autres sont tous sous l'autorité de cet homme, dit-il en indiquant le civil.

Dylan renifla.

— Oui, lui, je l'ai déjà rencontré. C'est M. Tesla, le savant clanker. Il est complètement siphonné !

— Tesla, l'inventeur ? s'étonna Alek. Vous devez faire erreur.

À la mention de Tesla, le commandant Yegorov cracha sur le sol.

— Il m'a coûté mon aéronef et a bien failli nous faire tous tuer ! Un vrai fou, mais il a l'appui du tsar.

Alek lui demanda prudemment en français :

— Nikola Tesla ? Je croyais qu'il travaillait pour les clankers.

— Oui, il travaillait pour eux, répondit le commandant. Les Allemands étaient les seuls à vouloir financer ses travaux, et il a conçu toutes sortes d'armes pour eux. Mais il a pu voir ce qu'ils ont fait de son pays ! Il est serbe.

— Ah, fit Alek d'une voix douce. Bien sûr.

La Grande Guerre avait commencé par l'invasion de la Serbie, dont la famille d'Alek portait la responsabilité. Son père – l'héritier du trône austro-hongrois – et sa mère avaient été assassinés par un groupe de révolutionnaires serbes. C'était du moins ce que tout le monde croyait. En réalité, le meurtre avait été commis à l'instigation du grand-oncle d'Alek, l'empereur d'Autriche, et des Allemands. Cependant la modeste Serbie avait été la première victime de la vengeance autrichienne.

Le commandant Yegorov plissa les paupières.

— Attendez. Ce ne serait pas un uniforme autrichien ?

Alek baissa les yeux sur sa tenue et se rendit compte qu'il portait sa veste de pilote sur sa combinaison de mécanicien maculée de cambouis.

— Si. De la garde des Habsbourg, pour être précis.

— Et vous avez dit que vous étiez le prince de Hohenberg ? (Le commandant Yegorov secoua la tête.) Le fils de l'archiduc, à bord d'un aéronef britannique ? Les journaux disaient donc la vérité.

Alek se demanda comment les articles grotesques d'Eddie Malone avaient pu parvenir jusqu'en Sibérie.

— Dans une certaine mesure, disons. Je suis Aleksandar.

L'homme lâcha un rire bref.

— Eh bien, je suppose que si un inventeur clanker peut changer de camp, pourquoi pas un prince autrichien ?

Alek hocha la tête, acceptant enfin la réalité. Nikola Tesla – l'inventeur de la transmission sans fil, du canon Tesla et de mille autres appareils – avait embrassé la cause darwiniste. Le comte Volger serait fasciné de l'apprendre.

— Que baragouinez-vous tous les deux ? s'enquit Dylan. Vous a-t-il expliqué ce que ce savant clanker fabrique ici ?

— Il semble que M. Tesla ait rejoint les darwinistes, répondit Alek en anglais. (Il se tourna de nouveau vers le commandant.) Pourquoi étiez-vous en Sibérie ? M. Tesla est un inventeur, pas un explorateur.

— Il cherchait quelque chose dans la forêt abattue, expliqua le commandant Yegorov en secouant la tête. J'ignore quoi.

Alek se souvint de la machine étrange qu'ils avaient assemblée.

— Un objet métallique ?

L'autre haussa les épaules.

— Peut-être. Il y a quelques jours, ses soldats ont creusé un grand trou et il était tout excité. Après quoi nous nous sommes retirés derrière les barbelés pour attendre les secours.

Alek traduisit rapidement pour Dylan :

— Tesla cherchait quelque chose par ici, quelque chose de secret. Il l'a peut-être trouvé voilà quelques jours.

— Nom d'un chien ! Ça veut dire qu'il l'a introduit à bord.

— Ne pensez-vous pas que les officiers voudront parler avec le commandant Yegorov ? demanda Alek.

— Si, sûrement, répondit Dylan avec un sourire. Et ils auront besoin d'un traducteur.



Un soldat d'infanterie de marine se tenait à l'entrée du couloir pour barrer le passage aux Russes. Il salua en voyant approcher Dylan et l'écouta lui expliquer qui était le commandant Yegorov, et qu'il ne parlait pas anglais. Quelques minutes plus tard, l'homme laissait passer Alek et le commandant russe.

— Gardez un œil sur ce salopard ! recommanda Dylan à Alek.

Dans la salle de navigation se trouvaient le commandant Hobbes, les Drs Barlow et Busk, et le fameux M. Tesla. L'inventeur ne manquait pas d'élégance, eu égard au fait qu'on venait de le sauver au beau milieu de la Sibérie, mais une lueur de folie dansait dans ses yeux. Il tenait toujours sa canne qui donnait l'impression d'avoir été noircie au feu.

— Je ne vois aucune raison à la présence de ce monsieur, déclara Tesla en regardant froidement le commandant Yegorov.

L'homme répliqua en russe d'un ton cinglant. Le Dr Barlow intervint d'une voix apaisante :

— La situation est difficile pour chacun d'entre nous, messieurs. Nous sommes très nombreux à bord et allons bientôt manquer de provisions. L'expertise d'un autre commandant d'aéronef pourrait nous être utile.

Tesla eut un reniflement de mépris, que la savante ignore poliment.

— S'il vous plaît, ajouta-t-elle à l'intention d'Alek. Mon français est un peu rouillé.

Pendant qu'il traduisait à Yegorov ce qu'elle venait de dire, Alek entendit des chuchotements. Il jeta un coup d'œil au plafond : Bovril et le loris du Dr Barlow, suspendus aux tubes des lézards messagers, répétaient tout ce qu'ils entendaient, ravis de découvrir une nouvelle langue.

Le commandant Yegorov s'inclina.

— Je vous remercie pour être venus à notre secours, et croyez bien que je mesure la situation délicate dans laquelle cela vous place. Mais je n'y suis pour rien. Ce fou a ordonné à ses soldats d'abattre mon aéronef. Pour nourrir les ours !

Alek hésita au moment de traduire ces derniers mots, n'en croyant pas ses oreilles. Les officiers du *Léviathan* parurent horrifiés eux aussi.

Après un silence gêné, le Dr Busk s'éclaircit la gorge.

— Il ne nous appartient pas de juger ce qui a pu se passer ici. Nous sommes en mission de sauvetage, rien de plus. Peut-être devrions-nous achever de nous présenter. (Il se tourna vers le commandant Yegorov et s'adressa à lui dans un français laborieux.) Je suis le Dr Busk, chirurgien en chef du HMA *Léviathan*.

Quand le Dr Barlow se présenta et présenta le commandant Hobbes, Alek put noter que son français était irréprochable. Il se demanda pour quelle raison elle tenait à sa présence.

M. Tesla paraissait s'ennuyer ferme. Il tapotait le plancher avec sa canne en grimaçant pendant que les formules de politesse s'échangeaient autour de la table. Mais son visage s'éclaira quand vint le tour d'Alek de se présenter.

— Le célèbre prince ! s'exclama-t-il en anglais. J'ai lu beaucoup de choses à votre sujet.

— Ah, vous aussi, fit Alek avec un soupir. J'ignorais que le *New York World* était si populaire en Sibérie.

M. Tesla s'esclaffa.

— J'ai mon laboratoire à New York, et la ville entière ne parlait que de vous à mon départ. Et de même à la cour du tsar, quand je suis passé à Saint-Petersbourg !

Une sensation désagréable s'empara d'Alek, comme toujours à l'idée que des milliers d'inconnus discutaient des détails de sa vie.

— Il ne faut pas croire tout ce que vous lisez dans les journaux, monsieur Tesla.

— Non, en effet. On raconte que vous tirez les ficelles de la république ottomane, et pourtant je vous retrouve ici, à bord du *Léviathan*. Est-ce pour dissimuler le fait que vous êtes devenu darwiniste ?

— Darwiniste ? répéta Alek en baissant les yeux sur la table, subitement conscient de la présence de tous les officiers du bord. Je ne sais pas si on peut dire cela. Mais puisque vous avez lu des articles à mon sujet, vous savez probablement que les puissances clankers ont comploté la mort de mes parents. Ce sont les Allemands et mon grand-oncle, l'empereur d'Autriche, qui sont responsables de cette guerre. Je cherche simplement à y mettre fin.

M. Tesla acquiesça lentement de la tête.

— Nous sommes tous les deux au service de la paix, dans ce cas.

— Un noble sentiment, messieurs, approuva le commandant Hobbes. Mais pour l'instant nous sommes en guerre. Nous avons vingt-huit bouches supplémentaires à nourrir, et nous avons dû larguer la majeure partie de nos provisions dans la toundra pour leur faire de la place.

— Les aéronefs ne sont certes pas sans défauts, commenta M. Tesla.

Alek l'ignora et s'empessa de traduire en français les propos du commandant Hobbes.

— En filant tout droit sur la base aérienne de Vladivostok, nous devrions nous en sortir, suggéra le commandant Yegorov. Ce n'est qu'à deux jours de voyage. Nous ne mourrons pas de faim, et pour ce qui est de l'eau nous pouvons ramasser de la neige sans nous arrêter, comme les aéronefs russes le font depuis des années.

Alek traduisit et le commandant Hobbes hocha la tête.

— Nous nous réjouissons de vous savoir des nôtres dans ce conflit, monsieur Tesla, et le tsar nous a demandé de vous offrir toute l'assistance possible. Mais j'ai bien peur que le commandant Yegorov n'ait raison. Nous ne pouvons pas vous ramener tout de suite à Saint-Pétersbourg. Nous allons devoir continuer vers l'est.

L'inventeur agita la main.

— Peu importe. Je n'ai pas encore décidé où je souhaitais me rendre.

— Une chance pour nous, murmura le Dr Barlow.

— Une fois que nous aurons ravitaillé à Vladivostok, nous devons peut-être poursuivre notre mission au Japon, ajouta le commandant Hobbes. Mais je ne peux pas en être sûr avant que les ordres de l'Amirauté nous parviennent de Londres.

— Si seulement vous aviez la transmission sans fil, grommela Tesla. Au lieu de ces oiseaux ridicules.

Le commandant Hobbes l'ignora.

— En attendant, nous allons devoir nous rationner avec soin.

Il regarda le commandant Yegorov, auquel Alek répéta ses paroles en français.

— Ce ne sera pas la première fois que nous sauterons un repas depuis notre arrivée à Tougouska, déclara Yegorov.

— Tougouska, répéta Bovril depuis le plafond.

Le Dr Barlow jeta un coup d'œil à la créature, puis demanda en français :

— Est-ce le nom de cet endroit ?

Le commandant Yegorov haussa les épaules.

— Celui de la rivière locale. Pour la forêt elle-même, je ne crois pas qu'elle ait vraiment de nom.

— Pas encore, marmonna Tesla. Mais bientôt, tout le monde saura ce qui s'est passé ici.

Le Dr Barlow se tourna vers lui et passa à l'anglais :

— Et que s'est-il passé, monsieur Tesla, si je peux me permettre de vous le demander ?

— Pour le dire simplement, ç'a été la plus grande explosion de toute l'histoire de notre planète, répondit le savant d'une voix douce. L'onde sonore a fait exploser les vitres à plusieurs centaines de kilomètres. Le souffle a couché les arbres dans toutes les directions et soulevé un tel nuage de poussière que le ciel est resté rouge pendant des mois partout dans le monde.

— Partout dans le monde ? s'étonna le Dr Barlow. Quand cette explosion a-t-elle eu lieu exactement ?

— Le matin du 30 juin 1908. Dans le monde civilisé, les effets atmosphériques sont passés à peu près inaperçus. Mais si cet événement s'était produit n'importe où ailleurs qu'en Sibérie, l'humanité entière en aurait été frappée de stupeur.

— Stupeur, répéta Bovril, auquel Tesla lança un regard agacé.

Alek jeta un coup d'œil à l'extérieur par les fenêtres inclinées de la salle de navigation. Même à cette altitude, il pouvait voir les arbres déracinés s'étendre à perte de vue.

— Je suis venu étudier sur place ce qui s'est passé, et bientôt je publierai les résultats de mes recherches, déclara l'inventeur en posant la main sur l'épaule d'Alek et en le dévisageant bien en face. Et quand je le ferai, le monde tremblera, et il pourra peut-être enfin trouver la paix.

— La paix ? Grâce à une explosion ? dit Alek. Pouvons-nous savoir ce qui l'a causée, monsieur ?

M. Tesla sourit et frappa trois coups sur le plancher avec sa canne.

— Eh bien, c'est Goliath.

NEUF

— Il est complètement fou, de toute évidence, dit Alek.

Le comte Volger tambourina sur son bureau sans quitter Bovril des yeux. Le Dr Barlow avait remis la créature à Alek à l'issue de la réunion et ce dernier n'avait pas pris le temps de la déposer dans sa cabine. Il avait voulu partager sans attendre ces nouvelles extraordinaires. Mais à présent Volger et le loris se défiaient du regard, au grand amusement de Bovril, semblait-il.

Alek attrapa la créature sur son épaule et la posa sur le sol. Puis il s'approcha de la fenêtre de la cabine.

— M. Tesla prétend avoir causé tout cela depuis l'Amérique, grâce à je ne sais quelle machine. Il y a six ans.

— En 1908 ? s'étonna Volger en continuant à fixer le loris. Et il a attendu tout ce temps pour en faire part au monde ?

— Les Russes ne voulaient pas admettre un scientifique clanker dans leur pays, expliqua Alek. À moins qu'il ne change de camp. Il n'a donc pas pu observer de ses yeux les effets de son invention. Mais à présent qu'il a vu de quoi son arme était capable, il affirme avoir l'intention de la rendre publique.

Volger se détourna enfin de Bovril.

— Pourquoi tester son arme sur une région qui lui était inaccessible ?

— Il s'agissait d'un accident tout à fait imprévu, d'après lui. Il voulait simplement « créer quelques feux d'artifice ». Il n'avait pas anticipé la puissance de Goliath. (Alek fronça les sourcils.) Ne me dites pas que vous croyez à ces fariboles ?

Volger se planta devant la fenêtre. Le *Léviathan* approchait des limites de la zone dévastée, où seuls les jeunes arbres étaient tombés. Mais on percevait encore la violence cataclysmique de l'explosion.

— Avez-vous une autre explication pour ce qui s'est passé ici ?

Alek soupira lentement, puis attrapa une chaise et s'assit.

— Naturellement non.

— Goliath, répéta doucement Bovril.

Le comte Volger jeta un regard inamical à la créature.

— Qu'en pensent les darwinistes ?

Alek haussa les épaules.

— Ils ne réfutent pas les affirmations de M. Tesla. Pas devant lui, en tout cas. Ils semblent plutôt se réjouir qu'il ait rejoint leur camp.

— On peut les comprendre. Même si l'homme a perdu la tête, il lui reste plus d'un tour dans son sac. Et s'il dit bien la vérité, il pourrait mettre fin à la guerre d'une simple pression sur un interrupteur.

Le regard d'Alek se perdit au-delà de la fenêtre. L'immensité de la forêt abattue et le fait que Volger n'écarte pas catégoriquement l'affirmation absurde de Tesla le mettaient mal à l'aise.

— Je suppose que c'est vrai. Imaginez Berlin après une explosion pareille.

— Ce ne serait pas Berlin, objecta Volger.

— Que voulez-vous dire ?

— Tesla est serbe, expliqua Volger. C'est notre pays, et non l'Allemagne, qui a attaqué le sien.

Alek sentit le poids de la guerre tomber sur ses épaules une nouvelle fois.

— La faute en incombe à ma famille, en d'autres termes.

— Tesla risque fort de le voir ainsi. Et si cette fameuse arme existe bel et bien, et qu'il s'en serve encore une fois, ce sera plutôt Vienne qui sera réduite en miettes.

Une sensation effroyable envahit Alek, similaire au vide qu'il éprouvait depuis la mort de ses parents, mais plus forte encore.

— Personne n'irait employer une arme pareille contre une ville entière.

— La guerre ne connaît aucune limite, déclara Volger, face à la fenêtre.

Alek se souvint alors de la bête volante que Tesla avait sacrifiée aux ours afin de pouvoir mener à bien sa mission. Le savant paraissait très déterminé.

Bovril s'agita sur le sol.

— En miettes, répéta-t-il.

Volger le fusilla du regard, avant de se tourner vers Alek.

— Vous aurez peut-être l'opportunité de servir votre peuple, prince, d'une manière offerte à bien peu de souverains.

— Naturellement, dit Alek en se redressant. Nous le persuaderons que l'Autriche n'est pas son ennemie. Il a lu des articles à mon sujet. Il sait que j'aspire à la paix, moi aussi.

— Ce serait la meilleure solution, convint Volger. Mais il faut nous assurer de ses intentions avant de le laisser débarquer de cet aéronef.

— Le *laisser* débarquer ? Je ne crois pas que nous réussissions à

convaincre le commandant de le mettre aux arrêts.

— Je ne pensais pas à une arrestation. (Le comte Volger se pencha au-dessus du bureau, les mains à plat sur la carte de Sibérie.) À quelle distance vous teniez-vous de lui lors de cette réunion ? À quelle distance n'importe lequel d'entre nous pourrait-il l'approcher au cours des prochains jours ?

Alek cligna des paupières.

— Comte, vous n'êtes tout de même pas en train de suggérer un recours à la violence ?

— Je suis en train de suggérer, prince, que cet homme représente un danger pour votre peuple. Et s'il voulait se venger de tout ce que l'Autriche a infligé à son pays natal ?

— Ah. Encore la vengeance, marmonna Alek.

— Deux millions de vos sujets vivent à Vienne. Les laisseriez-vous mourir sans lever le petit doigt ?

Alek resta interdit, ne sachant que dire. Une demi-heure plus tôt, il se tenait juste à côté du célèbre inventeur, assez près pour lui planter un couteau dans le cœur. Mais l'idée avait quelque chose de choquant.

— Il estime que Goliath peut mettre un terme à la guerre, parvint-il enfin à bredouiller. Il veut la paix !

— Comme nous tous, répliqua le comte Volger. Mais il existe tant de moyens de mettre fin à un conflit. Certains plus pacifiques que d'autres.

On frappa à la porte.

— *Monsieur Sharp*, dit Bovril avant de se mettre à glousser.

— Entrez, Dylan, lança Alek.

Les loris avaient une ouïe remarquable et savaient reconnaître les gens au bruit de leurs pas, à leur façon de frapper à la porte ou même au frottement de leur lame quand ils dégainaient l'épée.

La porte s'ouvrit et Dylan fit un pas à l'intérieur. Volger et lui échangèrent un regard glacial.

— Je pensais bien vous trouver ici, Alek. Comment a été la réunion ?

— Très instructive, répondit Alek en regardant tour à tour Dylan et Volger. Je vous raconterai tout, mais...

— J'ai d'abord besoin de dormir, l'interrompit Dylan. Je suis resté debout toute la nuit, et j'étais dehors avec les ours pendant que vous faisiez la sieste.

Alek hocha la tête.

— Je vais garder Bovril, dans ce cas.

— D'accord, mais tâchez de vous reposer un peu vous aussi, fit Dylan. La savante voudrait nous charger de fureter ce soir pour découvrir ce que manigance M. Tesla.

— Fureter, répéta Bovril, visiblement séduit par le mot.

— Excellente idée, approuva Alek. Qui sait ce qu'il a apporté à bord !

— À ce soir, donc.

Dylan s'inclina de manière infinitésimale devant le comte.

— M'sieur le comte...

Volger s'inclina en retour. Quand la porte se fut refermée sur le garçon, un frisson parcourut Bovril.

— Seriez-vous en froid tous les deux ? demanda Alek.

Volger ricana.

— En froid ? Nous n'avons jamais été amis, même au début.

— Ce qui confirme que vous êtes fâchés. (Alek lâcha un petit rire.) Que s'est-il passé ? Aurait-il répliqué de manière insolente au cours de vos leçons d'escrime ?

Le comte ne répondit pas. Il se leva de son bureau et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Alek sentit son sourire s'effacer en se rappelant leur discussion antérieure.

Mais quand le comte finit par rompre le silence, ce fut pour demander :

— Quelle importance accordez-vous à ce garçon ?

— Il y a un instant, comte, vous suggériez un meurtre de sang-froid. Et maintenant vous m'interrogez à propos de Dylan ?

— Seriez-vous en train d'éluder ma question ?

— Non, dit Alek en haussant les épaules. Je pense que Dylan est un excellent soldat et un bon ami. Un bon allié, serais-je tenté d'ajouter. C'est lui qui m'a permis d'assister à la réunion d'aujourd'hui. Sans lui, nous serions assis là sans la moindre idée de ce qui se passe à bord.

— Un allié, répéta Volger en se rasseyant, le regard fixé sur la carte. D'accord. Tesla a-t-il prétendu être capable de viser n'importe quel point du globe avec son arme ?

— J'éprouve quelques difficultés à vous suivre aujourd'hui, Volger. Mais oui, il a dit qu'il pourrait mieux viser désormais.

— Comment peut-il en être sûr, si le premier événement n'était qu'un accident ?

Alek essaya de se remémorer précisément ce qui s'était dit. Tesla s'était longuement étendu sur la question. Malgré son goût affiché pour le secret, l'inventeur manquait singulièrement de discrétion.

— Il travaille sur ce problème depuis six ans, depuis la mise à feu accidentelle. Il a appris par les journaux qu'il s'était produit un événement extraordinaire en Sibérie. Et maintenant qu'il a étudié l'épicentre exact de l'explosion, il peut régler son arme en conséquence.

Volger hocha la tête.

— En somme, cette machine que Klopp et vous avez assemblée était destinée à localiser l'épicentre ?

— Eh bien... cela n'a guère de sens. Selon Klopp, il s'agirait plutôt d'un détecteur de métaux.

— Quand un obus éclate, n'en reste-t-il pas des fragments ?

— Si, sauf que ce n'est pas du tout ce genre d'arme.

Alek fouilla dans sa mémoire pour retrouver les termes exacts employés par le grand inventeur.

— Goliath est une sorte de canon Tesla qui agit directement sur le champ magnétique terrestre. Il projette l'énergie de la planète dans l'atmosphère pour la faire retomber n'importe où dans le monde. Comme une aurore boréale, si j'ai bien compris, mais un million de fois plus puissante. D'après sa description, l'air s'enflamme au point d'impact !

— Je vois, fit Volger avec un long soupir. Ou plutôt, je ne vois pas du tout. Tout cela n'est peut-être qu'un produit de son imagination délirante, bien sûr.

— Assurément, approuva Alek, qui se détendit un peu. (L'idée d'assassiner Tesla pour prévenir une catastrophe imaginaire était trop absurde pour être envisagée.) Je demanderai à Klopp ce qu'il en pense. Et le Dr Barlow aura également son avis sur la question, sans doute.

— Sans doute, confirma sentencieusement Bovril.

Le comte Volger agita la main vers le loris.

— Est-ce vraiment tout ce que sait faire cette abomination ? Répéter des mots au hasard ?

— Au hasard, répéta Bovril avec un petit gloussement.

Alek se pencha pour le caresser.

— C'est ce que j'ai cru d'abord. Mais le Dr Barlow affirme qu'il est très perspicace. Et il lui arrive de faire des suggestions utiles.

— Même une horloge cassée indique l'heure juste deux fois par jour, grommela Volger. Il est clair que ces créatures n'étaient rien d'autre qu'un prétexte pour se rendre à Istanbul. Le plan des darwinistes a toujours été d'introduire le béhémoth dans le détroit.

Alek hissa le loris sur son épaule. Il avait cru la même chose. Mais ce matin, dans la soute, l'animal avait emprunté le collier du Dr Barlow pour leur indiquer le fonctionnement de la machine mystérieuse.

Cela ne pouvait pas être le fruit du hasard.

Il s'abstint de mentionner cet épisode, pourtant. Inutile de mettre le comte encore plus mal à l'aise en présence du loris.

— Je ne comprends peut-être pas Goliath, dit Alek simplement. Mais je comprends encore moins les fabrications darwinistes.

— Et c'est très bien ainsi, déclara Volger. Vous êtes l'héritier du trône d'Autriche, pas un gardien de zoo. Je vais toucher deux mots de tout cela à Klopp. Pendant ce temps, vous devriez suivre le conseil de

Dylan et vous reposer en prévision de cette nuit.

Alek haussa les sourcils.

— Vous ne voyez pas d'objection à ce que j'aille fureter en compagnie d'un roturier ?

— Si Tesla dit la vérité, votre empire court un grave danger. Il est de votre devoir d'en découvrir le plus possible. (Le comte le dévisagea un moment avec une expression de résignation.) Par ailleurs, Votre Altesse Sérénissime, fureter dans le noir peut parfois se révéler hautement instructif.



En regagnant sa cabine, Alek sentit de nouveau le poids de sa nuit blanche. Le loris perspicace pesait une tonne sur son épaule, et les idées se bousculaient sous son crâne : des images de la forêt dévastée sous l'aéronef, la possibilité qu'un dément détruise l'Empire austro-hongrois et l'épouvantable éventualité qu'Alek en personne soit appelé à l'en empêcher en lui plantant un couteau dans le cœur.

Au moment de s'écrouler sur sa couchette, il y retrouva le journal de Volger, toujours ouvert sur l'article concernant Dylan.

Volger s'était comporté de manière étrange aujourd'hui, avec toutes ces questions sur l'arme de Tesla et sur Dylan. Ils avaient dû se disputer tous les deux, mais à quel sujet ?

Alek contempla la photo de Dylan en train de se balancer au bout de la trompe du *Dauntless*. Le comte avait lu l'article lui aussi, naturellement. Il lisait tous les journaux que lui apportait le Dr Barlow, de la première à la dernière page.

— Vous avez découvert quelque chose que vous n'auriez pas dû savoir, n'est-ce pas, Volger ? murmura Alek. C'est pour cela que Dylan et vous êtes fâchés.

— Fâchés, répéta Bovril d'un air songeur, avant de ramper sur le bras d'Alek pour descendre sur sa couchette.

Alek se rappela ce qui s'était passé dans la soute. La créature avait passé la nuit sur l'épaule de Klopp à enregistrer tout ce qui se disait, à répéter des mots comme « magnétisme » ou « électrique ». Après quoi elle avait pris le collier du Dr Barlow pour leur montrer l'usage de la machine.

Voilà comment fonctionnait sa perspicacité. Il écoutait, puis rassemblait tous les éléments en un tout cohérent.

Alek revint à la une du journal et se mit à lire à haute voix. Bovril s'assit et l'écouta avec attention, répétant les mots nouveaux.

Ce jeune homme a certainement la bravoure dans le sang, étant le neveu d'un aviateur intrépide, un certain Artemis Sharp, décédé au cours d'un

tragique incendie de ballon il y a quelques années. Lequel Sharp a reçu à titre posthume la croix de la Bravoure aérienne pour avoir sauvé des flammes sa fille Deryn.

Alek s'assit et cligna des paupières ; il n'avait plus envie de dormir.
« Sa fille Deryn ? »

Alek inspira profondément. Il était stupéfiant de voir à quel point les journalistes pouvaient se tromper. Il avait expliqué à plusieurs reprises à Malone que Ferdinand était le deuxième prénom de son père. Et pourtant, dans ses articles, l'homme l'appelait « Aleksandar Ferdinand » comme s'il s'agissait d'un nom de famille !

— Sa fille Deryn, répéta Bovril.

Mais pourquoi changer un garçon en fille ? Et d'où sortait ce prénom improbable, Deryn ? Malone avait peut-être été induit en erreur par un membre de la famille de Dylan, pour dissimuler le fait que les deux frères s'étaient engagés dans l'Air Service.

Seulement, Dylan ne lui avait-il pas avoué que ce n'était qu'un tissu de mensonges ?

Cette Deryn devait donc avoir un rapport avec son véritable secret de famille, celui dont il refusait de lui parler.

Pendant un instant, Alek fut pris de vertige et se demanda s'il ne ferait pas mieux de reposer ce journal et d'oublier toute cette histoire. Il avait besoin de sommeil.

Mais il ne put s'empêcher de continuer à lire...

À l'époque de l'accident, le Daily Telegraph de Londres écrivit : « Alors que le ballon s'embrasait au-dessus de sa tête, le père eut la présence d'esprit de jeter sa fille hors de la nacelle, scellant son propre sort par la même occasion. » Nos frères de l'autre côté de l'Atlantique ont bien de la chance de pouvoir compter dans cette guerre effroyable sur des modèles de courage tels que les Sharp.

— Scellant son propre sort, répéta Bovril avec gravité.

Alek hochait lentement la tête. La confusion était donc imputable à un journal britannique paru deux ans plus tôt. Malone n'avait fait que la recopier. C'était sans doute l'explication. Mais pourquoi le *Telegraph* avait-il commis une telle erreur ?

Un frisson parcourut Alek. Et s'il existait bel et bien une Deryn ? Et si Dylan lui avait encore menti ? S'il n'avait fait qu'assister à l'accident et s'était inséré dans l'histoire à la place de sa sœur ?

Alek secoua la tête pour en chasser cette idée absurde. Personne n'irait embellir le récit de la mort de son père. Il s'agissait forcément d'une erreur.

Mais alors, pourquoi Dylan mentait-il à l'Air Service à propos de son

vrai père ?

Un sentiment étrange, proche de la panique, s'empara d'Alek. Sans doute l'effet de la fatigue, joint à la confusion introduite par le journaliste. Comment croire un mot de ce qu'on lisait dans les journaux, quand on savait à quel point ils pouvaient se tromper ? Parfois, il avait l'impression que le monde entier reposait sur des mensonges.

Il se coucha, ferma les yeux et s'appliqua à ralentir les battements de son cœur. Les détails d'une tragédie vieille de plusieurs années importaient peu. Dylan avait vu son père mourir sous ses yeux et en avait encore le cœur brisé, c'était tout ce qu'Alek avait besoin de savoir. Peut-être que le garçon lui-même ne se rappelait pas exactement ce qui s'était passé ce jour-là.

Alek demeura allongé de longues minutes, mais le sommeil se refusait à venir. Il finit par rouvrir les yeux et se tourna vers Bovril.

— Eh bien, tu as tous les éléments maintenant.

La créature le dévisagea en silence.

Alek attendit un moment, puis soupira.

— Tu ne comptes pas m'aider à résoudre ce mystère, si je comprends bien ? Non, bien sûr que non.

Il se débarrassa de ses bottes et referma les yeux, toujours aussi agité. Il devait absolument se reposer avant leur expédition nocturne. Mais il sentait l'insomnie s'installer à côté de lui sur sa couchette, comme un visiteur indésirable.

Bovril se glissa alors contre sa tête pour échapper au froid qui s'infiltrait par la fenêtre de la cabine.

— *Monsieur* Deryn Sharp, souffla la créature au creux de l'oreille d'Alek.



DIX

Tazza dressa les oreilles et tira sur sa laisse, entraînant Deryn dans les profondeurs des entrailles. Devant eux une étrange silhouette à deux têtes émergeait de la pénombre.

— *Monsieur Sharp*, lança une voix familière, et Deryn sourit ; ce n'était que Bovril, perché sur l'épaule d'Alek.

Tazza s'assit sur son arrière-train pour les regarder approcher. Il frétillait d'excitation. Bovril émit un gloussement amusé, mais Alek paraissait contrarié. Il posa sur Deryn un regard inexpressif.

— Avez-vous pu dormir ? lui demanda-t-elle.

— Pas beaucoup. (Il s'accroupit pour caresser le thylacine.) Je suis passé à votre cabine. Newkirk m'a dit que je vous trouverais ici.

— Oui, c'est la promenade favorite de Tazza, expliqua Deryn. Je crois qu'il apprécie l'odeur.

C'était dans les entrailles de la grande bête volante que la matière organique de l'aéronef était traitée et triée en sucres énergétiques, en hydrogène et en déchets.

— M. Newkirk semblait installé comme chez lui, observa Alek.

Deryn soupira.

— Oui, c'est aussi sa cabine, maintenant. Nous sommes à court de place dans l'immédiat. Enfin, c'est toujours mieux qu'à l'époque où nous étions trois aspirants dans une même cabine.

Alek la regarda d'un drôle d'air. Même dans l'éclairage tamisé des vers luisants, il paraissait fort pâle.

— Vous vous sentez bien, Alek ? On dirait que vous avez vu un fantôme.

— Je suis un peu préoccupé, je l'avoue.

— Vous n'êtes pas le seul. Depuis la réunion avec ce savant clanker, les officiers sont sur des charbons ardents. Qu'est-ce que ce fichu Tesla a bien pu leur raconter ?

Alek hésita un moment sans cesser de la dévisager.

— Il prétend avoir détruit cette forêt lui-même. Avec une arme de son invention installée en Amérique, du nom de Goliath. Beaucoup

plus grande que celle que nous avons abattue à Istanbul. Il pense être en mesure de mettre fin à la guerre avec elle.

— Il prétend que... Avec *quoi* ? bredouilla Deryn.

— Une sorte de canon Tesla, qui aurait le pouvoir d'embraser l'air en n'importe quel point du globe. Maintenant qu'il a constaté *de visu* son efficacité, il a l'intention de s'en servir pour amener les clankers à capituler.

Deryn cligna des paupières. Alek avait déclaré ça très tranquillement, comme s'il énumérait une liste, mais ses paroles n'avaient aucun sens.

— Capituler, répéta Bovril. Monsieur Sharp.

— Il aurait fait ça avec une de ses fichues inventions ?

Elle se rappelait parfaitement leur combat avec le *Goeben*, quand la foudre du canon Tesla avait crépité sur la peau du *Léviathan*, menaçant de le transformer en torche volante. Vision terrifiante, mais qui n'était qu'un pet de mouche comparée aux ravages occasionnés en Sibérie.

Deryn se sentit prise de vertige. Ces nouvelles avaient de quoi donner le tournis, et, pour ne rien arranger, ils n'avaient rien eu à souper ce soir. Tazza glissa son museau au creux de sa main et poussa un petit geignement affamé.

— Pas étonnant que vous n'ayez pas réussi à dormir, commenta Deryn.

— Oui, il y avait peut-être un peu de cela. (Alek la fixa droit dans les yeux.) Naturellement, il peut s'agir d'un mensonge. Il est si difficile de reconnaître un menteur.

— Oui, ou un fou. Je comprends maintenant pourquoi la savante tenait à nous envoyer fureter cette nuit. (Deryn tira sur la laisse du thylacine.) Allez, Tazza. Je te ramène à ta cabine.

— Nous devrions emmener le loris avec nous, suggéra Alek. Il est devenu très perspicace ces derniers temps.

— *Monsieur Sharp*, ajouta Bovril.

Deryn lui lança un regard soupçonneux.

— Eh bien, d'accord, dit-elle. Mais j'espère qu'il sait aussi quand il faut se taire.

— Chut, souffla le loris.



Le pont inférieur était encombré d'hommes en train de ronfler.

Le *Léviathan* ne comptait pas suffisamment de couchettes pour tous ses passagers, mais il y avait de la place dans sa soute vide. À l'exception de leur commandant, on y avait rassemblé tous les Russes, serrés comme dans une boîte à cigares. Deryn eut tout de même

l'impression qu'ils n'étaient pas mécontents de leur sort : c'était la première fois depuis des semaines que leur sommeil n'était pas bercé par des grognements d'ours affamés.

Il faisait un froid glacial et les hommes dormaient enveloppés dans leurs fourrures. Deryn n'en vit aucun qui avait les yeux ouverts. Perché sur l'épaule d'Alek, Bovril imitait doucement le bruit des ronflements, des respirations et des courants d'air.

Au fond de la soute, Deryn et Alek parvinrent devant une porte verrouillée, au cadre en bois cerclé de métal. Deryn sortit le trousseau de clés que le Dr Barlow lui avait remis dans l'après-midi.

La porte pivota sur ses gonds parfaitement huilés et ils se faufilèrent à l'intérieur.

— Un peu de lumière, mon prince ? chuchota Deryn.

Pendant qu'Alek sortait son sifflet de commandement, elle referma la porte derrière eux. Il joua un petit air tremblotant dans le noir, puis Bovril se joignit à lui et la lueur verdâtre des vers luisants se répandit autour d'eux.

C'était la plus petite réserve de l'aéronef, la seule dotée d'une porte solide. On y conservait le vin et les alcools des officiers, ainsi que les marchandises de valeur. Pour l'instant, elle était pratiquement vide à l'exception du coffre du commandant et de l'étrange machine magnétique.

— Vous avez gardé cette machine ? s'étonna Alek. Alors que vous avez jeté toutes nos provisions pardessus bord ?

— Oui. La savante a dû élever un peu la voix pour se faire obéir. C'est une maligne – elle a toujours un coup d'avance.

— Une maligne, dit Bovril avec un gloussement.

Alek écarquilla les yeux.

— Bien sûr ! Cet appareil était destiné à aider Tesla à retrouver ce qu'il cherchait.

— Exact. Sauf qu'il l'a déjà trouvé. Le commandant Yegorov nous a raconté que les hommes de Tesla avaient déterré je ne sais quoi il y a quelques jours. C'est sûrement à bord du *Léviathan*, maintenant ! (Elle contempla la machine.) Heureusement, il nous a fourni le moyen idéal de le localiser.

Le sourire d'Alek s'élargit quand il posa les mains sur les commandes de la machine.

« Décidément, rien de tel qu'un stratagème ingénieux et un appareil clanker pour remonter le moral d'Alek », se dit Deryn. Mais elle préférerait le voir ainsi plutôt qu'en train de se lamenter sur son sort comme si c'était la fin du monde.

— Ces cloisons sont épaisses, expliqua-t-elle. Vous pouvez l'allumer, les Russes ne risquent pas de l'entendre.

Alek tapota l'un des boutons, puis mit le contact.

Un bourdonnement sourd s'éleva de la machine et emplit la pièce minuscule. Les trois boules de verre se mirent à scintiller, tandis qu'un filament électrique crépitait dans chacune. Les filaments vacillèrent un moment, puis se stabilisèrent.

Deryn se pencha dessus en lâchant un juron.

— Exactement comme ce matin : deux qui pointent vers le haut, et un vers l'arrière. Il réagit aux moteurs.

— Un instant, dit Alek.

Deryn le regarda s'activer sur les commandes. Avec ses pièces élégantes, visiblement faites à la main, la machine ressemblait davantage à l'équipement du *Léviathan* qu'à un engin clanker. Elle se souvint de la désapprobation de Klopp quand ils l'avaient assemblée.

— On dirait presque une de nos créations, murmura-t-elle.

Alek hocha la tête.

— M. Tesla a vécu en Amérique. Je suppose qu'il est difficile d'y échapper à l'influence darwiniste.

— Eh oui, le pauvre. Il aurait tellement préféré dessiner quelque chose de plus laid.

— Là ! s'exclama Alek. Je crois que j'ai trouvé !

Après s'être brièvement estompés, les filaments de foudre brillaient de nouveau. Et ils pointaient tous les trois dans la même direction – en haut, vers l'avant.

Deryn fronça les sourcils.

— C'est le mess des officiers, ou peut-être la passerelle. Croyez-vous qu'il détecte le métal des instruments du bord ?

— Peut-être. Seule une triangulation pourra nous le dire.

— Quoi, vous suggérez qu'on *déplace* cet engin ?

Alek haussa les épaules.

— Il a été conçu dans ce but, après tout.

— Oui, mais on nous a demandé de *fureter*, pas de nous balader dans l'aéronef avec cette grosse masse scintillante.

— Scintillante ! annonça Bovril, avant de se lancer dans une imitation des bruits de la machine.

— Eh bien, je peux diminuer le courant, proposa Alek.

Il procéda à quelques réglages et la luminosité des sphères s'atténua.

— Qu'en dites-vous ?

— C'est toujours aussi bruyant, grommela Deryn. (Mais ils n'avaient pas le choix : avec une seule direction indiquée, ils seraient obligés de fouiller le quart de l'aéronef.) Et toi, la bestiole, silence !

— *Silence*, murmura Bovril.

Un instant plus tard, le bourdonnement se modifia. Il devint plus sourd, plus lointain, comme si la machine s'éloignait au fond d'un long couloir. Elle n'avait pourtant pas changé de place.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda-t-elle à Alek.

Le garçon secoua la tête en levant la main pour réclamer le silence. Il fixa le loris perspicace perché sur son épaule.

Deryn plissa les paupières dans la pénombre verdâtre. Elle s'aperçut bientôt qu'à chaque inspiration de Bovril le bruit de la machine augmentait brièvement avant de s'atténuer de nouveau.

— C'est *Bovril* qui fait ça ? s'exclama-t-elle.

Alek posa une main contre son oreille et ferma les yeux.

— J'ai l'impression que son bourdonnement couvre celui de la machine, comme si les deux sons s'annulaient l'un l'autre.

— Mais comment ?

Alek rouvrit les yeux.

— Je n'en ai aucune idée.

— Eh bien, je suppose que c'est une question pour la savante. (Elle saisit les poignées de la machine.) Allons donc fureter un peu !



L'engin était suffisamment léger pour qu'ils puissent le transporter tous les deux, mais une fois dans la soute, Deryn comprit vite à quel point ce serait délicat. Les corps endormis ne laissaient entre eux qu'un passage étroit, comparable à un sentier dallé traversant un tapis de ronces.

Alek prit la tête, avançant d'un pas lent et déterminé. Deryn le suivit, les paumes moites sur les poignées de la machine. Elle était certaine d'une chose : si elle lâchait prise, celui qui se prendrait leur fardeau sur la tête ferait un vacarme de tous les diables.

Le bourdonnement de la machine paraissait encore plus diffus dans la soute, assourdi par la masse des dormeurs et le chant de Bovril. Il se perdait dans le ronflement du vent contre la nacelle de l'aéronef.

À mesure qu'Alek et Deryn progressaient vers l'avant, les filaments lumineux se redressèrent jusqu'à pointer directement vers le haut. Deryn fixa le plafond tout en se rappelant le plan des ponts qu'elle avait recopié des centaines de fois d'après le *Manuel d'aéronautique*.



EXFILTRATION EN CATIMINI.

Au pont supérieur, on trouvait la salle de bains des officiers, et juste au-dessus...

— Bien sûr ! souffla-t-elle.

Au-dessus de la salle de bains, c'était le laboratoire du Dr Busk, dans lequel on avait installé M. Tesla.

Au moment même Alek fit une grande enjambée pardessus un Russe endormi. Deryn sentit trop tard le métal froid lui glisser entre les doigts...

Elle avança sa botte juste à temps. Le coin droit de la machine lui atterrit sur le pied, provoquant une vive douleur dans sa jambe. Elle se retint de crier et empoigna les barres latérales pour redresser la machine avant qu'elle ne bascule sur les dormeurs.

Alek se retourna pour lui adresser un regard interrogateur.

Deryn tendit le menton vers la réserve au fond de la soute. Elle avait peur de laisser échapper un cri si elle ouvrait la bouche. Alek leva les yeux vers les sphères, puis vers le plafond, et hocha la tête. Il assura sa prise sur la machine, tendit la main et coupa le contact.

Le chemin du retour fut encore plus difficile. C'était Deryn qui ouvrait la marche, cette fois. Le pied douloureux, elle se faufila péniblement entre les dormeurs. Mais en fin de compte ils ramenèrent la machine là où ils l'avaient prise. Deryn revint dans la soute avec Alek et ils verrouillèrent la porte derrière eux.

Alors qu'ils repartaient en direction de l'escalier central, Deryn scruta les hommes endormis. Comme aucun n'esquissait le moindre mouvement, un sentiment de soulagement vint atténuer la douleur qui palpitait dans son pied.

Mais quand elle s'engagea dans l'escalier, Bovril remua sur l'épaule d'Alek et produisit un bruit léger, comme des chuchotements dans l'obscurité.

ONZE

— Laissez-moi m'occuper de ça, insista Alek à voix basse.

Deryn leva les yeux au plafond.

— Ne soyez pas stupide. Je connais cet aéronef sur le bout des doigts. Alors que vous n'avez jamais mis les pieds dans le laboratoire.

— Vous ne pouvez pas vous introduire comme cela dans la chambre d'un homme ! protesta Alek en haussant le ton.

— Et vous, si ? Vous êtes un prince, bon sang ! Je ne vois pas en quoi vous seriez plus qualifié que moi pour une effraction.

Alek se mit à bredouiller quelque chose, mais Deryn l'ignora et jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Après une journée marquée par un atterrissage aux treuils et l'accueil de vingt-huit passagers inattendus, la plupart des membres d'équipage dormaient, épuisés, et les coursives de l'aéronef étaient sombres et désertes.

— Attendez-moi là et ne faites pas de bruit.

— M. Tesla est un déséquilibré, chuchota Alek. Qui sait comment il réagira s'il se réveille ? Volger pense que sa canne est une arme très dangereuse.

— Ah oui, c'est vrai, murmura Deryn.

Tesla avait promis au commandant de ne pas se servir de sa canne électrique à bord de l'aéronef. Mais si l'inventeur prenait peur et oubliait qu'il se trouvait suspendu à une outre géante gonflée à l'hydrogène ?

— Eh bien, je ferai très attention à ne pas le réveiller.

— Pourquoi ne pas prévenir le Dr Barlow qu'il cache quelque chose dans sa cabine, tout simplement ? suggéra Alek. Vos soldats n'auront qu'à procéder à une fouille demain matin.

Deryn secoua la tête.

— Vous connaissez la savante, son penchant pour les cachotteries. Elle tient à ce que tout soit fait dans le plus grand secret. Que Tesla ne sache même pas qu'elle le surveille.

— Naturellement. Une approche simple et directe ne pouvait pas lui

convenir.

— Écoutez, puisque vous tenez à m'aider, faites le guet et grattez discrètement à la porte si vous entendez approcher. (Elle indiqua le loris.) Et gardez un œil sur Bovril. Il a l'ouïe plus fine que vous.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne bougerai pas d'ici.

— Sauf pour vous cacher si quelqu'un vient, dit Deryn, qui se rappelait les murmures de Bovril quand ils avaient quitté la soute. Si l'un des Russes de Tesla nous a vus, en bas, il risque de monter le prévenir.

Alek ouvrit la bouche pour protester, mais Deryn le fit taire d'un regard sévère et sortit de sa poche les clés du Dr Barlow. La plus grande portait une étiquette LABORATOIRE et s'inséra parfaitement dans la serrure.

— *Silence*, souffla Bovril avec anxiété.

À l'ouverture de la porte, un rayon de lumière verdâtre s'échappa de la coursive et Deryn retint son souffle. Bien sûr, ce serait moins compromettant d'être découverte tout de suite : elle n'était qu'un aspirant consciencieux venu s'assurer que tout allait bien dans la cabine d'un passager de marque.

Mais M. Tesla dormait sur sa couchette, avec une respiration profonde et régulière. La lune brillait derrière la fenêtre, aux trois quarts pleine, et les instruments de verre laissés là par le Dr Busk étaient nimbés d'une lumière nacrée.

Deryn se glissa à l'intérieur et s'adossa à la porte, le cœur battant. La porte se referma derrière elle avec un petit clic, sans provoquer la moindre réaction chez M. Tesla.

Une valise en cuir était posée sur le sol, ouverte sur une chemise blanche impeccablement pliée. La canne électrique était sur un banc ; la poignée démontée dévoilait une paire de câbles. Alors que les yeux de Deryn s'habituèrent à la pénombre, elle constata qu'ils étaient branchés à une prise de courant. Le salopard était donc en train de recharger son arme, en dépit de sa promesse au commandant.

Deryn s'avança dans la cabine en ménageant son pied endolori. Elle s'agenouilla devant la valise et glissa la main sous la chemise pour en tâter le contenu. Elle ne trouva que du linge, sur plusieurs épaisseurs.

Elle parcourut la pièce du regard. Le Dr Busk ayant débarrassé la majeure partie de son matériel, le laboratoire était moins encombré que d'habitude. On n'aurait pas pu y dissimuler grand-chose ; rien, en tout cas, qui soit de taille à provoquer une explosion de quarante miles de diamètre. Mais les filaments de foudre avaient clairement indiqué cette cabine : la découverte de Tesla était forcément cachée là.

Elle jura *in petto*. C'était typique de la savante, de l'envoyer chercher quelque chose sans lui dire quoi.

Alors qu'elle restait accroupie, à réfléchir, on gratta à la porte. Alek

la prévenait que quelqu'un approchait...

N'ayant aucun autre endroit où se cacher, Deryn se laissa tomber à plat ventre et se glissa sous le lit.

Elle attendit dans le noir, le cœur battant. Aucun bruit ne lui parvenait du couloir ; elle n'entendait que le ronflement du vent et le souffle régulier de M. Tesla.

Peut-être s'agissait-il juste d'un membre de l'équipage qui ne faisait que passer...

Mais quelqu'un frappa doucement à la porte. Deryn recula le plus loin possible sous le lit. La porte s'ouvrit et la lueur des vers luisants se déversa dans la pièce.

Deryn se maudit intérieurement – elle n'avait pas pensé à refermer à clé derrière elle.

Une paire de bottes fourrées s'arrêta au pied du lit. On prononça le nom de Tesla au milieu d'une phrase en russe. Tesla répondit d'une voix ensommeillée. Puis deux pieds nus descendirent du lit, sous le nez de Deryn, et une conversation à voix basse s'engagea.

Deryn se rendit alors compte que quelque chose lui rentrait dans le dos. Elle tâtonna et sentit un objet enveloppé dans un sac en grosse toile. Il était dur comme de la pierre.

Deryn haussa les sourcils. C'était sans doute ce qu'elle était venue chercher. Pourtant, l'objet n'était pas plus gros qu'un ballon de football. Tesla aurait-il parcouru près de six mille miles pour retrouver quelque chose d'aussi petit ?

Comme elle aurait fait trop de bruit en se retournant pour examiner l'objet de plus près, elle se contenta de contrôler sa respiration et d'attendre, face aux bottes fourrées, s'efforçant d'ignorer les élancements douloureux de son pied.

La conversation s'acheva enfin. Les bottes s'éloignèrent et sortirent de la cabine, tandis que Tesla se levait. Deryn serra les poings. Allait-il vérifier la présence de sa précieuse trouvaille sous le lit ?

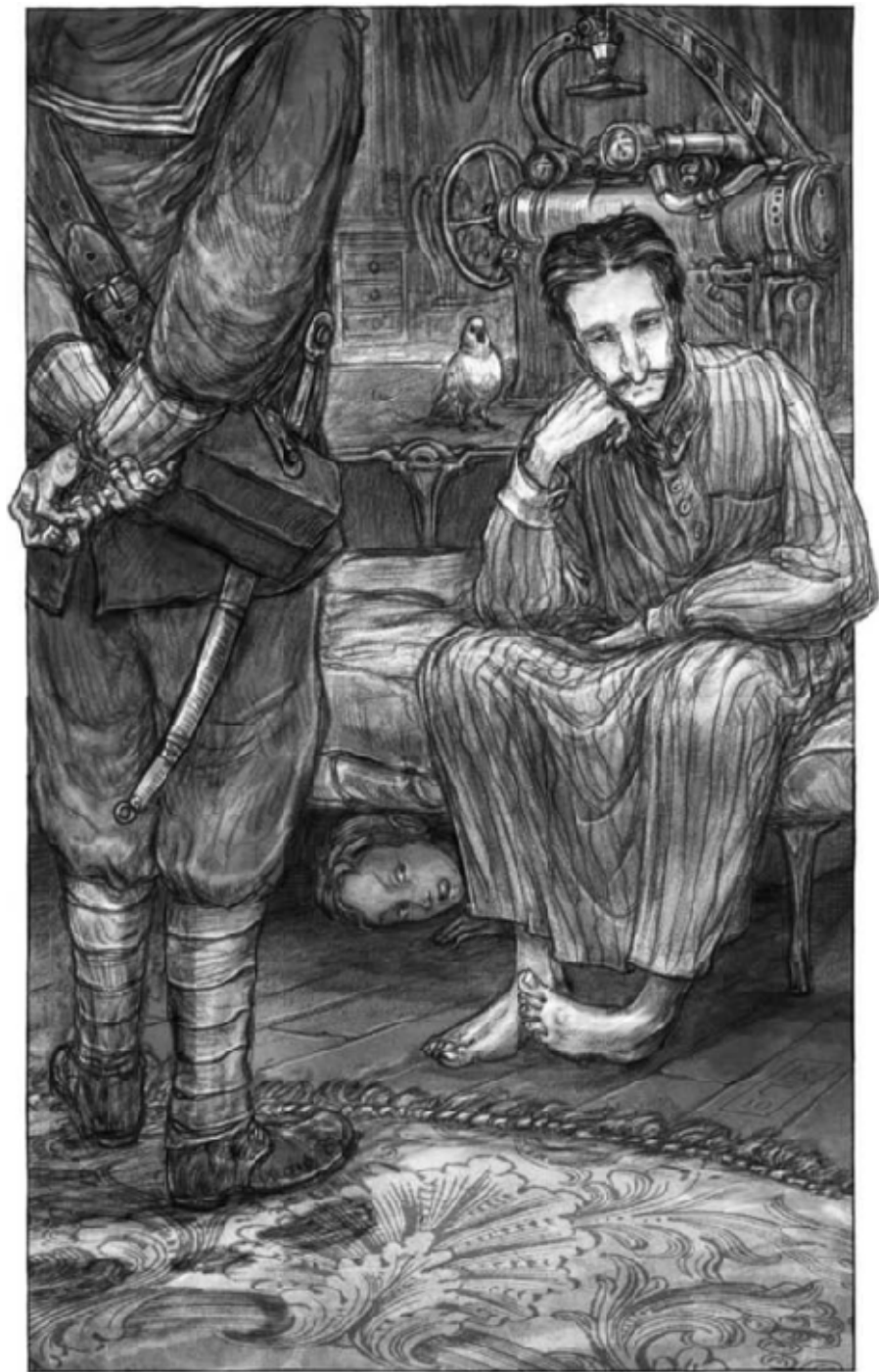
Mais ses pieds nus s'éloignèrent vers la porte et Deryn l'entendit secouer la poignée. Tesla se demandait probablement comment son ami russe avait réussi à entrer. Toutefois, après cette longue et folle journée, pouvait-il être certain d'avoir verrouillé derrière lui avant de se mettre au lit ?

Elle entendit le bruit d'une clé qu'on tournait dans la serrure, puis le claquement d'un verrou qu'on tirait. Les pieds nus revinrent vers le lit, qui grinça au-dessus d'elle quand l'inventeur se recoucha.

Deryn demeura allongée sans bouger, à l'écouter respirer. Elle se rendait compte qu'elle allait devoir patienter une éternité avant d'être sûre qu'il s'était bien rendormi. Au moins, sa douleur au pied l'aiderait à rester éveillée.

L'objet mystérieux continuait à l'intriguer. Comment la machine de

Tesla avait-elle pu détecter une chose aussi petite à l'autre bout de l'aéronef ?



UNE VISITE NOCTURNE INTERROMPUE.

Les champs magnétiques, avait dit Klopp.

Deryn sortit sa boussole de sa poche. Elle l'avança au bord du lit, prudemment, jusqu'à ce qu'un rayon de lune tombe dessus...

Elle écarquilla les yeux. L'aiguille pointait droit vers l'objet, vers l'avant de l'aéronef. Sauf qu'ils faisaient route au sud-sud-est, et non au nord.

L'objet mystérieux était donc aimanté. C'était *forcément* ce que Tesla était venu chercher.

Deryn compta mille battements de cœur avant d'oser se retourner. Elle palpa le sac en grosse toile dans l'obscurité, et quand ses doigts se glissèrent à l'intérieur, elle sentit une surface métallique froide. Non pas lisse, comme du métal moulé, mais aussi rugueuse qu'un vieux morceau de fromage.

Elle voulut soupeser son poids, mais ne parvint pas à décoller l'objet du sol. Le métal massif était bougrement lourd, évidemment. Même les bombes aériennes, pourtant creuses, nécessitaient deux hommes pour les soulever.

Que diable pouvait bien être cette chose ?

Le Dr Barlow le saurait peut-être, si Deryn parvenait à lui en ramener un échantillon.

Elle se souvint du chapitre du *Manuel d'aéronautique* consacré aux boussoles. Le fer était le seul élément magnétique, et c'était parce qu'il y en avait une grosse masse tournoyante au cœur du globe terrestre que les boussoles fonctionnaient. Elle frotta le métal, renifla ses doigts et sentit comme une odeur de sang frais. Il y avait du fer dans le sang également...

Et le fer était beaucoup plus tendre que l'acier.

Elle sortit son couteau de gabier et l'introduisit à l'intérieur du sac. Elle tâtonna jusqu'à trouver une petite pointe qui dépassait de la surface. Tesla ronflait désormais. Deryn entreprit de scier la pointe avec son couteau, profitant de ce que le sac étouffait le bruit.

Pendant qu'elle s'activait, plusieurs questions se bousculaient dans sa tête. L'arme de Tesla aurait-elle employé un projectile quelconque dont cette masse serait le résidu ? L'explosion électrique aurait-elle entraîné une fusion du fer contenu dans le sol gelé de Sibérie ?

Une chose était certaine : que Tesla soit l'auteur de ce cataclysme paraissait tout à coup beaucoup plus crédible.

La pointe métallique se détacha enfin. Deryn la glissa dans sa poche. Elle détendit ses muscles avec prudence, un à un. Il ne s'agirait pas qu'elle soit prise d'une crampe au moment de se faufiler hors de la pièce.

Elle s'extirpa de sous le lit et se leva lentement, en regardant le torse de Tesla se soulever et retomber. Elle sortit ses clés. La porte se

déverrouilla avec un déclic, et un instant plus tard Deryn se retrouva dans le couloir.

Alek l'y attendait, pâle, son couteau à la main. Bovril était toujours perché sur son épaule, les yeux écarquillés, visiblement tendu.

Deryn posa un doigt sur ses lèvres, puis se retourna pour refermer la porte à clé. Elle fit signe à Alek de la suivre jusqu'au mess des aspirants. Il lui emboîta le pas d'un air inquiet, en scrutant chaque coursive qu'ils passaient.

— Vous pouvez ranger ça, dit Deryn quand elle eut refermé la porte du mess.

Alek baissa les yeux sur son couteau avant de le remettre dans sa botte.

— C'était à devenir fou, lui confia-t-il, de me tenir là sans rien faire. Lorsque j'ai vu cet homme rester aussi longtemps, j'ai failli entrer pour m'assurer que vous ne risquiez rien.

— Heureusement que vous vous en êtes abstenu, observa-t-elle, curieuse de savoir pourquoi Alek se montrait aussi nerveux cette nuit. Vous auriez provoqué un esclandre. Regardez plutôt ce que j'ai découvert pendant que je me cachais sous le lit !

Elle sortit de sa poche le fragment de métal et le posa sur la table du mess. Il ne payait pas de mine à la lumière. Ce n'était qu'une larme noire luisante, de la taille du petit doigt de Bovril.

— Ne me dites pas que c'est ce que Tesla était venu chercher ? protesta Alek. C'est beaucoup trop petit.

— C'en est seulement un morceau, *dummkopf* ! Le reste est aussi gros que votre fichue tête.

Alek tira une chaise et s'assit. Il avait l'air épuisé.

— Cela me paraît tout de même très petit. Comment la machine a-t-elle pu le déceler ?

— Regardez. (Elle sortit sa boussole et la posa à côté du fragment métallique. L'aiguille frémit.) C'est du fer magnétisé !

Bovril se pencha depuis l'épaule d'Alek pour flairer l'objet.

— Magnétisé, répéta-t-il.

— Je ne comprends pas, avoua Alek. Quel rapport y a-t-il entre le magnétisme et une explosion ?

— Oh, ce sera aux savants de nous le dire.

— Je poserai la question à Klopp également. Nous devons savoir si Tesla dit la vérité avant qu'il descende de l'aéronef.

— Tiens donc, et pourquoi ?

Alek tambourina sur la table, puis secoua la tête.

— Je ne peux pas vous le dire.

Deryn grimaça. Il y avait quelque chose d'étrange dans la manière dont Alek la dévisageait, une chose qui ne devait rien à la fatigue ou à la nervosité. Il s'était montré tendu toute la soirée, mais voilà que son

regard se troublait.

— Comment ça, vous ne pouvez pas me le dire ? s'étonna-t-elle.
Qu'y a-t-il, Alek ?

— Je dois vous poser une question simple, déclara-t-il lentement.
Promettez-vous de m'écouter ? Et de me répondre en toute franchise ?

Elle hocha la tête.

— Je vous écoute.

— Très bien. (Il prit une longue inspiration.) Puis-je avoir confiance en vous, Deryn ? Vraiment confiance ?

— Oui. Bien sûr que oui.

Alek poussa un soupir et se leva. Il sortit sans ajouter un mot.

Deryn se renfrogna. Quelle mouche l'avait donc... ?

— Puis-je avoir confiance en vous, Deryn ? répéta Bovril avant de s'étaler sur la table en gloussant.

Une main glacée se referma sur le cœur de la jeune fille. Alek l'avait appelée *Deryn*.

Il était au courant.

DOUZE

C'était bien une fille. Elle s'appelait Deryn Sharp et n'était qu'une fille déguisée en soldat.

Alek partit en direction de sa cabine d'un pas vif et déterminé, mais le sol tanguait sous ses pieds. La lueur verdâtre des vers luisants lui paraissait insuffisante, aussi malsaine que lorsqu'il avait embarqué à bord du *Léviathan* pour la première fois.

Il leva la main pour se guider, rasant le mur du bout des doigts, comme un aveugle. Le bois fabriqué réagissait à son contact. L'aéronef entier était vibrant de vie. Il était piégé à bord d'une abomination.

Son meilleur ami lui mentait depuis le jour de leur rencontre.

— Alek ! chuchota-t-elle d'une voix anxieuse derrière lui.

Une part de lui se réjouit que Deryn l'ait suivi. Non pas qu'il ait eu envie de lui parler, mais parce que cela lui permettait de l'ignorer.

Il continua à marcher.

— Alek ! répéta-t-elle plus fort, au risque de réveiller les hommes endormis autour d'eux.

Il avait presque atteint les cabines des officiers. Qu'elle hurle donc et que ses compagnons l'entendent.

Elle leur avait menti à tous, n'est-ce pas ? À son commandant, à ses officiers et à ses camarades. Même le serment solennel qu'elle avait prêté au roi George n'était que mensonge.

Elle l'empoigna par l'épaule.

— *Arrêtez*, stupide prince !

Alek pivota, et ils se fusillèrent du regard en silence. Cela lui faisait mal de reconnaître ses traits fins et délicats pour ce qu'ils étaient. De constater à quel point il avait été aveugle.

— Vous m'avez menti, chuchota-t-il enfin.

— Eh bien, ça me paraît assez évident. Pas d'autre lapalissade à proférer ?

Alek écarquilla les yeux. Cette... *fille* avait le toupet de se montrer impertinente ?

— Quand je pense que vous n'aviez que votre devoir à la bouche, alors que vous n'êtes même pas un soldat.

— Je *suis* un soldat, bon sang ! gronda-t-elle.

— Non, vous n'êtes qu'une fille habillée en soldat.

Voyant qu'il l'avait blessée, il se détourna, en proie à une colère où se mêlait maintenant une pointe de satisfaction.

Jusqu'à cet instant il ne l'avait pas cru. Les articles de journaux, ses mensonges à l'équipage à propos de son père, même les mots chuchotés par le loris perspicace n'avaient pas réussi à le convaincre. Mais Deryn avait répondu à son vrai nom sans sourciller.

— Répétez ça, cracha-t-elle derrière lui.

Alek continua à marcher. Il n'avait aucune envie de poursuivre cette discussion absurde. Il voulait regagner sa cabine et s'y enfermer.

Soudain, il trébucha et atterrit à quatre pattes, le nez au ras du sol.

Il se retourna vers elle.

— Vous venez de... me *pousser* ?

— Oui. (Ses yeux lançaient des éclairs.) Répétez ça. Alek se releva.

— Que je répète quoi ?

— Que je ne suis pas un vrai soldat.

— Très bien. Vous n'êtes pas un vrai... Aïe !

Alek vacilla en arrière, le souffle coupé, et se cogna le dos contre la porte d'une cabine. Elle venait de lui envoyer un coup de poing dans le ventre. Et un bon.

Son sang ne fit qu'un tour et il serra les poings. Il vit tout de suite l'ouverture, sa garde trop basse, sa manière de ménager son pied endolori...

Mais il comprit qu'il ne pouvait pas la frapper. Non parce qu'elle était une fille, mais parce qu'elle en avait trop envie. Elle aurait fait n'importe quoi pour se mettre dans la peau d'un garçon.

Alek se redressa.

— Vous proposez que nous réglions cette affaire à coups de poing ?

— Je propose que vous reconnaissiez que je suis un vrai soldat.

Il surprit un reflet humide dans l'obscurité, et les lèvres de Deryn s'incurvèrent légèrement.

— Est-ce ainsi que pleurent les vrais soldats ? Deryn lâcha une bordée de jurons. Le poing serré, elle écrasa du pouce la larme sur sa joue gauche.

— Je ne pleure pas ; simplement...

Elle s'étrangla en voyant la porte s'ouvrir dans le dos d'Alek ; ce dernier recula d'un pas. Le Dr Busk se tenait sur le seuil, en chemise de nuit, l'air furieux.

Son regard passa rapidement de l'un à l'autre.

— Que se passe-t-il ici, monsieur Sharp ?

Elle baissa les poings.

— Rien du tout, monsieur. Nous pensions avoir entendu l'un des Russes rôder dans les parages. Mais peut-être ne s'agissait-il que d'un renifleur échappé de sa cage.

Le savant jeta un coup d'œil dans la coursive déserte.

— Un renifleur, hein ? Eh bien, faites le nécessaire, mais en *silence*, mon garçon.

— Toutes nos excuses, monsieur, dit Alek avec une petite courbette.

Le Dr Busk lui retourna la politesse.

— Ce n'est rien, Votre Altesse. Bonne nuit.

La porte se referma et Alek croisa brièvement le regard de Deryn. La terreur nue qu'on y lisait lui fit mal. Elle s'attendait à ce qu'il raconte tout au savant. Pour qui le prenait-elle ?

Alek repartit à grands pas vers sa cabine.

Elle le suivit tranquillement, comme s'il l'avait invitée. Il soupira et sa colère s'estompa, ne lui laissant qu'une douleur sourde au creux du ventre, là où elle l'avait frappé. Il n'y avait pas d'autre solution que d'avoir une explication avec elle.

Parvenu devant sa cabine, il poussa la porte et s'effaça devant elle.

— Les dames d'abord.

— Allez vous faire voir, grommela-t-elle, mais elle entra.

Il la suivit, tira doucement la porte derrière lui et s'assit sur son bureau. Par la fenêtre le sol neigeux scintillait par plaques, comme des îlots de lune dans un océan noir. Deryn se planta au centre de la pièce, le poids sur l'avant des pieds, comme si elle se préparait à se battre. Aucun d'eux ne siffla les vers luisants pour faire de la lumière, et Alek se rendit compte qu'ils avaient laissé le loris dans le mess des aspirants.

Pendant un moment, il se sentit stupide à la pensée qu'une simple bestiole avait perçu le secret de Deryn avant lui.

— Ce n'était pas un mauvais coup de poing, déclara-t-il à contrecœur.

— Pour une fille, vous voulez dire ?

— Pour n'importe qui. (Il avait eu *mal* ; il souffrait encore un peu, d'ailleurs. Il lui fit face.) Je n'aurais pas dû dire ça. Vous êtes un vrai soldat – et même un excellent soldat. Vous faites un drôle d'ami, par contre.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

Une nouvelle larme brilla sur sa joue.

— Je vous ai tout raconté, lui rappela Alek en détachant soigneusement chaque syllabe. Tous mes secrets.

— Oui, et je les ai gardés.

Il ignora sa remarque et continua en comptant sur ses doigts.

— Au sein de l'équipage vous avez été la première à savoir qui était mon père. Vous êtes la seule à connaître l'existence de la lettre du

pape. Vous savez tout de moi. (Il lui tourna le dos.) Et vous m'avez caché *cela* ? Vous êtes ma meilleure amie – ma *seule* amie, presque – et pourtant vous ne me faites pas confiance.

— Alek, ce n'est pas ça.

— Vous mentez donc uniquement pour le plaisir ? « Désolée, docteur Busk, c'est sans doute un renifleur qui s'est sauvé » ? C'est aussi naturel que respirer, chez vous, n'est-ce pas ?

— Vous croyez que je suis là pour le plaisir ? s'exclama Deryn. (Elle s'avança vers la fenêtre, poings serrés.) Voilà qui est curieux. Parce que quand vous pensiez encore que j'étais un garçon, vous trouviez bougrement courageux de ma part de servir à bord de cet aéronef.

Alek détourna les yeux au souvenir de la nuit où Deryn lui avait raconté l'accident de son père. Elle s'était demandé si ce n'était pas de la folie de servir à bord d'un aéronef rempli d'hydrogène et si elle ne cherchait pas secrètement à mourir comme son père.

Peut-être y avait-il chez elle autant de courage que de folie. Elle était une fille, après tout.

— D'accord. Vous êtes devenue aviatrice pour marcher sur les traces de votre père. (Alek soupira.) Enfin, s'il s'agissait bien de votre père.

Elle lui lança un regard noir.

— Bien sûr que c'était mon père, espèce d'idiot. L'équipage de mon frère savait que Jaspert avait une sœur, alors nous avons dû nous inventer un cousin. Voilà tout.

— Je suppose qu'il y a une certaine logique derrière tous vos mensonges, admit Alek. (En y réfléchissant, toutefois, il sentit sa colère le reprendre.) Donc, dans mon cas, vous me preniez pour un prince arrogant imbu de lui-même qui s'empresserait de vous dénoncer !

— Ne dites pas de bêtises.

— J'ai vu votre expression quand le Dr Busk nous a surpris dans la courative. Vous pensiez que j'allais vous trahir. Vous n'avez aucune confiance en moi !

— Vous réagissez comme un *dummkopf*, observa-t-elle. J'ai eu peur qu'il ne nous ait entendus, tout simplement. Vous en aviez dit assez pour qu'il comprenne.

Alek se demanda ce que le chirurgien du bord avait effectivement entendu et se surprit à espérer que ce soit insuffisant.

Deryn attrapa la chaise et s'assit face à lui.

— Je sais que vous garderez mon secret, Alek.

— Comme vous avez gardé les miens, répliqua-t-il froidement.

— Toujours.

— Alors pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Elle prit une longue inspiration, puis écarta les mains sur le bureau et les fixa tout en parlant.

— J'ai failli vous mettre dans le secret la première fois que vous êtes monté à bord, quand vous pensiez que je risquais des ennuis pour vous avoir caché. Parce qu'on n'irait jamais pendre une fille, voyez-vous ?

Alek hocha la tête, même s'il doutait que ce soit vrai. Une trahison restait une trahison.

Tout de même, cette *fille* avait trahi pour lui. Elle avait combattu à ses côtés, lui avait appris à jurer en anglais et à lancer un couteau. Elle lui avait sauvé la vie, sans jamais cesser de mentir sur ce qu'elle était.

— Quand nous étions à Istanbul, continua Deryn, et que je pensais ne jamais revoir le *Léviathan*, j'ai essayé de vous le dire, une bonne dizaine de fois. La semaine dernière encore, dans la rookerie, après que Newkirk a mentionné mon oncle, j'ai failli me confier à vous. Mais j'avais peur de... de tout gâcher entre nous.

— De tout gâcher ? Comment ça ?

Elle secoua la tête.

— Ça n'a pas d'importance.

— Il paraît bien évident que si.

Elle ôta ses mains du bureau, comme effrayée par le ton cinglant qu'il avait pris. Mais Dylan Sharp n'avait peur de rien – à part du feu.

— Répondez-moi, Deryn.

Le prince avait du mal à prononcer ce nom.

— J'ai cru que vous ne supporteriez pas d'être au courant.

— Parce que je suis trop *délicat* ? Vous pensiez que mon amour-propre souffrirait trop de découvrir qu'une fille me surpassait dans l'art de faire des nœuds ?

— Non ! C'est peut-être ce qu'a pensé Volger, mais pas moi.

Alek ferma les yeux, envahi par une nouvelle bouffée de colère. En se tournant et se retournant sur sa couchette à s'interroger sur les insinuations du loris, il avait oublié la dispute de Deryn avec Volger. Mais la raison lui en apparaissait si évidente.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

— Pour ne pas vous perturber.

— Encore un mensonge ! s'exclama Alek. (Il se leva.) Je vois clair dans votre jeu à présent. Voilà pourquoi vous nous avez aidés à nous échapper, pourquoi vous avez préservé mes secrets. Ce n'était pas parce que vous étiez mon amie, mais parce que Volger vous faisait chanter depuis le début !

— Non, Alek ! J'ai fait cela parce que vous êtes un ami et un allié !

Alek secoua la tête.

— Comment vous croire ? Vous n'avez fait que me mentir.

Deryn garda le silence un long moment. Elle le dévisageait. Des larmes coulaient sur ses joues mais elle semblait figée sur place.

Alek se mit à faire les cent pas dans la cabine.

— Voilà pourquoi Volger ne m’a jamais rien dit, pour avoir prise sur vous. Vous n’avez agi que pour vous protéger !

— Alek, vous dites des bêtises, lui reprocha-t-elle d’une voix douce. Volger a peut-être essayé de me faire chanter, mais j’étais votre amie bien avant qu’il soit au courant.

— Pourquoi vous croirais-je ?

— Volger n’était pas avec nous à Istanbul, n’est-ce pas ? Croyez-vous que ce soit pour *lui* que j’aie abandonné l’aéronef et rejoint votre fichue révolution ?

Alek serra les poings.

— Je ne sais pas.

— Je ne me suis pas rendue à Istanbul pour Volger, ni même pour ma mission. Je n’aurais jamais dû venir en ville, seulement dans le détroit. Vous le savez, n’est-ce pas ?

Alek secoua la tête en s’efforçant de mettre de l’ordre dans ses pensées.

— Vos hommes se sont fait prendre, et vous avez été coupée du *Léviathan*. Vous n’aviez pas d’autre choix que de me rejoindre.

— Mais si, bougre d’imbécile de prince ! C’est juste ce que j’ai raconté aux officiers. Il y avait une centaine de bateaux britanniques au port. J’aurais pu m’embarquer sur n’importe lequel pour retourner en Méditerranée. Mais Volger m’avait dit que vous étiez en danger, que vous aviez l’intention de rester en ville et de vous battre au lieu de vous cacher. Je ne pouvais pas vous laisser. Il fallait bien que je vous sauve ! (Sa voix se brisa ; elle se maîtrisa au prix d’un gros effort.) Vous êtes mon ami, Alek, et je ne supportais pas l’idée de vous perdre. J’aurais fait n’importe quoi pour ne pas vous perdre.

Il la dévisagea, médusé. Sa voix lui semblait différente, comme si elle appartenait à une autre personne. Il se demanda si elle l’avait simplement déguisée jusqu’ici, ou s’il la percevait différemment sachant qu’elle était une fille.

— Qu’entendez-vous par « me perdre » ? J’avais déjà pris la fuite.

Elle lâcha un juron, se leva et se dirigea vers la porte.

— C’est tout ce que vous avez besoin de savoir, stupide prince – que je suis votre amie. Il faut que j’aille récupérer le loris avant qu’il ne se mette à notre recherche. Il risque de réveiller quelqu’un.

Et elle sortit sans ajouter un mot.

Alek regarda la porte se refermer sur elle. Pourquoi était-ce si important pour elle de l’avoir rejoint à Istanbul ? Elle avait combattu l’ennemi, aidé la révolution et sauvé le *Léviathan* par la même occasion. N’était-ce pas son devoir de soldat ?

Puis il se souvint du moment où il l’avait vue dans cet hôtel à Istanbul. Du regard qu’elle avait jeté à Lilit. Un regard soupçonneux, et même jaloux.

Et alors, sans le secours d'un loris perspicace pour lui souffler les réponses à l'oreille, il comprit enfin. Ce n'était pas en soldat qu'elle l'avait rejoint à Istanbul. Et elle ne pouvait pas avouer son secret à Alek pour la raison la plus simple au monde.

Deryn Sharp était amoureuse de lui.

TREIZE

Les innombrables bras de mer s'enfonçaient comme des doigts crochus dans Vladivostok, découpant la ville en péninsules tortueuses hérissées de pontons. Des collines s'élevaient au bord de l'eau, quadrillées de boulevards que des mammothins sillonnaient d'un pas lourd, déchargeant les navires amarrés au port.

Quand l'ombre du *Léviathan* ondula au-dessus des toits, le trafic ralentit, tandis que les piétons s'arrêtaient pour lever la tête et le montrer du doigt. De toute évidence ils n'avaient jamais vu un aéronef de cette taille. La base aérienne, large de cinq cents mètres à peine, parut bien rudimentaire à Alek.

— Nous sommes au milieu de nulle part, dit-il. Comme en exil.

— Vladivostok, répondit Bovril, assis sur l'appui de la fenêtre, et Alek se demanda où la créature avait entendu le nom de la ville.

Bovril posa sa patte contre la vitre, qui s'embuait toujours dans la salle de bains des officiers. La tuyauterie était intégrée au système circulatoire interne de la bête volante, et l'air était aussi chaud et humide que dans les bains de vapeur d'Istanbul, rappel désagréable que l'aéronef était une créature vivante. Au moins l'endroit était-il disponible pendant la journée : les officiers étaient de service, et les hommes d'équipage n'avaient pas le droit d'entrer.



UNE BONNE DOUCHE POUR S'ÉCLAIRCIR LES IDÉES.

Depuis qu'il avait découvert le secret de Deryn, Alek les évitait, Newkirk et elle. Comme le reste de l'équipage avait peu de temps à lui consacrer, il s'était promené longuement seul dans l'aéronef. Cela s'était révélé instructif, de découvrir des endroits où les devoirs des aspirants les entraînaient rarement. La salle des moteurs électriques, par exemple, au cœur des entrailles de la bête. Mais après deux jours de rations réduites, Alek n'avait plus l'énergie nécessaire pour continuer ses explorations. La solitude et la faim s'alliaient pour creuser en lui une sensation de vide.

— Au milieu de nulle part, dit le loris perspicace.

Alek fronça les sourcils. La créature avait l'air presque triste.

— Te manquerais-elle ? lui demanda-t-il.

Bovril demeura silencieux un moment, à contempler l'ombre de l'aéronef qui glissait sur le sol. Puis il répondit enfin :

— En exil.

Alek devait bien en convenir : il se retrouvait complètement seul à présent. Il se cachait de ses propres hommes, de l'équipage en général et de Deryn en particulier. Il n'avait plus que Bovril pour lui tenir compagnie.

Mais une bestiole fabriquée valait mieux que rien, supposait-il. Et il était plus simple de s'en contenter que d'essayer de défaire les sentiments que Deryn éprouvait pour lui. Elle aurait dû savoir mieux que quiconque qu'il ne pourrait jamais aimer une roturière.

Le *Léviathan* virait de bord, face au vent, en descendant lentement. Les minuscules silhouettes sur la base aérienne se précisèrent. Une demi-douzaine d'ours de transport les attendaient avec des provisions, et deux omnibus tractés par des mammouthins se tenaient prêts à emporter les Russes. Un tigresque sibérien montait la garde, avec ses crocs incurvés aussi longs que des cimenterres.

Alek se souvint vaguement que les crocs en question provenaient des fils de la vie de quelque créature éteinte. Mais sûrement pas d'un dinosaure ; était-ce d'un grand félin disparu ? Pour la centième fois depuis qu'il déambulait seul à travers l'aéronef, Alek regretta que Deryn ne soit pas là pour lui fournir la réponse.

La porte s'ouvrit dans son dos et il se retourna, s'attendant à moitié à la voir, prête à lui asséner une leçon de biologie. Ce n'était que le comte Volger.

— Je suis navré de vous déranger, Votre Altesse, mais j'ai besoin de vous.

Alek se retourna face à la fenêtre. L'homme l'avait trahi, beaucoup plus gravement que Deryn. Elle au moins avait eu de bonnes raisons de lui mentir.

— Je n'ai rien à vous dire.

— J'en doute fort, mais nous n'avons pas le temps de toute manière. Nous devons nous occuper de M. Tesla avant l'atterrissage.

— Nous occuper de lui ? répéta Alek en secouant la tête. Qu'entendez-vous par là ?

— Il est dangereux. Auriez-vous oublié notre discussion ?

Alek comprit alors ce que le comte lui disait, et il frissonna malgré la chaleur d'étuve qui régnait dans la salle de bains. Ces deux derniers jours il avait oublié Tesla et son arme tueuse de ville, ainsi que le plan de Volger pour l'arrêter. La possibilité d'assassiner l'inventeur ne lui avait jamais semblé tout à fait réelle. Mais le visage du comte était d'un sérieux mortel.

Bovril s'agita, nerveux, sur l'appui de la fenêtre.

— Vous êtes donc en chemin pour tuer un homme et vous êtes venu réclamer mon aide ?

— J'aurais préféré éviter de vous mêler à cela, Alek... Nous devons savoir si Tesla projette de nous quitter aujourd'hui. Il a refusé de me rencontrer, mais il vous recevra. (Volger ébaucha un mince sourire.) Vous faites la une des journaux, après tout.

Alek lui jeta un regard mauvais. Cependant le comte avait raison. Dans la salle de navigation, Tesla s'était montré très excité de le rencontrer, lui, le célèbre prince. Et il avait fait glisser une invitation à dîner sous la porte de sa cabine la veille au matin. Alek l'avait ignorée, naturellement.

— Vous voudriez que je découvre s'il a l'intention de rester à bord.

— S'il vous plaît, prince.

— Et s'il est sur le point de partir ? Klopp et vous le tuerez sur l'échelle de coupée ?

— Ni Klopp ni moi ne serons dans les parages. Ni vous non plus.

— Le tuerez sur l'échelle de coupée, répéta gravement Bovril.

Alek lâcha un juron.

— Auriez-vous perdu la tête ? Si Bauer ou Hoffman assassinent quelqu'un à bord de cet aéronef, les darwinistes sauront tout de suite qui en a donné l'ordre !

— Je n'aurai peut-être pas besoin d'ordonner quoi que ce soit. C'est à vous de le découvrir, dit le comte avec un geste vague en direction de la porte.

— Et vous avez attendu jusqu'à maintenant pour m'en parler ? cracha Alek.

Mais le comte continua à sourire froidement, imperturbable. Il avait bien choisi son moment, pour qu'Alek n'ait pas le temps de discuter.

— Et si je reste là sans rien faire ? demanda Alek.

— Dans ce cas, Hoffman et Bauer exécuteront leurs ordres. Ils sont déjà en place.

Alek attrapa Bovril et le posa sur son épaule. Il fit un pas vers la

porte, prêt à retrouver ses hommes et à leur intimer de ne pas bouger. Mais où se cachaient-ils ? Et s'ils refusaient de lui obéir ? Maintenant qu'ils étaient tous revenus à bord du *Léviathan*, c'était à nouveau Volger qui donnait les ordres.

Surtout après les deux jours de bouderie d'Alek.

— Le diable vous emporte, Volger. Vous ne devriez pas concocter de plans sans moi. Et vous ne devriez pas me faire de cachotteries non plus !

— Ah. (Pendant un instant, l'homme parut sincèrement désolé.) C'était regrettable. Mais je vous avais prévenu de ne pas vous lier d'amitié avec un roturier.

— En omettant de préciser qu'il s'agissait d'une roturière. Croyiez-vous vraiment que j'étais trop fragile pour connaître ce détail ?

— Trop fragile ? répéta Volger en regardant autour de lui. Non, ce n'est pas ce que j'ai pensé. Toutefois, le fait de vous retrouver en pleine rumination dans la salle de bains m'inciterait plutôt à m'interroger sur votre solidité.

— Je ne ruminais pas ! J'ai exploré l'aéronef.

— Vraiment ? Et qu'avez-vous découvert, Votre Altesse Sérénissime ?

Alek se retourna vers la fenêtre, envahi par une nouvelle sensation de vide.

— Que je ne pouvais avoir confiance en personne, et que personne n'avait la moindre confiance en moi. Et que mon meilleur ami n'était qu'une... fiction.

— En pleine rumination, confirma Bovril.

Le comte Volger demeura silencieux. Alek faillit mentionner ses soupçons concernant les sentiments de Deryn Sharp, mais il n'avait pas envie de lire le mépris sur le visage de Volger.

— Quel aveugle j'ai fait, dit-il enfin.

Volger secoua la tête.

— Oh, vous n'avez pas été le seul. Cette jeune fille a trompé ses officiers et ses camarades pendant des mois, et a été décorée dans l'exercice de son devoir. Elle a même réussi à me tromper pendant un temps. À sa manière, elle est tout à fait impressionnante.

— Vous l'admirez, comte ?

— Comme on admire un ours qui fait de la bicyclette. Cela se voit si rarement.

— Et pour lui marquer votre admiration, vous avez décidé de la faire chanter.

— J'avais besoin de son aide pour quitter le bord. Je pensais pouvoir vous empêcher de vous joindre à cette révolution puérile et de vous faire tuer. (L'agacement perceptible dans la voix du comte s'atténua un peu.) Bien sûr, qui sait ? peut-être aurons-nous encore

besoin de son aide.

— Seriez-vous en train de me suggérer de rester en bons termes avec elle ?

— Évidemment non. Je suis en train de suggérer que nous pourrions continuer à la faire chanter.

— Allez vous faire voir, dit Alek.

Soudain, il ressentit un besoin impérieux d'échapper à la vapeur et à la chaleur. Il gagna la porte en deux enjambées et s'arrêta, la main sur la poignée.

— Je vais trouver Tesla dans sa cabine, annonça-t-il. S'il a l'intention de débarquer aujourd'hui, je le ferai escorter à terre par les soldats d'infanterie de marine.

— C'est votre droit de nous trahir, naturellement, dit Volger avec une courbette. Nous sommes à votre disposition.

— Je ne vous trahirai pas directement, Volger, mais il se peut que le commandant en tire les conclusions qui s'imposent. À moins que vous me promettiez ici et maintenant de renoncer à...

— Je ne peux pas, Alek. Les affirmations de Tesla sont peut-être délirantes, mais le risque est trop grand. Vienne compte deux millions d'habitants, et ce n'est probablement que la première ville sur sa liste. Vous avez vu de quoi est capable sa machine.

Alek ouvrit la porte. Il n'avait pas le temps de discuter, et il ne pouvait pas laisser un homme se faire tuer pour une menace imaginaire. Il devait mettre un terme à cette folie. Il ajouta néanmoins une dernière chose :

— Si vous menacez Deryn Sharp encore une fois, Volger, de quelque manière que ce soit, j'en aurai terminé avec vous.

Le comte s'inclina de nouveau et Alek sortit en claquant la porte derrière lui.



M. Tesla se trouvait dans sa cabine. Sa valise en cuir trônait sur son lit. L'un des Russes était en train de la remplir, pendant que Tesla travaillait sur la paillasse du laboratoire. Sa canne électrique était posée devant lui, partiellement démontée.

Alek frappa à la porte ouverte pour annoncer sa présence.

— Pardonnez-moi... monsieur Tesla ?

L'homme leva la tête avec agacement, puis son visage s'éclaira.

— Prince Aleksandar ! Enfin, vous voilà !

Alek lui retourna sa courbette.

— Toutes mes excuses pour ne pas avoir répondu plus tôt à votre invitation. J'étais indisposé.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, prince, lui assura Tesla, avant de

plisser les paupières devant Bovril. Ainsi donc, vous êtes devenu darwiniste.

— Oh, cette bestiole ? Ce... ce n'est qu'un loris perspicace.

— Allez vous faire voir, dit Bovril, qui se mit à glousser.

— Et il insulte les gens ! s'extasia Tesla. C'est fascinant.

Alek jeta un regard sévère à la créature.

— D'habitude Bovril a de meilleures manières, tout comme moi. C'était une négligence de ma part de ne pas vous avoir rejoint hier soir. Il faut que nous discussions.

L'homme se tourna vers sa canne et ses longs doigts s'entortillèrent dans un rouleau de câble.

— Les repas sont d'une rare tristesse à bord de cet aéronef, de toute manière.

— On n'y mange pas si mal quand il y a des provisions en suffisance, protesta Alek en se demandant pourquoi il défendait le *Léviathan*. Les légumes sont cultivés dans les entrailles, et les faucons bombardiers nous ramènent parfois leur gibier.

— Ah, voilà qui explique le lièvre cuit à l'étouffée. Le seul point positif de la soirée.

Alek haussa les sourcils. Cet homme avait eu de la viande fraîche alors que lui avait dû se contenter de mastiquer du biscuit ? Naturellement, si les darwinistes croyaient bel et bien à l'efficacité de Goliath, ils se feraient une joie de servir du caviar à Tesla trois fois par jour.

— Navré de ne pas avoir été là pour en profiter avec vous. Mais à présent que l'aéronef est ravitaillé, peut-être aurons-nous l'occasion de dîner ensemble ce soir ?

M. Tesla se rembrunit.

— Je dois retourner à New York au plus tôt. J'ai enfin les données qui me manquaient pour achever mes travaux.

— Je vois.

Alek prit une longue inspiration, puis jeta un regard au Russe, qui pliait un pantalon.

— Pourrions-nous avoir un instant seul à seul, monsieur Tesla ?

L'inventeur eut un geste de la main.

— Je n'ai pas de secret pour le lieutenant Gareev.

Ainsi, Tesla avait un officier russe comme valet ? Sans doute un espion du tsar, dépêché à son service pour garder un œil sur lui.

Puis Alek reconnut le lieutenant Gareev. C'était l'homme qui avait failli surprendre Deryn deux nuits plus tôt dans la cabine de l'inventeur. Et il avait très bien pu les voir transporter la machine dans la soute, tous les deux.

Alek passa de l'anglais à l'allemand.

— Monsieur Tesla, votre arme est-elle vraiment en mesure de

mettre fin à la guerre ?

— Bien entendu. J'ai toujours su avec une clarté absolue quels seraient les effets de mes inventions, comment chaque pièce s'emboîterait dans les autres, avant même d'en coucher les plans sur le papier. Depuis que la guerre a éclaté, j'ai travaillé à étendre cette faculté au domaine de la politique. Et je suis certain que les puissances clankers capituleront devant moi, ne serait-ce que parce qu'elles n'auront pas le choix.

Alek acquiesça en silence, frappé une fois de plus par le pouvoir étrange du discours de Tesla. Une part de lui-même se rebellait contre ses assertions délirantes ; l'autre se laissait emporter par la force de sa conviction. Et si le comte Volger se trompait ? Si Goliath fonctionnait bel et bien, Tesla pourrait arrêter la guerre en quelques semaines. Ce serait une *folie* de comploter contre lui.

Alek se souvint alors de la forêt de troncs et d'ossements, ce paysage de cauchemar qui s'étendait dans toutes les directions. Et s'il fallait la destruction d'une ville entière pour convaincre les puissances clankers de capituler ?

Alek n'était sûr que d'une chose : il ne pouvait pas prédire l'avenir et ne voulait pas que ses hommes aient du sang sur les mains aujourd'hui.

— Mettre fin à la guerre, dit tranquillement Bovril.

Tesla se pencha sur le loris.

— Quelle créature surprenante.

— Monsieur, si d'aventure vous décidiez de rester à bord, je pourrais être en mesure de vous aider. Je désire la paix, moi aussi.

L'homme secoua la tête.

— J'ai un bateau pour Tokyo cet après-midi. J'y attraperai une bête volante japonaise pour San Francisco, puis je prendrai le train et filerai tout droit jusqu'à New York. Rater une seule correspondance me retarderait d'une semaine. Or cette guerre fait des milliers de victimes chaque jour.

— Mais vous ne pouvez pas partir tout de suite ! s'exclama Alek en serrant les poings. Vous avez besoin de mon aide, monsieur. C'est une affaire de politique, et non de science. N'oubliez pas que mon grand-oncle est l'empereur d'Autriche-Hongrie.

— Ce même grand-oncle que vous venez d'accuser de meurtre dans les journaux ? Mon cher prince, on ne peut pas dire que votre famille et vous soyez dans les meilleurs termes.

Tesla sourit gentiment. Alek ne trouva rien à répliquer.

Il n'y avait plus d'autre solution, donc. Il saisit son sifflet de commandement et joua les notes pour appeler un lézard messenger. Il en surgit un d'un tube en quelques secondes, mais alors qu'il ouvrait la bouche pour lui dicter son message, Alek se figea. Il ne pouvait pas

trahir ses hommes et il ne pouvait pas réclamer une escorte armée sans fournir d'explication.

M. Tesla contempla le lézard.

— Tout droit jusqu'à New York, répéta Bovril.

Alek sut enfin ce qu'il devait dire.

— Commandant Hobbes, M. Tesla et moi aimerions vous voir sur-le-champ. Nous avons une requête importante à vous soumettre. Fin du message.

La créature détala.

— Une requête ? s'étonna Tesla.

Alek répondit sans l'ombre d'une hésitation, bien qu'il élaborât son plan au fur et à mesure :

— Votre mission est trop importante pour que vous perdiez du temps avec des bateaux et des trains. Vous devez vous rendre à New York sans plus attendre, et le moyen le plus rapide d'y parvenir, c'est le *Léviathan*.

QUATORZE

— Les bêtes marines des Japonais sont-elles aussi grosses que les nôtres ? demanda Newkirk.

— Oui, ils ont quelques krakens, répondit Deryn, la bouche pleine de jambon. Mais chez eux les bêtes les plus dangereuses sont les plus petites. Ce sont des monstres kappas qui ont capturé la flotte russe il y a dix ans.

— Exact, je me souviens de ce cours, reconnut Newkirk, qui tentait de masquer la nervosité que faisait naître en lui le survol d'un territoire ennemi. Amusant de constater que les Japonais et les Russes sont dans le même camp aujourd'hui.

— L'important, c'est de battre ces salopards de clankers.

Deryn allongea le bras pour harponner l'une des pommes de terre de Newkirk, mais son camarade ne s'en formalisa pas.

Deryn détestait jeûner. Elle avait englouti quatre repas copieux depuis que le *Léviathan* avait ravitaillé à Vladivostok, et elle se sentait encore l'estomac vide après ces deux jours épouvantables de rationnement.

Bien sûr, il y avait un autre vide en elle, qu'aucune nourriture ne pourrait venir combler. Alek et elle ne s'étaient plus adressé la parole depuis qu'il savait son secret. Chaque fois qu'ils se croisaient, il détournait la tête, aussi pâle qu'un ver de farine.

À croire qu'elle s'était transformée en quelque chose d'abominable, une souillure sur le pont du *Léviathan* que quelqu'un – pas un prince, oh non ! – aurait dû nettoyer. Alek avait jeté leur amitié par la fenêtre pour la simple raison qu'elle était une fille.

Et bien sûr, il avait emporté Bovril avec lui. Le petit salopard.

— Où est Alek, au fait ? demanda Newkirk comme s'il avait lu dans ses pensées.

— À ses affaires de clanker, j'imagine, répondit Deryn en essayant de maîtriser sa colère. Je l'ai vu au côté de M. Tesla ce matin, en réunion avec les officiers. Le genre confidentiel.

— On ne l'a pas vu depuis des jours ! Vous seriez-vous disputés, tous les deux ?

— Allez vous faire voir.

— Je le savais ! s'exclama Newkirk. Il nous évite, et vous êtes aussi grognon qu'une portée de chats trempés. Que s'est-il passé ?

— Rien du tout. Simplement, maintenant que tout le monde sait qu'il est prince, il n'a plus de temps à consacrer à de vulgaires aspirants.

— Ce n'est pas ce qu'a l'air de penser le Dr Barlow, objecta Newkirk en contemplant son assiette. Elle m'a demandé si vous aviez eu une dispute.

Deryn poussa un grognement. Pour que la savante demande à Newkirk de jouer les espions, sa curiosité devait être bigrement excitée ; et chez une fouineuse comme le Dr Barlow, la distance était mince entre la curiosité et le soupçon.

— Ce ne sont pas ses affaires.

— Oui, ni les miennes. Reconnaissez quand même que c'est bizarre. À votre retour d'Istanbul, tous les deux, vous aviez l'air aussi proches que...

Newkirk fronça les sourcils.

— Qu'un prince et un roturier, acheva Deryn à sa place. Et maintenant qu'il peut comploter à loisir avec M. Tesla, il n'a plus besoin de moi.

— Eh oui, les clankers sont ainsi, admit Newkirk. Enfin, je suppose.

Deryn se leva et marcha jusqu'à la fenêtre dans l'espoir de mettre un terme à cette conversation. La mer du Japon s'étalait sous l'aéronef, scintillant dans le soleil de l'après-midi, jusqu'à la côte chinoise que l'on apercevait à l'horizon. Des oiseaux de reconnaissance sillonnaient le ciel bleu à la recherche de bâtiments ennemis.

Le *Léviathan* faisait route vers Ts'ing-tao, un port de Chine. Les Allemands y avaient une base navale d'où leurs navires pouvaient écumer toutes les voies commerciales du Pacifique. Les Japonais faisaient déjà le siège de la ville mais ils avaient besoin d'un coup de main, semblait-il.

Newkirk rejoignit Deryn à la fenêtre.

— Curieux, que M. Tesla n'ait pas débarqué à Vladivostok. L'autre jour, tandis que je lui lavais ses chemises, il m'a demandé de les plier pour faire sa valise.

Intriguée, Deryn se demandait bien ce qui avait causé ce changement de plan. Elle avait suffisamment espionné Alek pour savoir qu'il passait beaucoup de temps en compagnie de son nouvel ami. D'après le cuisinier, ils avaient mangé tous les deux à la table du commandant la veille au soir.

Que diable manigançaient-ils ?

— Ah, monsieur Sharp, monsieur Newkirk, vous voilà !

Les deux aspirants se détournèrent de la fenêtre juste au moment où Tazza bondit dans la pièce. Le Dr Barlow se tenait sur le seuil, son loris sur l'épaule. Les rayures sombres sous les yeux de la créature lui donnaient une expression hautaine.

Deryn s'agenouilla et gratta Tazza sur la tête, pour une fois bien contente de voir la savante, qui avait peut-être appris quelque chose des projets de Tesla et d'Alek. Il y avait parfois certains avantages à être une fouineuse.

— Bonjour, m'dame. J'espère que vous allez bien ?

— Je suis plutôt contrariée, pour l'instant, répliqua le Dr Barlow avant de se tourner vers Newkirk. Voudriez-vous avoir l'amabilité d'emmener Tazza faire sa promenade ?

— M'dame, Dylan l'a déjà..., protesta le garçon.

Mais le regard du Dr Barlow le réduisit au silence.

Newkirk s'éclipsa donc avec le thylacine, fermant la porte derrière lui. La savante s'assit à la table du mess et fit un geste en direction des assiettes sales. Deryn entreprit de débarrasser, le cerveau en ébullition.

Le Dr Barlow avait-elle l'intention de l'interroger sur sa dispute avec Alek ?

— Monsieur Sharp, décrivez-moi, s'il vous plaît, l'objet que vous avez trouvé dans la cabine de M. Tesla.

Deryn emporta les assiettes en dissimulant son soulagement.

— Oh, ça. Comme je l'ai dit, m'dame, il était rond. Un peu plus grand qu'un ballon de football, mais beaucoup plus lourd – probablement du fer massif.

— Très certainement du fer, monsieur Sharp, avec peut-être quelques traces de nickel. Et sa forme ?

— Sa forme ? Je n'y ai pas vraiment prêté attention, admit Deryn. (Elle ramassa les tasses de thé en aluminium.) J'étais coincée sous un lit, dans le noir, en train de prier pour ne pas me trahir !

— En train de prier pour ne pas me trahir, répéta le loris du docteur. *Monsieur Sharp.*

Le Dr Barlow eut un geste négligent de la main.

— Vous vous en êtes sorti admirablement. Mais parlez-moi de la forme de ce ballon de football en fer, voulez-vous ? Était-ce une sphère parfaite ? Ou bien une boule grossière ?

Deryn soupira et s'efforça de se rappeler ces longues minutes d'attente avant que Tesla ne se rendorme.

— Il n'avait rien de parfait, non. Il avait une surface grumeleuse.

— Et ces « grumeaux », étaient-ils lisses ou rugueux ?

— Plutôt lisses, je pense, comme celui que j'ai découpé. (Deryn tendit la main.) Si vous l'avez encore, m'dame, je vais vous montrer ce

que je veux dire.

— L'échantillon est en route pour Londres, monsieur Sharp.

— Vous l'avez envoyé à l'Amirauté ?

— Non, à quelqu'un de compétent.

— Oh, fit Deryn, stupéfaite d'apprendre que l'éminent Dr Barlow avait besoin d'aide pour résoudre ce mystère.

Le loris descendit renifler le pot de lait vide. La savante le suivit des yeux en tambourinant sur la table.

— Je fabrique des espèces, monsieur Sharp, je ne suis pas métallurgiste. Mais ma question est assez simple. (Elle se pencha en avant.) Diriez-vous que la trouvaille de M. Tesla était d'origine naturelle, ou humaine ?

— Vous me demandez si c'était du fer coulé ? dit Deryn. (Elle se remémora ses mains sur l'objet dans la pénombre.) Eh bien, c'était assez proche d'une sphère. Mais très, très cabossée. Comme un boulet de canon, je suppose, après avoir été tiré.

— Je vois. Et un boulet de canon est fait de main d'homme.

Pendant que le Dr Barlow se plongeait dans le silence, le loris éleva une tasse entre ses petites pattes et l'examina.

— De main d'homme, répéta-t-il doucement. *Monsieur Sharp.*

Deryn ignore la bestiole.

— Je vous demande pardon, m'dame, mais ça n'a aucun sens. Pour causer autant de dégâts, il aurait fallu un boulet de la taille d'une foutue cathédrale !

— Monsieur Sharp, vous oubliez l'une des formules de base de la physique. Dans le calcul de l'énergie, la masse n'est que l'une des variables. Quelle est l'autre ?

— La vitesse, répondit aussitôt Deryn en se rappelant les cours du bosco sur l'artillerie. Mais pour coucher toute une forêt sur le flanc, à quelle vitesse aurait-il fallu qu'il tombe ?

— À une vitesse astronomique. Mes collègues sauront calculer cela avec exactitude, dit la savante. (Elle s'adossa à sa chaise avec un soupir.) Malheureusement, Londres est à une semaine de vol, même pour nos aquilins les plus rapides. Et pendant ce temps, M. Tesla continue à nous promener avec ses fariboles.

— Nous sommes en route pour combattre les Allemands, non ?

Le Dr Barlow agita la main devant son visage, comme pour chasser une mouche importune.

— Peut-être lâcherons-nous quelques salves, mais M. Tesla et le prince Aleksandar ont convaincu le commandant de continuer jusqu'à Tokyo. De là, nous contacterons l'Amirauté par câble sous-marin.

— Et pourquoi, bon sang ?

— M. Tesla va essayer de les convaincre de nous envoyer à New York, répondit la savante en claquant des doigts pour faire remonter le

loris sur son épaule. Où Goliath nous attend pour mettre fin à la guerre.

— Quoi ? Nous irions jusqu'en *Amérique* ?

— Eh oui. Tout cela pour une chimère.

Deryn fut prise de vertige à l'idée de franchir le Pacifique, mais elle parvint à bredouiller :

— Vous pensez que M. Tesla serait un menteur ?

La savante se leva et lissa ses vêtements.

— Un menteur ou un fou. Mais pour l'instant, je n'ai pas de preuve. Gardez les yeux ouverts, monsieur Sharp.

Elle sortit du mess. Sur son épaule, le loris observait Deryn à travers ses paupières mi-closes.

— Monsieur Sharp ! lança la créature.

Deryn retourna à la fenêtre, ruminant ce que la savante venait de lui apprendre. Si M. Tesla leur préparait un mauvais tour, il avait dû tromper Alek pour le persuader de l'aider. Cela n'avait rien d'étonnant : Alek était furieux et se sentait seul, trahi par tous ceux à qui il avait fait confiance. Tesla était apparu au moment idéal pour en tirer profit.

Et tout cela par la faute de Deryn...

Mais il ne servirait à rien de dire à Alek que Tesla lui mentait. Il n'accepterait jamais de la croire sur parole, d'autant que le Dr Barlow avait reconnu elle-même n'avoir aucune preuve. Deryn resta plantée là une longue minute, les poings serrés, à réfléchir à ce qu'elle devait faire.

Ce fut presque un soulagement pour elle d'entendre le Klaxon retentir pour appeler tout le monde aux postes de combat.



Les cordages surchargés grinçaient sous le poids des hommes et des bêtes. L'équipage au complet semblait se ruer sur le dos de l'aéronef, impatient d'en découdre après une semaine à survoler les régions désertiques de Russie. Le soleil brillait, et le vent qui soufflait au-dessus de la mer du Japon était frais et revigorant – rien à voir avec les bourrasques cinglantes de Sibérie.

Deryn fit une pause pour scruter l'horizon. Une silhouette noire se profilait devant eux. Deux hautes cheminées et des tourelles hérissées de canons – un bâtiment de guerre allemand, sans aucun doute. À son grand soulagement elle ne vit pas de canon Tesla en batterie. Le navire mettait le cap sur la côte chinoise, où l'on apercevait la brume d'une ville clanker au flanc de collines abruptes.

Elle se remit à grimper, guidée par la voix du bosco, et arriva bientôt sur le dos.

— Au rapport, monsieur ! s'écria-t-elle.
— Où est Newkirk ? lui demanda M. Rigby.
— La dernière fois que je l'ai vu, il promenait le thylacine de la savante, monsieur.

Le bosco lâcha un juron, puis indiqua la mer.

— Il y a un sous-marin japonais quelque part là-dessous, qui poursuit ce bâtiment. Il a un banc de kappas avec lui, donc pas question de nous servir des chauves-souris à fléchettes. Faites-le savoir aux hommes du canon avant, puis revenez au rapport.

Deryn salua et courut à l'avant où deux hommes d'équipage installaient un canon à air comprimé. Elle leur donna un coup de main, pour serrer les boulons et les attaches, tandis qu'ils glissaient un ruban de fléchettes dans la culasse.

— Il y a des kappas là-dessous, alors le commandant ne veut pas de fléchettes, dit-elle en vissant la crosse. Attention à ne pas effrayer les chauves-souris lorsque vous tirerez !

Les hommes échangèrent un regard dubitatif. L'un d'eux dit :

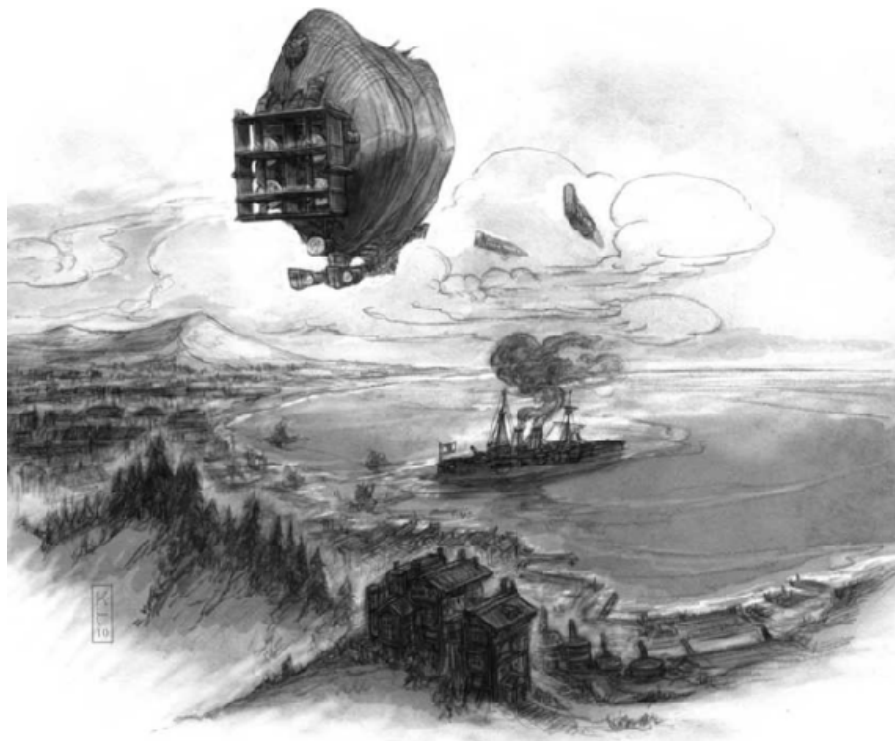
— Pas de chauves-souris, monsieur ? Et si les clankers ont des avions ?

— Eh bien, vous aurez intérêt à viser juste. Et puis nous avons toujours les faucons bombardiers.

Elle leur rendit leur salut et repartit à l'arrière en passant le mot à tout le monde. Le temps qu'elle rejoigne M. Rigby, Newkirk était arrivé, avec une paire de jumelles. Le bosco s'en servait pour scruter l'horizon.

— Deux zeppelins au-dessus de Ts'ing-tao, annonça-t-il. C'est la première fois que j'en vois aussi loin de l'Allemagne.

Deryn s'abrita les yeux. Deux taches noires allongées flottaient au-dessus du port où le bâtiment de guerre venait jeter l'ancre. Mais les canons de Ts'ing-tao ne lui offriraient aucune protection contre les kappas.



Les zeppelins parurent s'allonger au-dessus de l'horizon.

— Sont-ils en train de virer vers nous, monsieur ? demanda-t-elle. Ou de s'éloigner ?

— Ils s'éloignent, je crois. Ils ne font pas le poids face au *Léviathan*. Ce bâtiment de guerre ne va pas apprécier. Sans couverture aérienne, il fera une proie facile pour les kappas.

Deryn fixa la mer, le cœur battant. Hormis les malheureux marins de la flotte russe, aucun Européen n'avait jamais vu de kappas en action. Le *Manuel d'aéronautique* ne contenait aucune photographie de ces bêtes, seulement quelques gravures basées sur des rumeurs et des témoignages.

— Le signal de l'assaut sera donné bientôt, annonça M. Rigby en passant les jumelles à Deryn et en scrutant la ville à l'œil nu.

Elle porta l'instrument à ses yeux pour examiner le bâtiment clanker. Le nom *Kaiserin Elizabeth* était peint sur son flanc, et il battait pavillon autrichien.

— Ce n'est pas un Allemand, murmura-t-elle.

Alek avait-il remarqué ce détail ? Allait-il recommencer à se demander dans quel camp il était ?

Bien sûr, il avait un nouvel ami clanker avec lequel partager ses soucis, désormais. Alors il n'aurait pas besoin de pleurer sur l'épaule de Deryn.

— Pas un Allemand ? s'étonna Newkirk. Comment ça ?

— C'est un navire autrichien, répondit M. Rigby. Les Allemands ont retiré leurs propres navires en laissant leurs alliés soutenir le siège à leur place. Pas très gentil de leur part.

Deryn plissa les yeux derrière les jumelles. La mer se troublait autour du *Kaiserin Elizabeth*, comme de l'eau sur le point de bouillir. Le banc de kappas évoluait juste sous la surface.

Les petits canons du *Kaiserin* ouvrirent le feu avec un grondement lointain. Une grêle de balles cribla les eaux, qui se couvrirent d'écume blanche. Les marins autrichiens s'alignèrent à la main courante, le regard sur la mer, en fixant leurs baïonnettes aux fusils.

Deryn se félicita de servir à bord d'un aéronef au lieu d'être coincée là-dessous avec eux.

— Avez-vous repéré le sous-marin japonais ? demanda Newkirk.

— Il ne se montrera pas, dit M. Rigby. Il a dû sortir son périscope, mais il est trop petit. Tout ce que nous verrons, c'est...

Il s'interrompit alors qu'une vaguelette circulaire s'élargissait à la surface de l'eau, telle une onde dans une tasse de thé.

— Ça venait du sous-marin, dit M. Rigby avec un hochement de tête. Comme les savants s'y attendaient, ils déclenchent une explosion sous l'eau pour rendre les kappas fous furieux.

Une première bestiole jaillit de la mer et vint se plaquer contre le flanc du navire. Elle se mit à grimper à quatre pattes, ses doigts palmés bien étalés sur le métal. Elle s'élevait le long de la coque aussi facilement qu'elle aurait escaladé une échelle, et atteignit les hommes sur le pont avant même qu'ils l'aient aperçue.

Ses doigts fins se refermèrent sur la cheville d'un marin. Une dizaine de coups de feu retentirent tandis que les compagnons de l'homme fusillaient la créature.

La pauvre bête tressaillit brièvement sous ce déluge de plomb, mais ne lâcha pas sa victime : elle retomba dans la mer en entraînant avec elle le malheureux Autrichien.

Deryn se cramponna aux jumelles, ignorant Newkirk qui les lui réclamait. Les kappas émergeaient par dizaines à présent ; leur peau verte et ruisselante luisait au soleil. Certains jaillirent très haut, décrivant une courbe dans les airs avant de retomber sur le pont dans un nuage d'écume.

Un voile de fumée s'éleva des canons des défenseurs, comme une traîne fragile. D'autres marins furent précipités dans la mer, et quelques kappas réussirent à monter à bord et à se répandre sur le pont. Les grandes fenêtres de la passerelle ne tardèrent pas à voler en éclats, et quand les monstres se ruèrent à l'intérieur, Deryn vit scintiller des sabres d'abordage.

Gagnée par un sentiment de nausée, elle passa les jumelles à

Newkirk. Pourquoi avait-elle regardé aussi longtemps ? Les batailles se terminaient toujours ainsi : l'excitation et la fascination se changeaient en horreur à mesure que la réalité du bain de sang s'imposait.

Et celle-ci n'était pas une vraie bataille, plutôt l'extermination d'un adversaire complètement submergé.

— Ne sont-ils pas en train de virer ? cria M. Rigby en pointant le doigt sur les zeppelins.

Newkirk déplaça légèrement ses jumelles.

— Oui, ils reviennent vers nous. Et à en juger par la direction de la fumée de leurs moteurs, ils ont le vent dans le dos.

— Bien sûr ! s'exclama Deryn avant de lâcher un juron. Ils attendaient les kappas !



L'ASSAUT DES KAPPAS.

À présent que la mer grouillait de créatures japonaises, le *Léviathan* ne pouvait plus déployer ses chauves-souris à fléchettes. Il ne pourrait pas empêcher les zeppelins, plus petits et plus rapides que lui, de se rapprocher à portée de fusée...

— Bon sang ! dit Deryn.

Ils allaient avoir une vraie bataille, en fin de compte.

QUINZE

— Vite, les gars, aux faucons bombardiers ! cria M. Rigby.

Il ramassa un rouleau de corde et le lança à Deryn, puis partit à l'arrière de l'aéronef. Les deux aspirants le suivirent le plus vite possible, encombrés par la corde.

À mesure qu'ils se rapprochaient de la queue, l'enveloppe s'inclinait sous leurs pieds. Ils dévalèrent la pente, précédé par M. Rigby qui criait aux hommes d'équipage de leur dégager le passage.

Le bosco s'arrêta en dérapage juste au-dessus de la rookerie et récupéra la corde dans les bras des aspirants. Quand il s'agenouilla pour l'attacher, il se toucha les côtes avec une grimace de douleur. Il y avait pris une balle deux mois plus tôt, juste avant que le *Léviathan* ne s'écrase dans les Alpes.

— Vous allez bien, monsieur ? s'inquiéta Deryn.

— Oui, mais je ne vous accompagnerai pas, répondit M. Rigby. (Il leur passa une poignée de mousquetons.) La moitié des faucons sont équipés de filets anti-aéroplanes. Ça ne servira pas à grand-chose contre des zeppelins. Alors, vous allez descendre aider les hommes de la rookerie à les équiper de griffes. Et que ça saute !

— À vos ordres, monsieur, dit Deryn. Moi d'abord !

Elle boucla son harnais à la corde avec trois mousquetons, pivota et courut vers le vide. La grande baleine était étroite à cet endroit, à mi-chemin de la queue, et quelques secondes plus tard Deryn dégringolait en chute libre.

La corde sifflait comme un serpent entre les mousquetons. Ces premiers moments de descente furent fantastiques : Deryn en oublia complètement Tesla, sa boule de fer et ce fichu prince Aleksandar de Hohenberg. Mais bientôt, elle se retourna, resserra ses mousquetons et s'arrêta. Son élan la fit basculer sous le ventre de l'aéronef, où elle tendit une main gantée pour s'accrocher aux cordages.

En descendant le long des câbles vers la rookerie, elle sentit les cils s'agiter furieusement sous ses mains. L'approche des zeppelins rendait

le *Léviathan* nerveux. Comment la grande baleine percevait-elle les dirigeables clankers ? Comme deux congénères ? Ou comme des choses inexplicables, douées d'une allure de bêtes volantes mais étrangement dépourvues de vie ?

— Ne t'en fais pas, grosse bête, lui dit-elle. On va s'occuper d'eux.



Dans la rookerie en effervescence, tous les oiseaux s'égosillaient frénétiquement. Ils donnaient l'impression de sentir qu'une bataille ou une tempête se préparait. Tout en se hissant par la fenêtre arrière, Deryn cria qu'il fallait réarmer les faucons.

— Oui, nous avons reçu l'ordre de la passerelle ! répondit Higgins, le chef de la rookerie. (Il s'efforçait d'ôter son filet anti-aéroplane à un grand rapace malgré ses battements d'ailes.) Nous avons déjà lancé tous les faucons que nous avons en griffes, et nous sommes en train d'équiper les autres !

— Je vais vous donner un coup de main !

Deryn se laissa glisser au bas de l'échelle d'accès. Elle réprima un frisson de nervosité. Elle avait déjà manié des oiseaux de proie, mais seulement un à la fois. Et elle n'avait jamais mis les pieds dans une cage pleine de faucons bombardiers surexcités.

Prenant une grande inspiration, elle ouvrit la porte d'une cage et s'enfonça dans un tourbillon d'ailes. Elle eut du mal à garder les yeux ouverts et à ne pas battre en retraite, mais elle réussit à saisir un faucon et à lui plaquer les ailes contre le corps. Elle s'empressa ensuite de le débarrasser de son harnais et de son filet de soie arachnéenne soigneusement plié. Ses mailles acides auraient fendu les ailes fragiles d'un aéroplane mais n'auraient eu pratiquement aucun effet sur un grand dirigeable.

Elle attrapa un autre oiseau, laissant le soin de fixer les griffes aux hommes de la rookerie. Tous ceux qu'elle croisait portaient de vilaines cicatrices infligées par les serres en acier tranchantes comme des rasoirs. Ce n'était pas dans la fièvre de la bataille qu'elle allait apprendre à maîtriser leur art. Elle en était à son troisième faucon quand elle aperçut Newkirk au travail dans la cage voisine.

De longues minutes plus tard, un premier vol de faucons se trouva équipé et M. Higgins ouvrit une trappe pour le lâcher dans le ciel. Les hommes poussèrent quelques hourras puis se remirent à l'ouvrage. Deryn sentit l'aéronef prendre de la hauteur. Elle se demanda si le commandant était en train de tourner casaque, ou s'il manœuvrait simplement pour protéger les kappas des zeppelins clankers.

Soudain, un gros boum fit trembler le sol sous ses pieds et la frénésie des oiseaux redoubla. Aveuglée par les coups d'ailes, Deryn

parvint à sortir de la cage à tâtons. Elle grimpa jusqu'aux fenêtres de la rookerie et jeta un coup d'œil.

L'un des zeppelins les suivait plusieurs miles en arrière et mille pieds plus bas, entouré d'une nuée de faucons bombardiers occupés à lacérer son enveloppe avec leurs griffes. Un jet de flamme rouge jaillit de sa nacelle vers l'aéronef. La distance était trop grande : la fusée arrondit sa course avant d'avoir atteint le *Léviathan*. Elle explosa sous eux, projetant des traînées de feu dans toutes les directions.

— Elle n'est pas passée loin, celle-là ! cria Deryn aux hommes de la rookerie.

Mais lorsqu'elle se retourna vers la fenêtre, elle écarquilla les yeux.

L'une des traînées de feu crachées par l'explosion montait droit vers la rookerie !

Le débris incandescent modifia sa trajectoire au dernier moment, aspiré par l'hélice du moteur ventral. Il atteignit le moteur et lui arracha une cascade d'étincelles. Le moteur s'arrêta dans un vrombissement, avant de vomir une fumée noire dans le sillage de l'aéronef.

Le zeppelin clanker perdait rapidement de l'altitude à présent ; son enveloppe crevée s'affaissait dans la brise. L'autre zeppelin, qui s'était positionné au-dessus du *Kaiserin Elizabeth*, faisait pleuvoir une grêle de fléchettes sur les kappas.

Le *Léviathan* était hors de portée des deux zeppelins, mais son moteur ventral crachait des flammes et de la fumée. Deryn se tourna vers Newkirk et lui cria :

— Nous sommes touchés ! Je file à l'arrière. Continuez à larguer les oiseaux !

Sans attendre de réponse, elle ouvrit la fenêtre et se pencha au-dessus du vide. Une flèche stabilisatrice reliait la nacelle au moteur, assez large pour qu'on puisse se tenir dessus. Mais elle se trouvait à dix bons yards sous la rookerie. Deryn n'osait pas sauter : si elle ratait la flèche, ce serait la chute libre jusqu'à la mer.

Heureusement, M. Rigby lui avait fait dessiner l'aéronef une centaine de fois et elle se souvint qu'un câble reliait la rookerie à la flèche. Il était fixé juste au-dessus de sa tête, *presque* à sa portée...

Deryn lâcha un juron. Au vu de la fumée qui s'échappait du moteur ventral, l'heure n'était pas à la prudence. Elle se glissa au-dehors et aperçut les barreaux d'une échelle d'accès : un autre casse-cou avait déjà tenté ce coup avant elle !

Deryn saisit le premier barreau et se balança dans le vide. Puis elle se hissa jusqu'au câble et passa les jambes autour ; après quoi, elle n'eut plus qu'à se laisser glisser, en serrant entre ses gants le câble brûlant comme une bouilloire. Un demi-mile plus bas, le zeppelin en pleine dégringolade fit feu encore une fois, mais sa fusée explosa

beaucoup trop bas, projetant une douzaine de fragments incandescents vers la mer.

Les bottes de Deryn cognèrent contre la flèche avec un clang sonore.



INCENDIE EN PLEIN CIEL.

Devant elle, les fenêtres et les trappes de l'habitacle grandes ouvertes vomissaient une fumée âcre. Deryn se faufila à l'intérieur, malgré ses yeux qui lui piquaient.

— Je suis l'aspirant Sharp. Au rapport !

Un ingénieur émergea de la fumée, portant des lunettes de protection et une combinaison de vol maculée de suie.

— Ça va mal, monsieur. Nous avons réclamé une herculéenne. Accrochez-vous à quelque chose !

— Vous avez demandé une... ? commença Deryn, avant de s'interrompre.

Un grondement sourd enflait au-dessus d'eux. Elle leva la tête vers le ventre de la bête volante et vit gonfler les conduits des ballasts.

Elle n'avait encore jamais assisté à une inondation herculéenne. On ne les employait qu'en dernier recours, quand l'aéronef menaçait de s'embraser, car elles étaient bougrement dangereuses en soi.

— Ça va tomber ! cria Deryn en s'enfonçant dans l'habitacle à la recherche d'une prise.

L'ingénieur se dirigea vers une crémaillère où se tenait l'un de ses confrères. Deryn s'agenouilla derrière la turbine principale et se cramponna de son mieux tandis qu'une cascade d'eaux usées se déversait sur eux. Directement issu des entrailles de la baleine, le flot saumâtre brassait les déjections d'une centaine d'espèces différentes. Il grossit, tandis qu'un nuage de vapeur blanchâtre s'élevait du moteur en feu.

L'inondation souleva brièvement Deryn et faillit l'emporter dans le vide par l'une des fenêtres ouvertes. La jeune fille avait de l'eau plein les bottes, le nez et les yeux. Mais elle tint bon, jusqu'à ce que les dernières flammes du moteur s'éteignent et que le flot commence enfin à mollir. Les eaux s'évacuèrent lentement de l'habitacle. Elle n'en eut bientôt plus qu'à la ceinture, puis aux genoux.

L'un des ingénieurs poussa un soupir de soulagement et fit mine de s'avancer vers la masse de rouages noircis.

— Ne lâchez pas ! lui cria Deryn. Nous avons vidé notre ballast arrière !

Il se rattrapa de justesse à l'instant où l'aéronef commençait à piquer du nez. Avec les milliers de litres qu'il venait de lâcher, le *Léviathan* se trouva complètement déséquilibré et engagea une descente brutale.

Le reste des eaux bouillonna autour des chevilles de Deryn avant de s'écouler par la trappe avant. Elle entendit grincer les cordages au-dessus de sa tête, signe que la bête se cabrait pour tenter de freiner sa descente. Mais le hublot le plus proche lui montra la mer scintillante qui se rapprochait à toute vitesse.

Puis retentirent des rugissements féroces, pareils à ceux de deux ours de guerre : les moteurs clankers venaient d'enclencher la marche arrière. L'aéronef entier se mit à trembler et ralentit sa chute. Il continua à pencher un moment, le temps que ses pompes redistribuent les eaux usées en direction de l'arrière. Enfin, progressivement, le sol de l'habitacle se redressa.

Un lézard passa la tête par un tube de communication et déclara, avec la voix du commandant :

— Moteur ventral, les secours sont en route. Au rapport d'avaries, s'il vous plaît.

Les deux ingénieurs dévisagèrent Deryn, sans doute un peu nerveux à l'idée qu'ils avaient failli précipiter l'aéronef dans la mer.



UNE INONDATION HERCULÉENNE.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Aspirant Sharp, monsieur, tout juste arrivé de la rookerie. Le feu s'était déclaré dans l'habitable et les ingénieurs ont dû réclamer une herculéenne. L'incendie est maîtrisé, mais, à en juger par les apparences, nous ne vous fournirons aucune puissance avant un moment. Fin du message.

Le lézard cligna des paupières, puis détala. Deryn se tourna vers les hommes. Elle allait rester là jusqu'à la fin de la bataille, semblait-il.

— Ne prenez pas cet air penaud, leur dit-elle. Vous avez peut-être bien sauvé l'aéronef. Mais si vous tenez vraiment à être des héros, occupez-vous plutôt de faire repartir ce moteur !

SEIZE

— À tribord, toute ! ordonna le commandant, et le pilote fit tourner la barre.

Le *Léviathan* vira de bord. Le pont s'inclina sous les pieds d'Alek, sans commune mesure toutefois avec leur plongeon vertigineux quelques instants plus tôt. La mer avait empli les fenêtres avant de la passerelle, et M. Tesla et lui avaient glissé avec leurs souliers vernis. Une fois de plus, Alek avait envié les bottines à semelles antidérapantes de l'équipage. Bovril se cramponnait encore à son épaule, rendu muet par la peur.

Le zeppelin qui avait tiré sur le *Léviathan* apparut sous eux, continuant sa chute. Une nuée de faucons bombardiers avaient crevé son enveloppe en mille endroits jusqu'à la vider de son hydrogène. L'aéronef allemand se posa sur la mer comme une plume sur un étang. Quand l'ombre du *Léviathan* passa sur lui, deux canots de sauvetage en grosse toile émergèrent de sous sa membrane flasque.

Une vision effroyable traversa l'esprit d'Alek.

— Les kappas ne risquent-ils pas d'attaquer ces canots ?

Le Dr Barlow secoua la tête.

— Non, à moins que le sous-marin n'envoie une deuxième onde de choc.

— Et puis, nous sommes près de la côte, ajouta le Dr Busk. Ces hommes devraient s'en tirer sans dommages. Ils en seront quittes pour ramer un peu !

— Quittes pour ramer un peu, répéta le loris du Dr Barlow depuis le plafond, avec un petit gloussement.

Bovril leva la tête et imita son congénère, relâchant un peu sa prise sur l'épaule d'Alek.

— Les autres ont moins de chance, observa M. Tesla, le regard fixé sur le *Kaiserin Elizabeth* au loin.

Le bâtiment autrichien ressemblait à un vaisseau fantôme. Ses ponts couverts de sang étaient hérissés de fléchettes et les kappas y rôdaient

en liberté, à la recherche de proies. Si des membres de l'équipage avaient survécu, ils devaient être cachés en bas, derrière des portes en acier.

Le deuxième zeppelin repassa au-dessus du navire et lâcha une dernière cascade de fléchettes sur les kappas. Mais les faucons bombardiers s'attaquèrent bientôt à son enveloppe fragile. L'aéronef allemand lança ses moteurs et commença à s'éloigner.

— Allons-nous les poursuivre ? demanda Alek.

— Je doute que nous nous donnions cette peine, répondit le Dr Busk avant de se tourner vers Tesla. Vous conduire au Japon est plus important que cette petite démonstration.

Alek soupira discrètement. Comme le comte Volger l'avait deviné, ce long voyage n'avait été qu'une démonstration de force. L'Amirauté voulait prouver que la capacité aérienne britannique était globale, et que la Grande Guerre était un conflit entre puissances européennes, non entre des empires asiatiques récents.

À présent qu'il avait montré l'Union Jack, le *Léviathan* pouvait repartir et mettre le cap sur Tokyo, puis sur l'Amérique, avec l'accord de l'Amirauté.

— Je suppose que ces créatures ne connaissent pas le drapeau blanc ? dit Tesla.

— Le sous-marin va les rappeler, répondit le Dr Barlow. Par un moyen que les Japonais tiennent secret, naturellement.

— Eh oui ! Il ne s'agirait pas que l'ennemi découvre comment rendre ces créatures pacifiques, n'est-ce pas ? fit le Dr Busk en scrutant la mer à la longue-vue. Je parie qu'ils se servent du son. Un son inaudible pour l'oreille humaine, comme celui qu'on utilise avec un chien.

— Un chien sacrément enragé, murmura M. Tesla.

— Enragé, répéta Bovril d'un ton grave.

Alek ne put s'empêcher d'acquiescer de la tête. Il avait vu toutes sortes de créatures darwinistes au combat, mais aucune aussi épouvantable que ces kappas. Ils avaient jailli de l'eau si vite ; on aurait dit des monstres de cauchemar.

En un sens, c'était un soulagement de voir M. Tesla affecté à ce point par la scène. Si le massacre de ces marins autrichiens le bouleversait, il y réfléchirait sûrement à deux fois avant d'utiliser son arme contre une ville sans défense.

— Notez que le navire n'a subi aucun dommage, remarqua le Dr Busk. La marine japonaise va pouvoir le récupérer, comme elle l'a fait pour la flotte russe voilà dix ans. Une victoire des plus efficaces.

Alek fronça les sourcils.

— Les Japonais sauront manœuvrer un navire clanker ?

— Ils sont à l'aise avec les deux technologies, expliqua le Dr Barlow.

Le commodore Perry, un Américain, les a initiés à la mécanique il y a environ soixante ans. Il a bien failli en faire des clankers.

— Heureusement que nous avons pu y mettre le holà, pas vrai ? fit le Dr Busk. Il aurait été ennuyeux que ces gaillards-là se retrouvent dans l'autre camp.

M. Tesla parut sur le point de lâcher une remarque désobligeante, mais se contenta de s'éclaircir la gorge.

— Votre moteur endommagé, est-il électrique ?

— Comme tous les moteurs du *Léviathan*, répondit le Dr Busk, avant de s'incliner devant Alek. À l'exception des deux que Son Altesse a eu la bonté de nous céder.

— Vous n'êtes donc pas totalement hostiles aux machines, remarqua l'inventeur. Peut-être pourrais-je me rendre utile.

— Permettez-moi de vous conduire, proposa Alek, qui avait eu l'occasion d'explorer les habitacles de chaque moteur au cours de ses deux jours de bouderie. L'accès est un peu délicat, mais je connais le chemin.

— Merci, prince, dit le Dr Busk avec une courbette. Vous serez heureux de constater que nous utilisons votre principe du courant alternatif, monsieur Tesla. Un concept remarquablement ingénieux.

— Vous êtes trop aimable.

M. Tesla s'inclina devant les deux savants puis quitta la passerelle avec Alek et le suivit vers l'arrière de la nacelle.

En chemin, Bovril s'agita sur l'épaule d'Alek.

— Un peu délicat, lui souffla-t-il à l'oreille.



Même en pleine bataille, la flèche qui reliait la nacelle à l'habitacle du moteur ventral restait inoccupée. L'intérieur était particulièrement exigü, car elle était conçue pour stabiliser l'aéronef plus que pour permettre le passage, et M. Tesla dut plier sa haute silhouette pour s'y glisser.

— Quelle affaire effroyable, commenta Alek lorsqu'ils ne furent plus que tous les deux.

— La guerre est toujours effroyable, qu'elle soit menée par des machines ou par des créatures, déclara Tesla. (Il s'arrêta pour regarder un lézard messenger détalé au plafond.) Au moins les machines sont-elles insensibles à la douleur.

Alek hocha la tête.

— Même cette grande bête volante possède une certaine sensibilité, ce qui est parfois une bonne chose. Elle a battu en retraite devant l'un de vos canons avant que les officiers du bord n'en donnent l'ordre.

— Commode, je suppose, reconnut Tesla. Mais le massacre

d'animaux a toujours un effet déplorable sur la moralité.

Alek se souvint d'un argument soulevé par Deryn à Istanbul.

— Je croyais que vous mangiez de la viande, monsieur Tesla ?

— Petite faiblesse personnelle... un jour, je renoncerais à cette pratique barbare.

— Vous avez pourtant sacrifié votre bête volante, en Sibérie.

— Non sans raison, rappela Tesla en tapotant le sol avec sa canne. Je ne supportais plus d'entendre les hurlements de ces pauvres ours en train de mourir de faim. J'ai simplement laissé la nature suivre son cours.

Bovril murmura sur l'épaule d'Alek. Le loris se montrait toujours discret en présence de Tesla, comme s'il était intimidé. Ou peut-être l'écoutait-il avec attention.

Alek ne savait que penser des propos de l'inventeur. Peut-être était-ce le bon sens, de sacrifier une créature pour en sauver beaucoup. Mais si Tesla appliquait la même logique pour mettre fin à la guerre ?

Alors qu'ils approchaient du moteur ventral, le sol de la flèche devint humide, poisseux, et Alek flaira une odeur saumâtre. Un fracas d'outils s'échappait d'une trappe ouverte devant eux.

— Ohé ? lança Alek.

Une silhouette en combinaison de vol crasseuse apparut, trempée et puante. Quand elle les salua bien droit, Alek la reconnut avec stupéfaction.

— *Monsieur Sharp* ! s'exclama Bovril, et il se pencha vers elle.

Naturellement. On pouvait toujours compter sur Deryn Sharp pour se retrouver au cœur de l'action à bord du *Léviathan*.

Alek lui rendit son salut avec raideur.

— Monsieur Tesla, vous connaissez déjà l'aspirant Sharp, je crois ?

— Il a eu la bonté de descendre me chercher en Sibérie, répondit l'inventeur. Ce sont... des plumes ?

Deryn baissa les yeux sur sa combinaison de vol. On voyait effectivement quelques plumes collées dans le cambouis.

Elle en chassa une d'un revers de main et claqua les talons, comme si elle se trouvait à un bal officiel et non dans une salle des machines puante et dégoulinante.

— Je me suis occupé des faucons bombardiers. C'est bien aimable à vous de nous rendre visite, monsieur Tesla.

L'inventeur agita sa canne.

— Je ne viens pas en visiteur, mais pour vous aider. Ce moteur est basé sur l'une de mes créations, voyez-vous.

— Que s'est-il passé ici, exactement ? voulut savoir Alek.

— Les hélices ont aspiré un éclat de fusée, expliqua Deryn en évitant le regard d'Alek. Un incendie s'est déclaré, si bien que les ingénieurs ont réclamé une inondation herculéenne. Attention où vous

mettez les pieds, s'il vous plaît.

À l'intérieur de l'habitacle régnait la même puanteur que dans les entrailles de l'aéronef. Le sol était couvert de boue, les machines noircies par le feu. Les ingénieurs interrompirent leur travail pour dévisager Tesla avec de grands yeux.

— Une inondation herculéenne ? répéta l'inventeur. Comme dans les Sept Travaux ?

Devant l'air perplexe de Deryn, Alek intervint :

— Ils ont sans doute vidé le ballast arrière sur l'habitacle. D'où le plongeon brutal qui nous a fait glisser à travers la passerelle.

Tesla décolla un pied pour examiner sa semelle poisseuse.

— Ingénieux et antihygiénique à la fois, comme si souvent avec la technologie darwiniste.

Deryn se raidit un peu, mais garda une voix égale.

— Vous dites que vous avez inventé ce moteur, monsieur ?

— J'ai établi les principes du courant alternatif, répondit Tesla en touchant la machine avec sa canne. C'est bien moins dangereux à bord d'un aéronef.

Alek hocha la tête. Lors de sa visite de l'habitacle quelques jours plus tôt, il avait remarqué qu'un moteur électrique ne produisait ni fumée, ni étincelles, ni quasiment aucun bruit.

— Courant alternatif, répéta joyeusement Bovril.

— Vous n'avez pourtant pas de chaudière à bord, s'étonna Tesla. D'où sortez-vous l'électricité ?

— De ces cellules d'alimentation, dit Deryn. (Elle indiqua une série de petits tonnelets métalliques.) C'est l'hydrogène produit par les bestioles dans les entrailles de la baleine.

— Une batterie biologique ! s'exclama M. Tesla. Cela ne doit pas dégager beaucoup de puissance.

— Ce serait inutile, monsieur, fit Deryn avec un geste en direction des hublots de l'habitacle. Les aéronefs darwinistes sont propulsés pour l'essentiel par les cils – ces minuscules filaments qu'on voit sur les flancs. Les moteurs servent uniquement à nous donner une poussée dans la bonne direction. La bête volante s'occupe du reste.

— Mais le *Léviathan* est spécial. Il possède également deux moteurs clankers, ajouta Alek. Il vous conduira à New York plus vite que n'importe quel autre engin.

— Excellent, approuva M. Tesla. (Il ôta son veston.) Eh bien, mettons-nous au travail. Plus nous aurons de moteurs, mieux ce sera !



Pendant qu'il travaillait, M. Tesla s'étendit à loisir sur toute une variété de sujets – de la paix mondiale à sa fascination pour le chiffre

trois –, mais Alek avait un peu de mal à le suivre. Maître Klopp ne lui avait pas appris grand-chose des moteurs électriques, pas assez puissants pour faire fonctionner un mécanopode.

Dans un premier temps, Alek essaya bien d'aider Tesla en lui passant ses outils mais les ingénieurs se bousculèrent bientôt pour lui disputer cet honneur. À l'instar de Bovril, ils semblaient suspendus à la moindre parole du grand homme. Alek se retrouva réduit au rang de gaspillage d'hydrogène, comme d'habitude.

Puis il s'aperçut que Deryn était sortie sur la flèche stabilisatrice. Bien sûr, il avait passé les derniers jours à l'éviter. C'était toutefois puéril de faire semblant de ne pas se connaître. Leur brouille soudaine risquait d'éveiller les soupçons du Dr Barlow, et Alek n'avait aucune envie que Deryn soit découverte à cause de lui.

Il prit une grande inspiration et sortit la rejoindre.

— Bonjour, Dylan.

— Bonjour, mon prince.

Deryn ne leva pas les yeux. Elle fixait la mer en contrebas. Le vent soulevait à peine ses cheveux poisseux.

Pendant un moment, Alek se demanda si elle était contrariée à l'idée de se montrer à lui couverte de boue.

Non, c'était absurde. Ce genre de préoccupation était bonne pour les filles ordinaires, pas pour Deryn.

— M. Tesla devrait vous réparer votre moteur en un tournemain, déclara-t-il.

— Oui, c'est un foutu génie. Vous devriez entendre comment les ingénieurs en parlent. (Elle se tourna vers l'arrière.) Et il semble en faveur auprès du commandant, également.

— Que voulez-vous dire ?

Deryn indiqua le soleil qui scintillait dans le sillage de l'aéronef.

— Nous naviguons plein est. Nous serons à Tokyo demain.

— Bien sûr, fit Alek. Maintenant que nous avons donné un coup de main à la marine japonaise, nous pouvons partir : l'honneur de la Grande-Bretagne est sauf.

— La savante a dit la même chose, mais j'ai cru que c'était des paroles en l'air !

— Le Dr Barlow ne parle jamais pour ne rien dire. Votre Amiraauté ne pouvait pas permettre la chute de Ts'ing-tao sans une intervention britannique, parce que les Japonais ne sont pas assez... (il écarta les mains, à la recherche du mot juste) européens. Il n'aurait pas été convenable qu'ils battent les Allemands sans notre aide.

Pour la première fois, Deryn dévisagea Alek bien en face.

— Vous affirmez que nous sommes allés jusqu'au bout du monde uniquement pour plastronner ? C'est la pire baliverne que j'aie jamais entendue !



UNE GRANDE LESSIVE.

— Baliverne, répéta Bovril, avant de bondir sur la main-courante. Alek haussa les épaules.

— Pas uniquement. Il y avait un autre objectif plus élevé, semble-t-il. À présent nous sommes en mesure d'aider M. Tesla à arrêter cette guerre.

Deryn lui adressa le regard exaspéré qu'elle prenait chaque fois qu'il mentionnait sa destinée.

— Allez-vous encore me frapper ? s'inquiéta Alek. Parce que si oui, je préfère me cramponner. Nous sommes rudement haut.

Un petit sourire joua sur les lèvres de Deryn, sans que ses yeux s'adoucissent.

— Vous êtes plutôt forte, reconnut Alek.

— Oui, et aussi plus grande que vous.

Alek leva les yeux au ciel.

— Écoutez, Deryn...

— Mieux vaut ne pas prendre l'habitude de m'appeler comme ça.

— Peut-être pas. Mais je vous ai donné un faux nom pendant si longtemps que j'ai le sentiment de devoir me rattraper.

— Ce n'est pas votre faute si j'ai deux noms.

Alek regarda les eaux qui filaient sous eux.

— À qui la faute, dans ce cas ? Enfin, même Volger vous considère comme un bon soldat, et vous êtes obligée de dissimuler qui vous êtes ?

— C'est ainsi. Ce n'est la faute de personne.

— Ou bien celle de tout le monde, Deryn.

— Deryn Sharp, lança Bovril.

Ils fixèrent avec horreur le loris perspicace.

— Splendide, dit Deryn. Nom d'un chien, voilà que même la bestiole s'y met, grâce à vous !

— Je suis désolé, s'excusa Alek. Je n'avais pas pensé que...

Elle lui ferma la bouche avec la main. Il sentit une odeur de saumure et de cambouis au creux de sa paume, puis remarqua le lézard messenger qui venait vers eux sous le ventre de l'aéronef. Deryn ôta sa main et fit signe à Alek de se taire.

Le lézard s'exprima avec la voix du Dr Barlow :

— Monsieur Sharp, demain après-midi vous m'accompagnerez pour la rencontre de M. Tesla avec l'ambassadeur. Je crois me souvenir malheureusement que vous n'avez pas d'uniforme d'apparat. Il nous faudra remédier à cela à notre arrivée à Tokyo.

Deryn lâcha un juron, et Alek se souvint que son seul uniforme d'apparat n'avait pas survécu à l'assaut contre le *Dauntless*. Le faire remplacer chez un tailleur serait déjà suffisamment délicat sans la présence de la savante.

— Hum, c'est que... heu..., bredouilla Deryn, je vais devoir...

— Docteur Barlow, intervint Alek, c'est le prince Aleksandar qui vous parle. Je sais que vous tenez à ce que Dylan paraisse à son avantage, mais l'élégance masculine n'est pas vraiment votre domaine d'expertise. Je me ferai un plaisir de l'accompagner. Fin du message.

La créature attendit un moment, puis cligna des paupières et repartit.

Deryn dévisagea longuement Alek avant de secouer la tête.

— Vous êtes aussi ridicules l'un que l'autre. Je n'ai besoin de personne pour me choisir mes habits.

— Bien sûr que non. (Alek tira sur sa manche élimée.) Mais j'aurais besoin d'une petite visite chez le tailleur moi aussi.

— C'est vrai ; vous avez l'air de moins en moins princier, reconnut Deryn, qui se redressa avec un soupir. Eh bien, le devoir m'attend. Je vous reverrai à Tokyo, je suppose.

— Je le suppose aussi.

Il lui sourit.

Deryn retourna dans l'habitable du moteur pour crier aux ingénieurs de laisser M. Tesla un peu tranquille. Alek resta seul sur la flèche, à contempler la mer et à s'interroger sur ce qu'il ressentait.

Quel que soit son nom, son amie lui avait manqué ces derniers jours. Grandement.

— Une petite visite chez le tailleur, dit Bovril d'un air songeur. Fin du message.

DIX-SEPT

Alek changea de veste. Il fronça les sourcils devant son reflet dans le miroir. Son uniforme de la garde des Habsbourg était aussi élimé que les autres, brillant aux coudes, et il lui manquait deux boutons. Avait-il vraiment passé les dernières semaines dans une tenue aussi miteuse ?

— Cela ne me semble pas une bonne idée, observa le comte Volger.

Alek redressa ses épaulettes garnies de franges.

— Je dois impressionner l'ambassadeur, et je doute que les tailleurs de Tokyo soient hors de prix.

— Je ne parlais pas d'argent, Alek. Vous êtes pratiquement sans le sou de toute façon.

Le comte jeta un coup d'œil par la fenêtre. L'une des tours de Tokyo s'approchait dangereusement de la nacelle.

— Je parlais de la fille.

Alek ramassa la veste de pilotage en soie qu'il avait portée la nuit de la révolution ottomane.

— Elle s'appelle Deryn.

— Peu importe, vous aviez au moins réussi à échapper à son influence. Pourquoi risquer de la traîner comme un fil à la patte ?

— Deryn n'est pas un fil à la patte, répliqua Alek en enfilant la veste. C'est une amie, et une alliée précieuse.

— Précieuse ? Sa seule utilité est de nous avoir débarrassés de ce loris.

Alek l'ignora. Deryn était passée dans sa cabine la veille au soir pour lui « emprunter » Bovril. Alek regrettait de ne plus sentir le poids de la créature sur son épaule et de ne plus l'entendre lui murmurer à l'oreille. Le loris perspicace lui avait procuré du réconfort quand tous les autres l'avaient trahi.

— Vous ne pouvez pas lui faire confiance, insista Volger.

— À vous non plus, comte. Et Deryn, au moins, me tient au courant de ce que pensent les officiers du *Léviathan*.

— Bah ! C'est Tesla qui pense à leur place, désormais. Imaginez un peu : essayer de réquisitionner l'aéronef pour se faire conduire en Amérique ! C'est de la folie de croire que l'Amirauté donnera son accord.

Alek haussa les sourcils.

— C'était mon idée, vous savez ?

— Ah, naturellement. (Volger se leva de son bureau avec un soupir et marcha jusqu'à sa malle.) Il s'agit d'une rencontre diplomatique, et non d'un bal costumé.

Alek ôta sa veste de pilotage ottomane.

— Peut-être sera-ce un peu trop coloré pour un ambassadeur britannique.

— Vous prenez un risque, en vous fiant à Tesla, reprit Volger.

— Il désire la paix, et il a le pouvoir de l'imposer.

— Espérons-le, Votre Altesse Sérénissime. Parce que si vous le soutenez publiquement et qu'on découvre qu'il est fou, vous serez la risée du monde entier. Croyez-vous que le peuple d'Autriche-Hongrie voudra d'un jeune imbécile pour empereur ?

Le regard noir d'Alek glissa sans dommage sur Volger, occupé à fouiller dans sa malle. Le comte en sortit une tunique bleu foncé avec un col rouge.

— Mon uniforme de cavalerie des Habsbourg.

— Me considérez-vous comme un imbécile ? demanda Alek.

— Je pense que vous essayez d'agir au mieux. Mais bien faire n'est jamais facile, et aucune arme n'a jamais mis fin à un conflit. (Le comte Volger lui remit sa tunique de cavalerie.) Enfin, qui sait ? le grand inventeur pourra peut-être changer cela.

— Et dire que vous vouliez l'assassiner.

Alek enfila la tunique. Les manches étaient trop longues, naturellement, mais un tailleur compétent saurait y remédier.

— Ou bien n'était-ce qu'une menace en l'air pour m'arracher à ma mélancolie ?

Le comte sourit.

— Disons que j'ai fait d'une pierre deux coups.



Les rues de Tokyo grouillaient de trams à vapeur, de piétons et de bêtes de somme. Le soleil matinal coiffait les bâtiments mais les guirlandes de lampions en papier brillaient encore. Chaque lampion était bourré d'insectes qui tournoyaient comme une poignée d'étoiles.

Alek s'était toujours senti mal à l'aise dans la foule, et ici, à Tokyo, il avait la sensation désagréable d'attirer tous les regards. On ne voyait presque pas d'autres Européens à l'exception des deux soldats

d'infanterie de marine qui l'escortaient. Bon nombre de Japonais étaient habillés à l'occidentale, mais les femmes portaient plutôt de longues robes teintes de motifs indigo ou écarlates, avec de larges ceintures en soie rassemblées en gros nœud au bas du dos. Alek tenta de se représenter Deryn vêtue de cette façon et échoua complètement.

Les deux technologies se mêlaient de façon plus harmonieuse qu'il ne s'y était attendu. La plupart des véhicules crachaient des nuages de vapeur mais les plus chargés étaient tractés par des bovinesques. Ils croisèrent aussi quelques pousse-pousse tirés par des mécanopodes diesel ; les autres étaient attelés à des créatures écailleuses trapues qui rappelaient fâcheusement les kappas. Des lignes de télégraphe zébraient le ciel au-dessus de leur tête, mais on y voyait également une multitude de lézards messagers, et, plus haut, des aigles porteurs de courrier.

— Sommes-nous déjà perdus ? demanda Deryn.

— Perdus, déclara Bovril depuis son épaule, avant de se remettre à baragouiner en japonais.

Alek soupira et déplia le plan du Dr Barlow pour la vingtième fois depuis qu'ils avaient quitté la base. C'était exaspérant de ne pas pouvoir lire les panneaux. De plus, les adresses s'organisaient différemment, au Japon. Au lieu de se suivre normalement le long des rues, les numéros se distribuaient dans le sens des aiguilles d'une montre autour de chaque pâté de maisons. De la folie pure.

D'après un scientifique local ami du Dr Barlow, une rue entière de tailleurs à l'européenne se dissimulait quelque part au milieu de ce chaos.

— Je crois que nous ne sommes plus très loin. Croyez-vous que ces deux-là puissent nous aider ?

Deryn jeta un coup d'œil aux soldats qui les suivaient comme leur ombre.

— Ils sont là uniquement pour vous empêcher de vous échapper.

— Ce n'est pas nécessaire. Je me sens très bien à bord du *Léviathan* désormais.

Deryn ricana.

— Oui, grâce à votre nouvel ami le savant.

— C'est un génie et il cherche à stopper cette guerre.

— Il est complètement siphonné, oui. Le Dr Barlow soutient que son histoire de Goliath est ridicule !

— Siphonné, répéta Bovril en gloussant.

— Rien d'étonnant à ce qu'elle dise cela, rétorqua Alek. M. Tesla est un scientifique clanker, et elle une darwiniste. Une Darwin, qui plus est ! Ce sont des ennemis naturels.

L'attention de Deryn fut détournée par un stand de nourriture qui passait lentement. L'installation entière était tractée, avec ses clients,

par un mécanopode bipède à la silhouette trapue. L'un des cuisiniers tranchait des plaques de pâte en nouilles fines ; les autres hachaient des champignons, des poissons et des anguilles. Des senteurs de blé noir et de crevette s'élevaient des chaudrons mis à bouillir, mêlées à une forte odeur de petits légumes au vinaigre.





— Il faudra que je goûte ça un peu plus tard, marmonna Deryn.

— Il faudra, confirma Bovril.

Alek sourit. Il avait appris à Istanbul que Deryn se laissait toujours distraire d'une dispute par la nourriture. Mais elle n'en avait pas encore fini.

— Auriez-vous oublié ce que j'ai trouvé dans la cabine de M. Tesla ?

— Une pierre, répondit Alek.

— Si ce n'était qu'une pierre, pourquoi l'a-t-il rapportée à bord ?

— C'est un scientifique. Ils raffolent des pierres. Le Dr Barlow n'a donc pas pu l'identifier ?

Deryn secoua la tête.

— Pas avec certitude. Tout ça reste extrêmement louche. Les armes de M. Tesla fonctionnent à l'électricité, alors que ce... cet objet ressemblait à un boulet de canon.

— Ce n'est pas un boulet de canon qui aurait pu ravager la moitié de la Sibérie, monsieur Sharp.

— *Monsieur Sharp* ! répéta Bovril.

— Je ferais mieux de lui poser directement la question, poursuivit Alek, avant de renifler. Quoique... il se demandera peut-être ce que vous fabriquiez sous son lit en pleine nuit.

— Laissez tomber. S'il apprend que nous avons fouillé sa cabine, il n'aura plus confiance en vous.

Alek eut un haussement d'épaules. Comme si Deryn pouvait lui offrir des conseils en matière de confiance et d'amitié !

— Une fois à New York, quand il aura dévoilé Goliath au monde entier, je suis sûr que tous ces petits détails s'éclairciront.

— Vous croyez vraiment que l'Amirauté va nous autoriser à continuer jusqu'en Amérique ?

— M. Tesla sait se montrer très convaincant, dit Alek. Et puis, c'est mon destin.

— Ah oui, fit Deryn avec un ricanement. Votre destin. Et...

Bovril l'interrompt :

— Une petite visite chez le tailleur !

— La bestiole a raison, approuva Deryn. (Elle regardait derrière Alek.) Dans l'immédiat, votre destin consiste à vous offrir une meilleure tenue.

Alek se retourna. Une machine arachnéenne hérissée de bobines de fil ronronnait sous l'auvent d'une boutique. Et sur l'enseigne couverte d'idéogrammes japonais, quelques mots en caractères romains s'étaient glissés : BIENVENUE CHEZ LES TAILLEURS SHIBASAKI.

Alek replia son plan.

— Je m'en contenterai pour l'instant.



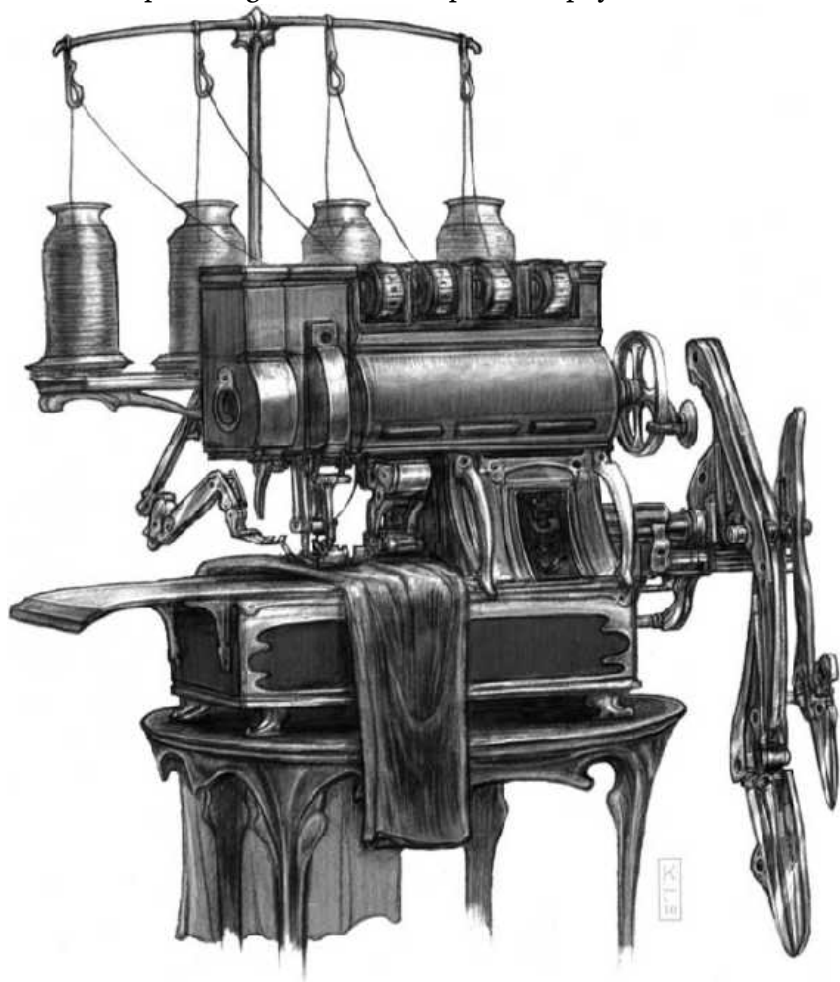
— *Irasshai*, lança une voix quand Alek s'avança sous l'auvent.

Deux hommes se tenaient derrière les machines à coudre, l'un dans une robe en coton blanc imprimée d'un motif floral et l'autre vêtu d'un costume à l'européenne.

— Bonjour, messieurs, leur dit l'homme en robe dans un anglais irréprochable.

Alek et Deryn lui retournèrent sa courbette.

— Nous venons d'arriver ici, messieurs, expliqua lentement Alek. Nous n'avons pas d'argent mais nous pouvons payer en or.



L'homme parut gêné par cette approche directe. Alek s'inclina et lui tendit l'uniforme de Volger.

— Pourriez-vous adapter cette tenue à ma taille ? L'autre tailleur prit la veste par les épaules et la fit claquer.

— Bien sûr.

— Et mon ami aurait besoin d'une chemise d'uniforme britannique, pour cet après-midi.

— Nous avons plusieurs chemises destinées à une clientèle britannique, il nous suffira de procéder à quelques retouches, dit l'homme avant de se tourner vers Deryn. Puis-je prendre vos mesures, monsieur ?

Elle jeta un coup d'œil aux soldats d'infanterie de marine qui les attendaient dehors, assez près pour entendre la moindre exclamation de surprise.

— Je crains que non, dit Alek. Il... souffre d'un problème de peau. Peut-être pourriez-vous prendre les miennes, quitte à les modifier un peu.

Le tailleur fronça les sourcils.

— Mais vous êtes plus petit, monsieur.

— Pas tant que cela, protesta Alek.

Bovril gloussa.

Le tailleur s'inclina avec grâce, puis tendit une longueur de ficelle entre ses mains. Alek ôta sa veste et se retourna en écartant les bras.

Deryn se recula pour observer la scène, affichant son premier sourire depuis des jours.



Après avoir pris toutes les mesures nécessaires, les tailleurs demandèrent à Alek et à Deryn de repasser dans deux heures. Deryn partit aussitôt en direction du stand de nourriture mobile qu'ils avaient croisé, et bientôt, ils se retrouvèrent assis sur un banc face aux cuisiniers, côte à côte avec les autres clients. Les soldats d'infanterie de marine suivaient le stand sans les quitter des yeux.

Une douzaine de casseroles de nouilles bouillaient sur la chaudière, laquelle brûlait une huile d'arachide fabriquée. Ce combustible dégageait une odeur douceâtre qui venait se mêler à celle des tranches de saumon à l'orange, de la sauce vinaigrée dans de petits bols, et des minuscules poissons séchés enroulés en demi-lunes.

Quand Deryn passa commande en se faisant comprendre par gestes, Alek se rendit compte qu'il mourait de faim. Il observa les autres clients manger au moyen de baguettes. Il aurait dû prendre des couverts dans la cuisine du *Léviathan*.

— Vous m'écoutez ? s'exclama Deryn. La réunion a été déplacée à l'Imperial Hotel.

— Pourquoi un hôtel ?

— Parce qu'il possède un foutu théâtre ! Apparemment, l'ambassadeur tient à faire savoir au monde entier que le grand Nikola

Tesla a changé de camp. (Deryn examina ses baguettes.) Il pense peut-être que les clankers vont trembler rien qu'en l'apprenant.

— Espérons-le, dit Alek.

On leur remit deux bols de nouilles recouvertes d'un bouillon épais, d'une cuillerée de pâte blanche et de minuscules boules orange translucides, qui ressemblaient à des rubis. Bovril eut droit à une soucoupe de saumon cru.

Alors que le loris mangeait avec appétit, Alek fixa le contenu de son bol.

— Que nous avez-vous commandé ?

— Aucune idée, avoua Deryn en attrapant une cuillère en bois. Ça m'avait l'air bon, je l'ai pointé du doigt.

Alek prit ses baguettes et s'efforça d'attraper l'une des petites sphères orange. La première éclata, mais il parvint à porter la deuxième à sa bouche. Elle creva entre ses dents, révélant un goût de poisson salé.

— Cela ressemble à du caviar géant.

— Du caviar ? répéta Deryn. Qu'est-ce que c'est ?

— Des œufs de poisson.

Elle fronça les sourcils tout en continuant à engloutir sa soupe.

Alek goûta la substance blanche, qui s'avéra être une mousse de radis en saumure hachés menu. On y trouvait aussi des tranches d'un fruit nacré, aussi acide que le citron. Il fit tourner ses baguettes dans son bol pour brasser les saveurs de radis, d'agrumes et d'œufs de poisson avec les grosses nouilles au blé noir.

Tandis qu'il mangeait, Alek put enfin prendre le temps de découvrir la ville. Les toits de Tokyo s'incurvaient et moutonnaient comme des vagues de tuiles en terre cuite. Des arbres miniatures en pot ornaient les fenêtres ; leurs silhouettes noueuses rappelaient la calligraphie des enseignes. Des voûtes de plantes grimpantes recouvraient le sol de pétales roses, et on voyait des lampions en papier partout, qui se balançaient doucement dans le vent.

— C'est assez beau, malgré tout, convint Alek.

— Malgré quoi ?

— Malgré le fait que c'est la même culture qui a fabriqué ces abominables kappas.

— Moins abominables qu'un obus au phosphore, si vous voulez mon avis.

Alek haussa les épaules. Il ne se sentait pas d'humeur à reprendre la discussion qu'il avait déjà eue avec Tesla.

— Vous avez raison. Tuer est toujours horrible, quels que soient les moyens employés. C'est bien pour cela qu'il faut mettre un terme à cette guerre.

— Vous n'avez pas à porter ça sur vos épaules, Alek. La mort de vos

parents a peut-être mis le feu aux poudres, mais le monde ne demandait qu'à s'embraser, avec ses machines de guerre et ses bêtes d'assaut ! (Elle contempla son bol et entortilla ses nouilles autour de ses baguettes.) La guerre aurait éclaté d'une manière ou d'une autre.

— Il n'empêche que ma famille en est directement responsable.

— Ce n'est pas l'allumette qui fait la maison de paille, Alek.

— Joliment tourné. Mais je sais ce qu'il me reste à faire.

Alek n'avait plus que du bouillon au fond de son bol. Voyant que leurs voisins n'hésitaient pas à boire à même le récipient, il prit le sien à deux mains.

Deryn le regarda boire, puis demanda simplement :

— Et si vous n'êtes pas en mesure d'arrêter le conflit ?

— Vous avez vu ce que nous avons réussi à Istanbul. Notre révolution les a tenus à l'écart de la guerre !

— C'était *leur* révolution, Alek. Nous n'avons fait que donner un coup de main.

— Naturellement, mais M. Tesla peut accomplir tellement plus. Si le destin m'a conduit jusqu'en Sibérie pour le rencontrer, c'est que son plan fonctionne forcément !

Deryn soupira.

— Et si le destin s'en moquait ?

— Pourquoi refusez-vous d'admettre que c'est la Providence qui a guidé chacun de mes pas jusqu'ici ? (Alek se mit à compter sur ses doigts.) Mon père m'avait préparé un refuge dans les Alpes dans la vallée même où s'est écrasé le *Léviathan* ! Ensuite, après mon évasion, j'ai regagné votre bord, alors que vous étiez en route pour le siège de Ts'ing-tao. Et cela m'a conduit au cœur de la Sibérie à temps pour rencontrer Tesla. Tout cela ne peut pas être l'effet du hasard !

Deryn ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa, et sourit lentement.

— Alors, vous devez croire que nous sommes faits pour être ensemble.

Alek cligna des paupières.

— Pardon ?

— Je vous ai raconté comment je m'étais retrouvée à bord du *Léviathan*. Si cette saleté de tempête ne m'avait pas emportée à l'autre bout de la Grande-Bretagne, je servais à bord du *Minotaure* avec Jaspert. Et je ne vous aurais jamais connu.

— Non, je suppose que non.

— Et lors de notre atterrissage forcé, quand vous êtes venu nous aider sur vos raquettes ridicules, vous êtes tombé directement sur moi allongée dans la neige. (Son sourire s'élargit.) Vous m'avez sauvée !

— Seulement de quelques engelures au postérieur.

Alek contempla son bol vide ; un œuf de poisson était resté collé à

l'intérieur. Il le prit avec ses baguettes pour l'examiner.

— Et quand vous nous avez faussé compagnie à Istanbul, vous pensiez être débarrassé de moi, continua Deryn en ricanant. Seulement, pas de chance !

— Vous avez une fâcheuse tendance à réapparaître au moment où on vous attend le moins.

— Ce doit être dur, pour vous, de voir votre destin mêlé à celui d'une fichue roturière !

Elle enfourna sa dernière bouchée de nouilles en gloussant doucement.

Alek se renfrogna. Au cours de ses deux jours de bouderie, il ne lui était pas venu à l'esprit que, sans Deryn Sharp, la révolution ottomane aurait fort bien pu échouer, et qu'il ne serait certainement jamais remonté à bord du *Léviathan*. Par conséquent, il n'aurait pas connu Tesla et ne serait pas aussi près d'arrêter la guerre.

Deryn avait toujours été présente, à chaque étape.

— Il semble que nous soyons indéfectiblement liés, n'est-ce pas ?

— Eh oui, dit-elle, la bouche pleine. Et pour que nous puissions faire connaissance, il a fallu que je me déguise en garçon. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Fichu destin, commenta Bovril avec un petit rot.

Alek leva les mains en signe de capitulation. Il y avait pire dans l'existence que d'être lié à Deryn Sharp. D'ailleurs, le simple fait qu'elle lui sourie l'emplissait de joie : elle était de nouveau son alliée, son amie. Et la Providence paraissait indiquer qu'elle le resterait.

Il avait l'impression qu'on venait de le soulager d'un grand poids.

— C'était affreux, d'être en guerre contre vous.

Deryn s'esclaffa.

— Vous m'avez manqué vous aussi, sacré fichu prince. (Elle se retint d'en dire plus après avoir jeté un coup d'œil aux deux soldats d'infanterie de marine et soupira.) Nous devrions retourner chercher nos vêtements. Tesla va faire sa communication dans quelques heures.

Alek acquiesça de la tête.

— Cela nous promet du spectacle.

DIX-HUIT

Le théâtre de l'Imperial Hotel se remplissait ; une centaine de personnes se pressaient déjà dans la salle. Deryn se demanda si le savant clanker les avait invitées lui-même, si l'ambassade britannique s'en était chargée, ou si la rumeur s'était propagée dans Tokyo par le bouche à oreille.

L'ambassadeur britannique était facilement repérable à son costume splendide et à la grappe d'amiraux et de commodores qui l'entourait. Non loin, on voyait une dizaine d'officiers de marine japonais en tunique et chapeau noirs ornés de passepoil rouge. Deryn reconnut d'autres uniformes – français, russes, et même quelques italiens, même si l'Italie darwiniste n'était pas encore entrée officiellement dans le conflit. Il y avait également une foule de savants, européens et japonais, tous en chapeau melon, certains avec un crapaud enregistreur sur l'épaule.

De toutes les personnes présentes, Deryn était la seule à ne pas être accompagnée. Le Dr Barlow l'avait abandonnée au profit des autres savants et Bovril était parti fureter sous les sièges, pour glaner çà et là quelques bribes de langues étrangères.



Le gros de l'assistance se composait de journalistes, dont quelques-uns s'employaient déjà à photographier la scène. Toutes sortes d'instruments et d'appareils électriques s'y entassaient : sphères métalliques, tubes en verre, bobines de fil, un générateur de la taille d'un fumoir et une ampoule énorme qui descendait du plafond. Que Tesla ait pu réunir un tel matériel en si peu de temps stupéfiait Deryn. Après une traversée très rapide, le *Léviathan* avait atterri peu avant minuit, et l'inventeur avait débarqué en coup de vent presque aussitôt. Il avait dû passer la nuit et la matinée à courir après ses composants électriques.

Deryn repéra maître Klopp sur le côté, qui travaillait sur un écheveau de câbles. Hoffman se tenait près de lui, les outils à la main. Alek avait mis ses hommes à la disposition du grand inventeur, bien sûr. Et pour l'instant, Alek lui-même discutait avec un groupe d'officiers en uniforme bleu qui ne lui était pas familier. Des Américains, peut-être.

Deryn était encore surprise de ce qu'elle lui avait dit ce matin-là, concernant leur rencontre. Elle ne croyait pas à toutes ces sornettes à propos de la Providence. Voir la main du destin partout était simplement un moyen pour Alek de l'accepter en tant que fille, de l'intégrer dans son grand projet de sauver le monde. Et il y croyait dur comme fer parce qu'au fond il savait bien qu'il était plus fort avec elle.

Les lumières vacillèrent et le public commença à prendre place. Bovril remonta sur l'épaule de Deryn, tandis que le Dr Barlow fendait la foule pour revenir s'asseoir à côté d'elle.

— Monsieur Sharp, vous ai-je félicité pour l'élégance de votre tenue ?

Deryn palpa sa chemise, tissée d'un coton plus épais et plus doux que celui auquel elle était habituée. Le vêtement lui allait à merveille, bien que les tailleurs ne l'aient pas touchée une seule fois.

— Ils prennent la couture très au sérieux par ici, m'dame.

— Et c'est une bonne chose. Car vous êtes en présence de l'élite.

Deryn fronça les sourcils.

— Je croyais que vous n'aimiez pas ce salopard.

— Je ne vous parle pas de M. Tesla, jeune homme.

(Elle fit un geste avec sa main gantée de blanc.) Voici Sakichi Toyoda, le père de la mécanique japonaise. Et à côté de lui, Kokichi Mikimoto, le premier fabricant de perles modelées. Clankers et darwinistes, travaillant main dans la main.

— To-yo-da, murmura Bovril en détachant soigneusement les syllabes.

— C'est mieux que de se faire la guerre, je suppose, observa Deryn. Mais quel est le but de cette démonstration ? L'Amirauté n'est même pas là pour y assister.

— En un sens, si, dit le Dr Barlow avec un signe de tête vers le bord de la scène, où un officier de la Royal Navy était assis devant un poste télégraphique. Tokyo est relié à Londres par câble sous-marin. D'après l'ambassadeur, lord Churchill en personne s'est réveillé de bonne heure pour suivre le compte rendu.

Le système de câble sous-marin, qui s'étendait de la Grande-Bretagne à l'Australie et jusqu'au Japon, était l'une des créations les plus stupéfiantes du darwinisme. Ses filaments de tissu nerveux de plusieurs miles de long reliaient entre elles les possessions de l'Empire britannique comme un organisme unique, en transportant des messages codés au fond de l'océan.

— Mais ils ne verront rien, insista Deryn.

— M. Tesla prétend le contraire, répliqua le Dr Barlow à voix basse, tandis que les lumières baissaient et que le public faisait le silence.

Une silhouette familière s'avança au centre de la scène plongée dans la pénombre, tenant un long cylindre à la main. Elle le brandit comme un épéiste saluant avant un assaut, puis sa voix résonna à travers le théâtre.

— Notre temps à tous est précieux, je vais donc commencer sans préambule. J'ai ici un tube en verre rempli de gaz incandescent. (Tesla indiqua le plafond.) Et là, ce fil conduit un courant alternatif de fort voltage. Quand je touche les deux...

Il prit le fil dans une main et le tube de verre s'illumina dans l'autre. Il y eut quelques exclamations étouffées dans l'assistance, puis des rires, comme si certains s'attendaient à un tour de ce genre.

Des ombres passèrent sur le visage de Tesla quand il posa le tube lumineux sur son épaule, telle une canne fantasmagique.

— Il s'agit simplement d'une ampoule électrique, bien sûr, dont la seule nouveauté est d'utiliser mon propre corps comme conducteur. Mais cela nous rappelle que l'électricité peut emprunter d'autres voies que les fils. Elle peut voyager dans l'atmosphère, par exemple, ou dans l'écorce terrestre, ou même dans l'éther de l'espace interplanétaire.

— Oh, non, murmura le Dr Barlow. Pas les Martiens, pitié !

— Les Martiens, dit Bovril avec un petit rire.

Tesla déposa le tube au bord de la scène. La lumière s'éteignit à l'instant où ses doigts s'en détachèrent. Il lâcha également le fil et lissa les plis de son veston.

— D'une certaine manière, notre planète agit comme un condensateur, une batterie géante. (Il tendit le bras pour toucher l'ampoule suspendue au plafond et une lumière se répandit à l'intérieur.) Au centre de cette sphère il y en a une deuxième, plus petite. Toutes les deux sont remplies de gaz lumineux, et, ensemble, elles vont nous montrer comment fonctionne le moteur de notre planète.

L'inventeur se tut et se recula sans ajouter un mot. L'ampoule demeura allumée, mais il ne se passa rien d'autre pendant plusieurs minutes. Deryn s'agita sur son siège. Il paraissait un peu étrange de voir tant de personnalités importantes assises en silence pendant aussi longtemps.

Son esprit se mit à vagabonder. Elle se demanda pourquoi le Dr Barlow avait mentionné les Martiens. Tesla croyait-il à leur existence ? Le traiter de cinglé était une chose, mais se pouvait-il que le grand inventeur soit complètement fou ?

Alek désirait tant arrêter la guerre qu'il était prêt à croire la moindre promesse de paix. Et après tout ce qu'il avait perdu – sa famille, son pays, son foyer –, comment pourrait-il continuer s'il devait renoncer aussi à cet espoir ? Deryn ne pouvait pas grand-chose pour lui, sinon lui montrer qu'il existait d'autres raisons de vivre que de sauver le monde.

Un murmure dans la foule l'alerta. Elle leva la tête. La lumière dessinait une forme dans l'ampoule, le même minuscule filament de foudre qu'à l'intérieur du détecteur de métal de Tesla. Ce filament se déplaçait lentement dans la sphère telle la grande aiguille d'une horloge.

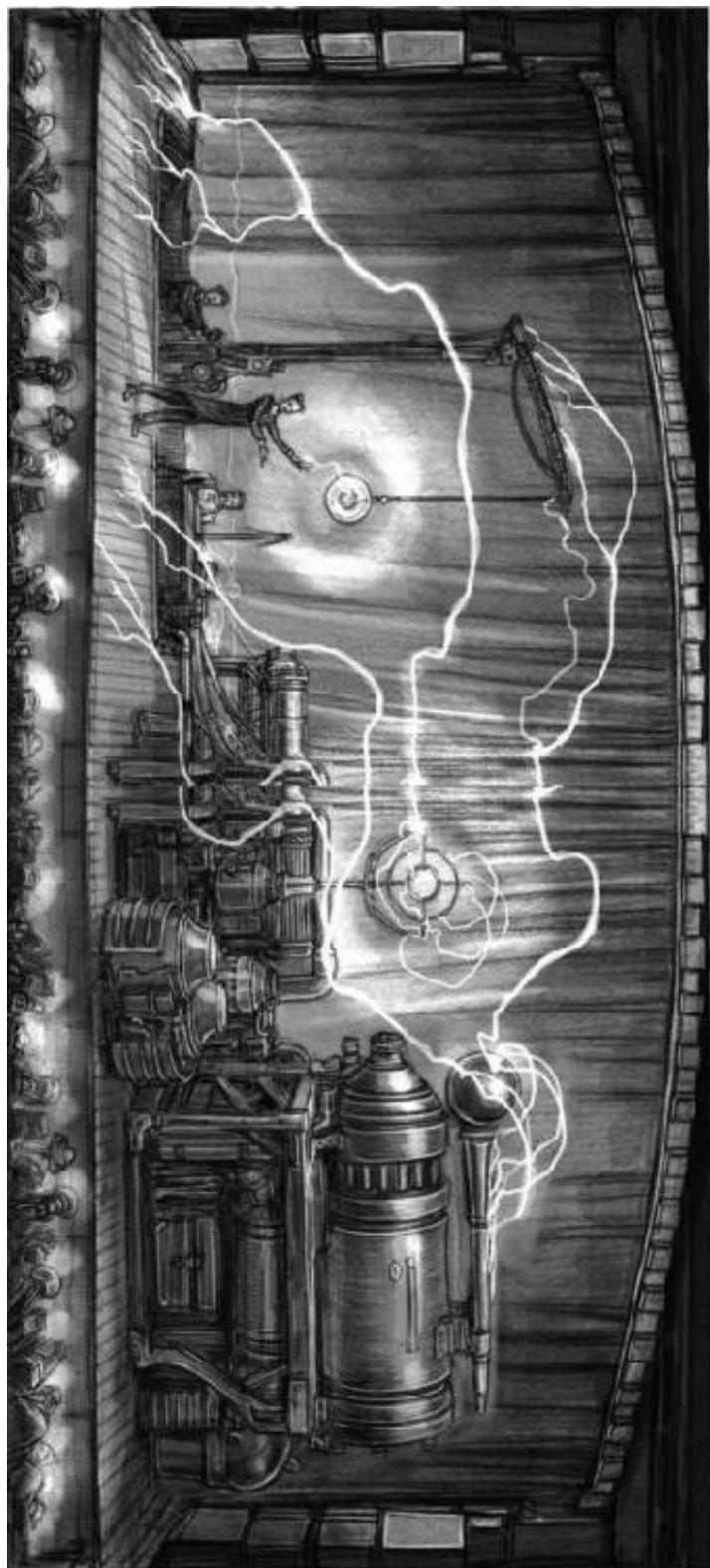
— La rotation s'effectue dans le sens des aiguilles d'une montre, comme toujours, indiqua Tesla. Mais je suppose que ce serait le

contraire dans l'hémisphère Sud. Voyez-vous, ce faisceau de lumière est mû par la rotation de notre planète.

Un autre murmure traversa la salle. Deryn fronça les sourcils. En quoi était-ce différent d'un pendule, ou d'une boussole ?

— Nous ne sommes pas limités par les forces brutes de la nature, toutefois, ajouta Tesla, qui tenait un petit objet à la main. Grâce à cet aimant, je peux arracher à la Terre le contrôle de cet éclair.

Il s'approcha de l'ampoule et le filament bougea, pointant toujours dans la direction opposée à Tesla, quelle que soit la vitesse à laquelle l'inventeur se déplaçait.



— Étrange, n'est-ce pas, de penser que l'on peut ainsi pointer la foudre aussi facilement qu'un pistolet. (Il sortit sa montre de sa poche et la consulta.) À présent, le temps est venu d'une démonstration de plus grande ampleur. Voilà quelques jours, à bord du *Léviathan*, j'ai envoyé un message à Tokyo par un aigle courrier. Ce message a été relayé à Londres par câble sous-marin, puis par ondes radio à mes assistants à New York, de l'autre côté du monde. Et dans quelques minutes, ils vont suivre mes instructions.

Il adressa un signe à Klopp, qui procéda à quelques ajustements sur un boîtier noir. Un instant plus tard les appareils disposés sur la scène se mirent à crépiter et à bourdonner. M. Tesla se tenait au milieu, les cheveux hérissés comme les poils d'un matou en colère. Deryn sentit ses propres cheveux commencer à se dresser sur sa tête, comme s'il y avait de l'orage dans l'air.

— Les résultats seront visibles sur ces instruments ici, ainsi que dans le ciel de Londres, déclara Tesla en se tournant vers l'officier de la Royal Navy devant son poste télégraphique. Voulez-vous avoir la bonté de demander à lord Churchill et à ces messieurs de l'Amirauté de s'approcher d'une fenêtre ?

Un autre murmure parcourut l'assistance. Deryn chuchota à la savante :

— De quoi est-il en train de parler ?

— Sa machine à New York va envoyer un signal dans les airs. Comme une onde radio, en beaucoup plus puissant, expliqua le Dr Barlow. Il fait jour au Japon, nous aurons donc besoin d'instruments pour en observer l'effet. Mais à Londres, le soleil n'est pas encore levé.

— Quoi ! il croit pouvoir modifier le *ciel* grâce à Goliath ?

La savante acquiesça en silence. Deryn fixa la scène, où des filaments lumineux s'étaient mis à crépiter un peu partout. Même la montre à gousset de Tesla scintillait. Un bourdonnement emplît l'air, semblable à celui des abeilles du *Léviathan* quand elles avaient faim.

— La transmission débutera dans dix secondes, annonça Tesla, qui referma sa montre d'un coup sec. Il ne lui faudra pas longtemps pour nous atteindre.

— Transmission, répéta Bovril, nerveux.

Le loris se mit à fredonner doucement et le bourdonnement parut s'atténuer aux oreilles de Deryn. Elle lui gratta la tête avec reconnaissance.

Pendant un long moment il ne se passa rien de plus. Deryn se prit à espérer que l'expérience se solderait par un échec. Le grand inventeur serait humilié et l'on oublierait cette idée stupide d'aller en Amérique.

Soudain, les éclairs se renforcèrent à l'intérieur de l'ampoule et se

mirent à crépiter à la surface du verre. Ils tournoyèrent follement un bref instant, puis grossirent et se stabilisèrent, pointant le côté gauche de la scène.

Tous les autres instruments déversaient un flot de lumière dans le théâtre. Les tubes en verre passaient par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que les sphères métalliques se couvraient de mille aiguilles électriques. Des éclairs fusaient le long des antennes du boîtier noir de Klopp et grésillaient dans les airs. L'officier devant son télégraphe continuait à pianoter frénétiquement. Les boutons de son uniforme crachaient des étincelles.

Peu à peu, tous ces filaments lumineux s'alignèrent, pointant tous vers la gauche. Deryn sentit ses cheveux se tourner également dans cette direction.

— Au nord-nord-est, murmura le Dr Barlow. Droit vers New York, par une route orthodromique.

— Comme vous pouvez le voir, cria Tesla pour couvrir le vacarme, je suis capable de contrôler le courant dans cette pièce depuis une distance de dix mille kilomètres. Imaginez un orage électrique déclenché à une distance pareille. Ou bien la charge électrique de l'atmosphère terrestre, concentrée et braquée sur un point précis, comme le faisceau d'un projecteur !

Bovril bredouillait follement, le poil hérissé. Deryn ne l'avait jamais vu écarquiller les yeux de cette façon.

— Ne t'inquiète pas, la bestiole, lui souffla-t-elle. Il est de notre côté.

— Espérons-le, murmura le Dr Barlow.

Tesla leva les mains et les agita devant lui. Des éclairs de foudre s'accrochèrent à ses doigts, mais tous partirent dans la même direction – au nord-nord-est.

— Voilà le pouvoir de Goliath, auquel personne, pas plus les darwinistes que les clankers, ne peut échapper. Nous allons donc devoir apprendre à nous partager ce monde, ou périr tous ensemble !

Sur un geste de Tesla, Klopp abaissa un interrupteur. Les lumières s'éteignirent d'un coup, plongeant la salle dans l'obscurité. Le silence fut bientôt rempli d'exclamations étouffées et de grommellements. Puis vinrent quelques applaudissements, qui grossirent peu à peu.

Mille points lumineux semblaient danser devant les yeux de Deryn. Elle vit Tesla reprendre le fil électrique et ramasser le tube en verre, qui se ralluma. Il fit taire les applaudissements.

— Pas de nouvelles de l'Amirauté ? s'enquit-il.

L'officier de la Royal Navy se leva, tenant un papier d'une main tremblante.

— Lord Churchill et ces messieurs de l'Amirauté vous transmettent leurs compliments et vous font savoir que l'expérience est un succès.

Des couleurs subtiles, mais étranges, sont apparues dans le petit matin au-dessus de Londres.

Un silence de mort s'abattit sur la foule.

— Ils vous adressent leurs plus sincères félicitations, continua l'officier, avant de s'éclaircir la gorge. Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, mais le reste du message est réservé au commandant du *Léviathan*.

Le Dr Barlow s'adossa à son siège.

— Eh bien, la suite est facile à deviner, n'est-ce pas, monsieur Sharp ? Je vous parie qu'on va nous envoyer à New York.

— New York, répéta Bovril d'un air songeur.

Et il entreprit de lisser son pelage ébouriffé.

DIX-NEUF

L'océan Pacifique couvrait presque la moitié du globe, comme M. Rigby se plaisait à le rappeler. Et de fait il semblait véritablement immense, étalé sous l'aéronef comme une nappe d'argent ondulante. Ils avaient quitté l'archipel japonais depuis moins d'une journée et la notion même de terre émergée leur paraissait déjà lointaine et confuse.

Le *Léviathan* fonçait à plein régime, à la vitesse de soixante miles à l'heure. Le vent soufflait au ras de l'enveloppe avec la violence d'un ouragan.

— Est-ce toujours comme ça ? cria Alek.

— Oui ! répondit Deryn. C'est formidable, pas vrai ? Alek lui retourna un regard noir. Il se cramponnait de toutes ses forces au cordage, et Hoffman roulait de grands yeux affolés derrière ses lunettes protectrices. Les deux clankers avaient déjà volé à cette vitesse, mais installés derrière leurs moteurs et non à découvert, sur le dos de la bête volante.

— Ça, c'est voler ! s'écria Deryn. Cela dit, si vous avez peur, mon prince, vous n'avez qu'à descendre.

Alek secoua la tête.

— Hoffman a besoin d'un traducteur.

— Je peux m'en charger, lui assura Deryn. J'ai eu un mois pour perfectionner mon allemand à Istanbul !

— *Weifit du, was ein Kondensator ist ?*

— Facile. Vous m'avez demandé si je savais ce qu'était un *Kondensator*.

— Eh bien, le savez-vous ?

Deryn fronça les sourcils.

— Bah, une sorte de... condensateur. C'est évident.

— Pas nécessairement, corrigea Alek. Il peut aussi bien s'agir d'un condenseur. Et vous venez de faire sauter l'aéronef, *dummkopf* !

Elle leva les yeux au ciel. On ne pouvait pas lui demander de

maîtriser les noms allemands de pièces mécaniques qu'elle ne connaissait pas. Alek marquait un point, néanmoins. Parmi les ingénieurs, Hoffman était le mieux à même de suivre les instructions de Tesla, et seul Alek savait traduire en anglais le jargon technique clanker.

Ils étaient montés sur le dos de la baleine à la demande du grand inventeur. Ce dernier voulait installer une antenne radio sur toute la longueur du *Léviathan*, mais sans ralentir l'aéronef. Le commandant n'avait pas eu d'autre choix que de se plier à son caprice. Les ordres de l'Amirauté étaient de coopérer avec Tesla, tout en le conduisant en Amérique dans le délai le plus court possible.

Travailler au sommet de l'aéronef lancé à pleine vitesse n'avait rien d'irréalisable, après tout. C'était juste un peu dangereux. Et bigrement amusant.

— Tirez le fil jusqu'à l'avant, Sharp ! cria M. Rigby par-dessus le vent. Et ne revenez pas avant de vous être assuré qu'il est bien attaché !

— Je vais l'accompagner, proposa Alek.

— Oh non, mon garçon ! cria M. Rigby. C'est trop dangereux là-bas pour y envoyer un prince.

Alek se renfrogna mais ne chercha pas à discuter. Sur le dos du *Léviathan*, le bosco était seul maître.

Deryn adressa un signe à Hoffman, puis s'éloigna vers la tête de la grande bête volante. Devoir rattacher sa sangle de sécurité tous les deux pas ralentissait sa progression, et la bobine de fil était sacrément lourde. Mais le plus pénible restait d'avancer contre un vent de soixante miles à l'heure.

Hoffman la suivit, avec ses outils et un instrument sur lequel M. Tesla avait travaillé toute la journée. Il prétendait qu'à cette altitude son antenne de mille pieds de long lui permettrait de détecter les signaux radio issus du monde entier – et même au-delà.

— Pour qu'il puisse s'adresser à ses foutus Martiens ! cria Deryn. Voilà pourquoi nous sommes là !

Hoffman ne comprit pas, ou, en tout cas, s'abstint de commenter.

À pleine vitesse, la tête de l'aéronef était déserte. Les chauves-souris à fléchettes se cachaient dans leurs nids et les oiseaux dans la rookerie. Bientôt, les dernières cordes disparurent et Deryn dut continuer encore plus prudemment, à plat ventre, les paumes contre la surface dure de l'enveloppe.

Elle était bien contente à présent du poids de sa bobine de fil. Avec soixante livres de câble dans le dos, elle avait moins de risques d'être soufflée dans l'océan. Elle cria à Hoffman de rester couché. À cette vitesse, l'air pouvait s'engouffrer dans le moindre espace entre le corps d'un gabier et la peau de la bête volante, l'arracher comme on fait

sauter une bernacle d'un coup de couteau, et le précipiter dans le vide.

Deryn finit par atteindre l'énorme harnais d'amarrage tout au bout de la tête. Elle s'y accrocha avec un soupir de soulagement. Hoffman la rejoignit, et à eux deux ils entreprirent d'attacher l'extrémité du fil.

Tandis qu'ils s'échinaient dans le vent implacable, Deryn se demanda si Hoffman était au courant de son identité. Elle doutait que Volger se soit confié à qui que ce soit ; l'homme gardait ses petits secrets avec un soin jaloux. Mais qu'en était-il d'Alek ? Il lui avait promis de ne révéler à personne qu'elle était une fille. Irait-il pour autant jusqu'à dissimuler la vérité à ses propres hommes ?

Une fois le fil solidement attaché et l'instrument de Tesla mis en place, Hoffman donna une tape sur l'épaule de Deryn en marmonnant quelques jurons bien sentis en allemand. Elle lui sourit, désormais certaine qu'il ne savait rien.

Alek avait beau se comporter parfois comme un *dummkopf*, il était toujours fidèle à sa parole.

Ils repartirent en déroulant le fil derrière eux. Ils le fixèrent aux cordages tous les deux ou trois pas afin de l'empêcher de claquer. Ramper étant beaucoup moins pénible avec le vent dans le dos, ils rejoignirent bientôt Alek et M. Rigby. Après quoi ils continuèrent tous les quatre vers l'arrière.

Leur progression devint de plus en plus facile à mesure qu'ils s'approchaient de la queue. Le rugissement des moteurs clankers s'estompa, et le rétrécissement de la grande baleine les protégeait du vent. Quand ils parvinrent au bout de la première bobine, ils s'arrêtèrent, le temps que M. Rigby et Hoffman nouent le fil à la deuxième bobine de cinq cents pieds.

Pendant qu'ils patientaient, Alek se tourna vers Deryn.

— N'êtes-vous pas curieux à l'idée de voir l'Amérique ?

— Un peu, reconnu-elle. Mais ça m'a l'air d'un drôle de pays.

Les États-Unis étaient eux aussi un pays mi-darwiniste, mi-clanker. Mais, au contraire du Japon, les technologies ne s'y mêlaient pas de manière harmonieuse. Les deux moitiés du pays s'étaient déchirées au cours d'une guerre civile sanglante quand le vieux Darwin avait publié ses découvertes. Le Sud avait adopté les techniques agricoles darwinistes, tandis que le Nord industriel était demeuré fidèle à ses machines. Cinquante ans plus tard, la nation restait coupée en deux.

— N'est-ce pas pour cette raison que l'on s'engage dans l'Air Service ? s'étonna Alek. Pour découvrir le monde ?

Deryn haussa les épaules.

— Moi, j'avais juste envie de voler.

— Je commence à comprendre pourquoi, admit Alek avec un sourire.

Il se mit à moitié debout, les cheveux et la combinaison de vol

plaqués au corps, et se laissa porter par la force du vent.

— Nom d'un chien, Alek ! Asseyez-vous donc !

Le prince se contenta de rire et écarta les bras comme deux ailes. Deryn se pencha pour le retenir par son harnais.

Le bosco leva la tête.

— Arrêtez de bayer aux corneilles, tous les deux !

— Désolé, monsieur, s'excusa Deryn en tirant Alek par son harnais. Allons, mon prince, ça suffit. Asseyez-vous !

Alek cessa de rire et posa un genou à terre. Il tendit le doigt devant lui.

— Est-ce bien ce que je crois ?

Deryn se retourna face au vent. Le *Léviathan* piquait un peu du nez. La bosse de la grande baleine s'effaça devant eux, dévoilant le ciel immense.

— Monsieur Rigby ! cria Deryn. (Elle pointa le doigt à son tour.) Vous devriez voir ça, monsieur !

Un instant plus tard, le bosco lâchait un juron tandis qu'Hoffman sifflait doucement entre ses dents. Devant l'aéronef bouillonnait une masse de nuages noirs zébrée d'éclairs. Un orage gigantesque se préparait, en plein sur le trajet du *Léviathan*.

Deryn huma dans l'air des odeurs de pluie et de foudre.

— Que fait-on, monsieur Rigby ?

— On finit le travail, mon gars, tant qu'on ne reçoit pas d'ordres contraires.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais on ne risque pas de nous envoyer un lézard messenger ici. Même un renifleur d'hydrogène se ferait emporter, à cette vitesse !

— Le commandant peut toujours nous dépêcher une équipe de gabiers, si besoin. (Le bosco indiqua la deuxième bobine de fil, encore pleine.) De toute façon, nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant, sinon nous devons traverser cet orage en traînant ce fil derrière nous !



UN ORAGE IMMINENT.

Deryn fit la grimace.

— Oui, bien sûr, monsieur.

Hoffman termina d'attacher les deux fils et ils reprirent leur progression. Les choses se corsaient : les courants de l'orage venaient se mêler au souffle de l'aéronef, causant de brusques sautes de vent.

Deryn sentit la membrane bouger sous elle, rouler sur le côté. Elle jeta un coup d'œil derrière elle.

— On tourne, monsieur, cria-t-elle. Cap à tribord.

M. Rigby lâcha un juron et leur fit signe de continuer.

— C'est bien, non ? demanda Alek. Cela nous fera contourner l'orage.

Deryn secoua la tête.

— Les ouragans tournent toujours dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, donc nous allons nous prendre un sérieux vent arrière. Nous n'évitons pas l'orage, nous allons nous en servir pour augmenter notre vitesse. Une brillante idée de M. Tesla, sans doute.

— Est-ce dangereux ?

— Pas pour l'aéronef, non. C'est plutôt pour nous que je m'inquiète. (Deryn boucla le mousqueton de son harnais d'un geste rageur.) S'ils voulaient bien ralentir un peu, nous pourrions terminer ce foutu travail !

— Fermez-la, monsieur Sharp ! grommela le bosco. Nous avons nos ordres, et le commandant a les siens.

— Oui, monsieur, dit Deryn avant de reprendre sa reptation le plus vite possible.

Obéir à un savant commençait à devenir pénible.



Ils étaient encore à découvert quand l'aéronef atteignit l'orage. Au lieu de se renforcer progressivement, la pluie leur tomba dessus comme un rideau argenté et balaya le *Léviathan* à soixante miles à l'heure.

— Accrochez-vous ! cria Deryn au milieu du vacarme.

La membrane frémissait sous elle, agitée par la vague d'air froid qui accompagnait la pluie, sans doute ramenée du Pacifique Nord par le grand mouvement de rotation de la tempête. Le vent se chargea soudain de glace et de grêlons, qui cinglaient ses lunettes de protection comme autant de petits cailloux.

— Tout le monde reste en place ! cria M. Rigby. Le commandant devrait ralentir pour nous d'un moment à l'autre !

Deryn se cramponna des deux mains aux cordages, les dents serrées. Quelques instants plus tard, le rugissement des moteurs clankers se

tut.

— Ah, je savais bien que les officiers n'étaient pas devenus complètement fous, marmonna le bosco.

Il se leva lentement, en se tenant les côtes à l'endroit où il avait pris une balle deux mois plus tôt. Une bouffée d'irritation envahit Deryn. C'était bien gentil de la part de Tesla d'envoyer des hommes sur le dos de l'aéronef à pleine vitesse, alors que lui restait bien en sécurité dans sa cabine, à siroter son brandy !

Moteurs coupés, le *Léviathan* aligna rapidement sa vitesse sur celle du vent et un calme étrange s'abattit sur le petit groupe. Ils partirent au petit trot vers la cabine de pilotage, sur la membrane rendue glissante par la pluie. Deryn surveillait M. Rigby du coin de l'œil, prête à l'empoigner s'il dérapait. Mais le bosco avait le pied aussi sûr que d'habitude, et bientôt ils s'entassaient tous les quatre dans la cabine de pilotage dorsale, l'abri le plus reculé qu'on pouvait trouver à bord.

— Attachez-moi ce fil, ordonna M. Rigby.

Alek traduisit pour Hoffman, qui se mit au travail. Deryn ôta ses gants, se frotta les mains pour les réchauffer puis siffla pour réveiller les vers luisants.

La cabine de pilotage dorsale n'avait rien de spacieux. Elle était encombrée de pièces détachées destinées aux moteurs arrière et comportait sa propre barre au cas où la passerelle aurait perdu le contrôle du gouvernail. Heureusement, elle était reliée par un passage aux entrailles de l'aéronef, si bien qu'un peu de chaleur s'y engouffrait par la trappe ouverte dans le sol.

Une fois le fil attaché solidement, Hoffman glissa quelques mots à Alek puis descendit dans le passage en continuant à dérouler la bobine derrière lui.

— Où va-t-il ? s'étonna Deryn.

— M. Tesla a demandé à ce que l'antenne traverse l'aéronef jusqu'à son laboratoire, répondit Alek.

— Ben voyons, tout pour rester au sec ! bougonna Deryn.

Elle se demanda ce que le savant préparait exactement. À Tokyo, il avait prouvé qu'il pouvait envoyer des ondes radio autour du monde. Que pouvait-il faire de plus ici, en plein ciel ?

Comme le bosco semblait encore souffrir, ils patientèrent un moment tous les trois avant de descendre. La petite cabine tremblait à chaque rafale, la pluie crépitait sauvagement contre les carreaux. Deryn sentit le sol remuer sous elle. La grande bête volante se détendait, tournait légèrement la tête face à l'orage. Aussi près de la queue, ils percevaient le moindre de ses mouvements, comme s'ils se tenaient sur la mèche d'un fouet immense.

Les cordages grinçaient autour d'eux et un crissement métallique

peu familier leur parvenait par-dessus les bruits du vent et de la pluie. Le fil qui sortait dans l'orage, tendu à côté de Deryn, vibra puis se ramollit tout à coup.

— Nom d'un chien ! pesta le bosco. Cette saleté de fil devait être trop courte.

— Pourtant, les mesures de M. Tesla étaient très précises ! fit remarquer Alek.

— Oui, je veux bien vous croire, fit Deryn en secouant la tête. *Trop* précises. Il a dû considérer le *Léviathan* comme un zeppelin, une chose morte, rigide de la proue à la poupe. Mais une bête volante se contorsionne, et encore plus pendant un orage.

Alek se leva pour regarder à l'extérieur.

— Quelqu'un aurait pu lui mentionner la chose !

— Votre M. Tesla ne s'est pas donné la peine de poser la question, dit sèchement le bosco. En tout cas, la réparation va devoir attendre. Ils ne vont plus tarder à relancer les moteurs.

Alek parut sur le point de répliquer, mais Deryn posa la main sur son épaule.

— Pour l'instant ils sont à l'arrêt, monsieur Rigby. (Elle s'avança jusqu'à la fenêtre.) Et la cassure est peut-être tout près.

Le bosco renifla.

— D'accord. Sortez jeter un coup d'œil.

Deryn entrouvrit la porte et se faufila au-dehors. Elle identifia le problème presque tout de suite. À cinq cents pieds de distance, vers la base de la bosse, un trait d'argent voletait sous la pluie.

— Le fil s'est détaché, monsieur ! cria-t-elle. Sur une vingtaine de yards environ. Et le vent le fait danser dans tous les sens !

M. Rigby se leva péniblement, la rejoignit à la porte et lâcha un juron.

— Quand les moteurs repartiront, ça risque de se corser. Peut-être même de déchirer la membrane ! (Il se dirigea vers la trappe.) Désolé, mon gars, mais j'ai bien peur qu'il ne te faille ressortir pour rattacher les deux bouts. Je vais trouver un lézard messenger et demander à la passerelle de patienter encore un peu pour les moteurs.

— À vos ordres, monsieur ! dit Deryn en enfilant ses gants.

Le bosco bascula les jambes dans la trappe, hésita.

— Attendez quelques minutes pour vous assurer qu'ils aient eu mon message, dit-il, puis foncez. Quoi qu'il arrive, je ne veux pas de vous dehors à pleine vitesse !

Il disparut dans la trappe et Deryn se mit à fouiller dans la caisse à outils. Elle allait avoir besoin de pinces coupantes et d'une longueur de fil.

— Je vous accompagne, déclara Alek.

Elle faillit lui dire non. Le bosco n'avait pas donné d'instructions à

son sujet, et elle pouvait se débrouiller toute seule. Mais si le message de M. Rigby arrivait trop tard et que l'aéronef reparte vitesse avant toute, une personne seule sur le dos avait de gros risques d'être projetée dans l'océan.

Par ailleurs, qui savait dans quels ennuis Alek irait se fourrer si elle le laissait seul ?

— Je n'ai pas peur, ajouta-t-il.

— Vous devriez ! répliqua Deryn. Mais vous avez raison, mieux vaut rester ensemble. Passez-moi donc cette corde.

VINGT

— Prêt ? demanda Deryn.

— Je suppose.

Alek baissa les yeux sur la corde nouée au harnais de sa combinaison de vol. Que dirait le comte Volger en le voyant attaché ainsi à une roturière ? Il aurait probablement un commentaire désagréable.

Mais c'était certainement préférable au fait de laisser son amie s'aventurer seule à l'extérieur.

Deryn ouvrit la porte. Aussitôt une rafale d'air froid s'engouffra sous la combinaison trempée d'Alek. Quand il la suivit sous la pluie, les cinq mètres de corde qui les reliaient l'un à l'autre s'alourdirent aussitôt.

— Si vous entendez repartir les moteurs, couchez-vous à plat ventre et cramponnez-vous aux cordages, lui dit Deryn.

Alek ne chercha pas à discuter. Les paquets de pluie qu'ils avaient pris dans la figure à pleine vitesse avaient été suffisamment convaincants.

Il marchait bien au milieu de l'aéronef, les mains écartées pour garder l'équilibre. Au-dessous d'eux, l'océan écumait avec fureur ; le vent arrachait des panaches blancs à la crête des vagues, comme des filets de vapeur.

— Vous parlez d'un océan « pacifique » ! remarqua Alek. On ne peut pas dire qu'il fasse grand-chose pour mériter son nom.

— Oui, et croyez-moi, c'est encore pire là-dessous. Pour l'instant nous sommes alignés sur le vent, si bien que nous essayons seulement quelques rafales ici et là.

Alek hochla la tête. Le ciel était sombre, la pluie continuait à tomber et il flairait dans l'air l'odeur inquiétante de la foudre. Mais il régnait un calme étrange, comme s'ils se trouvaient dans l'œil d'un cyclone dont les énergies bouillonnaient autour d'eux en attendant d'être déchaînées.

— Alors, pourquoi ce bout de fil s'agite-t-il ainsi ?

Deryn esqua une courbe dans l'air avec la main.

— La bosse provoque toujours des turbulences quand l'aéronef est en vol libre. Ça remonte à la fabrication des premières bêtes volantes. Les savants n'ont jamais réussi à éliminer ce problème.

— Vous voulez dire que le darwinisme a parfois ses défauts ?

— Comme la nature. Vous avez déjà vu un fou à pieds rouges essayer de se poser ?

Alek se renfrogna.

— J'ai bien peur de ne pas avoir eu cette chance.

— Eh bien, moi non plus. Mais tout le monde dit qu'ils sont hilarants !

À l'approche de la bosse, Alek sentit l'air s'agiter autour d'eux. Le tronçon d'antenne dansait comme une ligne d'argent au-dessus des cordages.

— Attention où vous mettez les pieds, le prévint Deryn.

Les turbulences empiraient à chaque pas, rabattant la pluie contre les lunettes d'Alek. Mais il n'osait pas les retirer. Le morceau de fil cinglait l'air comme le tentacule d'une créature à l'agonie ; il n'avait pas envie de laisser ses yeux sans protection.

Deryn s'arrêta.

— Vous entendez ça ?

Alek tendit l'oreille. Un bourdonnement lointain lui parvint par-dessus le crépitement de la pluie.

— Les moteurs directionnels arrière ?

— Oui, à petite vitesse, confirma Deryn avant de secouer la tête. J'espère qu'il s'agit simplement d'une rectification de cap. Allons-y !

Elle partit au petit trot vers le bout d'antenne. Le vent sautait sans cesse, faisant tourbillonner la pluie dans tous les sens. Le fil échappa d'abord à Deryn, mais Alek parvint à l'immobiliser en le coinçant sous sa botte.

Deryn fouilla dans sa trousse.

— Je vais rallonger l'antenne d'une dizaine de yards. Ça devrait éviter une nouvelle cassure. Essayez de mettre la main sur l'autre bout.

— Je ne peux aller nulle part, Deryn. Nous sommes liés l'un à l'autre, l'auriez-vous oublié ?

Elle baissa les yeux sur la corde.

— Ah, c'est vrai. Mieux vaut continuer comme ça.

Alek ne discuta pas. Si M. Rigby n'avait pas réussi à prévenir les officiers, les moteurs risquaient de repartir à tout moment. Deryn travailla rapidement avec ses pinces, le geste aussi sûr que si elle nouait des nœuds.

Alek remarqua pour la première fois à quel point elle avait les

maines calleuses. Comme n'importe quel gabier, bien sûr, mais maintenant qu'il savait qu'elle était une fille.

Il secoua la tête pour en chasser cette pensée. Parfois, mieux valait penser à elle comme à un garçon. Sans quoi la situation devenait trop confuse.

— Fini ! annonça-t-elle. Allons chercher l'autre bout, maintenant.

Alek sentit un froid glacial s'insinuer dans sa combinaison mouillée.

— Le vent n'aurait-il pas un peu forci ?

Deryn inclina la tête sur le côté.

— Oui, les moteurs arrière ont monté en régime.

— Et nous perdons de l'altitude.

Les vagues étaient clairement visibles en contrebas désormais, avec leurs crêtes écumantes qui se dessinaient sur les eaux sombres.

— Nom d'une pipe en bois ! jura Deryn. (Elle s'agenouilla pour toucher du doigt la pellicule d'eau en train de s'accumuler à la surface de l'aéronef.) Déjà presque un demi-pouce d'épaisseur !

— Naturellement. Il pleut, vous savez ?

Elle ferma les yeux.

— Laissez-moi calculer. Chaque pouce d'eau sur la membrane ajoute... huit tonnes à la masse de l'aéronef.

Alek en resta bouche bée.

— Huit *tonnes* ?

— Oui. C'est lourd, l'eau. (Elle repartit en direction de la queue en traînant sa rallonge derrière elle.) Venez. Trouvons l'autre bout et finissons-en !

Alek lui emboîta le pas. Il embrassa d'un regard stupéfait toute la longueur de l'aéronef. Vu les proportions gigantesques du *Léviathan*, bien sûr qu'une mince pellicule d'eau par-dessus représentait des milliers de litres. Et même si cette eau ruisselait de part et d'autre, la pluie la remplaçait au fur et à mesure.

— Ils ont sûrement vidé les ballasts, dit Deryn. Mais l'eau doit continuer à s'accumuler. Voilà pourquoi nous perdons de l'altitude.

Alek écarquilla les yeux.

— Vous voulez dire que cet aéronef ne peut pas voler sous la pluie sans *s'écraser* ?

— Ne soyez pas ridicule. Nous pouvons toujours nous servir de la portance aérodynamique, mais c'est justement ce qui m'inquiète. Là, le voilà !

Elle s'agenouilla et ramassa un bout de fil coincé sous les cordages – l'autre extrémité de l'antenne cassée. Elle le noua rapidement à sa rallonge.

Alek resta debout au-dessus d'elle pour la protéger de la pluie.

— La portance aérodynamique ? Comme quand nous avons décollé dans les Alpes et qu'il nous a fallu voler un petit moment avant de

pouvoir prendre de l'altitude ?

— C'est ça. Le *Léviathan* se comporte comme une aile géante. Plus nous allons vite, plus nous générons de portance. C'est fait !

Elle tendit l'antenne entre ses mains et tira de toutes ses forces : le raccord tenait.

— Si bien qu'en cas de pluie, vous êtes obligés d'avancer pour rester en l'air, conclut Alek en se penchant au-dessus de l'océan : la houle forçissait à vue d'œil, et les plus hautes vagues venaient presque lécher le ventre de l'aéronef. Ne sommes-nous pas un peu trop bas ?

— Si, confirma Deryn. Le commandant nous a donné le plus de temps possible. Mais je doute qu'il puisse encore...

Elle fut interrompue par le rugissement des moteurs clankers. Elle lâcha un juron. Tous deux tendirent l'oreille.

— À votre avis, Alek ? En avant un quart ?

Il s'agenouilla pour coller sa paume contre la membrane.

— Je dirais plutôt un demi.

— Nom d'un chien ! Nous ne pourrions jamais regagner la cabine avant que le vent devienne trop violent. (Elle regarda autour d'elle.) Autant rester ici, où le dos est le plus large. Nous aurons moins de risques de tomber.

Alek regarda l'océan noir en furie.

— Excellente idée.

— Par contre, il faut nous écarter du canal d'évacuation.

— Du *quoi* ?

— Vous verrez.

Deryn partit à petites foulées en direction de la queue.

Alek s'empessa de la suivre. L'aéronef prenait de la vitesse ; le vent poussait le prince de plus en plus fort dans le dos. La pluie le lardait d'aiguilles glaciales et il ne voyait presque plus rien à travers ses lunettes.

Il ralentit pour les essuyer, oubliant qu'il était encordé à Deryn. La corde se tendit sèchement. Les bottines d'Alek dérapèrent sur la membrane humide.

Il se réceptionna brutalement, à plat dos, en se cognant la tête. Les tympans bourdonnants, il se rendit compte qu'il continuait à glisser, emporté par l'eau de pluie. Il s'efforça de se raccrocher aux cordages mais ses doigts engourdis refusaient de lui obéir. Pendant un court instant d'épouvante, il sentit le flanc de l'aéronef se dérober sous lui.

Puis la corde nouée autour de sa taille se tendit de nouveau et stoppa net sa glissade. Il resta suspendu à mi-pente, incapable de distinguer le haut du bas, le cœur battant.

Une voix lui cria à l'oreille :

— Ne restez pas là sans rien faire ! Accrochez-vous !

Alek, hochant la tête, tâtonna à la recherche de son mousqueton. Il

le boucla sur un cordage, puis s'assit, pris de vertige. Les moteurs grondaient de plus en plus fort. À mesure que leur puissance augmentait, la pluie se renforçait. Alek voyait trouble à travers ses lunettes et la tête lui tournait encore après le choc qu'il avait reçu.

— Désolé, je suis tombé, s'excusa-t-il.

Parler lui donnait mal au crâne.

— Pas grave. Nous sommes assez loin, maintenant. Je voulais simplement m'éloigner de ça.

Alek ôta ses lunettes et suivit le regard de Dylan. Poussé en travers du dos, un torrent d'eau de pluie cascadaït depuis la bosse de l'aéronef, comme une rivière en crue à la suite d'une averse.

— Le canal d'évacuation ?

Dylan eut un rire hystérique.

— Oui, je n'avais encore jamais rien vu de pareil. Et nous ne sommes qu'à une vitesse de trois quarts !

Alek plissa les yeux. Comment diable avait-il abouti dans cet orage ? Il lui semblait qu'il venait de se réveiller après avoir été transporté là par magie depuis sa couchette.

— Nom d'un chien, Alek, vous saignez !

— Ah bon ?

Il cligna des paupières. Dylan fixait son front. Il porta la main à l'endroit douloureux, puis regarda ses doigts. Il les ramena légèrement rougis.

— Ce n'est rien.

— Est-ce que vous avez la tête qui tourne ?

— Pourquoi aurais-je la tête qui tourne ?

Il voulut retirer ses lunettes, mais s'aperçut qu'il les tenait à la main. Sa vision demeurait floue, pourtant, comme s'il y avait encore une épaisseur de verre trouble entre le monde et lui.

— Parce que vous venez de vous cogner la tête, imbécile !

— J'ai fait quoi ?

Il avait du mal à rassembler ses idées au milieu du vacarme des moteurs.

— Bon sang de bois, Alek ! (Dylan lui prit les deux mains et le dévisagea bien en face.) Comment vous sentez-vous ?

— J'ai froid.

Il avait l'impression que sa chaleur corporelle s'écoulait dans l'orage, que les eaux froides ruisselant autour de lui drainaient toute la force de ses membres. Il voulut se lever, mais le vent soufflait trop fort.

Un grand boum retentit, suivi d'un frémissement de l'aéronef.

— Nom d'un chien ! s'écria Dylan. Une vague vient de nous toucher par-dessous. Les officiers ont trop attendu pour relancer les moteurs.

Alek leva la tête vers Dylan. L'onde de choc résonnait encore à ses

oreilles. Il voulait lui poser une question à propos des moteurs et de l'orage quand, tout à coup, le voile flou qui occultait sa vision parut se dissiper.



— Vous êtes une fille, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que... ? commença Deryn en écarquillant les yeux. Vous vous êtes cogné si fort que ça ? Vous êtes au courant depuis une semaine !

— Oui, mais... je le vois, maintenant !

Alors même qu'il savait la vérité, le mensonge était resté gravé comme un masque sur le visage de Deryn. Et voilà que, soudain, ce masque avait disparu.

Il se toucha le front.

— Avez-vous toujours eu cet air-là ?

La réponse de Deryn fut noyée dans le bruit des moteurs. Alek le reconnut facilement après les longues heures passées dans l'habitacle : il s'agissait du rugissement caractéristique de la vitesse maximale. Le vent durcit encore, et la pluie se mit à les frapper comme des grêlons. Il remit ses lunettes.

— Vous êtes tombé et vous vous êtes cogné la tête ! lui cria Deryn. L'aéronef est alourdi par la pluie, vous vous rappelez ?

Elle se tourna face à l'orage, en se protégeant le visage avec le bras, pour regarder la bosse au-dessus d'eux.

— Et ce n'est pas tout !

Alek plissa les yeux et vit la même chose qu'elle : une plaque blanche qui fondait sur eux le long de la pente.

— Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est ?

— L'eau accumulée au-dessus de la tête de la baleine, soufflée vers

l'arrière d'un seul coup ! (Elle l'enveloppa dans ses bras.) Accrochez-vous aux cordages, au cas où votre sangle casserait !

Alors qu'Alek glissait les mains sous les cordes au-dessous de lui, un autre boum secoua la bête volante. Un immense frisson parcourut la membrane, projetant Alek et Deryn cinquante centimètres dans les airs. La jeune fille raidit les bras autour de lui. Son corps lui procurait un soupçon de chaleur dans le vent glacial.

— Nous sommes toujours trop bas ! cria-t-elle. Une vague un peu trop forte, et nous...

Le flot d'eau de pluie les atteignit à cet instant, pas plus haut que le genou mais très rapide. Il explosa contre eux, remonta dans le nez et la bouche d'Alek. Ce dernier se cramponna de toutes ses forces, retenu par Deryn. Le courant les entraîna dans la pente et l'attache d'Alek se tendit.

Et puis, après quelques secondes, le torrent s'écoula de part et d'autre de la grande baleine. Deryn lâcha Alek, qui s'assit en crachant et en toussant.

— Nous reprenons de l'altitude, observa-t-elle. Notre vitesse nous a permis d'évacuer un peu d'eau.

Dans sa combinaison trempée, Alek se demanda si la folie s'était emparée du monde. Le vent rugissait avec la fureur d'une centaine de moteurs, une pluie de gravier dégringolait du ciel, des rivières d'eau glacée dévalaient les flancs du *Léviathan*...

Et son ami Dylan était une fille.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, là-haut ? murmura-t-il en se recroquevillant, transi de froid, avant de fermer les yeux.

Son monde avait volé en éclats la nuit de la mort de ses parents, et les choses n'avaient cessé de se dégrader depuis.

Deryn le secoua.

— Vous avez reçu un choc à la tête, Alek. Ne vous endormez pas !

Il ouvrit un œil.

— Il fait trop froid pour une sieste, répliqua-t-il.

— Je sais, mais attention à ne pas vous évanouir ! (Elle se pencha si près que leurs deux têtes se touchaient presque.) Continuez à me parler.

Alek resta allongé là, grelottant, à réfléchir à ce qu'il pourrait dire. Le grondement des moteurs lui semblait résonner à l'intérieur de son crâne, l'empêchant de se concentrer.



INONDATION SUR LE DOS.

— Pendant un instant, j'ai oublié que vous étiez une fille.

— Oui, cette chute vous a mis la tête en compote, hein ?

Il acquiesça en silence. Cette expression réveillait en lui un vieux souvenir.

— « J'ai la tête en compote. » C'est ce que vous m'avez dit la première fois que nous nous sommes rencontrés. Après votre atterrissage en catastrophe dans les Alpes.

— Oui, je ne savais plus trop ce que je racontais cette nuit-là. Mais vous ne valiez pas mieux. Vous auriez dû vous entendre, à essayer de vous faire passer pour un contrebandier suisse !

— Je ne savais pas pour quoi je voulais me faire passer. C'était tout le problème.

Elle sourit.

— Comme menteur, vous êtes vraiment lamentable, mon prince. Il faut vous accorder ça.

— Le manque de pratique, s'excusa Alek.

Il frissonna, et ils se serrèrent encore plus près l'un de l'autre. Elle avait son visage à quelques centimètres du sien. Le capuchon de sa combinaison de vol était remonté, la pluie lui plaquait les cheveux sur le front, soulignant les angles de son visage.

Elle fronça les sourcils.

— Vous n'allez pas encore tourner de l'œil, hein ?

Alek secoua la tête, mais ses paupières étaient lourdes. Il sentit que son corps cessait de grelotter, renonçait à se battre contre le froid. Ses pensées se diluèrent dans le grondement du monde autour de lui.

— Restez éveillé ! lui cria Deryn. Parlez-moi !

Il chercha ses mots, mais la pluie semblait emporter ses idées avant qu'elles soient complètement formées. En regardant Deryn, il sentit son esprit la considérer tantôt comme une fille, tantôt comme un garçon.

Et il comprit ce qu'il devait dire.

— Promettez-moi de ne plus jamais me mentir.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je suis sérieux ! cria-t-il pour couvrir le vent. Jurez-le-moi, sans quoi nous ne pourrions pas être amis.

Après l'avoir fixé d'un regard dur un long moment, Deryn hocha la tête.

— Aleksandar de Hohenberg, je vous promets de ne plus jamais vous mentir.

— Et vous ne me cacherez plus rien non plus ?

— Vous êtes sûr de vouloir ça ?

— Oui !

— Très bien. Je n'aurai plus de secret pour vous, aussi longtemps

que je vivrai.

Alek sourit et s'autorisa enfin à fermer les yeux. C'était ce qu'il avait toujours désiré au fond de lui : que ses alliés lui fassent confiance et lui disent la vérité. Était-ce trop demander ?

Quelque chose de chaud vint se poser sur sa bouche – des lèvres contre les siennes. D'abord douces, puis plus pressantes. Elles tremblaient avec une intensité bien supérieure à celle de la tempête. Un frisson le parcourut, comme celui qu'on éprouve en étant réveillé en sursaut à la fin d'un rêve de chute. Il ouvrit les yeux et se retrouva nez à nez avec Deryn.

Elle se recula légèrement.

— Réveillez-vous, stupide prince.

Il cligna des paupières.

— Est-ce que vous venez de... ?

— Eh oui. Plus de secrets. Vous aviez déjà oublié ?

— Je vois, dit Alek.

Il frissonna de nouveau, mais cela n'avait rien à voir avec le froid. Il avait les idées claires à présent. La pluie crépita un moment dans le silence.

— Vous savez que je ne peux pas.

— Vous êtes un prince et moi une roturière, le coupa-t-elle. (Elle haussa les épaules.) Mais c'est vous qui avez insisté pour tout savoir.

Il acquiesça lentement de la tête, savourant encore la chaleur de son secret sur ses lèvres.

— En tout cas, je suis bien réveillé, maintenant.

— Ça marche donc également sur les princes endormis ? plaisanta Deryn, dont le sourire s'effaça bientôt. J'ai une promesse à vous demander moi aussi, Alek.

Il hocha la tête.

— Naturellement. Je n'aurai aucun secret pour vous moi non plus, je vous le jure.

— Je sais ; il ne s'agit pas de ça.

Elle se détourna et son regard se perdit dans l'obscurité. Elle avait toujours les bras autour de lui.

— Promettez-moi de mentir pour moi, lui dit-elle.

— De mentir pour vous ?

— Maintenant que vous savez qui je suis, il n'y a plus d'échappatoire.

Alek hésita. Comme il était étrange de faire le serment de mentir. Mais il prêterait ce serment à Deryn et ne mentirait qu'à... tous les autres.

— Très bien. Je jure de mentir pour vous, Deryn Sharp, et de tout faire pour protéger votre secret. (Le dire à voix haute fit battre son cœur plus vite, et il se mit à rire.) Seulement, je ne vous promets pas

d'être un bon menteur.

— Vous serez probablement lamentable. On peut dire que nous sommes dans de beaux draps.

Il hocha la tête. Qu'allait-il advenir ? Elle l'avait embrassé, après tout. Il se surprit à se demander si elle recommencerait.

Deryn regardait plus loin dans l'orage. Son expression redevint sérieuse.

Alek ne distinguait rien à travers la pluie.

— Qu'y a-t-il ?

— Les secours, mon prince. À savoir : les quatre gabiers les plus costauds du bord en train de ramper vers nous contre un vent de face de soixante miles à l'heure. Qui risquent leur foutue vie pour s'assurer que vous allez bien. (Elle se renfroigna.) Ça doit être agréable d'être un prince.

— Parfois, oui, reconnut-il, et il ferma les yeux.

Un autre frisson le traversa, secouant chacun de ses muscles.

Deryn le serra plus fort pour le réchauffer, jusqu'à ce que des mains vigoureuses viennent le soulever et l'emportent quelque part au chaud et au calme.

VINGT ET UN

— J'ose espérer que cela vous dissuadera définitivement de jouer les héros.

Le comte Volger dit cela doucement, pour ne pas donner mal au crâne à Alek, mais d'une voix sèche et précise.

— Je ne jouais pas les héros. J'étais là uniquement pour assurer la traduction.

— Et pourtant vous voilà avec un gros bandage autour de la tête. Il y a des traductions plutôt dangereuses, semble-t-il.

— Plutôt dangereuses, confirma Bovril avec un gloussement.

Alek but une gorgée d'eau dans le verre posé à côté de son lit. Il se rappelait confusément les événements de la nuit précédente : l'aéronef en vol libre, le calme étrange au cœur de la tempête, puis les moteurs qui s'étaient remis en route et les avaient propulsés contre une pluie battante. Après quoi tout s'était compliqué. Il avait fait une chute, pris un coup sur la tête et manqué se noyer dans un torrent d'eau de pluie.

Et Deryn Sharp l'avait embrassé.

— Nous avons des réparations à faire, dit-il. Une antenne s'était cassée.

— Ah, c'est vrai. Quoi de plus important que la radio géante de Tesla ?

— Fonctionne-t-elle ? demanda Alek.

Il voulait détourner la conversation. Repenser à la nuit dernière lui donnait le tournis, même s'il n'était pas désagréable d'avoir un secret pour le comte Volger.

— Apparemment. Tesla s'est enfermé dans son laboratoire et ne cesse de taper des messages. (Le comte pianota avec ses doigts.) Des instructions à ses assistants de New York, afin qu'ils préparent Goliath pour notre arrivée.

Bovril se mit à taper un code en morse sur la tête du lit.

Alek le fit s'arrêter.

— Peut-être était-ce la bonne décision, de le reconduire chez lui le

plus rapidement possible. S'il peut vraiment mettre fin à la guerre...

Des centaines de malheureux mouraient chaque jour. Sauver Tesla au cœur de la Sibérie et le ramener sans délai en Amérique permettrait peut-être d'épargner des milliers de vies. Et si le destin d'Alek se résumait simplement à cela ?

— « Si » est un mot qu'on ne prononce jamais trop fort, dit Volger en se levant. (Il contempla le ciel encore chargé de nuages.) Par exemple, si vous étiez mort cette nuit, j'aurais gâché ces dix dernières années en pure perte.

— Ayez un peu confiance en moi, Volger.

— Oh, j'ai une grande confiance en vous, tempérée par une profonde irritation.

Alek sourit faiblement et se laissa retomber sur son oreiller. L'aéronef continuait machine avant toute, la cabine vibrait autour de lui. Le monde lui paraissait instable.

C'était *injuste* de la part de Deryn de l'avoir embrassé. Elle connaissait pourtant l'histoire du mariage de son père avec une femme de rang inférieur et la succession de désastres qui en avait résulté. La famille d'Alek s'était déchirée, et l'équilibre européen s'en était trouvé compromis. Cet acte d'amour sincère et égoïste de son père avait eu un coût inimaginable.

La lettre du pape faisait peut-être d'Alek l'héritier du trône de son grand-oncle, il n'en demeurerait pas moins qu'il avait été rejeté par sa propre famille. Le moindre faux pas de sa part risquait d'entamer sa légitimité. Alek ne pouvait pas se permettre de nourrir des sentiments à l'égard d'une roturière. Il avait une guerre à stopper.

Il serra le poing et s'essuya les lèvres avec le dos de la main.

— Grande confiance, répéta Bovril. Profonde irritation.

Avec un regard mauvais à la créature, Volger dit :

— Le commandant m'a chargé de vous prévenir qu'il comptait venir vous voir.

— Il doit être irrité lui aussi. Il a dû mettre quatre hommes en danger pour me sauver. (Alek ferma les yeux et se massa les tempes.) J'espère qu'il ne criera pas.

— Je ne m'inquiéterais pas trop, à votre place, fit Volger. (Il se mit à faire les cent pas dans la cabine.) Contrairement à la mienne, son irritation sera bien cachée.

— Que voulez-vous dire ?

— Les darwinistes vous considèrent comme un moyen d'accès à Tesla. Vous êtes clankers l'un et l'autre, et vous avez tous les deux changé de camp.

— Tesla n'a pas une haute opinion de mes relations politiques.

— En ce qui concerne le gouvernement autrichien, certes non. Mais il voit en vous la possibilité de populariser largement sa nouvelle

arme. (Le comte cessa de tourner en rond, au grand soulagement d'Alek, auquel il donnait mal au crâne.) Vous étiez déjà célèbre grâce à ces articles grotesques dans les journaux. Et bientôt, vous arriverez en Amérique à bord du plus grand aéronef du monde.

Alek s'assit dans son lit et dévisagea Volger, essayant de deviner s'il était sérieux.

— C'a toujours été un homme de spectacle. Le Dr Barlow m'a parlé de sa démonstration à Tokyo. (Volger haussa les épaules.) C'est logique, en un sens. La meilleure façon d'éviter de recourir à Goliath est de faire savoir à tout le monde de quoi il est capable. Alors, pour vendre son arme destinée à mettre fin à la guerre, pourquoi ne pas exploiter l'image du prince dont la tragédie familiale a tout déclenché ?

Alek se frotta les tempes encore une fois. Chaque mot résonnait dans sa tête comme un coup de marteau. D'abord Deryn, et maintenant ceci ?

— Tout cela manque singulièrement de dignité.

— Vous aspiriez à un destin.

— Seriez-vous en train de suggérer que je le laisse se servir de moi ?

— Je suggère, Votre Altesse Sérénissime, que vous vous reposiez le plus possible au cours des prochains jours, répondit Volger avec un sourire, car vous n'êtes pas au bout de vos migraines.



Les officiers du bord passèrent quelques heures plus tard, alors qu'Alek venait enfin de s'endormir.

Un sergent d'infanterie de marine le secoua, puis se mit au garde-à-vous en faisant claquer sans pitié ses talons. Le Dr Busk prit le pouls d'Alek en consultant sa montre et hocha la tête avec satisfaction.

— Vous m'avez l'air de vous rétablir à merveille, prince.

— Si seulement vous pouviez en convaincre ma tête, soupira Alek avant de saluer ses visiteurs. Commandant, lieutenant, docteur Barlow...

— Bonjour, prince Aleksandar, dit le commandant, en s'inclinant avec ses officiers.

Alek se renfrogna. Ses visiteurs lui semblaient étonnamment cérémonieux, d'autant qu'il les recevait en chemise de nuit. Il aurait bien voulu les voir partir et le laisser se reposer.

Le loris du Dr Barlow dégringola de son épaule et courut se cacher sous le lit, où Bovril le rejoignit. Les deux créatures engagèrent une grande conversation marmonnée à voix basse.

— Que puis-je pour vous ? s'enquit Alek.

— Vous avez déjà fait beaucoup, répliqua le commandant,

rayonnant, d'une voix un peu trop forte. L'aspirant Sharp nous a raconté avec quel courage vous l'avez assisté la nuit dernière.

— Assisté ? C'est Dylan qui a fait les réparations. Autant que je me souviennne, je me suis contenté de tomber et de me cogner la tête.

Les officiers s'esclaffèrent, assez fort pour faire grimacer Alek, mais le Dr Barlow conserva son sérieux.

— Sans vous, Alek, monsieur Sharp aurait dû sortir seul sur le dos, lui rappela-t-elle en regardant par la fenêtre. Et pendant un orage, il n'y a rien de plus dangereux que de travailler seul sur le dos de l'aéronef.

— C'est vrai, je fais un excellent poids mort.

— Votre Majesté, dit le commandant Hobbes, votre modestie tombe dans l'oreille d'un sourd, je le crains.

— N'importe quel membre d'équipage en aurait fait autant à ma place.

— En effet, approuva le commandant avec un hochement de tête vigoureux. Mais vous n'êtes pas membre de cet équipage, et votre comportement a été en tout point héroïque. J'ai déjà fait parvenir une copie du rapport de M. Sharp à l'Amirauté.

— À l'Amirauté ? répéta Alek en se redressant. Cela semble un peu... excessif.

— Pas du tout. Les rapports qui mentionnent des actes héroïques sont toujours adressés à Londres. (Il s'inclina brièvement.) Quoi qu'il en soit, je tenais à vous remercier personnellement.

Les officiers prirent alors congé, mais la savante s'attarda dans la cabine. Elle claqua des doigts pour appeler son loris. La bestiole parut réticente à sortir de sous le lit, où Bovril lui récitait des noms d'éléments de radio en allemand.

— Pardonnez-moi, docteur Barlow, mais à quoi rimait cette visite ? demanda Alek.

— Vous l'ignorez vraiment ? Oh, c'est adorable. (Elle oublia son loris et s'assit au bout du lit.) Je crois que le commandant a l'intention de vous décerner une médaille.

Alek en resta bouche bée. Une semaine plus tôt, il aurait été fou de joie à l'idée d'être considéré comme un membre de l'équipage, et plus encore de recevoir une décoration d'aviateur. Cependant les avertissements de Volger résonnaient encore sous son crâne douloureux.

— Dans quel dessein ? Et ne me dites pas que c'est en récompense de mes exploits. Qu'est-ce que le commandant espère de moi ?

La savante soupira.

— Si jeune, et déjà désabusé.

— Désabusé, fit une petite voix sous le lit.

— Allons, docteur Barlow. J'ai déjà pris fait et cause pour M. Tesla,

le commandant le sait bien. Pourquoi vouloir m'acheter avec une médaille ?

Elle regarda les nuages qui roulaient de l'autre côté de la fenêtre.

— Peut-être a-t-il peur que vous ne changiez d'avis.

— Pourquoi ferais-je cela ?

— Quelqu'un pourrait vous convaincre que M. Tesla n'est qu'un charlatan.

— Ah, fit Alek. (Il se rappela les paroles de Deryn à Tokyo.) Et ce « quelqu'un », se pourrait-il que ce soit vous ?

— Nous verrons bien.

Le Dr Barlow se pencha, claqua des doigts, et cette fois le loris se montra. Elle le hissa sur son épaule.

— Je suis une scientifique, Alek. Je ne me contente pas de suppositions. Mais quand j'aurai des preuves, je vous le ferai savoir.

— C'était affreux, d'être en guerre contre vous, dit le loris de la savante.

Alek le regarda d'un œil noir : Bovril avait-il répété toute sa conversation avec Deryn à son congénère ? L'idée que les deux loris puissent s'échanger leurs petits secrets était profondément troublante.

Le Dr Barlow secoua la tête.

— Ne faites pas attention à lui. Les pauvres bestioles ont clairement été secouées dans l'œuf. Des années de travail, perdues par la faute d'un choc à l'atterrissage dans les Alpes. (Elle tendit la main pour resserrer le bandage d'Alek.) Et à propos de choc, tâchez de vous reposer, sans quoi vous finirez aussi simple d'esprit que ces deux-là.

Après le départ de la savante, Bovril sortit à son tour de sous le lit. Il grimpa sur le ventre d'Alek en gloussant doucement.

— Qu'y a-t-il de drôle ? lui demanda Alek.

La créature se tourna vers lui, l'air sérieux, tout à coup.

— Tombé du ciel, répondit-elle.

VINGT-DEUX

Le ciel mit cinq jours à se dégager complètement.

La tempête avait entraîné le *Léviathan* très au sud. La côte de Californie s'étendait face aux fenêtres du mess des aspirants. Quelques falaises blanches brillaient au soleil et, derrière, on apercevait des collines herbeuses tachetées de brun.

— L'Amérique, dit doucement Bovril depuis l'épaule d'Alek.

— Oui, c'est vrai, fit Deryn en tendant le bras pour caresser le loris.

Elle se demanda s'il ne faisait que répéter le mot ou s'il percevait vraiment qu'il s'agissait d'un endroit nouveau, avec son propre nom.

Alek abaissa ses jumelles.

— La région paraît plutôt plutôt désertique, n'est-ce pas ?

— Ici, peut-être. Mais nous sommes à mi-chemin entre San Francisco et Los Angeles. Ces deux villes regroupent près d'un million de personnes !

— Très impressionnant. Dans ce cas, pourquoi un tel vide entre les deux ?

Deryn indiqua les cartes sur la table du mess.

— Parce que l'Amérique est immense. À lui seul, le pays est aussi grand que toute l'Europe !

Bovril se pencha et colla son museau contre la vitre.

— Grand.

— Et sa puissance ne cesse de croître, ajouta Alek. Si l'Amérique entre en guerre, elle fera pencher la balance.

— Oui, mais de quel côté ?

Alek se tourna, révélant la cicatrice sur son front. Il avait repris des couleurs depuis son accident et ne se plaignait plus de maux de tête. Mais parfois il avait ce regard éberlué, comme s'il ne parvenait pas à croire à la réalité du monde qui l'entourait.

Au moins n'avait-il plus oublié que Deryn était une fille. Plus depuis qu'elle l'avait embrassé.

Elle n'était toujours pas certaine de savoir pourquoi elle l'avait fait.

C'était peut-être la violence de la tempête qui avait suscité ce débordement indigne d'un soldat. Ou peut-être était-ce tout l'enjeu des serments, de vous obliger à tenir parole quelles que puissent être les conséquences. Plus de secret entre eux, quoi qu'il en coûte... C'était un peu effrayant.

Aucun d'eux n'avait plus évoqué ce moment, bien sûr. Il n'y avait aucun avenir à embrasser Alek. Il était un prince, elle une roturière, et elle en avait pris son parti à Istanbul. Le pape n'écrit jamais une lettre pour anoblir une petite Écossaise habillée en garçon. Quand bien même le sort du monde en dépendrait.

Au moins aurait-elle embrassé Alek une fois.

— Elle ne partira jamais en guerre contre la Grande-Bretagne, protesta Alek. Même si elle est à moitié clanker.

Deryn secoua la tête.

— L'Amérique n'est pas juste un mélange de clankers et de darwinistes ; elle est aussi un mélange de nations. On y trouve beaucoup d'émigrants fraîchement débarqués qui restent attachés au kaiser. Et bon nombre d'espions parmi eux, à coup sûr.

— M. Tesla va mettre fin à la guerre avant que tout cela n'ait la moindre importance, lui assura Alek.

Il lui passa les jumelles et pointa le doigt.

— Au-dessus de ces falaises.

Elle mit un moment à repérer la tour d'amarrage qui émergeait d'un curieux groupe de bâtiments à flanc de colline. Il y en avait de tous les styles : châteaux médiévaux, cabanes misérables, gratte-ciel clankers modernes, tous inachevés. Des machines imposantes évoluaient entre eux, crachant de la vapeur dans le ciel bleu, et des cargos se bousculaient le long de la jetée en contrebas.

— Nom d'un chien, c'est ça, le manoir du bonhomme ?

— William Randolph Hearst est un homme très riche, convint Alek. Et un brin excentrique, d'après M. Tesla.

— Ce qui n'est pas peu dire, venant de lui.

— En tout cas, c'est l'homme idéal dans notre situation. Il possède une douzaine de journaux, une agence d'informations filmées, et même quelques hommes politiques, déclara Alek d'un ton ferme, avant de soupirer.

C'est une chance que la tempête nous ait emmenés si loin au sud, je suppose.

— Informations, répéta Bovril à voix basse.

Deryn rendit ses jumelles à Alek et lui posa la main sur l'épaule. À Istanbul, il avait dû confier ses petits secrets à Eddie Malone pour empêcher le journaliste de fourrer son nez dans la révolution. Il lui avait raconté comment il avait fui son pays après la mort de ses parents, et comment il avait intégré l'équipage du *Léviathan*. Il n'avait

gardé qu'une chose dans l'ombre, la lettre du pape qui lui promettait le trône, son dernier secret. Il avait détesté se retrouver ainsi sous les feux de la rampe. Et voilà que Tesla se proposait d'exhiber son histoire sur une scène autrement plus vaste.

— Je trouve cela injuste, de vous imposer encore tout ce cirque.

Alek haussa les épaules.

— Cela ne peut pas être pire la deuxième fois.

Ils regardèrent en silence l'immense manoir se rapprocher sous eux. Le *Léviathan* dépassa les bâtiments puis effectua un demi-tour pour revenir vers la tour d'amarrage face à la brise de mer.

Un lézard sortit la tête du tube de messages au plafond.

— Monsieur Sharp, au rapport sur le dos, ordonna-t-il avec la voix de M. Rigby.

— Tout de suite, monsieur. Fin du message, répondit Deryn, qui se tourna vers Alek. Je serai en bas, à guider l'atterrissage. Je vous verrai peut-être faire votre entrée sur le continent américain.

Il lui sourit.

— Je tâcherai de paraître éblouissant.

— Oui, je suis sûre que vous ferez ça très bien.

Deryn colla le nez à la fenêtre, feignant de s'intéresser au lieu d'atterrissage, aux obstacles que représentaient les machines et les hommes, et au vent qui couchait les hautes herbes.

— Ce ne sont que des reporters, Alek, ajouta-t-elle. Vous n'avez rien à craindre.

— Je m'efforcerai de m'en souvenir, Deryn.

— Deryn Sharp, précisa Bovril en la regardant sortir de la cabine. Tout à fait éblouissante.



Elle se posa en douceur sur le terrain d'aviation, ses ailes dorsales raidies par l'air océanique. Une douzaine d'hommes la réceptionnèrent au sol et un jeune homme en vêtements civils se présenta.

— Philip Francis, à votre service.

— Aspirant Sharp, de l'aéronef *Léviathan*, de la flotte de Sa Majesté, déclara Deryn en le saluant. De combien d'hommes disposez-vous pour la manœuvre ?

— Deux cents. Est-ce suffisant ?

Elle haussa les sourcils.

— Oui, largement. Mais sont-ils entraînés ?

— Absolument, oui, et ils ont beaucoup d'expérience. M. Hearst possède son propre aéronef, voyez-vous. Il est à Chicago en ce moment, en train d'être révisé.

— Son propre aéronef ?

— Il a horreur de voyager en train, expliqua M. Francis.

— Ah, évidemment, bafouilla Deryn, et elle se retourna pour examiner le terrain.

Les hommes s'étaient déjà mis en position, dessinant un ovale parfait sous la nacelle du *Léviathan*. Ils avaient fière allure dans leur uniforme rouge. La plupart portaient des sacs de sable à la ceinture pour s'alourdir, sans doute en prévision des rafales de vent venues de la mer.

Elle entendit un grondement de moteurs clankers et se retourna vers un trio de machines étranges, des mécanopodes à six pattes qui s'avançaient pesamment. Leurs pilotes étaient installés à découvert ; des bras métalliques s'élevaient derrière eux, soutenant des sortes d'instruments.

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon sang ? demanda-t-elle à M. Francis.

— Des caméras de cinéma sur plates-formes mobiles. M. Hearst tient à immortaliser l'arrivée du *Léviathan*.

Deryn avait entendu parler de l'obsession des clankers pour la photographie animée mais n'avait encore jamais assisté à une projection de cinéma. Les caméras ronronnaient et tremblaient comme les machines à coudre qu'elle avait vues à Tokyo. Chacune comportait trois objectifs, évoquant des yeux d'insectes, tous braqués sur l'aéronef.

— C'est par là qu'ils vont amener la rampe, exact ? demanda M. Francis en indiquant la porte tribord. Nous voulons les shooter pendant leur descente.

— Vous voulez les *shooter* ?



LE MAGNAT DE LA PRESSE.

— Les filmer, traduisit-il avec un sourire. Simple jargon de cinéma.

— Je comprends. Oui, c'est bien de ce côté-là qu'ils vont descendre, dit-elle avec le sentiment de trahir Alek.

Ce M. Francis n'avait décidément rien d'un aviateur, pour traiter la passerelle de « rampe ». Ce n'était qu'un reporter d'informations filmées !

D'autres hommes en vêtements civils piaffaient d'impatience entre les mécanopodes, des crapauds enregistreurs sur l'épaule et des appareils photo à la main. Ils se bousculèrent pour approcher quand l'aéronef lança ses amarres.



— Vous devriez dire à ces journalistes de reculer, conseilla Deryn. Au cas où il y aurait une rafale.

— Les équipes de M. Hearst peuvent s'en occuper.

Elle se renfroigna. Le personnel au sol semblait connaître son affaire, en effet, mais ne l'avait-on fait descendre que pour aider ces gratte-papier à trouver le meilleur angle pour leurs photos ?

Les hommes se saisirent des amarres et se mirent à tirer. Quand la nacelle ne fut plus qu'à quelques mètres du terrain, la passerelle s'abaissa automatiquement, dévoilant le commandant Hobbes, M. Tesla et le prince Aleksandar. Le commandant salua sèchement, l'inventeur agita sa canne avec désinvolture. Alek paraissait mal à l'aise. Il détailla les caméras, la foule, puis s'inclina enfin à contrecœur.

Les plates-formes mobiles se rapprochèrent, leurs caméras levées, et Deryn se rappela soudain le mécanopode scorpion qui avait capturé ses hommes à Gallipoli. Les caméras ressemblaient presque à des mitrailleuses clankers.

Un individu bien en chair portant un chapeau à large bord et un pantalon à rayures fines se détacha du groupe de journalistes et s'avança sur la passerelle. Il monta jusqu'au sommet pour serrer vigoureusement la main du commandant.

— Est-ce M. Hearst ? demanda Deryn.

— Lui-même, répondit M. Francis. Vous avez de la chance de le trouver chez lui. Avec la guerre qui fait rage un peu partout, il était à New York depuis la fin de l'été, à s'occuper de ses journaux.

— Eh oui, de vrais veinards, dit Deryn en regardant Alek saluer M. Hearst.

Dans l'uniforme de cavalerie qu'il avait emprunté à Volger, Alek était bel et bien éblouissant. Et en présence de son hôte, ses réflexes aristocratiques parurent reprendre le dessus. Il s'inclina de nouveau, avec beaucoup d'élégance cette fois, et parvint même à sourire aux caméras.

Deryn se réjouit de le voir afficher cet état d'esprit, mais ne put s'empêcher de s'inquiéter. Et si toute cette attention commençait à lui monter à la tête ?

Mais non, il faudrait davantage qu'un bon coup sur le crâne pour changer Alek à ce point.

Elle s'arracha à la contemplation de la scène et s'intéressa une fois de plus au terrain d'atterrissage. À sa grande satisfaction, elle repéra plusieurs cordes en train de s'emmêler.

— On dirait que vos hommes vont avoir besoin d'un petit coup de main, en fin de compte, lança-t-elle à M. Francis, avant de partir à petites foulées.



Le problème se situait à l'avant de l'aéronef, où la brise était la plus forte. L'équipage en poste sur le dos avait déjà jeté un câble à la tour mais attendait que la situation soit débrouillée au sol avant de resserrer les amarres.

À l'arrivée de Deryn, deux des équipes se disputaient à grands cris. L'une d'elles avait tiré dans la mauvaise direction, croisant les cordes, et aucune ne voulait lâcher prise. Deryn jeta quelques ordres d'un ton sec, s'assurant qu'ils ne lâchent pas tous les cordes en même temps. Le problème fut bientôt résolu et elle sortit ses drapeaux de sémaphore pour indiquer P-A-R-É à l'équipage du *Léviathan*.

— C'est ma faute, j'en ai peur, avoua une voix dans son dos.

Elle se retourna et tomba nez à nez avec un homme affublé d'un uniforme trop grand pour lui, un peu plus vieux que ses compagnons. Derrière la grosse moustache, ses traits lui parurent familiers.

— Êtes-vous... ? commença-t-elle avant d'être interrompue par un coassement venu de l'un des sacs de sable à la ceinture de l'homme.

— Chut, Rusty, souffla-t-il. Heureux de vous revoir, monsieur Sharp. Pensez-vous que nous puissions avoir une petite discussion dans l'intimité de votre aéronef ?

Elle plissa les yeux et le reconnut alors qu'il lui tendait la main.

— Eddie Malone, reporter au *New York World*.

VINGT-TROIS

— Nom d'un chien, que faites-vous ici ?

— Pourquoi suis-je en Californie ? dit Malone. Ou pourquoi suis-je caché sous ce déguisement au lieu de prendre des photos avec les autres ?

— Eh bien, les deux !

— Je me ferai un plaisir de tout vous expliquer. Mais d'abord, nous devrions nous dépêcher d'embarquer. Sans quoi ces gars-là vont me faire passer un mauvais quart d'heure.

Deryn suivit son regard et aperçut trois solides gaillards en uniforme bleu foncé qui traversaient le terrain à grands pas.

— Qui sont-ils ?

— Des agents de la Pinkerton – des vigiles au service de M. Hearst. Mon journal appartenait à un certain Pulitzer, voyez-vous, et Hearst et lui n'étaient pas précisément amis. Alors ne traînons pas.

Malone poussa Deryn vers la nacelle du *Léviathan*.

— Ne me dites pas qu'ils ont l'intention de vous agresser devant tout le monde !

— Je ne sais pas quelles sont leurs intentions, mais je préfère ne pas rester pour les découvrir.

Deryn examina les hommes avec plus d'attention. Ils tenaient des matraques à la main. Peut-être valait-il mieux se montrer prudent.

La nacelle du *Léviathan* était trop haute pour qu'ils puissent sauter à bord, et ils ne réussiraient jamais à éviter les agents de la Pinkerton s'ils choisissaient d'emprunter la passerelle. En revanche, les deux anneaux d'amarrage en acier qui dépassaient de la bulle du navigateur, sous la nacelle, se trouvaient presque à leur portée.

— Préparez-vous à saisir l'un de ces anneaux, ordonna Deryn à Malone.

Elle se tourna vers les équipes dont elle venait de résoudre le différend et leur cria :

— Les gars, tirez tous ensemble un bon coup à un... deux... *trois* !

Les hommes donnèrent une traction sur les amarres. Aussitôt l'aéronef piqua légèrement du nez – juste assez. Eddie Malone et Deryn bondirent, s'accrochèrent aux anneaux puis se hissèrent en même temps que l'aéronef se redressait.

— Par ici, dit-elle en grimpant jusqu'à la trappe de la soute avant.

Malone la suivit, le bout des souliers sur la corniche métallique qui faisait le tour de la nacelle.

Les agents de la Pinkerton levèrent des regards contrariés vers Deryn et Malone.

— Descendez un peu par ici ! cria l'un d'eux.

Deryn, l'ignorant, frappa à la trappe de la soute.



LA PINKERTON AUX TROUSSES.

L'aéronef s'enfonça légèrement sous elle : les équipes l'amenaient lentement vers le sol. Dans moins d'une minute, Malone et elle seraient à portée des matraques de la Pinkerton.

Le visage d'un aviateur, visiblement perplexe, apparut derrière la trappe.

— Ouvrez ! C'est un ordre ! cria Deryn.

Tout en poussant Malone à l'intérieur, elle se demanda pourquoi elle l'aidait. Il leur avait peut-être rendu service à Istanbul en acceptant de protéger les secrets de la révolution, mais ce n'avait pas été sans contrepartie.

Quoi qu'il en soit, il était à bord désormais. C'était au commandant de décider s'il fallait le débarquer ou non.

Deryn se hâta de grimper derrière lui, sans attendre de voir si les agents de la Pinkerton allaient évacuer leur frustration sur elle. Elle se hissa entre les tonneaux de miel rangés près de la fenêtre, puis salua l'aviateur qui les avait fait entrer.

— Merci, mon gars.

Malone était en train d'examiner la soute plongée dans la pénombre ; son crayon s'activait déjà sur son calepin.

— Ainsi donc, voilà à quoi ressemble la soute ?

— J'ai bien peur que le moment ne soit mal choisi pour une visite guidée, monsieur Malone. Pourquoi ces hommes en ont-ils après vous ?

— Comme je vous le disais, je travaille pour le *New York World* et Hearst est le propriétaire du *New York Journal*. Nous sommes archi-concurrents.

— Et en Amérique, est-il fréquent que les journalistes de rédactions rivales s'attaquent à vue ?

Malone eut un petit rire.

— Pas vraiment. Disons plutôt que Hearst ne m'a pas envoyé d'invitation dorée sur tranche. J'ai dû me déguiser pour pouvoir prendre quelques photos. D'ailleurs, à ce propos...

Il sortit son appareil photo de l'un de ses sacs de sable, et son crapaud enregistreur d'un autre. Quand il le posa sur son épaule, le batracien émit un rot et fixa Deryn en clignant des paupières.

— Je vous croyais chef du bureau d'Istanbul, s'étonna-t-elle. Encore une fois, que faites-vous ici ? Istanbul se trouve à sept mille miles !

Le reporter agita la main.

— Le prince Alek représente le meilleur scoop que j'ai jamais eu. Je n'allais pas laisser un ou deux océans me barrer la route. Dès que j'ai appris que le *Léviathan* faisait route à l'est, j'ai pris le bateau pour New York. Ça fait deux semaines que je vous attends.

— Mais comment avez-vous abouti *ici* ?

— Quand la démonstration de M. Tesla à Tokyo s'est retrouvée en une de tous les journaux, j'ai sauté dans un train pour Los Angeles : c'est là qu'il y a le plus grand terrain d'aviation de toute la côte Ouest. Seulement, hier soir, j'ai appris que vous aviez l'intention d'atterrir ici.

Deryn secoua la tête. M. Tesla n'avait convaincu le commandant de ravitailler chez Hearst que la veille au soir.

— Appris ? Par qui ?

— Par le grand inventeur en personne. Les ondes radio ne fonctionnent pas comme les pigeons voyageurs, monsieur Sharp. Avec une bonne antenne, n'importe qui peut les capter. (Il haussa les épaules.) Ne me dites pas que vous êtes surpris que M. Tesla n'ait pas émis en code. Pourquoi accorder l'exclusivité à un seul journal ?

Deryn lâcha un juron. Qui d'autre suivait ainsi les moindres mouvements du *Léviathan* ? Les espions clankers possédaient la radio, eux aussi. Elle se demanda ce qui lui avait pris de porter secours à Malone. Les fouinards dans son genre finissaient tôt ou tard par vous attirer des ennuis.

— Eh bien, maintenant que vous êtes là, monsieur Malone, nous allons devoir demander aux officiers si vous pouvez rester. Suivez-moi.

Elle guida le reporter jusqu'à l'escalier central, puis en haut, vers la passerelle. Les coursives de l'aéronef grouillaient d'activité ; on avait déjà ouvert la soute pour refaire le plein de carburant et de provisions. Ce n'était qu'une question de temps avant que les poursuivants de Malone ne réussissent à se glisser à bord.

La passerelle n'étant pas moins animée que le reste de l'aéronef, Deryn se vit renvoyée d'un officier à l'autre. Le commandant était occupé à se faire prendre en photo par les journalistes, et personne d'autre ne voulut statuer sur le sort d'un reporter clandestin. Aussi, lorsque Deryn avisa la savante et son loris en train de prendre le thé dans le mess des officiers, poussa-t-elle Malone à l'intérieur et referma-t-elle la porte derrière elle.

— Bonjour, m'dame. Voici M. Malone. Il est journaliste.

La savante hocha la tête.

— Comme c'est aimable à M. Hearst de se rappeler qu'il n'y a pas que des savants clankers à interviewer à bord de cet aéronef !

— Clankers ! répéta le loris sur un ton hautain.

— Désolé, m'dame, s'excusa Deryn, mais ce n'est pas ce que vous croyez. M. Malone ne travaille pas pour M. Hearst.

— Je suis du *New York World*, précisa Malone.

— Un intrus, dans ce cas ? s'étonna le Dr Barlow en détaillant l'uniforme du reporter. Et déguisé, qui plus est. Êtes-vous conscient, monsieur Sharp, que l'on trouve des espions allemands en Amérique ?

— Vous avez bien raison là-dessus, m'dame, approuva Malone avec

un sourire. On en trouve à la pelle !

— Monsieur Sharp, comment cet homme est-il monté à bord ?

Deryn répondit d'une voix enrouée :

— Hum, je l'ai plus ou moins fait entrer par une trappe, m'dame.

Le Dr Barlow haussa les sourcils, tandis que son loris s'exclamait :

— Des espions !

— Mais ça ne peut pas être un agent allemand ! protesta Deryn. Je l'ai rencontré à Istanbul. Vous aussi, d'ailleurs ! Sur l'éléphant de l'ambassadeur, rappelez-vous.

Malone s'avança.

— Le garçon a raison, même si nous n'avons pas eu l'occasion de discuter longtemps. Et bien sûr, je ne portais pas ce postiche, à ce moment-là.

Il attrapa sa moustache par une extrémité, l'arracha d'un coup sec et la jeta sur la table. Le loris vint l'examiner de plus près tandis que la savante écarquillait les yeux.

— Ah, vous êtes *ce* Malone, dit-elle lentement. Celui qui écrit tous ces articles lamentables sur le prince Aleksandar.

— Lui-même. Et comme je l'expliquais au jeune Sharp ici présent, je n'ai pas l'intention de m'arrêter. Si vous autres darwinistes croyez pouvoir accorder l'exclusivité à Hearst, vous allez vite devoir déchanter !

— Il n'y a aucun accord d'exclusivité entre Hearst et nous, lui assura le Dr Barlow. C'est M. Tesla qui a eu l'idée de ce détour.

— Hum, Tesla, fit le loris en se collant la fausse moustache sous le museau.

— J'ai essayé de parler au commandant, m'dame, intervint Deryn. M. Malone risque d'avoir des ennuis. Il a les hommes de Hearst sur le dos.

— Eh bien, naturellement, dit le Dr Barlow. Nous sommes sur une propriété privée, ce qui fait de lui un intrus.

Deryn gémit intérieurement. Pourquoi la savante faisait-elle autant de difficultés ? Tous ces articles à propos d'Alek l'auraient-ils énervée, elle aussi ?

— Oh, vous avez l'intention de la jouer comme ça ? dit Eddie Malone avant d'attraper une chaise et de s'asseoir en face de la savante. Laissez-moi vous dire une chose, docteur : vous ne tenez pas à vous compromettre avec ce Hearst. Il a des relations tout à fait exécrables.



— Il me semble, monsieur, qu'avoir des relations exécrables est l'apanage de tout bon journaliste.

— Ha, ha ! Vous m'avez eu ! s'exclama Malone. (Il frappa sur la table, ce qui fit sursauter le loris.) Mais il y a exécrable et dangereux. Je pense par exemple à un certain M. Philip Francis.

— M. Francis ? s'étonna Deryn. Je viens de le rencontrer. C'est le responsable des équipes au sol.

Malone secoua la tête.

— C'est surtout le directeur de l'agence Hearst-Pathé. Officiellement, en tout cas. (Il se pencha en avant et continua en baissant la voix.) Ce qu'on sait moins, c'est que son nom de famille n'est pas Francis, mais Diefendorf !

Il y eut un moment de silence, puis le loris de la savante lança :

— Des clankers !

— Ce serait un agent allemand ? demanda Deryn.

Malone haussa les épaules.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il est né en Allemagne, et qu'il ne s'en vante pas !

— Beaucoup d'émigrants choisissent de changer de nom à leur arrivée en Amérique, observa le Dr Barlow en tambourinant sur la table. Il est vrai que tous ne gagnent pas leur vie en produisant des

films de propagande.

— Exactement, renchérit Malone. Vous devez savoir que Hearst se sert de ses journaux et de ses informations animées pour faire campagne contre les Britanniques et contre le darwinisme. Et d'un seul coup, ce serait votre meilleur ami dans ce pays ?

Deryn se tourna vers le Dr Barlow.

— Il faut mettre le commandant au courant.

— Je me charge des présentations, déclara la savante. Vous pouvez emporter ceci, monsieur Sharp, dit-elle en indiquant le service à thé, et vous, monsieur Malone, venez donc avec moi. Si le commandant en a fini avec sa mise en scène, peut-être pourra-t-il nous accorder un moment. Je tâcherai de lui expliquer l'intérêt de ne pas mettre tous nos œufs dans le même panier.

— Je crois que nous nous comprenons, madame, approuva le reporter. (Il se leva et donna une tape dans le dos à Deryn.) Au fait, Sharp, merci pour le coup de main de tout à l'heure. J'apprécie.

— Content d'avoir pu vous rendre service.

Elle commença à empiler les soucoupes, heureuse d'avoir mis la main sur la savante. En dehors d'elle, tout le monde à bord semblait sous le charme du célèbre Tesla, et ce Hearst avec ses caméras et ses journaux n'allait rien arranger.

Et puis il se produisit un incident troublant.

Alors que Malone tirait la chaise du Dr Barlow pour l'aider à se lever, le loris jeta la fausse moustache dans une tasse de thé et fixa Deryn d'un air supérieur. Sans réfléchir, celle-ci lui tira la langue.

— Deryn Sharp, dit la créature, apparemment très satisfaite d'elle-même, en grimpant sur l'épaule de sa maîtresse.

VINGT-QUATRE

M. William Randolph Hearst savait recevoir, incontestablement.

Sa salle à manger ressemblait à la grand-salle d'un château médiéval, ornée de tapisseries murales et de bas-reliefs de saints au plafond. Les chandeliers italiens du XVI^e siècle étaient coiffés de minuscules flammes électriques, et la cheminée était si haute qu'Alek aurait pu y entrer tout entier sans se baisser. L'impression d'ensemble était somptueuse et quelque peu confuse, comme si les décorateurs de Hearst avaient pillé l'Europe au petit bonheur, sans se soucier du coût ni de la tradition.

Le dîner lui-même, en revanche, était irréprochable. Homard à la Vanderbilt, perdreaux rôtis et salade d'Alger, grouse chaud-froid, et, pour dessert, une bombe glacée dans le style Grand Hôtel. En fait, c'était le premier repas digne de ce nom que savourait Alek depuis qu'il s'était enfui de chez lui. Après avoir goûté chacun des plats, Bovril somnolait à présent sur le dossier du fauteuil d'Alek, quoique ses oreilles frémissent de temps à autre.

Alek avait toujours détesté les dîners officiels en compagnie de ses parents, mais celui-ci était différent. Enfant, il n'avait pas le droit de prononcer un mot dès que la conversation s'engageait sur le terrain politique, alors que, maintenant, il était un élément central de la discussion. Sur une table de trente personnes, c'était lui qu'on avait assis à la droite de M. Hearst. Tesla trônait à la gauche de leur hôte, avec le commandant de l'autre côté, et les officiers du *Léviathan* installés plus loin. Le Dr Barlow, à sa grande contrariété, avait dû prendre place en bout de table avec les autres dames – une journaliste et quelques actrices de cinéma. Alek leur avait été présenté avant le dîner sous l'œil des caméras. Les actrices avaient souri aux machines comme à de vieilles amies. Deryn, n'étant qu'un simple homme d'équipage, n'avait même pas été conviée.

À mesure que le repas se déroulait, M. Hearst fit part à ses convives de ses vues sur la guerre.

— Wilson, bien sûr, va se ranger au côté de ses amis britanniques. Il ne s'opposera pas au blocus de l'Allemagne par la Royal Navy. Par contre, vous l'entendrez crier comme un goret si les sous-marins allemands font la même chose à la Grande-Bretagne !

Alek hocha la tête. Le président Wilson était du Sud, se souvint-il, et avait été éduqué selon les valeurs darwinistes.

— Il affirme vouloir la paix, pourtant, observa le comte Volger. (Il était assis en face, à côté du premier lieutenant du *Léviathan*, assez proche pour se joindre à la conversation.) Peut-on le croire ?

— Oh, certainement, comte. C'est même la seule chose à retenir en sa faveur ! s'esclaffa Hearst en plantant sa cuillère dans son dessert. Imaginez si ce cowboy de Roosevelt avait été élu ! Nos soldats seraient déjà là-bas !

Alek jeta un coup d'œil au commandant Hobbes, qui souriait et acquiesçait poliment de la tête. Les Britanniques verraient sans doute avec plaisir les Américains se ranger à leurs côtés, si la chose pouvait s'arranger.

— Tôt ou tard, cette guerre précipitera le monde entier dans le conflit, déclara gravement M. Tesla. Voilà pourquoi nous devons y mettre un terme.

— Exactement ! s'exclama Hearst en lui donnant une bourrade dans le dos. (L'inventeur fit la grimace, mais leur hôte ne parut pas s'en apercevoir.) Mes caméras et mes journaux vous suivront à chaque étape. Le temps que vous arriviez à New York, les deux camps auront été avertis qu'il est grand temps d'arrêter cette folie !

Alek vit le commandant Hobbes sourciller à la mention des « deux camps ». Naturellement, l'arme de M. Tesla pouvait être braquée sur Londres au même titre que sur Berlin ou Vienne. Alek se demanda si les Britanniques avaient élaboré un plan pour s'assurer que cela n'arriverait pas.

— Je suis convaincu que le monde verra mon invention comme un motif d'espoir et non un sujet de crainte, déclara M. Tesla.

— Oh, je suis certain que ce sera la position des darwinistes, dit le commandant Hobbes en levant son verre. À la paix !

— À la paix ! répéta Volger, et Alek s'empressa de se joindre au toast.

Tout le monde les imita autour de la table, et tandis que les domestiques s'avançaient pour resservir les messieurs en brandy, Bovril murmura ces mots dans son sommeil. Cependant, Alek doutait que les convives américains se soucient sincèrement d'une guerre qui se déroulait à des milliers de kilomètres.

— Et maintenant, commandant, revenons à nos moutons, lança M. Hearst. Où souhaitez-vous faire escale sur la route de New York ? Je possède des journaux à Denver et à Wichita. Ou bien préférez-vous

cibler uniquement les grandes villes, comme Chicago ?

Le commandant reposa soigneusement son verre sur la table.

— Eh bien, nous ne nous arrêterons dans aucune de ces villes, j'en ai peur. Nous n'en avons pas le droit.

— Le *Léviathan* est un bâtiment de guerre appartenant à une puissance belligérante, expliqua Alek. Il ne peut pas séjourner plus de vingt-quatre heures dans un port neutre. Autrement dit, nous n'avons pas le droit de survoler votre pays en faisant escale où bon nous semble.

— Mais quel est l'intérêt d'une tournée promotionnelle si vous ne pouvez vous arrêter nulle part ? s'écria Hearst.

— Je ne suis pas qualifié pour répondre à cette question, s'excusa Hobbes. Mes ordres sont uniquement de conduire M. Tesla à New York.

Le comte Volger intervint :

— Et comment comptez-vous faire, sans traverser l'Amérique ?

— Il y a deux possibilités, répondit le commandant. Nous avions d'abord prévu de passer par le Canada, puisqu'il fait partie de l'Empire britannique. Mais comme la tempête nous a poussés jusqu'ici, le Mexique offre une voie plus directe.

Alek se renfroigna. Personne ne lui avait parlé de ce changement de plan.

— Le Mexique n'est-il pas neutre également ?

Le commandant tourna les paumes vers le haut.

— Il est en pleine révolution. Et, par conséquent, bien mal placé pour affirmer sa neutralité.

— En d'autres termes, il ne peut rien contre vous, résuma Tesla.

— La politique est l'art du possible, renchérit le comte Volger. Et, au moins, nous devrions avoir du beau temps.

— Je trouve l'idée brillante ! applaudit M. Hearst. (Il fit signe à un domestique qui accourut lui allumer son cigare.) Survoler un pays déchiré par la guerre dans le cadre d'une mission de paix... ça fera une histoire sensationnelle !

Tout le monde dévisagea M. Hearst avec de grands yeux. Alek espéra qu'il plaisantait. Au cours de la révolte ottomane, Deryn et lui avaient perdu leur ami Zaven, parmi plusieurs milliers de morts. Et d'après ce qu'il avait cru comprendre, la révolution mexicaine n'était pas moins sanglante.

Voyant que le silence gêné se prolongeait, le prince s'éclaircit la gorge.

— Saviez-vous qu'un de mes grands-oncles avait été empereur du Mexique ?

Hearst parut surpris.

— Je croyais que votre grand-oncle était empereur d'Autriche ?

— C'était un autre, répondit Alek. Je vous parle de Maximilien, le frère cadet de François-Joseph. Il n'a régné que trois ans, hélas. Après quoi on l'a passé par les armes.

— Peut-être pourriez-vous survoler sa tombe, suggéra Hearst en tirant sur son cigare. Jeter quelques fleurs au passage, ou que sais-je ?

— Eh bien, oui, peut-être.

Alek s'efforça de masquer sa stupéfaction. Il se demanda une fois de plus si leur hôte plaisantait.

— La dépouille de l'empereur a été rendue à l'Autriche, dit le comte Volger. C'était une époque plus civilisée.

— Il y a sûrement quelque chose à exploiter là-dedans malgré tout, insista Hearst, avant de se tourner vers l'homme assis à la droite d'Alek. Assurez-vous de prendre quelques photos de Sa Majesté sur le sol mexicain.

— J'y veillerai, monsieur, lui assura M. Francis.

On l'avait présenté à Alek comme le directeur de l'agence d'informations filmées de Hearst. Il les accompagnerait à New York à bord du *Léviathan* avec une jeune femme reporter et quelques cameramen.

— Vous pouvez compter sur notre collaboration, promit le commandant Hobbes en levant son verre à l'adresse de M. Francis.

— Bon, assez parlé politique ! s'exclama M. Hearst. C'est l'heure de notre petit spectacle !

Sur son ordre, les domestiques s'empressèrent de débarrasser la table. Les flammes électriques des chandeliers s'éteignirent, et la tapisserie murale derrière Alek coulisssa, dévoilant un large écran de toile argentée.

— Que se passe-t-il ? chuchota Alek à M. Francis.

— Vous allez découvrir la dernière passion de M. Hearst. Peut-être le meilleur film de cinéma jamais tourné.

— Eh bien, ce sera assurément le meilleur que j'aurai jamais vu, murmura Alek, et il tourna sa chaise face à l'écran.

Son père avait interdit ce genre de divertissements chez lui, et il n'était pas question de fréquenter les théâtres publics, bien entendu. Alek devait avouer qu'il éprouvait une certaine curiosité.

Deux hommes en blouse blanche firent rouler de l'autre côté de la table une machine braquée sur l'écran. Elle ressemblait fortement aux caméras qui avaient traqué Alek toute la journée, sauf qu'elle n'avait qu'un seul œil. Alors qu'elle s'allumait avec un bourdonnement, un pinceau lumineux jaillit de son œil et couvrit l'écran de taches noires tremblotantes. Puis des mots s'affichèrent...

The Perils of Pauline, annonçaient les lettres blanches, qui restèrent à l'écran suffisamment longtemps pour qu'un enfant de cinq ans puisse les lire une douzaine de fois. Vint ensuite le logotype de Hearst-Pathé

cinéma. Il traversa la fumée de cigare qui flottait au-dessus de la grande table comme le rayon lumineux d'un phare traverse le brouillard.

Les acteurs apparurent enfin, sautillant partout avec frénésie. Alek mit plusieurs minutes à reconnaître l'actrice assise à côté du Dr Barlow dans le personnage de Pauline. Elle avait beau être très jolie en réalité, l'écran scintillant la transformait en un spectre blafard, aux yeux énormes assombris par un maquillage outrancier.

Les images animées rappelèrent à Alek le spectacle de théâtre d'ombres auquel Deryn et lui avaient assisté à Istanbul. À la différence que les ombres en question lui avaient paru élégantes, gracieuses, d'une netteté parfaite ; alors que les images de ce film étaient floues, tout en nuances de gris et contours incertains, beaucoup trop proches du monde réel à son goût.

Le spectacle parut toutefois intriguer les loris perspicaces. Bovril s'était réveillé et la créature du Dr Barlow fixait l'écran sans ciller. Ses yeux brillaient dans l'obscurité.

Les personnages à l'écran s'embrassaient, jouaient au tennis dans de ridicules vestons à rayures et se faisaient signe de la main. Les scènes étaient ponctuées de phrases censées expliquer l'histoire, laquelle était plutôt confuse – pleine de chantages, de maladies mortelles et de domestiques déloyaux. Bien que l'effet général fût désastreux, Pauline parvint néanmoins à émouvoir Alek. C'était une jeune héritière qui deviendrait richissime à son mariage, mais qui voulait prendre le temps de parcourir le monde et de vivre des aventures avant de se ranger.



UN DÎNER AVEC PAULINE.

Elle lui faisait penser à Deryn, intrépide et pleine de ressources, même si, grâce à sa fortune, elle n'avait pas besoin de se faire passer pour un homme. Par une curieuse coïncidence, sa première aventure était un périple à bord d'un ballon à hydrogène, et les événements se déroulèrent de la façon dont Deryn avait décrit sa première journée dans l'Air Service : une jeune femme perdue seule en plein ciel et ne pouvant compter que sur son courage, une corde et quelques sacs de lest.

Sans céder à la panique, Pauline jeta l'ancre du ballon par-dessus bord et entreprit de descendre à la corde. Alek se surprit à imaginer Deryn à sa place. Soudain, les imperfections grésillantes de l'image lui parurent s'effacer, disparaître comme les pages d'un bon livre. Le ballon passa au-dessus d'une falaise abrupte, l'héroïne bondit sur la pente rocheuse et se mit à l'escalader. Le temps que Pauline se retrouve suspendue par les ongles au bord de la falaise, alors que son fiancé se précipitait à son secours à bord de son mécanopode, Alek avait le cœur battant.

Et puis, soudain, les images s'interrompirent : l'écran devint blanc, tandis que la bobine de film crépitait comme un jouet mécanique tournant dans le vide. Les chandeliers électriques se rallumèrent au plafond.

Alek se tourna vers M. Hearst.

— Ne me dites pas que cela se termine de cette façon ! Que se passe-t-il ensuite ?

— C'est ce que nous appelons un « cliffhanger », un feuilleton à suspense, expliqua Hearst en s'esclaffant. Nous tâchons de laisser Pauline en grande difficulté à la fin de chaque épisode. Attachée à une voie de chemin de fer, par exemple, ou à bord d'un mécanopode fou. Comme ça, le public revient pour connaître la suite, et l'histoire peut se poursuivre indéfiniment !

— Un cliffhanger, répéta Bovril avec un gloussement.

— Très ingénieux, déclara Alek.

Mais, en réalité, il lui semblait plutôt déloyal de faire espérer au public une conclusion qui ne viendrait jamais.

— L'une de mes meilleures idées ! s'enthousiasma Hearst. Une toute nouvelle façon de raconter les histoires !

— Aussi neuve que *Les Mille et Une Nuits*, murmura Volger.

Alek sourit à cette remarque, même s'il devait admettre que le film avait une qualité hypnotique. Ou peut-être était-ce encore une conséquence de son choc à la tête : depuis sa chute, la frontière entre le rêve et la réalité s'était quelque peu estompée.

— Je suis sûr que vous mourez d'impatience de vous voir à l'écran tous les deux ! s'exclama Hearst en attrapant Alek et M. Tesla par les

épaules.

— Ce sera comme une fenêtre ouverte sur l'avenir, répondit Tesla dans un sourire. Un jour, nous serons capables de transmettre des images animées par la voie des airs, comme nous le faisons avec le son.

— Quelle notion déroutante, commenta Alek, qui trouvait l'idée épouvantable.

— Ne vous en faites pas, Votre Majesté, lui dit M. Francis. Je veillerai à ce que vous soyez à votre avantage. C'est mon travail.

— Me voilà rassuré.

Alek se souvint de la première fois où il avait vu sa photographie dans le *New York World*. Contrairement à un tableau digne de ce nom, il l'avait trouvée désagréablement réaliste, sans pitié pour ses oreilles trop grandes. Il se demanda si les images animées le feraient paraître aussi flou et frénétique que Pauline et ses compagnons.

— Les femmes américaines font-elles vraiment du vol en ballon ? s'enquit-il.

— En tout cas, elles doivent en rêver ! répondit M. Francis. *The Perils of Pauline* est si populaire que nos concurrents sont en train de nous emboîter le pas, avec un film intitulé *The Hazards of Helen*. Et nous sommes déjà en train de préparer *The Exploits of Elaine*.

— Vous avez le sens de l'allitération, observa Alek. Et en dehors du cinéma, les femmes pratiquent-elles réellement ce genre d'activités ?

L'homme haussa les épaules.

— Bien sûr, pourquoi pas ? Avez-vous déjà entendu parler de Bird Millman ?

— La funambule ? Oui, mais c'est une artiste de cirque.

Alek soupira. Après tout, Lilit avait bien su voler à bord d'un cerf-volant individuel. Il est vrai que c'était une révolutionnaire.

— Je voulais dire : les femmes *normales* peuvent-elles voler ?

Le comte Volger intervint :

— Je crois que ce qui préoccupe le prince Aleksandar, c'est de savoir si les femmes américaines sont tenues de se faire passer pour des hommes. C'est un sujet d'étude qui le fascine ces derniers temps.

Alek jeta un regard noir au comte. M. Francis éclata de rire.

— Eh bien, en ce qui concerne le vol, je ne saurais dire, reconnut-il, mais nous avons beaucoup de femmes qui portent le pantalon de nos jours. J'ai lu récemment qu'un pilote de mécanopode sur vingt est une femme ! (Il se pencha vers Alek.) Envisageriez-vous de vous trouver une fiancée en Amérique, Votre Majesté ? Une femme qui incarne l'esprit des pionniers, peut-être ?

— Cela n'entre pas dans mes projets, hélas.

Alek vit le sourire matois de Volger et ajouta :

— Tout de même, cinq pour cent, c'est beaucoup, n'est-ce pas ?

— Voudriez-vous faire plus ample connaissance avec Mlle White ? lui proposa M. Francis avec un clin d'œil. Elle ressemble un peu à son personnage. Elle effectue toutes ses cascades !

Alek regarda au bout de la table l'actrice qui avait joué le rôle de Pauline – elle portait le nom improbable de Pearl White, se souvint-il. Elle était en grande conversation avec le Dr Barlow et son loris. Alek se demanda de quoi ils pouvaient parler tous les trois.

— Cela pourrait faire les gros titres, s'enthousiasma M. Francis. Le prince et la starlette !

— La starlette, dit Bovril en se laissant glisser de l'épaule d'Alek.

— Merci, mais non, répondit Alek. Discuter avec elle risquerait de rompre le charme.

— Sage décision, Votre Altesse Sérénissime, commenta Volger avec un hochement de tête sentencieux. Mieux vaut éviter de mélanger le trompe-l'œil et la réalité. Le monde actuel est trop sérieux pour cela.

VINGT-CINQ

Le *Léviathan*, ravitaillé, reprit son vol avant midi le lendemain, largement avant l'expiration du délai de vingt-quatre heures. Par la fenêtre de sa cabine, Alek découvrit l'étrange vérité qui se dessinait derrière le domaine de Hearst. Les bâtiments n'étaient pas tant inachevés que plats, creux, construits pour être filmés sous certains angles et non pour être habités.

Autrement dit, factices.

Alek passa l'essentiel de la journée dans sa cabine, à éviter les caméras qui sillonnaient les couloirs de l'aéronef. L'une de ses grand-tantes pensait que les photographies vous prenaient une part de votre âme. Il se pouvait qu'elle eût raison. À raison de seize images par seconde, une caméra de cinéma devait vous dépouiller à la cadence d'une mitrailleuse. Peut-être était-ce l'effet du brandy de la veille, mais Alek se sentait aussi vide que les constructions de Hearst.

L'aéronef longea la côte californienne vers le sud à une vitesse de trois quarts, en profitant de la brise océane qui soufflait vers la terre. Ils dépassèrent Los Angeles en fin d'après-midi, et quelques heures plus tard Alek sentit l'aéronef obliquer au sud-est. D'après la carte étalée sur son bureau, la ville tentaculaire au-dessous d'eux devait être Tijuana.

Un fracas de trompettes et de tambours couvrit soudain le bruit des moteurs. Bovril sauta sur l'appui de la fenêtre. Alek regarda dehors. Un grand stade s'étendait en contrebas, rempli d'une foule en liesse. Une sorte de taureau à deux têtes grattait la poussière au centre de l'arène, face à un matador presque trop petit pour être vu dans la lumière déclinante.

Alek se fit la réflexion qu'un voyage en aéronef vous faisait manquer beaucoup de choses depuis une altitude de mille pieds.

Le temps qu'Alek s'habille pour le dîner, le désert était plongé dans la nuit. Bovril était toujours perché sur le rebord de la fenêtre, le regard vers le bas. Ses grands yeux lui permettaient sans doute de voir

dans le noir.

— Météorique, dit la bestiole.

Alek fronça les sourcils. C'était la première fois que Bovril ouvrait la bouche de toute la journée, et il ne se souvenait pas avoir jamais prononcé ce mot. Mais comme il était déjà en retard pour le dîner, il se contenta de poser la créature sur son épaule et de sortir.



La savante avait réquisitionné le mess des officiers, sans doute pour le premier d'une longue succession de dîners fastidieux. Avec autant de civils à bord, le voyage du *Léviathan* jusqu'à New York menaçait de tourner à la croisière d'agrément. Mais au moins le dîner de ce soir se limiterait-il à cinq personnes, et non à deux douzaines comme le banquet chez Hearst.

Deryn se tenait au seuil du mess, en uniforme d'apparat. Voyant Bovril tendre les pattes vers elle, elle lui ébouriffa la fourrure, puis elle ouvrit la porte en s'inclinant profondément. Elle avait un sourire narquois. Alek se sentit ridicule dans son costume impeccable, comme s'ils étaient tous les deux des enfants qui jouaient à se déguiser.

Les autres invités étaient déjà présents : le comte Volger, M. Tesla et la femme reporter du journal de San Francisco de Hearst. Elle portait une robe rouge avec un col en dentelle et un chapeau de feutre rose surmonté d'une plume d'autruche.

— Votre Altesse Sérénissime, puis-je vous présenter Mlle Adela Rogers ? dit le Dr Barlow.

Alek s'inclina.

— J'ai déjà eu le plaisir de la rencontrer hier soir, mais seulement brièvement.

Mlle Rogers lui donna sa main à baiser. Alek hésita – elle n'était certainement pas de son niveau social. Toutefois, le dédain des Américains pour ce genre de conventions était bien connu, aussi lui prit-il la main pour souffler un baiser juste au-dessus.

— Vous m'avez manquée, dit-elle avec un sourire surpris.

— Manquée ? répéta Alek.

— Sa main, expliqua le Dr Barlow. La coutume en Europe, mademoiselle Rogers, veut que seules les femmes mariées soient embrassées directement sur la main. Vous autres jeunes filles vous laissez trop facilement tourner la tête par le contact des lèvres.



Alek entendit ricaner Deryn. Il préféra l'ignorer.

— Jeune fille ? J'ai vingt ans révolus, s'esclaffa Mlle Rogers. Et on m'a déjà embrassé la main très souvent sans qu'il m'arrive rien !

Le loris du Dr Barlow se mit à glousser, tandis qu'Alek toussotait poliment.

— Naturellement.

— J'ai même failli me marier, une fois, ajouta Mlle Rogers. Mais un ancien soupirant a surgi au dernier moment pour déchirer mon contrat de mariage. Il devait être encore amoureux de moi.

— Vraiment ? dit Alek. Je veux bien le croire.

— N'auriez-vous pas pu obtenir un autre contrat ? s'étonna la savante.

— Oh, je suppose. Mais ce contretemps m'a donné l'occasion de réfléchir. Et j'ai choisi de faire passer ma carrière en premier. Il n'est jamais trop tard pour se trouver un mari, après tout.

Le Dr Barlow éclata de rire en entraînant la jeune femme vers la table. Alek se sentit rougir et détourna les yeux. Il aperçut un sourire narquois sur le visage de Deryn – comme sur celui de Volger. Il se demanda si les Américaines étaient toutes aussi effrontées, aussi promptes à embarrasser les hommes qu'à s'enfuir en ballon.

— Trop facilement tourner la tête, répéta Bovril, avant de se faufiler sous la table pour y rejoindre le loris de la savante.

Lorsqu'il prit place à table, Alek remarqua un sixième couvert devant une chaise vide.

— Il semble que nous attendions un invité mystère, observa le comte Volger.

— M. Francis ? s'enquit Alek auprès du Dr Barlow.

— Je ne l'ai pas invité. Vous allez bientôt comprendre pourquoi, répondit-elle.

Elle adressa un signe de tête à Deryn, qui ouvrit la porte. Un homme vêtu d'une veste mal ajustée fit son entrée. Alek mit un moment à le reconnaître, mais ensuite il agrippa le bord de la table et se leva à demi de sa chaise.

— Vous !

— Restez assis, Votre Altesse, dit Eddie Malone en s'inclinant. Mesdames, messieurs, pardonnez-moi d'être en retard.

Alek se rassit.

— Invité mystère, grommela l'un des loris.

— Monsieur Malone, je crois que vous connaissez déjà le comte Volger et Son Altesse Sérénissime. (Le Dr Barlow était tout sourires.) Monsieur Nikola Tesla, mademoiselle Rogers, voici Eddie Malone, reporter au *New York World*.

— Le *World* ? répéta Mlle Rogers. Oh, mon Dieu.

— Edward Malone, murmura Tesla. Seriez-vous ce journaliste qui a interviewé le prince Aleksandar à Istanbul ?

— Oui, c'est bien moi, reconnu Malone en s'asseyant. Depuis, je le suis à la trace, si l'on peut dire. Et grâce à votre radio volante, j'ai fini par le retrouver !

L'inventeur sourit.

— Une expérience des plus gratifiantes.

Les deux hommes s'esclaffèrent, et Alek regretta tout à coup que Deryn et lui n'aient pas laissé la tempête arracher l'antenne. Sa seule utilité avait été de générer davantage de publicité.

Mlle Rogers était effondrée.

— Quelqu'un a-t-il prévenu le patron qu'il y avait un homme de Pulitzer à bord ?

— M. Hearst n'a pas pensé à poser la question. (La savante fit un geste à Deryn, qui s'avança pour servir le vin.) Et M. Malone nous apporte des nouvelles très intéressantes.

Malone se tourna vers sa consœur.

— C'est en rapport avec votre ami Philip Francis. Nous enquêtons sur lui depuis un moment déjà, et il s'avère que ce n'est pas son vrai nom. Il s'appelle en réalité Philip Diefendorf. On ne fait pas plus allemand !

Alek se renfroigna en se rappelant sa conversation avec M. Francis la veille au soir.

— Il n'a pourtant pas l'accent allemand.

— Peut-être l'a-t-il perdu.

Mlle Rogers leva les yeux au plafond.

— Il est né à New York !

— À ce qu'il prétend, rétorqua Malone.

— Ha ha ! Vous autres, du *World*, êtes toujours en train d'accuser le patron de je ne sais quoi. Vous le détestez parce qu'il vend plus de journaux que vous !

Malone leva les mains.

— Je n'ai pas dit que Hearst était au courant, se défendit-il. Simplement que le directeur de votre agence d'informations filmées est un Allemand, et qu'il se donne du mal pour le cacher.

— La plupart des Américains ne sont-ils pas d'origine étrangère ? demanda Volger.

M. Tesla hocha la tête.

— Je suis moi-même un immigrant.

— Excellent argument, concéda le Dr Barlow. Néanmoins, le commandant s'inquiète. Hier soir, nous avons embarqué à la hâte une grande quantité de provisions, et toutes n'ont pas eu le temps d'être vérifiées.

— Vérifiées ? Pourquoi ? s'enquit Mlle Rogers.

— Le sabotage serait le plus sûr moyen de détruire le *Léviathan*, répondit le Dr Barlow. Une petite bombe au phosphore au bon endroit suffirait à nous faire tous périr dans les flammes.

Le silence se fit autour de la table, tandis qu'Alek sentait sa migraine revenir.

— C'est peu probable, évidemment, intervint Deryn. Les renifleurs ont passé tout l'après-midi dans la soute sans dénicher le moindre explosif. Mais on a très bien pu introduire autre chose de dangereux à bord.

— Comme quoi ? demanda le comte Volger.

Deryn haussa les épaules.

— Une arme, par exemple.

— Oh, c'est tout bonnement ridicule ! s'exclama Mlle Rogers. Un homme seul ne risque pas de se rendre maître de tout l'équipage, quelle que soit l'arme dont il dispose.

— Avec un outil approprié, un homme seul peut accomplir beaucoup de choses, dit M. Tesla avant de soupirer. J'ai conçu récemment une machine qui nous aurait été fort utile dans cette situation. Je me l'étais fait envoyer en Sibérie ; hélas, elle n'était pas encore arrivée quand votre aéronef a eu la bonté de venir à mon secours.

Alek jeta un coup d'œil à Deryn.

— Voilà qui m'a l'air d'une machine tout à fait fascinante, dit le Dr Barlow avec un grand sourire. Peut-être pourriez-vous nous en donner une démonstration, monsieur Tesla.

— Une démonstration ? Mais puisque je viens de vous dire que je ne l'ai pas... (Il dévisagea la savante en plissant les paupières.) Ah, je vois. Ce sera avec plaisir.

— Après le dîner, naturellement. Monsieur Sharp ?

Deryn s'inclina, puis rouvrit la porte. Le personnel de service du bord attendait dans le couloir.

Alors qu'on amenait les plats et qu'une délicieuse odeur de steak et de pommes de terre se répandait dans la pièce, Alek s'interrogea sur la scène qui venait de se jouer. La savante ne laissait jamais rien échapper sans raison, et voilà qu'elle venait de révéler ses soupçons concernant Philip Francis à Mlle Rogers, une journaliste de Hearst. Et elle avait fait savoir à M. Tesla que son détecteur de métal se trouvait à bord du *Léviathan* depuis le début.

Aurait-elle décidé de préférer la coopération au secret ?

— Le dîner, répéta joyeusement Bovril en grimpant sur les genoux d'Alek.



La porte de la réserve des officiers s'ouvrit en grinçant. La machine de Tesla trônait au milieu des caisses de saké et de soie japonaise. Le groupe était descendu dans la soute après le dîner, et ses six membres ne semblaient pas à leur place, avec leurs beaux habits. Mlle Rogers continuait à siroter son sherry, tandis que Volger et Malone avaient emporté leurs verres de brandy.

— Elle était là ! s'exclama M. Tesla. Et vous me l'avez caché ?

— Monsieur, c'est vous qui nous avez caché l'existence de cette machine, lui rappela le Dr Barlow. Pourquoi diable avoir voulu l'introduire clandestinement à bord ?

Tesla bredouilla, puis leva les bras en l'air.

— Clandestinement ? Jamais de la vie. Il y a sans doute eu un malentendu avec les Russes.

— Peut-être leur avez-vous demandé d'user de discrétion ? suggéra le Dr Barlow.

— Eh bien, naturellement. On m'a volé tellement d'idées. Et vous savez comment sont les Russes : ils ont la passion du secret. (L'inventeur s'avança pour examiner le panneau de commande.) Mais comment avez-vous réussi à l'assembler sans les plans ?

— Mes hommes et moi avons trouvé le montage très intuitif, expliqua Alek. Nous restons des clankers, vous savez.

— Des clankers ! répéta Bovril.

— Il était temps de se le rappeler, marmonna le comte Volger, mais Alek ne fit pas attention à lui.

— Exactement comme je la voyais, approuva Tesla en caressant la machine. Joli travail, Votre Altesse.

Alek fit claquer ses talons.

— Je transmettrai vos compliments à maître Klopp.

— Qu'est-ce que c'est que ce machin, au juste ? demanda Mlle Rogers.

Tesla se tourna vers elle.

— Un magnétomètre d'une sensibilité extrême, basé sur les principes de la conduction atmosphérique.

— En d'autres termes, un détecteur de métaux, résuma Deryn.

Tesla fit un geste vague avec la main.

— C'est son application la plus banale.

— En tout cas celle qui nous intéresse le plus dans l'immédiat, rétorqua le Dr Barlow.

Elle s'avança et tourna la molette du contact ; la machine s'alluma avec un bourdonnement. Les deux loris se mirent à imiter ce bruit.

— Les batteries ont l'air pleines, dit Tesla en se penchant sur les voyants.

La savante sourit.

— Presque pleines.

— Presque, répéta son loris.

Alek jeta un coup d'œil à Deryn, qui avait de nouveau son sourire narquois. Le Dr Barlow tenait manifestement à faire savoir à Tesla qu'ils avaient déjà eu recours à sa machine. Et il pensait deviner pourquoi.

Alek se souvint de sa discussion avec Deryn, à Tokyo. Il avait déclaré que le spécimen découvert dans la cabine de Tesla n'était qu'une pierre sans intérêt. Pourtant, si Tesla avait créé cette machine dans le seul objectif de trouver du métal, cette pierre représentait sans doute le but de son expédition. Cette mystérieuse masse de fer était peut-être la clé qui menait à Goliath.

Et, pour une raison inconnue, il avait voulu la garder secrète.

— Bon, grommela l'inventeur, voyons si cela fonctionne.

Tesla maniait les commandes de sa machine en virtuose. Il pouvait la régler pour chercher du métal en petite ou en grosse quantité, à distance ou à proximité. Chacun des trois globes possédait des propriétés légèrement différentes, et chacun pouvait être ajusté séparément. En le regardant faire, Alek comprit qu'il avait employé la machine de la façon la plus approximative qui soit, comme un chat qui jouerait du piano.

Le Dr Barlow réquisitionna deux hommes d'équipage pour transporter la machine, et bientôt les globes se mirent à danser, guidant Tesla à travers les monceaux de marchandises embarqués au domaine de Hearst. Le groupe des convives suivait le mouvement ; de temps à autre, le flash de M. Malone projetait des ombres fantomatiques à travers la soute plongée dans la pénombre.

Les filaments de foudre de la machine finirent par les conduire au fond d'une réserve encombrée, et plus précisément devant plusieurs tonneaux enfouis sous des caisses de dattes et de pommes.

M. Tesla plissa les yeux à la lueur des vers luisants avant d'émettre un petit bruit désapprouvateur.

— Ces tonneaux ne contiennent pas que du sucre, semble-t-il.

— Oh, mon Dieu, souffla Mlle Rogers.

Le Dr Barlow fit un signe à Deryn, qui ordonna aux hommes d'équipage de remporter la machine. Alek aida Deryn à retirer les caisses du sommet, et quand la voie fut dégagée, la jeune fille s'avança avec un pied-de-biche et creva le couvercle d'un premier tonneau.

— Attention, Dylan, l'avertit Alek. S'il y a bien sabotage, il peut s'agir d'un piège.

Les autres reculèrent d'un pas, mais Bovril renifla le contenu du tonneau et déclara :

— Du sucre.

Deryn arracha le couvercle, puis enfonça le pied-de-biche dans le tonneau. Il s'arrêta avec un choc sourd.

— Hum, intéressant, dit-elle.

Elle ôta ses gants blancs, remonta l'une de ses manches et plongea la main dans le sucre. Un instant plus tard, elle en sortait un objet long et mince enveloppé de toile cirée. Un peu de sucre s'écoula sur le sol.

À l'intérieur de la toile cirée brillait un cylindre de métal. Alek se tourna vers le comte Volger, qui hocha la tête et déclara :

— Cela ressemble un peu au canon d'un Spandau, mais c'est un Colt-Browning, très vraisemblablement le modèle 1895.

— Une mitrailleuse ? dit Mlle Rogers. Oh, mon Dieu !

Le flash de Malone crépita de nouveau, aveuglant momentanément Alek. Le temps que les taches lumineuses cessent de danser devant ses yeux, Deryn avait sorti une autre trouvaille. À l'intérieur de l'emballage en toile cirée elle trouva un boîtier rond en métal de la taille d'une assiette.

— Un chargeur ? suggéra Alek.

Volger s'avança.

— Pas un que je connaisse, en tout cas.

— Attendez ! Ne l'ouvrez p..., commença Mlle Rogers.

Mais Deryn avait déjà ôté le couvercle du boîtier. Un disque noir en tomba et heurta le sol avec un bruit sourd qui les fit tous sursauter. Puis il roula dans la pénombre, en déroulant une bande luisante derrière lui.

Mlle Rogers s'agenouilla pour l'examiner de plus près.

— C'est une pellicule vierge. Ou plutôt *c'était*, jeune homme, avant que vous ne l'exposiez à la lumière. Elle est fichue, maintenant.

— Une pellicule de cinéma ? s'étonna Alek. Mais pourquoi voudrait-on en glisser clandestinement à bord ? Il y en a déjà une tonne dans la cabine de M. Francis.

Le comte Volger hocha la tête.

— D'ailleurs, pourquoi une mitrailleuse ? Le Colt-Browning pèse quinze kilos. Un peu encombrant pour un saboteur.

— Et nous ne trouverons pas de munitions, ajouta Deryn. Les bestioles les auraient reniflées.

— Tout cela est bien mystérieux, conclut le Dr Barlow avant de se tourner vers Mlle Rogers. Quoique, en un sens, je sois soulagée. Votre M. Francis est peut-être tout simplement un trafiquant d'armes. (Elle fronça les sourcils.) Et... de pellicules de cinéma.

Mlle Rogers haussa les épaules.

— Je ne comprends rien à ce qui se trame ici, je vous le promets. Mais je tâcherai de me renseigner discrètement demain.

— Tant que vous n'oubliez pas que c'est mon histoire..., lui rappela Malone.

Mlle Rogers se renfrogna, mais lui adressa un bref hochement de

tête.

— Nous allons vérifier le reste de ces tonneaux, m'dame, annonça Deryn à la savante. Après quoi je demanderai au charpentier du bord de les refermer et personne n'y verra que du feu.

Alek acquiesça de la tête. Si l'aéronef n'était pas en danger immédiat, il n'y avait aucune urgence à provoquer une confrontation. La meilleure manière de découvrir les plans de M. Francis consistait encore à le regarder manœuvrer.

VINGT-SIX

Le lendemain matin Deryn passa le plus clair de son temps en compagnie de M. Francis et de ses assistants cameramen.

Elle leur servit leur petit déjeuner au mess des aspirants, puis leur fit visiter l'aéronef – « repérer les lieux », comme ils disaient. Le commandant leur avait permis de se promener librement sur les ponts supérieurs, pour ne pas révéler ses soupçons, et les sentinelles postées près des tonneaux dans la soute avaient reçu l'ordre de ne pas se montrer.

Deryn remarqua qu'Adela Rogers, la jeune journaliste, gardait elle aussi un œil sur M. Francis. Elle prétendait explorer l'aéronef de son côté, mais en réalité elle restait constamment à portée de voix de Francis et de ses assistants. Et quand Deryn débarrassa la table du déjeuner, elle trouva Mlle Rogers en train de rôder dans le couloir.

Après avoir refermé soigneusement la porte derrière elle, Deryn chuchota :

— Excusez-moi, mademoiselle, mais nous devons éviter de mettre la puce à l'oreille à M. Francis.

— Je le sais bien, qu'est-ce que vous croyez ? (La jeune femme redressa son chapeau. Comme la veille au soir, elle était habillée avec beaucoup d'élégance, d'un ensemble veste et jupe à fines rayures avec un chapeau mou en poil de castor synthétique.) Que je suis née de la dernière pluie ?

— Non, mais vous n'êtes pas très discrète, à le suivre ainsi en permanence.

— C'est vous qui le suivez comme son ombre, pas moi.

Deryn entraîna la journaliste plus loin dans le couloir.

— Je l'escorte parce que c'est mon devoir ! Alors que vous êtes constamment après lui. On dirait une petite villageoise qui a le béguin.

Mlle Rogers rit.

— Sincèrement, jeune homme, je doute que vous soyez le mieux

placé pour reconnaître ce genre de sentiment chez une femme. De toute manière, ce n'est pas M. Francis qui m'intéresse. C'est vous.

— Je vous demande pardon ?

— Eh bien, il est tout à fait clair que vous êtes le chef du personnel de cet aéronef.

Deryn cligna des paupières.

— De quoi êtes-vous en train de parler ?

Adela Rogers recula d'un pas et détailla Deryn de la tête aux pieds, comme un tailleur jauge un client.

— Il se trouve que j'ai grandi dans un hôtel. Mon père n'était jamais là et ma mère refusait de s'occuper de nous, si bien que nous étions livrés à nous-mêmes. J'ai appris très jeune que la personne la plus importante dans un hôtel n'est pas le propriétaire, ni le directeur, ni même le responsable de la sécurité. C'est le chef du personnel. Il connaît tous les squelettes dans les placards. Et il se fait grassement rémunérer pour les tenir enfermés, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non, mademoiselle, je ne vois pas ce que vous voulez dire. Je suis aspirant, je ne travaille pas dans un hôtel.

— Oh, je vous ai vu faire votre petit numéro hier soir, en gants blancs, à servir le brandy avec le sourire. Mais vous connaissez tous les petits secrets du bord, pas vrai ? J'ai bien remarqué comme ils vous regardent, tous, chaque fois qu'ils se retrouvent dans le pétrin. Le Dr Barlow, le prince Aleksandar, et même ce vieux comte décati, ils veulent tous connaître l'opinion du chef du personnel.

Deryn se racla la gorge. Cette femme était soit folle, soit dangereusement maligne. Elle avait montré un certain talent à mettre Alek dans l'embarras, la veille au soir, ce qui avait été assez drôle. Mais voilà qu'elle devenait un peu trop... perspicace.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, mademoiselle Rogers.

— La seule chose que m'a apprise ma mère, c'est que ce sont toujours les domestiques qui possèdent les clés.

— Je ne suis pas un domestique. Je suis un officier décoré !

— Le chef du personnel d'un grand hôtel aussi ! C'est pour ça qu'on l'appelle « chef ». Ne croyez pas que je vous prenne pour un garçon de course, surtout pas.

Deryn se renfrogna. N'y avait-il pas un sous-entendu dans cette dernière remarque ?

— N'allez pas vous imaginer, sous prétexte que je suis une femme reporter, que...

La fin de la phrase de Mlle Rogers fut coupée par une alarme, plusieurs coups de cloche en succession rapide.

— Un ennemi a été repéré, annonça Deryn.

— Quel ennemi ? Nous volons au-dessus d'un territoire neutre.

— Je sais, mademoiselle. Je vais devoir vous laisser.

Deryn tourna les talons, pas fâchée d'avoir une excuse pour échapper à la journaliste. Alors qu'elle gagnait l'escalier central, les couloirs se remplirent d'hommes qui se ruaient aux postes de combat.

— Ça ne vous ennuie pas si je viens avec vous ? demanda Mlle Rogers, qui lui avait emboîté le pas.

— Il n'en est pas question, mademoiselle ! Les passagers doivent rester dans la nacelle, et mon poste est sur le dos de l'aéronef. Retournez dans votre cabine.

Deryn partit au pas de course à travers la cohue. Avec l'aéronef lancé à pleine vitesse, inutile de songer à grimper par les cordages ; elle courut vers les passages intérieurs. Avec le vent qui soufflerait sur le dos, elle n'y trouverait pas de lézards messagers. Elle en saisit donc un et le glissa dans son habit au cas où elle aurait besoin d'alerter rapidement la passerelle. Après tout, il y avait des espions allemands à bord, des journalistes un peu partout et maintenant un ennemi dans le ciel.

Au temps pour le territoire neutre !



Le désert défilait en contrebas, ponctué de cactus, de ravines rougeâtres et d'une poignée de fermes modestes encadrées de rectangles verdoyants. À vitesse avant trois quarts, le paysage passait à près de cinquante miles à l'heure et on ne trouvait sur le dos de l'aéronef que le maître d'équipage, M. Roland, et quelques-uns de ses hommes. Deryn les rejoignit à demi accroupie, prête à saisir un cordage au premier coup de vent.

— Aspirant Sharp au rapport, monsieur !

M. Roland lui retourna son salut, puis lui indiqua quelque chose.

— Nous l'avons repérée il y a vingt minutes. Une sorte de raie manta volante. Couleurs mexicaines, moteurs clankers.

Une large silhouette ailée se découpait à l'ouest au-dessus de l'horizon, portée par des poches de gaz peintes en rouge et vert. De la fumée s'en échappait, bien que le Mexique soit une puissance darwiniste.

— Vous croyez qu'il s'agit d'un moteur de fabrication allemande, monsieur ?

— Impossible à dire à cette distance, répondit M. Roland. En tout cas, ils vont à la même allure que nous.

Deryn regarda onduler l'ombre de l'aéronef mexicain sur le désert et estima son envergure à moins d'une centaine de pieds.

— Trop petits pour nous inquiéter. Peut-être qu'ils sont simplement curieux, monsieur.

— Je veux bien, tant qu'ils n'approchent pas trop.

(M. Roland se renfrogna et leva ses jumelles.) En voilà un autre, non ?

Une deuxième silhouette se profilait dans le soleil, juste derrière la première. Deryn s'abrita les yeux et parcourut l'horizon. Elle repéra bientôt une troisième raie manta sur tribord.

Elle la pointa du doigt.

— C'est plus que de la curiosité, monsieur.

— Peut-être bien, admit M. Roland. Mais même à trois contre un, ils n'ont aucune chance contre nous.

Deryn hocha la tête. Une poursuite aérienne était souvent difficile à gérer. Les créatures ou les fusées que voudraient leur envoyer leurs poursuivants devraient remonter un vent de face de cinquante miles à l'heure, alors que les faucons bombardiers du *Léviathan* leur tomberaient dessus en un clin d'œil.

Quelques instants plus tard, les moteurs du *Léviathan* montèrent à plein régime.

— On dirait que le commandant a décidé de les semer ! cria M. Roland par-dessus le vacarme.

Deryn et lui se cramponnèrent aux cordages tandis que le vent redoublait de violence. Les aéronefs mexicains ne perdirent pas beaucoup de terrain. Leurs panaches de fumée s'épaissirent, se déroulant à l'horizon comme des nuages d'orage.

L'un des gabiers les appela dans leur dos, et M. Roland se retourna face au vent.

— Allons bon, qu'est-ce qui nous arrive là ?

Deryn se retourna à son tour et vit une silhouette venir vers eux le long du dos. Elle retenait son chapeau d'une main, tandis que le vent faisait tourbillonner son jupon autour de ses jambes.

— Nom d'un chien ! C'est encore cette journaliste qui me suit partout ! Désolé, monsieur. Je vais m'en occuper.

— Je compte sur vous, Sharp !

Mlle Rogers, le vent dans le dos, avançait sans trop de difficulté. Mais quand Deryn voulut se lever, le vent la fit chanceler en arrière. Elle lâcha un juron et boucla sa sangle de sécurité sur l'antenne de M. Tesla. C'était plus simple que de décrocher et raccrocher son mousqueton tous les deux ou trois pas.

Elle s'avança en position accroupie à la rencontre de la journaliste.

— Que venez-vous faire ici, bon sang ?

— J'avais envie de vous interviewer ! cria la jeune femme en sortant un calepin. (Les pages voletèrent furieusement, et son chapeau mou s'envola dans le ciel.) Oh, mon Dieu.

— Ce n'est vraiment pas le moment ! lui cria Deryn. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais nous avons quelques soucis !

Mlle Rogers regarda au loin en plissant les paupières.

— Ces appareils ennemis m'ont l'air mexicains. Vous croyez qu'ils nous veulent du mal ?

Deryn empoigna la journaliste par le bras, mais l'entraîner en direction de la trappe se révéla impossible. Le vent gonflait sa jupe comme la voile d'une frégate. C'était miraculeux qu'elle réussisse à se tenir debout.

— Vous ne vous débarrasserez pas de moi aussi facilement, monsieur Sharp, prévint Mlle Rogers. N'y aurait-il pas quelque chose qui bouge dans votre chemise ?

— Si, un lézard messenger.

— Quelle drôle d'idée. À présent, parlez-moi un peu de nos poursuivants.

Deryn jeta un coup d'œil dans le sillage du *Léviathan*, puis soupira.

— Si je réponds à quelques questions, me promettez-vous de vous montrer raisonnable et de redescendre ?

— Entendu. Disons... trois questions.

— Très bien, allons-y. Mais vite !

— Qui nous poursuit ?

— Des Mexicains.

— D'accord, mais sous les ordres de quel général ? demanda Mlle Rogers. Vous n'ignorez pas qu'ils sont en pleine révolution ?

— Je ne sais pas qui peut être leur général, et oui, je suis au courant pour leur révolution. Ça fait trois questions. Et maintenant, ouste !

Elle essaya de pousser Mlle Rogers vers la trappe, mais la journaliste résista.

— Ne soyez pas ridicule ! Ce n'était qu'une seule et même question, qui en a appelé deux autres en raison de l'imprécision de vos réponses. Mon père était avocat, voyez-vous.

— Nom d'une pipe en bois, mademoiselle ! Voulez-vous bien... ?

Un crissement métallique fendit l'air, tandis qu'un nuage de fumée acide les submergeait toutes les deux. Deryn se tourna face au vent et vit le moteur clanker tribord vomir des flammes. Son hélice se bloqua avec un grincement sinistre, en crachant une dernière gerbe d'étincelles.

— Qu'est-ce que... ? commença Deryn.

Mais avec l'un de ses moteurs à l'arrêt, l'aéronef entama brusquement un virage à tribord. L'enveloppe roula sous leurs pieds. Deryn agrippa Mlle Rogers par le bras pour la faire s'agenouiller avec elle. L'antenne de Tesla se tendit sous elles quand la bête volante se plia sur toute sa longueur.

Un instant plus tard, le moteur bâbord s'arrêtait à son tour et l'aéronef commença à se redresser.

— Que se passe-t-il ? demanda Mlle Rogers.

— Aucune idée ! Mais vous allez devoir m'attendre ici.

Le vent mollissait déjà, signe que le *Léviathan* perdait de la vitesse. Aussi Deryn put-elle se détacher et courir vers les moteurs. Le commandant les avait-il poussés trop dur la semaine précédente ? Ou bien s'agissait-il d'un sabotage ?

Non, ils tenaient M. Francis à l'œil depuis la minute où il avait posé le pied à bord, et les moteurs étaient constamment sous surveillance. C'était forcément une coïncidence...

Deryn atteignit la bosse au-dessus des moteurs et sortit le lézard messager de sa veste.

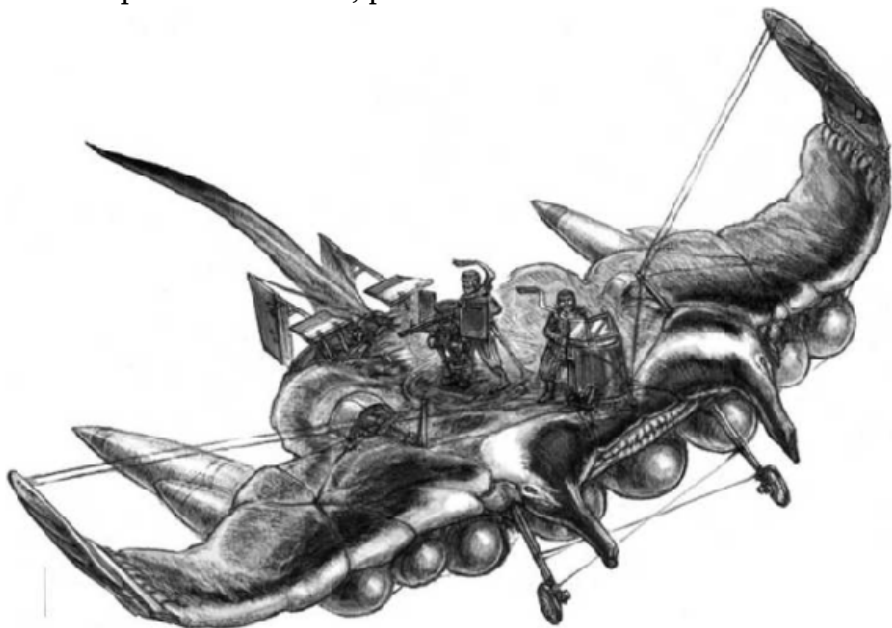
— Moteur tribord, ici l'aspirant Sharp. Au rapport !

Elle posa la créature, qui détalait en direction du moteur sans perdre de temps. Malgré les moteurs électriques qui continuaient à tourner, l'aéronef perdait rapidement de la vitesse. Les cils de la bête volante cessaient tout effort quand les moteurs clankers tournaient à plein régime, si bien qu'ils se reposaient depuis une dizaine de jours. Il faudrait peut-être une heure pour les ranimer.

— Saleté de clankers ! pesta Deryn.

Leurs maudites machines avaient rendu la baleine indolente.

À l'ouest, les aéronefs mexicains se déployaient tranquillement pour encercler leur proie. Deryn put détailler à loisir leurs ailes et leur longue queue fine – incontestablement le produit des fils de la vie d'une raie manta. Des poches de gaz installées sous les ailes assuraient la sustentation, avec les moteurs clankers au milieu. Elle se souvint d'avoir vu des aéronefs de ce genre dans le *Manuel d'aéronautique*. Un modèle expérimental italien, peut-être.



Les raies volantes n'étaient pas grandes ; elles n'avaient même pas de nacelle. L'équipage s'attachait directement sur le dos, le fusil à la main. Le seul armement lourd qu'elles emportaient était deux mitrailleuses Gatling montées à l'avant et à l'arrière.

Un vol de faucons bombardiers partit du *Léviathan*, mais pas en formation d'attaque – pour l'instant. Les rapaces tissèrent un cordon de serres scintillantes autour de leur aéronef.

Le moteur tribord avait cessé de fumer, et Deryn aperçut un casque à pointe familier : celui de maître Klopp. La machine clanker devait déjà donner des signes inquiétants avant la panne. Depuis la blessure du vieux Klopp, les ingénieurs ne l'appelaient plus dans l'habitacle qu'en cas de défaillance technique.

Le lézard messenger remonta vers elle et lui dit, dans l'allemand bourru du maître de mécanique :

— Il y a quelque chose de bizarre dans le carburant, Dylan. Il a un drôle de goût.

Deryn avait déjà vu Klopp tremper le doigt dans le carburant et le renifler, mais ne l'avait encore jamais vu y *goûter*.

— Le moteur bâbord risque d'être endommagé aussi si on s'en sert, continua le lézard. Dites-leur de le laisser coupé.

— Cette créature serait-elle folle ? demanda une voix dans le dos de Deryn. J'ai l'impression de l'entendre parler allemand.

Deryn ramassa le lézard en soupirant.

— Oui, mademoiselle Rogers. L'un des hommes d'Alek travaille là-dessous. C'est un moteur clanker, après tout.

— Et vous comprenez l'allemand ?

— Un peu. Je côtoie maître Klopp depuis plus de deux mois maintenant.

— Quelle coïncidence stupéfiante ! Vous avez à bord un Allemand, qui travaille sur le moteur *qui vient de tomber en panne* !

— Maître Klopp est autrichien, rétorqua Deryn, et elle repoussa la journaliste pour se diriger vers la bosse.

Mlle Rogers la suivit, le calepin à la main.

— Monsieur Sharp, continuez-vous à soupçonner M. Francis de sympathie pour l'Allemagne ? Quitte à ignorer les vrais clankers que vous avez à bord ?

Deryn fit signe aux gabiers dans l'espoir que l'un d'entre eux la débarrasserait de la journaliste, mais ils étaient trop occupés à monter un canon à air comprimé. Elle lâcha un juron et partit de l'autre côté de la bosse pour confier un autre message au lézard.

— Moteur bâbord, dit-elle. Ici l'aspirant Sharp. Klopp dit qu'il y a quelque chose d'étrange dans le carburant. Ne relancez pas la machine sauf en cas d'absolue nécessité ! Fin du message.

Tout en poussant le lézard dans la bonne direction, elle se rendit

compte que les ingénieurs n'allaient pas lui obéir si cela contredisait les ordres du commandant. Elle aurait peut-être mieux fait d'envoyer le lézard à la passerelle.

Mlle Rogers griffonnait dans son calepin.

— Le carburant, hein ?

— Exactement, répondit Deryn. (Elle se redressa.) Le carburant que M. Hearst nous a fourni, et qui provoque une panne au beau milieu d'une embuscade. Que pensez-vous de *cette* coïncidence ?

Mlle Rogers se gratta le nez avec la pointe de son crayon.

— Difficile à dire.

Deryn se retourna vers les aéronefs mexicains. L'un d'eux s'était approché à moins d'un mile du *Léviathan* et affichait des drapeaux de sémaphore sur toute la largeur de ses ailes. S-A-L-U-T-A-T-I-O-N-S-L-É-V-I-A-T-H-A-N.

— Tiens, vous voilà amicaux, maintenant, bougonna-t-elle.

— De qui parlez-vous ?

Deryn indiqua les drapeaux.

— Ils nous adressent leurs salutations.

Suivit une autre chaîne de lettres, qu'elle épela à voix haute pour la journaliste.

P-R-O-B-L-È-M-E-M-O-T-E-U-R-N-O-U-S-P-O-U-V-O-N-S-A-I-D-E-R.

— Voilà qui semble plutôt encourageant, commenta Mlle Rogers.

Deryn se renfroigna.

— Peut-être bien, sauf que je trouve ça un peu trop commode. On dirait qu'ils savaient exactement où nous trouver. Pourtant, ce désert est bigrement grand.

— Comme votre aéronef, jeune homme.

Deryn ouvrit la bouche pour répliquer, mais un autre message au sémaphore l'interrompit.

— Ils disent que leurs aéronefs sont sous l'autorité du général Villa.

— Pancho Villa ? Eh bien, cela tombe à pic, se réjouit la journaliste. Le patron le tient en haute estime.

Deryn ricana.

— Je parie que ce sont de vieilles connaissances.

Maintenant, ils annoncent qu'ils ont une base aérienne à proximité avec tout le nécessaire pour nos réparations. Et qu'ils veulent bien nous remorquer jusque-là. (Elle plissa les paupières pour déchiffrer la suite, et jura.) Ils réclament juste une petite chose en échange.

— Quoi donc ?

— Un peu de sucre pour leurs bestioles.

— Oh, mon Dieu, dit Mlle Rogers.

Deryn se rappela ce qu'Alek lui avait dit : que Hearst avait été ravi d'apprendre que le *Léviathan* allait survoler le Mexique. Il avait réussi à mettre tout cela sur pied – le carburant trafiqué, les armes cachées

dans le sucre, l'embuscade des raies volantes – en une nuit.

Elle regarda autour d'elle. Des hommes et des renifleurs escaladaient les cordages, accompagnés de plusieurs lézards messagers. Elle sortit son sifflet de commandement pour appeler un lézard. La passerelle avait besoin d'un rapport complet.

— Vous dites que vous connaissez ce général Villa ?

La journaliste haussa les épaules.

— De réputation seulement, mais je connais un certain nombre de ses partenaires commerciaux.

— Très bien. Restez près de moi, et gardez les yeux grands ouverts.

— Jeune homme, ce n'est pas à moi qu'il faut dire ce genre de choses.

VINGT-SEPT

Les cils se réveillèrent plus vite que Deryn ne l'avait espéré ; la proximité des raies volantes effrayait peut-être la grande baleine. Les moteurs électriques fonctionnaient sur batteries organiques, bien sûr, et n'avaient pas souffert du carburant trafiqué de Hearst. Si bien que le *Léviathan* put bientôt de nouveau avancer par ses propres moyens et suivre les Mexicains à vitesse réduite.

Deryn envoya un lézard messenger à la passerelle pour prévenir que Hearst et le général Villa étaient en bons termes. La créature remonta et lui ordonna, avec la voix du commandant Hobbes, de superviser l'amarrage. C'était généralement le travail d'un gabier, mais le commandant voulait un officier à la proue. Si leurs hôtes manifestaient la moindre hostilité, le *Léviathan* chasserait aux ballasts et bondirait dans les airs. Il faudrait couper les amarres, et vite.

— Je serai prêt, monsieur, dit Deryn. Fin du message.

— Ce qui ne fait que confirmer ce que je disais tout à l'heure, commenta Mlle Rogers en regardant détalier le lézard. Quand on veut que le travail soit bien fait, mieux vaut s'adresser directement au chef du personnel.

— Voulez-vous bien arrêter de m'appeler comme ça ?

— Je vous assure que c'est le plus beau compliment que puisse vous faire une jeune femme élevée dans un hôtel.

Deryn leva les yeux au ciel. Et dire qu'elle avait trouvé Eddie Malone exaspérant.

Celui qui avait trafiqué le carburant du *Léviathan* avait remarquablement calculé son coup. Le moteur tribord était tombé en panne à moins d'une heure de la base aérienne de Villa. La pointe d'une tour d'amarrage émergeait d'un canyon aux pentes abruptes, assez profond pour que l'aéronef puisse s'y cacher entièrement. Le canyon ne comportait qu'une entrée, étroite, mais des centaines de corniches et d'escarpements rocheux sur ses parois.

— Une forteresse naturelle, commenta Deryn. Si je comprends bien,

ce général Villa fait partie des révolutionnaires.

— C'est un rebelle, confirma Mlle Rogers avec un haussement d'épaules. Mais la situation actuelle est compliquée. Elle tient plus de la guerre civile que de la révolution.

— Il utilise des moteurs clankers. Les Allemands auraient-ils quelque chose à voir là-dedans ?

— Toutes les puissances soutiennent une faction ou une autre. La Grande Guerre n'a fait qu'augmenter les enjeux.

Deryn soupira. Alek avait raison à propos d'une chose : la guerre gagnait l'ensemble des nations du globe. Jusqu'à ce conflit lointain, lui aussi affecté par les machines de guerre et les bêtes d'assaut européennes.

Un motif supplémentaire pour Alek de se sentir responsable de tous les maux de la terre. Deryn rêvait parfois de le débarrasser du fardeau de cette culpabilité, ou de le protéger des horreurs de la guerre. Ou de trouver un moyen de les lui faire oublier.

Pendant que le *Léviathan* s'immobilisait lentement au-dessus du canyon, elle put en détailler à loisir le fond. Hormis quelques machines clankers, les rebelles étaient incontestablement darwinistes. Des champs de maïs fabriqué couvraient le sol de couleurs vives, et un grand mur enfermaient un troupeau de bœufs géants de la taille d'autobus à impériale. Des mules à six pattes descendaient des marchandises par des sentiers vertigineux à flanc de falaise. Deux bêtes volantes aux allures de méduse brouaient au sommet du canyon, en laissant traîner leurs tentacules languissants dans l'herbe et les cactus.

Au sommet d'un promontoire rocheux, à un mile environ, on remarquait cependant un autre échantillon de technologie clanker : une tour de communication sans fil.

— Voilà donc comment Hearst les a prévenus.

Mlle Rogers fit un petit bruit désapprouvateur.

— J'ai cru comprendre que votre M. Tesla est un magicien de la radio ?

— Oui, mais c'est tout le contraire d'un trafiquant d'armes. Il n'a que la paix à la bouche.

— Pourtant, ce fameux Goliath, c'est bien une arme, non ?

Deryn ne prit pas la peine de nier.

Le *Léviathan* se plaça face au vent et descendait lentement sous l'impulsion de ses cils. Les raies volantes se retirèrent à distance respectueuse mais Deryn se demanda si elles ne dissimulaient pas leur puissance de feu. Puisque les Mexicains importaient des moteurs clankers, on ne pouvait pas écarter la possibilité qu'ils se procurent quelques fusées par la même occasion. Les faucons bombardiers du *Léviathan* étaient toujours en l'air, bien sûr, prêts à frapper dans toutes

les directions.

Les parois du canyon ne tardèrent pas à s'élever de part et d'autre, faisant naître en Deryn un sentiment de claustrophobie. Il était étrange de se trouver sur le dos de l'aéronef et d'être malgré tout coincée entre deux murs de pierre. En cas de trahison, ils n'auraient qu'une seule issue – vers le haut.

Le nez de la bête volante s'approcha de la tour, tandis qu'une équipe de gabiers se préparait à tirer au lance-grappin.

— Paré..., cria Deryn, quand la tour fut assez proche. Feu !

Le grappin vola dans les airs, puis s'accrocha dans les poutrelles de la tour avec un grand fracas métallique.

— Hissez ! cria Deryn, et les gabiers se mirent à enrouler le câble, raffermissant la prise du grappin. Et maintenant, serrez les amarres !

Bientôt l'aéronef fut solidement attaché et le chuintement des câbles descendant de la nacelle résonna entre les parois du canyon. Le commandant allait se rendre à terre au treuil plutôt qu'en relâchant de l'hydrogène. Cela garderait le *Léviathan* sous tension, retenu dans le canyon comme un bouchon de liège au fond d'une baignoire et prêt à en jaillir au premier signe de danger.

Deryn balaya du regard le sol rocheux en contrebas. Les hommes qui ramassaient les amarres du *Léviathan* avaient tous un fusil à l'épaule, mais on voyait peu d'armes lourdes, à l'exception de la demi-douzaine de canons qui défendaient l'accès au défilé, vestiges d'une guerre d'autrefois. Tous étaient pointés sur l'aéronef.

— Pas étonnant que votre patron veuille donner un coup de main à ce général Villa, commenta Deryn en abaissant ses jumelles. Le général a des bestioles en abondance, mais pas d'artillerie à proprement parler.

— Le patron m'a dit exactement la même chose, fit Mlle Rogers avec un soupir. J'aurais bien voulu qu'il en profite pour me parler de son plan.

— Oui, il aurait pu nous mettre dans la confiance, nous aussi !

Les hommes au sol tiraient sur les amarres. Newkirk descendit jusqu'à eux en ailes autonomes pour les aider. Deryn le vit essayer d'organiser la manœuvre en se faisant comprendre par gestes.

— Parlez-vous espagnol, mademoiselle Rogers ?

— Comme n'importe quelle jeune femme du sud de la Californie. Je le parle un peu, autrement dit, mais moins que je ne voudrais.

Deryn hocha la tête.

— Il se pourrait bien que vous soyez la seule à bord. Tenez-vous prête.

— J'adorerais réviser mes verbes réfléchis, monsieur Sharp, mais ce ne sera pas nécessaire. Je crois savoir que tous les contrats de production du général Villa sont rédigés en anglais.

— Les *quoi* ?

— Je ne vous l'avais pas dit ? C'est grâce à cela qu'ils se connaissent, M. Hearst et lui. Ils sont tous les deux dans l'industrie du cinéma !

Elle indiqua le campement d'un geste vague.

— Comment croyez-vous que Villa finance tout cela ? Il filme ses batailles et envoie les pellicules à Los Angeles. C'est pratiquement une vedette de cinéma !

— Vous dites que Hearst est en *contrat* avec lui ?

La journaliste secoua la tête.

— Le contrat de Villa est avec Mutual Films. Mais je suppose que le patron voudrait bien s'immiscer dans leurs accords. Habile, non ?

— Un peu trop, à mon goût, grommela Deryn.

Si Hearst était sincèrement partisan de la paix, pourquoi envoyait-il des armes au Mexique ? Ou bien se préoccupait-il uniquement d'alimenter son agence d'informations filmées ?

— Il y a quelque chose au-dessus de nous, monsieur, cria l'un des gabiers. Au sommet de la falaise !

Deryn leva les yeux. Une colonne de fumée s'élevait au bord du canyon. Elle ferma les paupières, tâcha d'occulter les cris des hommes en bas et entendit nettement le grondement d'un moteur clanker.

Les rebelles avaient-ils un mécanopode là-haut ? Elle n'en avait aperçu aucun depuis les airs, mais on devait pouvoir en dissimuler un bon nombre sur un terrain aussi accidenté.

— Et un autre par là, monsieur ! cria un autre gabier.

Deryn se retourna et découvrit une deuxième colonne de fumée à l'autre bout du canyon. Elle vit aussi un nuage de poussière, signe certain qu'il y avait des pattes en mouvement. Les raies volantes n'emportaient peut-être que des mitrailleuses Gatling, mais des mécanopodes risquaient d'être beaucoup plus lourdement armés.

Deryn sortit son sifflet de commandement et appela un lézard messager.

— Nous sommes encerclés, et depuis la passerelle, les officiers ne peuvent rien voir !

— Pourquoi le général Villa nous trahirait-il ? protesta Mlle Rogers. Il a besoin des armes que nous lui apportons.

— Il veut peut-être mettre la main sur le *Léviathan* ! répliqua Deryn. C'est l'un des plus grands aéronefs d'Europe. Imaginez l'atout que cela pourrait représenter ici, au Mexique !

Mlle Rogers agita la main.

— M. Hearst veut simplement une histoire croustillante. Si les rebelles nous éliminent, il n'aura rien du tout !

— Sûrement, mais quelqu'un a-t-il pris la peine de l'expliquer à ces fichus rebelles ?

— Ce sont des rebelles *civilisés*, jeune homme. Qui passent des *contrats de production* !

— Ce n'est pas une garantie d'équilibre mental !

Deryn sentit un lézard messenger tirer le bas de son pantalon. Elle s'agenouilla et lui dicta :

— Passerelle, ici l'aspirant Sharp. Il y a des mécanopodes sur les falaises au-dessus de nous, au moins deux. C'est peut-être une embuscade ! Fin du message.

La créature détaïa, mais il lui faudrait une bonne minute pour atteindre la passerelle. D'ici là, le dos du *Léviathan* serait pleinement exposé aux canons des mécanopodes, aussi immanquable qu'un terrain de cricket.

Elle pivota, cherchant du regard les raies volantes. Elles ne semblaient pas pressées de se rapprocher. Pas encore, en tout cas.

— Si seulement je pouvais envoyer un éclaireur, bougonna Deryn.

Hélas, à pleine vitesse, on rangeait tous les Huxley dans le ventre de l'aéronef pour les protéger du vent.

— Monsieur, suggéra un gabier à côté d'elle, M. Rigby vous a fait monter une paire d'ailes, au cas où le commandant aurait besoin de vous au sol. Vous pourriez peut-être les utiliser.

— Oui, sauf que j'aurais besoin de monter, pas de..., commença Deryn.

Elle remarqua la poussière soulevée par les hommes qui s'activaient au sol. Elle montait le long des parois du canyon, portée par un courant ascendant.

— Apportez-moi ces ailes ! cria-t-elle. Vite !

Elle observa les courants aériens à l'intérieur du canyon. Le vent s'engouffrait dans le défilé, droit sur le *Léviathan*. Si Deryn s'envolait dans l'axe, elle parviendrait peut-être à gagner suffisamment d'altitude pour atteindre le bord de la falaise.

— Je persiste à trouver vos soupçons très exagérés, dit Mlle Rogers.

Sans lui prêter attention, Deryn se tourna vers les servants du lance-grappin.

— Si vous voyez que nous commençons à lâcher du lest, si peu que ce soit, coupez ce câble. N'attendez pas les ordres !

— Compris, monsieur.

Deux hommes lui apportèrent ses ailes, et Deryn se glissa dans le harnais. Elle emprunta une paire de drapeaux de sémaphore, puis recula sur une dizaine de yards pour prendre son élan. Il ne subsistait qu'un problème.

La tour d'amarrage se trouvait en plein dans le passage.

— Oh, tant pis. (Elle ouvrit grand les bras et s'élança.) Écartez-vous !

Les gabiers et Mlle Rogers se baissèrent pour éviter ses ailes ; Deryn

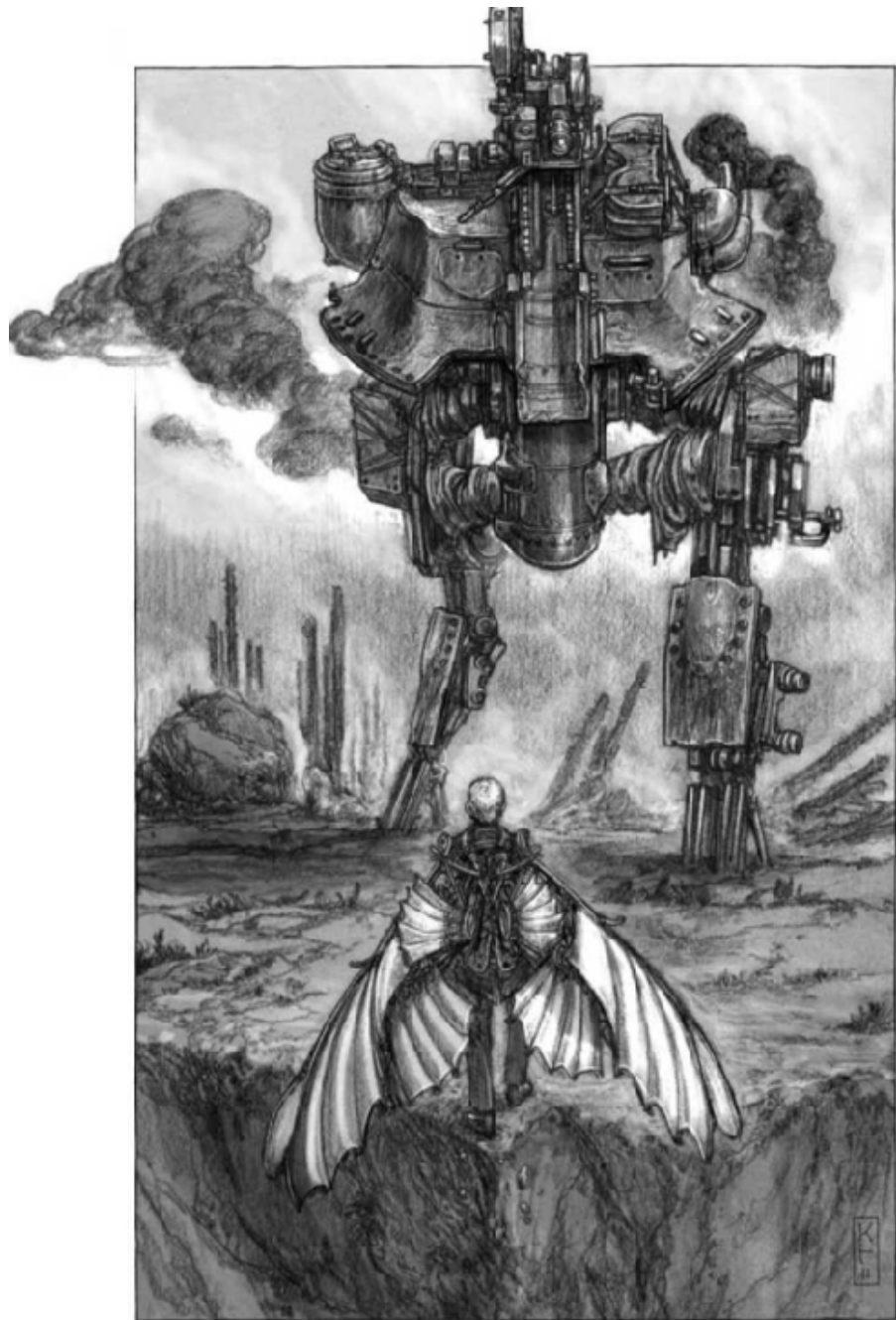
les dépassa comme une flèche et se jeta dans le vide, face au vent. La tour se dressait devant elle, avec ses poutrelles métalliques ; elle vira sur la tranche et parvint à l'éviter de justesse.

La manœuvre avait réduit sa prise au vent, aussi se mit-elle à descendre. Mais un deuxième virage serré lui permit de gonfler ses ailes de nouveau. Elle prit de la hauteur et remonta juste au-dessus des parois du canyon.

L'un des mécanopodes apparut dans son champ de vision, une machine à deux pattes de la taille de l'ancien Sturmgänger Cyklop d'Alek. Il avait la silhouette anguleuse d'un engin allemand et s'avançait droit vers le canyon.

Tandis que Deryn se dirigeait vers lui, elle perdit un peu d'altitude. Elle fonçait en plein sur le mur de pierre.

Au dernier moment elle rejeta son poids en arrière et redressa sèchement sa trajectoire, en s'immobilisant presque. Son élan lui fit parcourir les quelques yards qui lui manquaient et elle posa les pieds sur le bord de la falaise. Elle faillit déraiper sur la roche friable mais réussit par miracle à garder l'équilibre.



DERYN FACE AU MÉCANOPODE.

Le mécanopode la dominait de toute sa hauteur, penché sur elle comme pour l'examiner de plus près. La gueule béante de son canon était pointée sur elle.

— Nom d'une pipe en bois ! s'exclama-t-elle.

Ce n'était pas un canon... mais une caméra de cinéma. Elle pouvait l'entendre ronronner et cliqueter.

Le vent changea et la repoussa vers le vide. Deryn observa l'autre côté du canyon. Le deuxième mécanopode était du même modèle : une simple plate-forme de tournage mobile.

Les rebelles voulaient filmer le *Léviathan*, et non le détruire.

Son lézard messenger allait atteindre la passerelle d'un instant à l'autre. Si le commandant prenait peur et lâchait du lest, les amarres fileraient brusquement entre les mains d'une centaine d'hommes mal entraînés en contrebas. Pire, quelques-uns s'accrocheraient et seraient emportés dans les airs, avant de retomber sur leurs camarades. Si le général Villa n'avait rien contre le *Léviathan* pour l'instant, cela changerait sans doute après un coup pareil.

Deryn fit pivoter ses ailes et se jeta du haut de la falaise.

VINGT-HUIT

— Le personnel au sol m'a l'air de savoir ce qu'il fait, dit le commandant Hobbes. Et le canyon nous met à l'abri des sautes de vent.

Aucun de ses officiers ne lui répondit. Disséminés à travers la passerelle, chacun à une fenêtre différente, ils guettaient le moindre signe de trahison. Bovril, sensible à la tension générale, ne cessait de remuer sur l'épaule d'Alek.

Dehors, les rebelles travaillaient d'arrache-pied à planter dans la roche des piquets auxquels attacher les amarres. Le *Léviathan* se descendait au treuil en faisant vibrer les cordes ; son ombre immense s'élargissait mètre après mètre sur le sol du canyon. Le commandant n'avait pas voulu relâcher d'hydrogène au cas où il aurait besoin de décoller rapidement. Alek avait l'impression que la bête volante luttait contre les cordes, comme Gulliver chez les Lilliputiens.

— Croyez-vous vraiment que ces rebelles vont nous aider ? demanda-t-il au Dr Barlow.

— Je l'espère, après tout le mal que nous nous donnons. (Elle renifla.) Je suis sûre que M. Hearst désirait simplement dramatiser un peu les choses pour son agence d'informations filmées.

— Informations filmées, grommela dédaigneusement son loris.

— Dire que j'ai fait confiance à cet homme ! fulmina M. Tesla.

Il était d'une humeur massacrate, surtout depuis qu'on savait que le carburant de M. Hearst était responsable de la panne du moteur droit.

— Il souhaite peut-être la paix, dit le Dr Barlow. Mais la guerre fait vendre plus de journaux.

— Je crois avoir déjà entendu parler de ce Pancho Villa, observa Alek.

— Il fait la une de tous les journaux, grogna M. Tesla. En réalité il s'appelle Francisco, mais on le surnomme Pancho. C'est un ami des pauvres. Il s'empare des plantations des riches propriétaires pour les

donner aux paysans.

— Cela semble être une habitude chez les rebelles, commenta le Dr Barlow, tandis que son loris humait l'air. Reste à espérer qu'il ne soit pas homme à s'emparer d'un aéronef.

Alek secoua la tête. Aussi chaotique que puisse paraître le monde, il savait que la Providence le guidait vers son destin. Sa quête ne s'arrêterait pas ici, au fond de ce canyon poussiéreux.

— Passerelle, ici l'aspirant Sharp ! fit la voix de Deryn, surgie de nulle part.

Tous les regards se braquèrent vers le lézard messenger suspendu au plafond.

— Il y a des mécanopodes sur les falaises au-dessus de nous, au moins deux, dit-il. C'est peut-être une embuscade !

Un frisson parcourut la passerelle et Bovril s'agita sur l'épaule d'Alek. Les officiers se rassemblèrent autour de leur commandant.

— Des mécanopodes ? s'étonna Alek. Je les croyais darwinistes.

— Leurs aéronefs ont des moteurs clankers, fit observer Tesla.

Le Dr Barlow jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Voilà qui est fâcheux. Le *Léviathan* est vulnérable à une attaque par le haut.

Alek essaya de regarder vers le sommet des falaises, mais l'enveloppe lui bouchait la vue. Il se sentit piégé sous l'aéronef.

Au diable Hearst et ses petits jeux destinés à faire les gros titres.

— Préparez-vous à chasser aux ballasts, ordonna le commandant.

— Et à couper les amarres, monsieur ? suggéra un officier.

— Inutile. Avec cette tension, elles casseront net.

— Cela n'est pas très amical, murmura le Dr Barlow. Ces cordes peuvent décapiter un homme.

À l'extérieur, les rebelles au sol continuaient de travailler tranquillement pour attacher les amarres, sans se douter du chaos qui allait se déchaîner. Une silhouette en combinaison de vol s'activait parmi eux, une paire d'ailes repliées sur le dos.

Alek se tourna vers le Dr Barlow.

— Newkirk est là, en bas. Nous ne pouvons pas l'abandonner.

— J'ai peur que nous n'ayons pas le choix, répondit la savante en secouant la tête. S'il s'agit d'une embuscade, nous ne pouvons pas nous permettre de les alerter.

— Vous voulez dire que nous partirions comme cela, sans même... ?

Alek s'interrompit. Une ombre venait de passer sur le sol, celle d'une petite silhouette ailée, à l'avant de l'aéronef par tribord.

— À mon commandement, prévint le commandant Hobbes en levant la main.

Alek regarda l'ombre décrire des cercles de plus en plus petits. Sa forme lui rappelait celle des ailes de Newkirk.

— Deryn Sharp, murmura Bovril.

— Attendez ! s'écria Alek. (Il fit mine de s'approcher du commandant, mais un soldat lui barra le passage.) C'est Dylan !

Hobbes se tourna vers lui, la main toujours levée.

— L'aspirant Sharp s'approche de nous en planant ! cria Alek. Il a forcément une raison !

Les officiers se tenaient prêts, fixant le commandant. Ce dernier hésita, puis jeta un coup d'œil à son premier lieutenant.

— Allez voir.

Alek retourna près de la fenêtre et indiqua l'ombre qui tournait sur le sol. Les hommes aux amarres l'avaient vue eux aussi : ils levaient la tête et s'interpellaient.

— Comment savez-vous que c'est Sharp ? demanda le premier lieutenant.

— Parce que... parce que..., bredouilla Alek.

— *Monsieur Sharp* ! déclara Bovril.

Une Deryn ailée apparut sous l'enveloppe, piquant à un angle vertigineux, deux drapeaux de sémaphore à la main. Elle passa en un éclair devant la passerelle en agitant les bras.

— Quelqu'un a eu le temps de déchiffrer ce signal ? s'enquit le commandant.

— E-M, dit l'un des navigateurs. C'est tout ce que j'ai vu.

— Embuscade ? suggéra le commandant. Tenez-vous prêts, messieurs.

— Excusez-moi, monsieur, intervint le premier lieutenant. Mais je crois que c'était C-A-M.

Le commandant Hobbes hésita, secoua la tête.

Alek courut à l'autre bout de la passerelle. L'ombre de Deryn vira ; un instant plus tard elle revint en rase-mottes devant les fenêtres avant. Elle continuait d'agiter ses drapeaux. Les hommes au sol se dispersèrent précipitamment.

Elle dérapa sur le sol rocailleux et écarta les bras pour contrôler sa glissade.

Ses ailes la firent remonter légèrement une dernière fois puis se tordirent et se plièrent. Deryn se posa rudement sur ses jambes vacillantes. Des hommes l'entourèrent de toutes parts, et elle disparut dans un nuage de poussière.

— Quelqu'un a compris ce signal ? rugit le commandant.

— É-R-A ? suggéra le premier lieutenant.

— C-A-M, grommela Bovril.

Et soudain, Alek comprit.

— Les mécanopodes sur la falaise, ce sont des caméras mobiles !

— Des mécanopodes équipés de caméras ? fit le commandant, dubitatif. Pourquoi les rebelles auraient-ils ce genre d'équipement ?

— Avec l'intervention de Sharp, ils doivent savoir que nous les avons percés à jour, dit le premier lieutenant. Monsieur, nous devrions...

— La pellicule ! s'écria le Dr Barlow. Les tonneaux contenaient des rouleaux de pellicule vierge. Donc les rebelles sont *certainement* équipés de caméras. Il ne s'agit pas d'une embuscade !

La passerelle demeura silencieuse un moment. Tous les regards étaient tournés vers le commandant.

— Ils ne nous ont pas encore tiré dessus, remarqua-t-il enfin. Soyez prêts malgré tout à chasser aux ballasts au premier coup de feu.

Alek poussa un soupir de soulagement, et Bovril, qui avait sorti les griffes, se détendit sur son épaule. Puis le Dr Busk s'exclama :

— Sharp a l'air blessé !

Alek courut à l'avant de la passerelle, bousculant les soldats. À travers la fenêtre il découvrit son amie pelotonnée sur le sol à une centaine de mètres.

— Je vais descendre.

Le commandant s'éclaircit la gorge.

— Je ne peux pas vous y autoriser, Votre Altesse.

— Auriez-vous quelqu'un d'autre à bord qui sache parler espagnol ? demanda Alek, certain de réussir à se débrouiller avec ses connaissances en latin et en italien.

Le commandant consulta ses officiers, puis secoua la tête.

— Peut-être pas, mais si la situation se dégrade, nous devons décoller en urgence.

— Exactement. Le moindre malentendu risque de causer un désastre, alors donnez-moi une chance de tirer les choses au clair !

Le commandant réfléchit rapidement. Il soupira et se tourna vers le Dr Busk.

— Accompagnez-le. Prenez cinq soldats avec vous.



Newkirk se tenait déjà au côté de Deryn. Plusieurs hommes de Villa les entouraient. L'un d'eux agitait les bras en répétant « medico », ce qui ressemblait fortement à « médecin » en italien. Quelques amarres abandonnées se balançaient dans le vide ; un officier s'efforçait de renvoyer les hommes au travail.

— Dylan ! cria Alek en se frayant un passage dans la foule.

Les rebelles s'écartèrent, avec des regards surpris à Bovril.

— Bien sûr, que je suis conscient ! beuglait Deryn. Ça fait un mal de chien !

Alek s'agenouilla auprès d'elle. Elle avait perdu la manche gauche de son uniforme, avait le bras en sang et se tenait le genou contre la

poitrine. La douleur lui faisait fermer les yeux.

Bovril émit un gémissement plaintif et Alek prit la main de Deryn.

— J'ai amené le Dr Busk, dit-il.

Les yeux de Deryn s'ouvrirent d'un coup.

— Espèce de *dummkopf* ! murmura-t-elle.

Alek se figea. Blessée ou non, Deryn ne pouvait pas se permettre d'être palpée par un chirurgien.

— Newkirk, dites à ces hommes de reprendre les amarres ! ordonna Alek. (Puis il se pencha sur Deryn.) Prenez mon bras, lui souffla-t-il. Si vous pouvez vous lever, il ne vous examinera peut-être pas de trop près.

— Mettez-vous à ma droite, dit-elle.

Elle s'accrocha à son épaule. Alek compta doucement jusqu'à trois, puis se redressa en l'aidant à se hisser sur une jambe. Ils se tournèrent ensemble vers le Dr Busk qui fendait la foule avec son escorte de soldats.

Deryn tremblait sur sa bonne jambe, au côté d'Alek, et menaçait de le faire tomber. Elle était bel et bien plus grande que lui, s'aperçut-il, et moins légère qu'il n'y paraissait. Elle avait dû développer de bons muscles à force de grimper, supposa-t-il. Heureusement, Bovril le soulagea en sautant par terre.

Alek serra les dents et adressa un hochement de tête au Dr Busk.

— M. Sharp ne semble pas trop gravement touché.

Le chirurgien détailla Deryn de la tête aux pieds.

— Êtes-vous sûr d'être en état de marcher, monsieur Sharp ? Vous avez fait une sacrée chute.

— Ce n'est rien, monsieur. Juste un bon coup sur le genou. (Alek l'aïda à faire un pas.) Ça va partir en marchant.

— Bon sang, Sharp ! Asseyez-vous donc, ordonna le Dr Busk. (Il fouilla dans sa trousse et en sortit une paire de longs ciseaux.) Laissez-moi regarder cette jambe.

Deryn jeta un coup d'œil à Alek, avec un hochement de tête discret, et ils avancèrent clopin-clopant en direction d'un rocher plat à proximité. Deryn se laissa tomber dessus lourdement et Bovril grimpa s'installer sur ses genoux. Elle grimaça sous la douleur mais parvint à ne pas crier.

On avait planté un piquet de fer dans la roche schisteuse à côté d'elle pour y nouer une amarre qui vibrait sous la tension. Alek imaginait sans peine qu'elle puisse claquer avec assez de force pour lui trancher la tête. En levant les yeux vers la nacelle, il put distinguer le commandant qui les observait, encadré par ses officiers.

— Nous avons eu votre deuxième message juste à temps, dit-il à Deryn.

— C-A-M-É-R-A, épela fièrement Bovril.

— J'aurais mieux fait de ne pas envoyer le premier, regretta Deryn en secouant la tête. (Elle caressa Bovril.) D'après Mlle Rogers, le général Villa travaille dans l'industrie du cinéma ! Voilà pourquoi Hearst lui fait parvenir des armes et de la pellicule. Il veut des scènes de bataille pour son agence d'informations filmées !

— Informations filmées, pouah ! fit Bovril.

— Ne bouge pas, mon gars, prévint le Dr Busk.

Il découpait la jambe de pantalon de Deryn au-dessus du genou, dévoilant une chair pâle autour d'une ecchymose violacée.

Deryn leva un regard inquiet vers Alek. Si elle avait la jambe brisée, il lui serait impossible de cacher son subterfuge.

— Monsieur ! lança l'un des soldats. Quelqu'un vient.

Le Dr Busk ne se retourna pas.

— À vous de jouer, Votre Altesse, si vous voulez bien.

— Naturellement.



PANCHO VILLA.

Alek adressa à Deryn un hochement de tête qu'il espérait rassurant, puis se tourna vers les nouveaux arrivants. Deux créatures immenses s'approchaient en faisant trembler le sol.

La foule s'écarta devant les taureaux de fabrication. Ils mesuraient plus de trois mètres au garrot et avaient des cornes coiffées de métal et des épaules aussi larges qu'une locomotive. Leurs cavaliers les guidaient par des chaînes d'acier reliées à des anneaux d'argent dans leur mufler. Derrière chaque cavalier, on voyait un deuxième soldat sur une plate-forme ; l'un servait une mitrailleuse Gatling, et l'autre une caméra de cinéma.

Un homme à cheval s'avancait entre les deux monstres, presque noyé dans leur masse. Il portait des bottes d'équitation, un pantalon pastel, un chapeau à bord court et un gilet marron avec deux cartouchières en bandoulière. Ses habits étaient froissés, comme s'il avait dormi dedans, et ses yeux bruns scintillaient pardessus sa moustache en bataille.

Alek avait seulement quelques vagues notions d'espagnol, mais il s'inclina et bredouilla :

— *Sono Aleksandar, principe de Hohenberg.*

L'homme s'esclaffa et lui répondit lentement, dans un anglais irréprochable :

— Je pense que vous vouliez dire *soy*. Général Francisco Villa, gouverneur révolutionnaire de Chihuahua, à votre service.

— C'est un honneur, général, dit Alek en s'inclinant de nouveau.

C'était donc le fameux chef rebelle, le Robin des Bois de la paysannerie mexicaine. Alek se demanda ce qu'il pensait du jeune prince fortuné qu'il avait devant lui, et s'il avait choisi un camp dans la Grande Guerre européenne.

Le pistolet qu'il portait à la ceinture était un Mauser, une arme de fabrication allemande.

— Votre homme est-il blessé ?

Alek se retourna. Deryn grimaçait de douleur tandis que le Dr Busk appliquait une sorte de compresse sur son genou.

— Espérons que non, monsieur.

— Mon médecin personnel est en chemin. Mais dites-moi, s'il vous plaît : pourquoi s'est-il élancé dans le vide ?

— C'est à cause des mécanopodes, expliqua Alek. Il y a eu méprise concernant leur fonction.

L'homme fit claquer sa langue.

— Ah, j'aurais dû m'en douter. L'hiver dernier, l'un d'eux a capturé une escouade entière de *Federales*. Ils étaient convaincus qu'ils allaient se faire tirer dessus !

Alek compara la mitrailleuse Gatling et la caméra installées sur les deux taureaux géants.

— Rien d'étonnant à cela. Votre équipement est plutôt étrange pour une armée en guerre.

Le général indiqua la nacelle du *Léviathan*.

— Est-il moins étonnant sur un aéronef ?

Alek leva les yeux et vit que M. Francis et ses assistants filmaient la rencontre par les fenêtres du mess des aspirants. Il se retrouvait de nouveau en scène, sous l'œil des caméras.

— Il semble qu'on ne puisse pas y échapper, soupira Alek. Pouvez-vous nous aider à réparer nos moteurs ?

L'homme s'inclina profondément.

— Bien sûr ! C'était convenu ainsi avec le senor Hearst. Il vous adresse toutes ses excuses pour le désagrément.

Alek était sur le point de répliquer vertement, quand un cri de Deryn le fit pivoter d'un bloc. Le Dr Busk venait de retirer sa veste à la jeune fille, dont le bras gauche était rougi de sang. Dans un instant, il entreprendrait de lui ôter sa chemise.

Alek se retourna vers le général Villa.

— S'il vous plaît, monsieur, où est votre médecin ? J'ai peur que notre chirurgien ne soit quelque peu... incompétent.

— Vous avez de la chance. Le Dr Azuela est devenu un expert en matière de blessures, répondit Villa en lui indiquant un homme qui fendait la foule. Conduisez-le à votre ami.

Alek s'inclina brièvement et courut rejoindre Deryn. Il posa une main ferme sur l'épaule du Dr Busk.

— Le général Villa préférerait confier M. Sharp aux soins de son médecin personnel.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'il est notre hôte, répondit Alek à voix basse. Et il insiste. Nous devrions éviter de l'insulter.

— C'est tout à fait irrégulier, bougonna le Dr Busk.

Il accepta néanmoins de reculer d'un pas. Le Dr Azuela s'approcha. Âgé de moins de quarante ans, il portait un costume en tweed, une cravate fine et de petites lunettes rondes.

Alek se porta à sa rencontre. Comment garder Deryn à l'abri des regards ? Il jeta un coup d'œil au soleil éclatant et se creusa la cervelle à la recherche de quelques mots d'espagnol.

— *El sol... malo.*

Le médecin mexicain regarda Deryn, puis l'ombre du *Léviathan* à une dizaine de mètres à peine.

— Peut-il marcher ? demanda-t-il dans un anglais impeccable.

— Non, il ne faut pas le déplacer, répondit Alek. Y aurait-il moyen de le couvrir ?

— Bien sûr, dit le médecin.

Il lança aussitôt quelques ordres en espagnol.

Un petit groupe d'hommes vint tendre des bâches sur les amarres voisines pour enfermer Deryn à l'ombre d'une tente de fortune.

Pendant qu'ils travaillaient, Alek entraîna le Dr Busk à l'écart.

— Le général Villa a un message pour le commandant. Il se déclare prêt à nous aider dans nos réparations.

— Eh bien, c'est une bonne nouvelle. Je vais envoyer l'un des soldats le prévenir.

Alek secoua la tête.

— Le général préférerait un officier.

Le Dr Busk fronça les sourcils, avec un regard en direction des bâches.

— Je vois. Occupez-vous de Sharp, voulez-vous ?

— Comptez sur moi, docteur, dit Alek.

Il se détourna avec un soupir de soulagement. Ne restait plus qu'à trouver un moyen d'empêcher le médecin rebelle de percer à jour le secret de Deryn... ou de le convaincre de le garder pour lui.

Parvenu à mi-chemin de la tente improvisée, Alek se rendit compte qu'il venait de mentir à trois personnes différentes en quelques minutes. Plus grave encore, il avait fait montre d'une certaine habileté.

Il secoua la tête, ignorant la sensation désagréable qui lui nouait le ventre. Deryn l'avait prévenu à ce sujet, après tout, et il avait donné sa parole. Voilà le combat qu'elle devait mener tous les jours ; et il était complice de sa supercherie, maintenant.

VINGT-NEUF

Quand Alek se glissa sous les bâches, il ne trouva plus que Deryn et le Dr Azuela à l'intérieur. Les hommes avaient installé une couchette pour Deryn et une caisse pour le médecin, mais ensuite ils étaient retournés aux amarres, et le grincement des treuils qui amenaient l'aéronef au sol avait repris. Enroulé autour du cou de Deryn, Bovril ronronnait paisiblement.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai connu pire, répondit Deryn.

Mais son regard demeura fixé sur les doigts du médecin en train de lui palper le bras.

— Il n'y a pas de fracture, annonça le Dr Azuela. Toutefois l'entaille est profonde. Je vais devoir la recoudre. Enlevez votre chemise.

— Impossible, protesta Deryn. Mon bras ne m'obéit plus.

Le médecin fronça les sourcils tout en examinant avec soin son avant-bras.

— Pourtant, tout à l'heure, vous avez fermé le poing.

— Il n'y a qu'à couper sa manche, suggéra Alek. (Il s'agenouilla à côté d'eux.) Je vais vous aider.

Le Dr Azuela leur jeta un regard méfiant. Il sortit une paire de ciseaux de sa trousse et fendit la manche de la chemise de Deryn. Des filets de sang coulaient sur la peau pâle.

Deryn retint une exclamation ; le médecin lui avait frôlé la poitrine avec sa main libre. Azuela se renfrogna, hésita un moment... puis, en un éclair, il pointa les ciseaux sous la gorge de Deryn.

— Qu'avez-vous sous votre chemise ? demanda-t-il d'une voix autoritaire.

— Rien du tout ! protesta Deryn.

— Vous avez un bandage autour du torse. Vous portez une bombe !
; *Asesino* !

— Vous vous trompez, déclara Bovril distinctement.

Azuela fixa la créature avec ébahissement.

— C'est bon, docteur, capitula Alek en levant les mains. Deryn, retirez votre chemise.

Elle lui jeta un regard hébété.

Le Dr Azuela s'arracha à la contemplation du loris.

— Vous êtes venu tuer Pancho ! Vous aviez l'intention de fondre sur lui avec une bombe !

— Elle n'est pas une meurtrière, déclara Alek.

Le médecin contempla le prince entre ses paupières plissées.

— Elle, répéta Bovril.

— Deryn est une fille. C'est pour ça qu'elle se bande le torse de cette manière, expliqua Alek, ignorant le regard implorant de son amie. Vérifiez vous-même.

Les ciseaux toujours braqués sur la gorge de Deryn, le Dr Azuela palpa sa poitrine. Elle grimaça, et le médecin retira vivement sa main, les yeux écarquillés.



UN MÉDECIN SOUPÇONNEUX.

— ¡ *Lo siento, señorita*(1.) !

Deryn ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle se mit à trembler, les poings serrés. Alek s'assit auprès d'elle et lui ouvrit doucement une main pour la prendre dans les siennes.

— Ne dites rien à personne, docteur, s'il vous plaît, implora-t-il.

Le médecin secoua la tête.

— Pourquoi ?

— Elle veut servir sous les drapeaux, voler.

Alek fouilla dans sa poche intérieure, celle où il rangeait la lettre du pape. Il sortit une petite bourse.

— Tenez, dit-il en la remettant au médecin. Pour votre silence.

Le Dr Azuela ouvrit la bourse, dans laquelle se trouvait un fragment d'or : tout ce qui restait du quart de tonne de métal précieux que le père d'Alek lui avait légué. Il le contempla un moment, puis secoua la tête et lui rendit la bourse.

— Je vais devoir en parler à Pancho.

— Je vous en prie, supplia Deryn.

— C'est notre commandant, se défendit le médecin. Mais rien qu'à lui, je vous le promets.

Le Dr Azuela appela l'un des rebelles à l'extérieur et lui donna ses instructions en espagnol. Enfin il se mit au travail. Il commença par nettoyer la plaie avec un chiffon imbibé d'un liquide provenant d'une petite flasque en argent, puis stérilisa une aiguille et du fil, et tendit la flasque à Deryn. Pendant qu'elle buvait une gorgée, il lui enfonça l'aiguille sous la peau et commença à recoudre la plaie.

Alek le regarda faire, sans lâcher la main de Deryn. Elle lui serra les doigts si fort que ses ongles creusèrent des traces en demi-lunes dans sa chair.

— Tout ira bien, lui promit-il. Ne vous inquiétez pas.

Après tout, qu'importait au général rebelle si une jeune fille tenait tellement à s'engager dans l'Air Service ?



Avant qu'Azuella en ait fini, un léger coup de vent fit frissonner les bâches autour d'eux. C'était l'un des taureaux géants qui avait soufflé. On aurait dit un jet de vapeur lâché par une locomotive.

Les bâches s'écartèrent, et le général Villa fit son entrée.

— ¿ *Esta muriendo* ?

— Non, il vivra, répondit le médecin sans lever le nez de son travail. Mais il a un secret à vous confier. Vous feriez bien de vous asseoir.

Villa soupira et s'assit face à Alek. À cheval il avait semblé plutôt à

son avantage, mais à présent il paraissait quelque peu empâté à la taille. Il se déplaçait avec une certaine raideur ; peut-être souffrait-il de rhumatismes.

— Dites-lui, ordonna le Dr Azuela.

Deryn avait l'air épuisée, mais sa voix était ferme.

— Je m'appelle Deryn Sharp, et je suis un officier décoré de l'Air Service de Sa Majesté. Mais je ne suis pas un homme.

— Ah, dit Villa en la détaillant de haut en bas, les sourcils légèrement arqués. Pardonnez-moi, senorita Sharp. J'ignorais que les Britanniques recrutaient des femmes. Parce que vous êtes plus légères, je suppose ?

— Ce n'est pas ça, monsieur, répondit Deryn. Il s'agit d'un secret.

— Le père de Deryn était aviateur, expliqua Alek. Et son frère l'est aussi. Elle doit s'habiller en garçon parce que c'est la seule façon pour elle d'être autorisée à voler.

Le général Villa fixa longuement Deryn, puis partit d'un grand rire qui fit trembler tout son corps.

— ¡ *Qué engano*(2.) !

— N'en parlez à personne, je vous en prie, dit Alek. Au moins pendant quelques heures, le temps que nous repartions. La dénoncer ou non ne représente rien pour vous. Mais pour elle, c'est tout.

Le généra secoua la tête, admiratif, avant de dévisager Alek avec curiosité.

— Et vous, quel rôle jouez-vous dans cette plaisanterie, petit prince ?

— C'est mon ami, répondit Deryn.

Elle était encore pâle, mais sa voix paraissait plus ferme. Elle proposa la flasque à Villa, qui la refusa d'un geste.

— Juste un ami ?

Au lieu de répondre, Deryn baissa les yeux sur les points de suture qu'elle avait au bras. Alek ouvrit la bouche, mais Bovril se montra plus rapide que lui :

— Un allié.

Le général Villa examina le loris avec intérêt.

— Quelle est donc cette créature ?

— Un loris perspicace, dit Deryn en grattant la tête de Bovril. Il répète ce qu'il entend, un peu comme un lézard messenger.

— Il ne se contente pas de répéter, intervint le Dr Azuela. Il m'a fait comprendre que je me trompais.

Alek fronça les sourcils. Lui aussi avait remarqué la chose. Au fil des semaines, la mémoire des loris semblait s'être approfondie. Ils répétaient parfois des propos entendus plusieurs jours auparavant, ou qu'ils s'étaient transmis entre eux. On ne pouvait pas toujours savoir clairement d'où venaient les mots ou les phrases qu'ils disaient.

— C'est parce qu'il est perspicace, expliqua Deryn. Malin, si vous préférez.

— Bougrement malin, confirma Bovril, et Villa le fixa de nouveau en ouvrant grand ses yeux bruns.

— *Tienen oro*(3.), ajouta le Dr Azuela.

L'italien d'Alek était suffisant pour lui permettre de reconnaître le mot « or ». Il ressortit sa petite bourse.

— Ce n'est pas grand-chose, mais nous pouvons vous payer pour votre silence.

Le général Villa prit la bourse, l'ouvrit, puis éclata de rire.

— L'homme le plus riche de Californie m'envoie des fusils ! Et vous croyez me tenter avec ce cure-dents en or ?

— Que voulez-vous, dans ce cas ?

Villa dévisagea Alek en plissant les paupières.

— Le señor Hearst prétend que vous êtes le neveu de l'ancien empereur, Maximilien.

— Le petit-neveu, mais oui, c'est exact.

— Les empereurs sont des choses vaines et inutiles. Nous n'avions pas besoin de lui ; alors nous l'avons passé par les armes.

Alek se racla la gorge.

— Oui, je connais l'histoire, admit-il. Peut-être était-ce un peu présomptueux de placer un Autrichien sur le trône du Mexique.

— C'était une insulte au peuple. Mais votre oncle est mort avec courage. Devant le peloton d'exécution, il a formé le vœu que son sang soit le dernier à couler pour la liberté. (Le général Villa baissa les yeux sur le chiffon rougi dans la main du Dr Azuela.) Hélas, ça n'a pas été le cas.

— Non, en effet, reconnut Alek. C'était il y a cinquante ans, n'est-ce pas ?

— *Sí*. Trop de sang a été répandu depuis.

Villa lança sa bourse à Alek et se tourna vers Deryn.

— Gardez votre secret, petite sœur. Mais soyez plus prudente la prochaine fois que vous sauterez de votre aéronef.

— Oui, j'essaierai.

— Et méfiez-vous des jeunes princes. Le premier homme que j'ai tué était aussi riche qu'un prince, et c'était pour l'honneur de ma sœur. (Le général Villa s'esclaffa de plus belle.) Mais vous êtes un soldat, señorita Sharp. Vous pouvez tuer vous-même ceux qui vous ennuiant, pas vrai ?

Deryn haussa les épaules avec une grimace.

— Ça m'a effleuré l'esprit une ou deux fois. Pardonnez-moi, général : si vous n'aimez pas les empereurs, comment avez-vous obtenu ces mécanopodes allemands ?

— Le kaiser nous vend des armes, reconnut Villa en tapotant le

Mauser qu'il avait à la ceinture. Parfois même il nous en donne, sans doute pour que nous soyons ses amis quand les Yankees se joindront à la guerre. Cependant jamais nous ne nous inclinons devant lui.

— Oui, les empereurs ne servent pas à grand-chose, n'est-ce pas ? (Deryn se redressa et lui tendit la main.) Merci pour votre discrétion.

— Votre secret est en sécurité avec moi, *hermanita*(4.).

Le général Villa lui serra la main, puis se leva. Soudain il plissa les yeux et porta la main à son pistolet. Une ombre se découpait sur la bâche.

Villa tendit le bras pour écarter la toile d'un geste brusque. Il pointa son arme sur le visage mal rasé mais rayonnant d'Eddie Malone.

— Dylan Sharp, Deryn Sharp... bien sûr ! Je dois reconnaître que je n'avais rien vu, mais il est clair que ça explique beaucoup de choses. (Le journaliste se frotta les mains, puis en tendit une à Pancho Villa.) Eddie Malone, reporter au *New York World*.

TRENTE



En fin de compte, l'entaille que Deryn avait au bras n'était pas si terrible : juste onze points de suture bien propres qui la démangeaient à peine. Par contre, son genou blessé allait la faire souffrir un moment.

La plupart du temps la douleur était franche et honnête, comme si elle venait de se cogner contre le coin d'un lit en fer. Parfois, elle l'élançait dans toute la jambe, comme lors de sa croissance, quand elle avait douze ans et qu'elle était déjà plus grande que la moitié des garçons de Glasgow. Mais le pire, c'était la nuit, lorsque sa rotule vibrait et bourdonnait comme une bouteille remplie d'abeilles.

Le bourdonnement provenait sans doute de la compresse du

Dr Busk. Au lieu d'un cataplasme aux graines de moutarde et aux flocons d'avoine comme lui en préparaient ses tantes, c'était une sorte de créature à l'allure étrange. Elle s'était collée à la peau comme une bernacle et ses tentacules s'étaient glissés dans la chair pour réparer les ligaments arrachés. Le chirurgien n'avait pas dit quels fils de la vie entraient dans sa fabrication, mais la bestiole vivait d'eau sucrée et de soleil, moitié végétale et moitié animale, sans doute.

Quelle que soit sa nature, elle s'agaçait au moindre mouvement de Deryn. Il suffisait que la jeune fille bouge la jambe pour être punie par une heure de bourdonnements furieux. Marcher devenait un cauchemar, s'habiller n'était guère plus facile, et, bien sûr, il n'était pas question de demander de l'aide à qui que ce soit.

Sans Alek, l'équipage entier aurait déjà appris son secret. C'était lui qui avait persuadé le général Villa de garder le silence et convaincu les officiers de laisser Deryn dans sa propre cabine et non à l'infirmerie, même si cela l'obligeait à lui apporter tous ses repas lui-même. C'était Alek qui la portait plusieurs fois par jour aux toilettes dans le tunnel gastrique de l'aéronef et qui montait la garde à distance respectueuse pendant qu'elle se soulageait. Et c'était lui encore qui lui tenait compagnie afin de lui épargner de devenir folle.

Il faisait tous ces efforts uniquement pour permettre à Deryn de passer ses derniers jours à bord du *Léviathan* en authentique aviateur, et non comme une pauvre fille méprisée par les officiers et le reste de l'équipage.

Ce petit salopard d'Eddie Malone n'avait encore rien dit à personne. Après la trahison de M. Hearst, on ne laissait plus aucun reporter approcher de la radio de Tesla ou des oiseaux messagers, et Malone avait trop peur qu'Adela Rogers ne lui vole son histoire. Mais ils arriveraient à New York dans deux jours. Il lui restait deux jours en uniforme, après quoi le monde entier connaîtrait son secret. Quoi qu'il arrive, c'était le dernier voyage de Deryn Sharp à bord du *Léviathan*.

Elle avait l'impression d'attendre son exécution. Les secondes lui semblaient s'écouler lentement et distinctement, mais parfois, à la nuit tombée, elle se réjouissait du bourdonnement qui la tenait éveillée. Cela lui permettait de profiter pendant quelques heures supplémentaires des vibrations de l'aéronef et du murmure du vent le long de la nacelle.

Deryn s'interrogeait sur ce qu'elle ferait ensuite. Il lui faudrait inventer de nouveaux mensonges, bien sûr, afin d'éviter à son frère Jaspert d'avoir des ennuis pour l'avoir introduite dans le Service. Sa notoriété finirait par s'estomper, et elle devrait trouver à s'employer.

Deryn resterait toujours une aviatrice, même si le Service lui retirait son uniforme. Et, que son genou guérisse complètement ou non, elle avait suffisamment de force pour s'acquitter d'un travail d'homme.

Alek disait qu'elle devrait s'installer en Amérique où, d'après lui, il existait une réelle demande de femmes capables de piloter des ballons à hydrogène.

Il lui avait raconté l'histoire de Pauline. La jeune femme n'était qu'une héroïne de cinéma, une image animée sur un écran, mais elle avait produit une forte impression sur lui.

— Elle hérite d'une fortune, lui expliqua-t-il le deuxième jour après leur départ du camp de Villa. Des millions de dollars américains, j'imagine. L'ennui, c'est qu'elle ne peut pas en toucher un penny avant le jour de son mariage.

Deryn s'enfonça dans ses oreillers. Le golfe du Mexique scintillait sous le *Léviathan*, jetant des reflets miroitants au plafond. Alek était assis au pied du lit, tandis que Bovril s'était perché à la tête et agitait ses petits bras comme s'il maniait des drapeaux de sémaphore.

— Pauvre fille, commenta Deryn. Sauf en ce qui concerne les millions de dollars, bien sûr.

Alek rit.

— C'est un mélodrame, pas une tragédie.

— Mélodrame, répéta Bovril à la manière claire et distincte qu'employaient les loris chaque fois qu'ils apprenaient un mot nouveau.

— Seulement, au lieu de se marier, continua Alek, elle choisit de vivre des aventures. Et personne n'essaie de l'en dissuader en raison de son sexe !

Deryn fronça les sourcils. Cela lui paraissait peu vraisemblable ; mais il était vrai qu'avec plusieurs millions en banque on vous traitait peut-être davantage comme un homme.

— Quelles aventures, à part cet incident avec le ballon ?

— Eh bien, je n'ai vu que le premier épisode. Il ne comportait pas de fin proprement dite. (Alek réfléchit un moment.) Toutefois, je crois me souvenir que M. Hearst a parlé de mécanopodes fous et de ficelages sur des voies ferrées.

— Se retrouver ficelée sur une voie ferrée ? Belle perspective de carrière.

— Écoutez, Deryn, peu importe que *The Perils of Pauline* soit de médiocre qualité. L'important, c'est que ce feuilleton est immensément populaire. Les Américaines ne sont peut-être pas nombreuses à piloter des ballons pour l'instant, mais, au moins, elles en ont envie. Vous pourriez leur montrer comment faire.

— Avoir envie ne suffit pas toujours, Alek. Vous êtes bien placé pour le savoir.

— Je suppose que vous avez raison, admit-il en s'adossant à la cloison de la cabine. Et vous, vous n'avez pas vraiment envie qu'on vous remonte le moral, n'est-ce pas ?

Deryn haussa les épaules. Pour l'instant, elle savait exactement ce dont elle avait envie : qu'Eddie Malone n'ait pas espionné leur conversation avec le général Villa. Ou qu'elle se soit posée moins brutalement à l'issue de son vol plané. Ou, mieux encore, que ce satané Hearst n'ait jamais saboté les moteurs du *Léviathan* !

Si tout s'était passé différemment, personne n'aurait jamais découvert qu'elle était une fille. À l'exception d'Alek et de ce maudit comte Volger, bien entendu.

— Comptez-vous rester en Amérique ? demanda-t-elle. Quand le *Léviathan* repartira ?

Alek se renfrogna.

— Croyez-vous que le commandant m'y autoriserait ?

— Eh bien, vous servez l'intérêt de l'Amirauté en aidant M. Tesla à faire connaître son arme. Pourquoi voudraient-ils vous ramener en Angleterre ?

— Vous avez sans doute raison.

Il se leva et gagna la fenêtre. Ses yeux verts brillaient en contemplant le ciel.

Il était clair qu'il n'avait pas beaucoup réfléchi à ce que serait sa vie après le *Léviathan*. Au fond de lui, Alek espérait probablement pouvoir rester à bord. Mais quand bien même il ne débarquerait pas à New York, ses hommes et lui seraient obligés de descendre à Londres.

— Vous vous êtes peut-être pris d'affection pour le *Léviathan*, Alek. Mais cette affection n'est pas payée de retour.

Un sourire triste étira les lèvres du jeune homme.

— Cette relation était vouée à l'échec depuis le début. Pour vous comme pour moi, je suppose.

Deryn garda les yeux fixés au plafond. Un prince clanker et une fille déguisée en garçon. Aucun n'avait vraiment sa place à bord de cet aéronef. Seule une chance insolente leur avait permis d'y rester ensemble aussi longtemps.

— Vous ai-je dit comment j'ai appris votre vrai nom ? demanda Alek.

— Oh, les indices ne manquaient pas. Mais vous m'avez piégée en m'appelant « Deryn », n'est-ce pas ? Comment avez-vous su ce nom ?

— Grâce à Eddie Malone.

— Le petit salopard ! s'exclama Bovril.

— Il avait fini par épuiser tous mes secrets, continua Alek, alors il a écrit un article racontant comment vous avez sauvé le *Dauntless*. Il faudra que je vous montre la photographie qui l'illustre. Vous avez vraiment fière allure dessus.

— Attendez, vous dites que Malone connaissait déjà mon vrai nom à ce moment-là ?

— Bien sûr que non. Mais il avait mené quelques recherches sur

vosre famille, l'accident de votre père. Et il mentionnait sa fille, Deryn, qui en avait réchappé.

— Oh, je vois. (Elle soupira.) Voilà pourquoi je n'ai jamais raconté cet épisode à personne d'autre que vous. Et cela vous a suffi pour deviner qu'il s'agissait de moi ?

Alek jeta un regard en coin au loris perspicace.

— Disons que j'ai eu un peu d'aide.

— Foutu traître, grommela Deryn en cognant contre la tête du lit.

Bovril chancela un instant, les bras écartés comme un funambule. Puis il se laissa tomber sur elle.

— Ouille ! s'exclamèrent-ils ensemble.

Alek prit le loris dans ses bras.

— Vous ne m'avez jamais dit comment Volger vous avait percée à jour.

— À cause des leçons d'escrime. À force de me toucher et de rectifier ma position. (Deryn se renfroigna.) Et puis, je lui ai crié dessus trop fort.

— Vous lui avez crié dessus ?

— Après votre évasion à Istanbul, quand Volger s'est retrouvé seul entre nos mains, il m'a semblé qu'il plastronnait un peu trop. Comme s'il était *content* d'être débarrassé de vous !

— Je l'imagine aisément, dit Alek. Mais quel rapport avec le fait que vous soyez une fille ?

— Eh bien, je... (Elle fixa la cloison. La situation devenait gênante.) Je me suis peut-être montrée un peu hystérique.

— Hystérique, répéta Bovril avec un gloussement.

Deryn se força à regarder Alek. Il souriait.

— Vous ne teniez pas à ce qu'il m'arrive quoi que ce soit ?

— Bien sûr que non, stupide prince.

Elle lui rendit son sourire. Malgré sa tristesse à l'idée de quitter bientôt le *Léviathan*, c'était un soulagement de pouvoir se confier à lui de cette manière. Qu'éprouverait-elle une fois que son secret serait révélé au monde entier ?

— Nous pourrions rester tous les deux à New York, suggéra-t-elle doucement.

— Ce serait parfait.

Ces mots tout simples firent battre le cœur de Deryn plus vite, au point de réveiller le bourdonnement autour de sa rotule.

— Vraiment ? Voudriez-vous tenter l'immigration avec moi ?

Alek rit et déposa Bovril sur l'appui de la fenêtre.

— Pas l'immigration à proprement parler. Les Américains ne sont pas autorisés à devenir empereurs, me semble-t-il.

— Mais, avec l'arme de M. Tesla, vous n'avez plus besoin de devenir empereur pour mettre fin à la guerre !

Il fronça les sourcils.

— Mon peuple aura besoin d'un dirigeant à l'issue du conflit.

— Ah oui, bien sûr, reconnu Deryn en se traitant d'idiote.

Alek avait beau jouer à l'aviateur, il conservait toujours la lettre du pape dans sa poche. Il avait toujours rêvé de succéder à son père. La moindre relation autre qu'amicale avec elle ruinerait ses chances de monter sur le trône.

Pourtant, chaque fois que l'un d'entre eux était tombé – dans la neige des Alpes, à Istanbul, sur le dos de la baleine pendant la tempête ou au fond de ce canyon poussiéreux –, l'autre s'était trouvé là pour l'aider à se relever. Elle ne parvenait pas à croire qu'il puisse l'abandonner pour une couronne ou un stupide sceptre.

— Vous avez raison, Deryn. Nous devons probablement rester tous les deux à New York jusqu'à la fin de la guerre. (Il s'adossa à la fenêtre. Son sourire s'agrandit.) Vous pourriez vous joindre à Volger et moi.

— Oui, je suis sûre que m'sieur le comte serait aux anges.

— Ce n'est pas lui qui décide de mes alliés, dit Alek en caressant la tête du loris. Si cela n'avait tenu qu'à lui, nous aurions étranglé Bovril la nuit de sa naissance.

— Le petit salopard ! s'exclama la bestiole.

Deryn se renfrogna. Alek ne venait-il pas de la comparer à *Bovril* ?

— Nous ne savons même pas où nous habiterons, continua-t-il. Il ne me reste presque plus d'or, et M. Tesla a dépensé jusqu'à son dernier sou dans la construction de Goliath. Toutefois, il devrait être facile de lever des fonds, maintenant qu'il a prouvé l'efficacité de son arme.

— Sans doute. Mais tenez-vous vraiment à dépendre de la charité de ce savant fou ?

— La charité ? C'est absurde. Ce sera comme à Istanbul, nous travaillerons tous ensemble à améliorer la situation !

Deryn acquiesça de la tête, bien qu'il soit clair qu'Alek ne comprenait rien à la charité. Il avait passé sa vie entière dans un cocon de soie. Il n'avait pas plus la notion de l'argent qu'un poisson n'a la notion de l'eau.

Une idée plus inquiétante lui traversa l'esprit.

— On ne me chassera pas nécessairement de l'aéronef, Alek. On voudra peut-être me ramener à Londres pour m'y juger.

— Auriez-vous enfreint une loi ?

Elle leva les yeux au plafond.

— Environ une douzaine, stupide prince ! L'Amirauté évitera peut-être de le crier sur les toits, mais je risque de me retrouver aux fers. Et si c'est le cas, nous ne nous reverrons plus jamais.

Alek demeura silencieux, le regard rivé au sien. On aurait dit qu'il allait avoir l'un de ses moments de stupidité, sauf que son expression

restait mortellement sérieuse.

Elle finit par détourner les yeux.

— Vous devriez prendre Bovril avec vous. Vous étiez là lors de son éclosion, et on ne me laissera pas conserver une créature en prison.

— Vous pourriez vous évader, suggéra Alek. Si j'ai réussi à m'enfuir de cet aéronef, vous devez en être capable, vous aussi !

— Alek ! répliqua-t-elle en indiquant son genou. Il me faudra plusieurs jours avant de pouvoir marcher normalement, et plusieurs semaines avant de pouvoir grimper.

— Oh, je n'y pensais plus, avoua-t-il. (Il se rassit prudemment sur le lit, en faisant attention à sa jambe blessée.) Je suis un imbécile.

— Non, dit-elle avec un sourire. Enfin, si. Mais pas dans le sens où vous l'entendez. Vous êtes simplement...

— Un bon à rien de prince.

Deryn secoua la tête. Alek était beaucoup de choses, mais certainement pas un bon à rien.

— Je sais ! s'exclama-t-il. Je vais raconter au commandant que M. Tesla a besoin de votre aide. Il sera obligé de vous laisser m'accompagner !

— Il attendra les instructions de Londres. Ce n'est pas comme si le *Manuel d'aéronautique* consacrait un chapitre aux filles en pantalon.

— Mais si... ? commença-t-il.

Elle lâcha un rire bref.

— Sacré fichu prince Alek, toujours en train d'essayer de tout arranger.

— Qu'y a-t-il de mal à vouloir arranger les choses ?

— Vous croyez toujours que...

Elle soupira. Il ne servirait à rien de lui faire un sermon. Cela ne ferait que le mettre en colère – ou pire, l'attrister.

— Non, rien, conclut-elle.

— Monsieur Sharp, fit Alek en fronçant les sourcils, garderiez-vous quelque secret pour moi ?

— Plus de secret, rappela Bovril avec un gloussement.

— Foutue promesse à la noix, grommela Deryn.

Au cours des deux jours qu'elle venait de passer allongée dans sa cabine, toutes sortes d'idées folles lui étaient passées par la tête. Devait-elle vraiment *toutes* les raconter à Alek ?

— *Monsieur Sharp* ? l'encouragea Bovril.

Deryn le réduisit au silence d'un regard noir, avant de se tourner vers Alek.

— C'est ainsi, Votre Altesse. Le monde s'est s'écroulé à la mort de vos parents, et il continue à le faire. Ce doit être affreux pour vous d'y penser tous les jours. Mais je crois que vous confondez les deux choses.

— Quelles deux choses ?

— Votre monde, et celui des autres, expliqua Deryn. (Elle lui prit la main.) Vous avez tout perdu cette nuit-là : votre foyer, votre famille. Vous n'êtes même plus un vrai clanker. Mais arrêter la guerre n'arrangera pas tout, Alek. Même si vous et ce savant fou sauvez cette foutue planète, vous aurez toujours besoin de... d'autre chose.

— Je vous ai, vous, lui rappela-t-il.

Elle s'éclaircit la gorge. Le pensait-il vraiment ? Elle l'espérait.

— Même si on m'oblige à remettre une robe ?

— Bien sûr, lui assura-t-il en l'examinant de la tête aux pieds. Quoique j'aie un peu de mal à vous imaginer en tenue féminine.

— Alors, n'essayez pas.

Ils se tournèrent tous les deux vers Bovril, attendant un commentaire de sa part. La bestiole se contenta de les fixer de ses grands yeux brillants.

Au bout d'un moment, Alek déclara :

— Je dois mettre un terme à cette guerre, Deryn. C'est la seule chose qui me donne la force de continuer. Vous comprenez ?

Elle acquiesça de la tête.

— Bien sûr.

— Mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les empêcher de nous séparer.

Elle frissonna, puis ferma les paupières.

— Promis ?

— Promis. Comme vous me l'avez dit à Tokyo, nous sommes faits pour être ensemble.

Deryn aurait voulu en convenir, mais elle avait juré de ne plus lui mentir et elle n'était pas convaincue que ce soit vrai. S'ils étaient vraiment faits pour être ensemble, pourquoi était-il né prince et elle roturière ? Et s'ils ne l'étaient pas, pourquoi éprouvait-elle des sentiments aussi forts ?

Elle finit par hocher la tête. Peut-être que la chance insolente de son stupide prince tiendrait bon et lui épargnerait la prison à Londres. Et peut-être pourrait-elle simplement rester à ses côtés, en tant qu'alliée et amie.

TRENTE ET UN

La côte Est des États-Unis avait défilé toute la journée sous leurs fenêtres, succession de plages blanches, d'arbres fissurés par le sel, de marais et de collines basses, plus quelques petites îles au large de la Caroline du Sud et de la Caroline du Nord. Le *Léviathan* n'avait plus connu le moindre retard au cours des derniers mille miles, et il approchait du but. Deryn entendait l'équipage commencer à se bousculer dans les couloirs. Cela lui fendait le cœur.

En fin de soirée, Eddie Malone arriverait dans les bureaux du *New York World* et remettrait son article sur Deryn Sharp, l'aviatrice intrépide qui avait réussi à tromper l'Air Service. Le lendemain, son secret s'étalerait à la une du *World*, et le surlendemain il se retrouverait dans tous les journaux d'Amérique.

Deryn ployait le genou, sans prêter attention au bourdonnement des abeilles, pour se préparer à marcher avec la canne que lui avait confectionnée cet adorable vieux Klopp. L'instrument, en bois fabriqué, était coiffé d'une lourde poignée en laiton typiquement clanker. Deryn ignorait si le commandant l'expulserait de l'aéronef comme une clandestine ou la ferait mettre aux fers, mais, quoi qu'il arrive, elle ne voulait pas se retrouver démunie.

On frappa à la porte.

Avant que Deryn ait pu dire un mot, la porte s'ouvrit sur la savante, avec son loris sur l'épaule et Tazza au bout de sa laisse. Le thylacine bondit fourrer son museau dans la paume de Deryn.

— Bonjour, monsieur Sharp.

— Bonjour, m'dame, fit Deryn en levant sa canne. Excusez-moi de rester assis.

— Ne vous en faites pas. J'ai l'impression que vous avez manqué à Tazza.

— Et à vous non, m'dame ?

Le Dr Barlow renifla.

— Il m'a surtout manqué quelqu'un pour promener Tazza à intervalles réguliers. M. Newkirk s'est montré particulièrement peu

fiable à cet égard.

— Désolé de l'apprendre, m'dame. C'est qu'il doit s'acquitter de mes corvées en plus des siennes, expliqua Deryn.

Puis elle réfléchit. À quoi bon continuer à baisser la tête et à tout accepter, maintenant que sa carrière était à l'eau ?

— Avez-vous jamais envisagé de promener Tazza vous-même ? demanda-t-elle.

Le Dr Barlow accusa le coup.

— Quelle drôle de suggestion !

— Tout à fait déplaisante, ajouta son loris.

— Pauvre bestiole, dit Deryn en grattant la tête du thylacine. Eh bien, envoyez-moi Newkirk et je lui dirai qu'il n'est qu'un salopard.

— Un petit salopard, renchérit Bovril avec un gloussement.

— En voilà un langage, monsieur Sharp ! s'exclama le Dr Barlow. Êtes-vous sûr de vous sentir bien ?

Deryn baissa les yeux sur sa jambe. Son uniforme recouvrait la compresse, mais on voyait la bosse.

— Mon entaille au bras va beaucoup mieux. En revanche, le Dr Busk a quelques réserves concernant mon genou.

— C'est ce qu'il m'a dit.

La savante s'assit devant le bureau de Deryn et rappela Tazza d'un claquement de doigts.

— Si vous vous êtes déchiré les ligaments, vous pouvez tirer un trait sur les acrobaties dans les cordages.

Deryn détourna la tête ; ses yeux la brûlaient, tout à coup. Non pas qu'il y ait la moindre chance qu'on la laisse encore s'approcher des cordages, une fois que les officiers sauraient qu'elle était une fille. Mais cela lui faisait mal de penser que sa mère et ses tantes aient pu voir juste. Et si elle était *physiquement* incapable d'être une aviatrice ?

— Le Dr Busk n'est encore sûr de rien, m'dame.

— Non, en effet. Ce serait peut-être un mal pour un bien, de toute manière.

— Je vous demande pardon, m'dame ?

Le Dr Barlow se leva et se mit à inspecter la cabine en faisant glisser son doigt ganté de blanc le long des boiseries.

— Vous avez fait vos preuves au cours de ces deux derniers mois, monsieur Sharp. Vous êtes précieux dans les situations délicates, plein de ressources ; et quand vous n'êtes pas en train de broyer du noir dans votre couchette, vous possédez même un don certain pour la diplomatie.

— Oui, peut-être bien.

— Permettez-moi de vous poser une question : avez-vous jamais envisagé de servir l'Empire britannique d'une manière autrement plus glorieuse que suspendu sous un aéronef à faire des nœuds ?

Deryn leva les yeux au plafond.

— C'est un peu plus complexe que ça, m'dame.

— Je vous ai suffisamment vu à l'œuvre pour en convenir, reconnu la savante avec un sourire. Mais si vous acceptez mon offre, vous apprendrez que *défaire* des nœuds – au sens figuré, bien sûr – peut s'avérer encore plus gratifiant.

— Votre offre, m'dame ?

— Me fais-je si mal comprendre ? Je suis venue vous proposer un poste, monsieur Sharp. En dehors du cadre de l'Air Service. Même si je peux vous assurer que vos fonctions vous conduiraient à voyager régulièrement par la voie des airs.

— Un poste, *monsieur* Sharp, répéta son loris, tandis que Bovril sifflait doucement entre ses dents.

Deryn se renversa dans ses oreillers. Tout à coup, le bourdonnement dans son genou semblait avoir doublé de volume.

— Quel genre de poste ? Vous êtes... la directrice du zoo de Londres, n'est-ce pas ?

— Directrice de zoo, ha ! fit le loris du Dr Barlow.

— C'est mon titre, monsieur Sharp. Mais notre mission à Istanbul vous a-t-elle donné l'impression d'être de nature zoologique ?

— Heu, non, m'dame.

Deryn s'aperçut alors qu'elle n'avait aucune idée des attributions véritables du Dr Barlow, sinon qu'elles l'amenaient à prodiguer beaucoup d'ordres en se donnant de grands airs. C'était la petite-fille du grand inventeur, bien sûr, et elle avait tout de même réquisitionné le *Léviathan* au beau milieu d'une fichue guerre.

— Pour qui travaillez-vous exactement, m'dame ? Pour l'Amirauté, peut-être ?

— Ce ramassis de simplets ? Dieu m'en préserve. La Zoological Society de Londres n'est pas un service gouvernemental, monsieur Sharp. Il s'agit, fondamentalement, d'une société de bienfaisance scientifique. (Le Dr Barlow se rassit et caressa la tête de Tazza.) Toutefois, la zoologie constituant l'épine dorsale de notre empire, cette société compte beaucoup de membres à des positions éminentes. Collectivement, nous représentons une force non négligeable.

— Oui, j'avais cru remarquer.

La savante avait pratiquement pris les commandes de l'aéronef, jusqu'à ce que M. Tesla embarque avec ses projets d'arme mirobolante.

— Quel genre de poste voudriez-vous m'offrir ? demanda Deryn. Je ne suis pas un savant.

— Non, c'est certain, mais vous apprenez vite. Et il arrive que mes travaux scientifiques me placent dans des situations quelque peu *animées*, comme se plaît à dire M. Rigby. (Le Dr Barlow sourit.) Et

dans ces moments-là, un assistant personnel plein de ressources pourrait m'être utile.

— Ah oui ? fit Deryn en plissant les paupières. Qu'entendez-vous exactement par « personnel », m'dame ?

— Vous ne seriez pas mon valet, monsieur Sharp, la rassura la savante en promenant un regard désapprobateur à travers la cabine. Vous me donnez plutôt l'impression d'en avoir besoin d'un vous-même.

Deryn leva les yeux au plafond. Il était bougrement difficile de garder une cabine en bon ordre quand on n'était pas autorisée à se lever. Mais cette offre tombait à point nommé pour lui éviter la prison ou, pire, d'être renvoyée à Glasgow et forcée de s'habiller en jupe.

— Ça m'a l'air intéressant, m'dame. Seulement...

Le Dr Barlow haussa les sourcils.

— Auriez-vous quelques appréhensions ?

— Non, m'dame. Le problème, c'est que... Il y a une chose que vous ignorez à mon sujet.

— Je vous écoute, monsieur Sharp.

— Je vous écoute, répéta son loris. *Monsieur* Sharp.

Deryn ferma les yeux et décida de se jeter à l'eau.

— Je suis une fille.

Quand Deryn rouvrit les yeux, la savante la fixait avec la même expression imperturbable.

— Effectivement, dit-elle.

Deryn en resta bouche bée.

— Vous voulez dire que... vous étiez *au courant* ?

— Je n'en avais pas la moindre idée. Mais j'ai pour politique de ne jamais montrer ma surprise. (Le Dr Barlow soupira et regarda par la fenêtre.) Je dois tout de même reconnaître que, dans ce cas précis, cela me demande un plus grand effort que d'habitude. Une fille, dites-vous ? Et vous en êtes tout à fait certaine ?

— Oui, répondit Deryn avec un haussement d'épaules. De la tête aux pieds.

— Eh bien, voilà qui est tout à fait extraordinaire. Et pour le moins inattendu.

— *Monsieur* Sharp, répéta encore une fois le loris sur son épaule, avec une certaine satisfaction.

Deryn ne put retenir un petit sourire devant la déconfiture de la savante. Ce n'était pas désagréable de révéler un secret à quelqu'un qui savait toujours tout. Et ce serait peut-être amusant de lire la surprise sur les visages du reste de l'équipage. Après tout, que pourraient bien lui faire les officiers, maintenant qu'elle avait la protection de la savante ?

— Puis-je connaître la justification de ce subterfuge ?

— L'envie de voler, m'dame. Et de faire des nœuds.

La savante grommela.

— Eh bien, monsieur Sharp – ou mademoiselle Sharp, plutôt –, voilà une information surprenante, mais qui pourrait bien nous être utile. Les missions de la Zoological Society nous amènent parfois à recourir au déguisement. Vraiment, il est stupéfiant que personne ne vous ait percée à jour.

Deryn s'éclaircit la voix.

— Hum, j'ai bien peur que ce ne soit pas tout à fait exact, avoua-t-elle. Il y a d'abord eu le comte Volger. Puis une fille à Istanbul, du nom de Lilit. Et plus récemment, Alek... oh, et aussi Pancho Villa et son médecin. Et enfin ce petit salopard d'Eddie Malone.

La savante la dévisageait avec de grands yeux.

— Êtes-vous certaine de n'oublier personne, jeune fille ? ou bien serais-je la dernière à bord de cet aéronef à connaître votre secret ?

— C'est là que le bât blesse, m'dame. Très bientôt, tout le monde sera au courant. M. Malone a l'intention de le publier dans son journal quand nous arriverons à New York, ce soir.

— Ah. Voilà qui est fâcheux, reconnu le Dr Barlow. (Elle secoua lentement la tête.) Je crains fort de devoir retirer mon offre.

Deryn se redressa dans sa couchette.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, mademoiselle Sharp, que vous avez acquis une certaine notoriété dans certains cercles. Vous avez aidé à fomenter une révolution dans l'Empire ottoman – action ambitieuse, même selon les critères de la Zoological Society ! (La savante soupira.) Hélas, quand votre secret aura été rendu public, votre célébrité ne fera qu'amplifier le scandale.

— Je suppose, admit Deryn. Pour une semaine ou deux.

— Pendant plus longtemps que cela, j'en ai peur. Jeune fille, vous avez tourné en ridicule cet aéronef et tous ses officiers. Et vous avez choisi le pire moment, alors que le monde entier a les yeux braqués sur nous. Songez un peu à ce qu'on dira du commandant Hobbes, qui n'a pas su voir que l'un de ses hommes d'équipage était une fille !

— Oh, fit Deryn en clignant des paupières. C'est vrai.

— Et le scandale ne s'arrêtera pas là, mademoiselle Sharp. L'Air Service est une branche récente de nos forces militaires, et ces messieurs de l'Amirauté... Eh bien, ils vous ont tout de même décorée !

— Vous venez de dire vous-même que ce sont des simplets !

— Des simplets qui ont le bras long, mademoiselle Sharp, et que la Zoological Society ne peut se permettre de compter au rang de ses ennemis. (Elle secoua la tête.) Enfin, je sais qui se réjouira de cette révélation.

— Vous parlez des suffragettes, m'dame ?

— Non, je pensais aux Allemands. Quel coup de pouce inespéré à leur propagande ! (Elle se leva.) Je regrette, mademoiselle Sharp, mais j'ai peur que cela ne convienne pas du tout.

Deryn chercha désespérément un contre-argument, mais la vérité, dévastatrice, était que le Dr Barlow avait raison. Pendant ces deux derniers jours, Deryn s'était uniquement préoccupée de la signification qu'auraient les révélations de Malone pour elle-même, pas pour le commandant ni ses compagnons de bord, et encore moins pour l'Air Service ou l'Empire britannique.

Pire, Alek n'y avait pas réfléchi non plus. Voudrait-il encore d'elle dans sa vie quand elle serait devenue célèbre pour avoir humilié l'Air Service et son aéronef ?

— Comprendons-nous bien, mademoiselle Sharp, ce que vous avez accompli est très courageux. Vous faites honneur à votre sexe, et vous avez toute mon admiration.

— Vraiment ?

— Oui.

La savante claquait des doigts pour appeler Tazza et ouvrit la porte.

— Et si vous n'aviez pas été découverte, j'aurais eu grand plaisir à travailler avec vous. Peut-être pourrions-nous reparler de cette proposition plus tard, à la fin de la guerre.

— Peut-être, ajouta le loris sur son épaule. *Mademoiselle Sharp.*



TRENTE-DEUX

— Il est encore temps de prendre vos distances avec la folie de Tesla.

Le regard d'Alek se perdit dans la nuit derrière la fenêtre de sa cabine.

— Ne croyez-vous pas qu'il est un peu tard au contraire, Volger ?

— Il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses erreurs, même devant une foule.

Alek tira sur les pans de sa veste.

Une centaine de petits bateaux sortis pour accueillir le *Léviathan* étaient disséminés sur les eaux noires en contrebas. Leurs feux de signalisation dessinaient comme un semis d'étoiles. Il y avait même un paquebot parmi eux, dont la corne de brume tonnait dans la nuit. Son mugissement fut rejoint en un chœur puissant par celui des autres grands bateaux du port.

Perché sur le bureau de Volger, Bovril s'efforça d'imiter les cornes, mais les sons qu'il produisit évoquaient plutôt des fausses notes au tuba.

Alek sourit.

— Ils sont déjà en train de chanter nos louanges !

— Ce sont des Américains, rétorqua Volger. Ils font résonner leurs cornes à la moindre occasion.

Bovril se tut et colla son museau à la vitre.

Alek plissa les yeux.

— S'agit-il bien de ce que je pense ?

Une silhouette humaine gigantesque se profilait dans le lointain. Aussi haute que le *Léviathan*, elle tenait une torche à bioluminescence dans laquelle scintillait également un filament électrique.

— La statue de la Liberté, confirma Volger en se détournant du spectacle. Quelques séquences de vous et Tesla en train de vous serrer la main sont une chose ; mais vous tenir à ses côtés pendant qu'il vante les mérites supposés de son arme délirante ne me paraît pas

opportun.

— Vous persistez à croire que Goliath ne fonctionne pas ?

— J'ai discuté avec le Dr Barlow ce soir. Elle est convaincue que non. (Volger baissa la voix.) Mais s'il fonctionne bel et bien, Alek ? Et si Tesla s'en sert contre une ville ?

— Je vous l'ai dit : il a promis de ne pas s'attaquer à l'Autriche.

— Vous seriez prêt à cautionner plutôt la destruction de Berlin ? Ou de Munich ?

Alek secoua la tête.

— Je ne cautionne rien du tout. J'aide à faire connaître l'arme de M. Tesla afin qu'il n'ait pas *besoin* de s'en servir. Les Allemands réclameront la paix quand ils verront de quoi il est capable. Ils ne sont pas fous, tout de même.

— Le kaiser règne en maître absolu. Il peut se montrer aussi fou qu'il en a envie. Votre cravate est de travers.

Alek soupira et rectifia son nœud de cravate face à son reflet dans la vitre.

— Vous avez la fâcheuse habitude d'énumérer systématiquement les pires possibilités, Volger.

— J'ai toujours considéré cela comme une excellente habitude.

Alek l'ignore pour s'examiner en détail. C'était agréable d'être de nouveau habillé convenablement. M. Hearst avait peut-être saboté le *Léviathan*, mais au moins avait-il eu la prévenance de leur fournir quelques tenues de soirée.

Le sol trembla un peu sous les pieds d'Alek ; l'aéronef virait au nord une fois de plus. En se penchant à la fenêtre, il aperçut Manhattan devant lui. Un groupe d'immeubles se dressait à la pointe sud de l'île, certains culminant à presque deux cents mètres, aussi hauts que les tours d'acier de Berlin.

Alek s'imagina le ciel en train de s'embraser au-dessus d'eux, les fenêtres des immeubles qui exploseraient, les poutrelles en acier qui se tordraient.

— Tesla aura recours à sa machine s'il l'estime nécessaire, que je le soutienne ou non.

— Exactement, dit Volger. Alors pourquoi ne pas prendre du recul ? Tenez-vous vraiment à ce qu'on se souvienne de vous comme d'un exterminateur de ville, Votre Altesse Sérénissime ?

— Naturellement non. Mais j'attache plus d'importance à un espoir de paix qu'à ma propre réputation.

Volger lâcha un soupir maussade.

— C'est peut-être une bonne chose.

— Comment cela ?

— Le Dr Barlow m'a également parlé de Dylan – ou plutôt, de Deryn. Il semble que le bon docteur soit elle aussi dans la confidence,

maintenant.

— Deryn a dû la mettre au courant. La vérité sera publiée demain, de toute manière, donc cela n'a plus beaucoup d'importance.

— Le Dr Barlow est d'un avis contraire. Selon elle, le commandant et son aéronef s'en trouveront humiliés et l'Amirauté sera furieuse. Surtout, votre amie va apporter de l'eau au moulin de la propagande allemande. Le glorieux Empire britannique, qui envoie des jeunes filles de quinze ans à la bataille ? Plutôt embarrassant.

— Deryn est tout sauf un embarras.

— Comptez sur eux pour la présenter comme tel. Vous auriez tout intérêt à vous tenir à l'écart du scandale. Tesla vous remerciera.

Alek serra les dents sans répondre, le regard sur la ville qui approchait en contrebas. À trois cents mètres d'altitude on voyait le réseau des rues comme une grille de lumière ponctuée par les lampadaires électriques. Les quais grouillaient de curieux venus assister à l'arrivée de l'aéronef.

Tout le monde se retournerait-il contre Deryn, quand la vérité serait sue ? Les officiers du *Léviathan*, peut-être, ainsi que l'Amirauté, bien entendu. Mais il était certain que beaucoup de femmes la comprendraient.

Sauf que les femmes ne votaient pas.

Le Klaxon fit retentir une succession de sonneries longues et courtes, signal d'un atterrissage en haute altitude. Volger enfila sa veste d'uniforme de cavalerie, puis tendit à Alek un pardessus en zibeline noire et luisante – l'un des nombreux cadeaux de M. Hearst.

Alek, perdu dans la contemplation des grands yeux de Bovril, n'esquissa pas un geste.

— Seriez-vous inquiet à propos de Deryn ? demanda Volger.

— Évidemment. Sans compter que...

Il ne put achever sa phrase.

— Ce sera très déplaisant pour elle. Mais si vous insistez pour aider Tesla, mieux vaut préserver votre réputation pour l'instant.

Alek hocha la tête, gardant pour lui le reste de ses réflexions. Volger et lui allaient se trouver emportés dans un tourbillon de diplomatie et d'apparitions publiques, alors que le *Léviathan* ravitaillerait sur une base aérienne du New Jersey avant de quitter le pays dans les vingt-quatre heures. Quand aurait-il l'occasion de revoir Deryn ?

Ils n'avaient même pas pris le temps de se dire au revoir convenablement...

Il ferma les yeux et perçut le grondement des moteurs et la légère poussée de la décélération tandis que l'aéronef approchait de Manhattan.

— Allons-y, murmura-t-il ; puis il ramassa Bovril et se dirigea vers la porte.



— Pourriez-vous m'accorder quelques instants, Votre Altesse ?

Alek se retourna. Mlle Adela Rogers était enveloppée d'un manteau d'hiver rouge foncé ; son col en renard était d'un rose purement artificiel. La fourrure frissonnait dans les courants d'air de la soute.

— Quelques instants supplémentaires, vous voulez dire ? répliqua Alek.

La veille, il avait passé deux heures en compagnie de cette femme, à lui raconter le sauvetage de Tesla en Sibérie. Il s'était appuyé sur le récit de Deryn, bien sûr, puisque lui-même avait dormi pendant tout l'épisode.

— J'ai pris beaucoup de plaisir à notre interview, lui assura Mlle Rogers. (Elle continua à voix basse.) Mais j'ai oublié de vous poser une question. Que pensez-vous de la menace qui pèse sur vous ?

— La menace ?

Le regard de Mlle Rogers s'égara derrière Alek. Parmi les personnes qui patientaient dans la soute figuraient quatre soldats d'infanterie de marine. Ils étaient armés de fusils et de sabres d'abordage, et l'un d'eux tenait un renifleur d'hydrogène en laisse.

— Comme vous le voyez, le commandant est inquiet, observa-t-elle. Il y a des agents allemands à New York.

— Il y en avait davantage à Istanbul, rétorqua Alek. Sans parler de l'Autriche. J'ai survécu jusqu'ici.

Elle griffonna quelques notes dans son calepin.

— Hum, voilà qui est très courageux.

— Très, renchérit Bovril. Il peut se montrer aussi fou qu'il en a envie.

— Ces créatures n'auraient-elles pas tendance à faire des phrases de plus en plus longues ? remarqua Mlle Rogers.

Alek haussa les épaules. Elle n'avait pas tort, pourtant.

Le mécanisme d'ouverture de la porte s'enclencha bruyamment, et quand les battants s'écartèrent, un vent violent s'engouffra à l'intérieur, brassant les senteurs marines montées du port. Alek resserra les pans de son manteau. Sur son épaule, Bovril frissonna.

Dans l'entrebâillement de la porte qui s'élargissait de plus en plus, Alek vit approcher la navette aérienne. Soutenue par quatre petits ballons à air chaud, la plateforme était encadrée de part et d'autre par trois hélices verticales. Elle pouvait embarquer une douzaine de passagers tout au plus. Alek et Mlle Rogers descendraient à terre ce soir, avec M. Tesla, le comte Volger, Eddie Malone, le Dr Busk, le commandant Hobbes et les quatre soldats d'infanterie de marine. Le Dr Barlow avait déclaré qu'elle n'avait aucune intention d'être

photographiée en compagnie de M. Tesla et qu'elle attendrait pour débarquer que le *Léviathan* se pose dans le New Jersey.

La navette s'immobilisa à une distance de dix mètres et déroula sa passerelle. Les hélices de sustentation modifièrent leur inclinaison en se balançant paresseusement, comme des assiettes de jonglage au bout de leurs piques.

— Je ne serai pas fâchée de retrouver la terre ferme, confessa Mlle Rogers.

— Je me plaisais bien dans les airs, dit Alek, qui la vit griffonner aussitôt dans son calepin et résolut de ne plus ouvrir la bouche.

La passerelle toucha l'ouverture de la soute avec un bruit métallique ; les gabiers s'empressèrent de l'attacher. Puis, sans au revoir ni cérémonie, le petit groupe embarqua à bord de la navette.

Un instant plus tard, Alek regardait s'éloigner le *Léviathan*.

Les autres se pressèrent bientôt à l'avant de la plateforme pour contempler avec stupéfaction le Woolworth Building, le plus haut gratte-ciel du monde, ainsi que le reste de Manhattan. Mais Alek demeura à l'arrière, le regard rivé sur l'aéronef.

— Me plaisais bien dans les airs, répéta Bovril.

Alek le grattouilla sous le menton.

— Parfois, on devrait t'appeler le loris *redondant*.

Tandis que la créature gloussait doucement, Alek sentit la navette osciller légèrement sous ses pieds, déséquilibrée par les passagers regroupés du même côté. L'équipage leur demanda poliment de se répartir sur toute la plate-forme, et, un instant plus tard, Alek se retrouva côte à côte avec Eddie Malone.

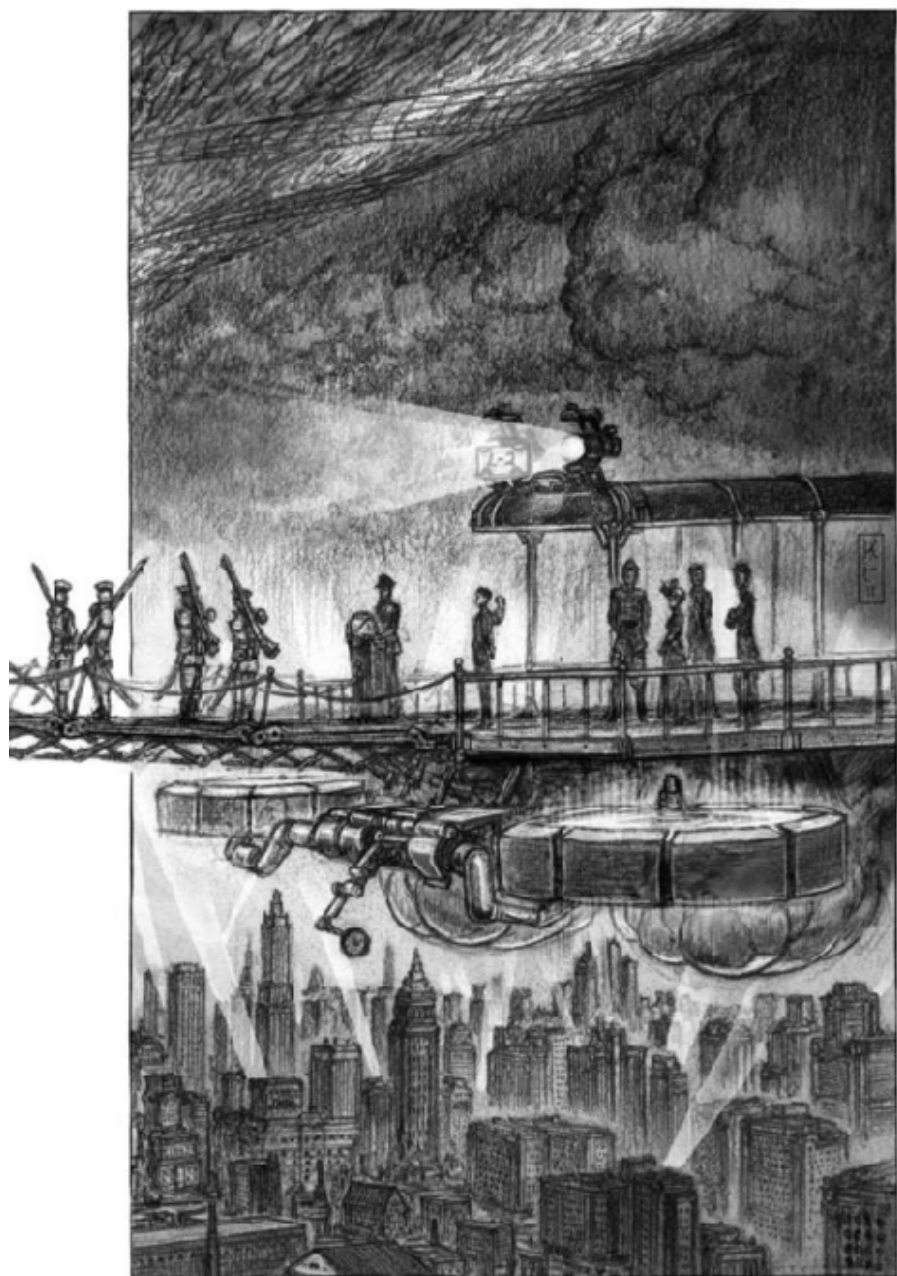
— Bonsoir, Votre Majesté. L'air est tiède et agréable au-dessus de ces ballons à air chaud, n'est-ce pas ?

Alek baissa les yeux. Le brûleur d'un des ballons diffusait des ondes de chaleur à ses pieds. Bovril tendit les pattes dans le courant d'air chaud, comme un soldat au-dessus d'un feu de camp.

— En effet, monsieur Malone. Mais ne m'appellez pas « Votre Majesté ». « Votre Altesse Sérénissime » conviendrait mieux. Et si vous devez encore parler de moi dans l'un de vos articles, soyez aimable de vous souvenir que Ferdinand n'est pas mon nom de famille.

— Ah non ? (Le journaliste sortit son calepin, dont les feuilles voletèrent dans la brise.) Quel est votre nom de famille, dans ce cas ?

— Les nobles n'en ont pas. Nous sommes définis par nos titres.



L'ARRIVÉE À MANHATTAN.

— Ma foi, c'est une méthode qui en vaut une autre.

Après avoir griffonné quelques notes, le journaliste reprit :

— Peut-être auriez-vous un commentaire à faire à propos de Deryn Sharp ?

Alek hésita. C'était l'occasion ou jamais d'expliquer qui était vraiment Deryn, de parler à Malone, et au monde entier, de sa bravoure et de sa compétence, des raisons qui l'avaient poussée à s'engager dans l'Air Service. Mais Volger l'observait de l'autre côté de la plateforme.

Le scandale provoqué par Deryn ne servirait qu'à distraire l'attention de la mission de Tesla ici, à New York. Et s'il s'exprimait sur la question, les gros titres s'y appesantiraient d'autant plus.

— Je n'ai aucun commentaire, répondit Alek.

— Voilà qui semble curieux, si l'on considère à quel point vous étiez proches à Istanbul.

Alek tourna le dos au journaliste. Il s'en voulait de ne pas pouvoir aider son amie en racontant son histoire, mais aucune réputation ne saurait passer avant la paix. Ou bien s'agissait-il simplement d'une excuse commode ? D'un moyen de s'épargner des révélations embarrassantes ? Lui-même s'était senti tellement honteux, dans un premier temps, quand il avait appris la vérité à son sujet. Cependant il n'y avait aucune honte à être l'ami de Deryn Sharp. Peut-être devrait-il oublier les mises en garde de Volger et confier à Malone ses vrais sentiments pour Deryn.

Alek s'éclaircit la voix. Quels étaient ses vrais sentiments pour Deryn, exactement ?

Très haut dans le ciel, le *Léviathan* n'était plus qu'une silhouette qui se découpait sur la nuit sans étoiles. Quand reverrait-il sa meilleure amie ?

Alek entendit rugir un moteur et baissa les yeux vers le port. La navette descendait rapidement en direction des plates-formes d'atterrissage sur la pointe sud de Manhattan. Une sorte de canot à moteur rasait les eaux sombres, filant entre les feux des autres embarcations.

— Sans compter que, d'après ce que j'ai entendu dans le canyon de Pancho Villa, continua Malone, on dirait que vous étiez déjà au courant, pour elle. Depuis combien de temps l'aviez-vous percée à jour ?

Alek se renfrogna. Le canot à moteur venait de virer sec et fonçait droit vers eux à présent. Une explosion de lumière éclaboussa son pont, suivie d'un nuage de fumée, qui masqua brièvement l'embarcation.

— Je crois que c'était une sorte de..., commença Alek.

Sa voix mourut tandis qu'une forme sombre jaillissait de la fumée en vomissant une traînée de flammes.

— Fusée ! acheva Bovril, et il se réfugia sous la veste d'Alek.

TRENTE-TROIS

Alek pivota. Personne d'autre ne regardait dans cette direction. Même Malone avait le nez dans son calepin.

— C'est une fusée, dit-il d'une voix étranglée.

Puis il cria :

— On nous attaque !

Les têtes se tournèrent vers lui, avec une lenteur de tortue. L'un des hommes d'équipage finit par repérer la fusée qui montait vers eux. Des cris retentirent à travers la plate-forme, l'un des moteurs de sustentation rugit. L'appareil pencha ; Alek sentit ses bottes dérapier.

La fusée qui arrivait sur eux sifflait comme une chaudière de locomotive. Alek se jeta à plat ventre, en protégeant Bovril sous lui, tandis que le missile passait en trombe.

Une explosion déchira la nuit au-dessus d'eux et fit pleuvoir des filaments de flamme sur la navette. Un éclat incandescent de la taille d'une citrouille rebondit sur la plate-forme, sifflant et fumant ; il faucha un membre d'équipage, puis roula hors de la plate-forme et creva l'un des ballons d'air chaud. Gonflée d'air surchauffé, l'enveloppe s'embrasa comme une torche.

Alek dut fermer les yeux sous la vague de chaleur qui le submergea. Il se couvrit le visage pour jeter un coup d'œil entre ses doigts gantés. Déséquilibrée par l'équipage et les passagers qui s'écartaient précipitamment des flammes, la navette tangua sous leur poids et s'inclina d'un côté. Mais un instant plus tard, ayant consumé tout l'air chaud, l'incendie s'éteignait de lui-même.

La navette, n'étant plus portée que par trois ballons, se mit à pencher du côté opposé, celui qui n'était plus soutenu. Les passagers vacillèrent sur leurs jambes. Soudain, l'un d'eux trébucha et glissa. Alek vit en un éclair comment la chose allait finir. En glissant tous du côté qui penchait déjà, ils allaient achever de déséquilibrer l'appareil et le faire basculer.

Tesla l'avait compris lui aussi.

— Accrochez-vous à quelque chose ! cria-t-il en empoignant la rambarde de la plate-forme. Restez de ce côté !

Couché près d'Alek, Eddie Malone commença à glisser. Alek le retint par la main. D'autres passagers étaient en difficulté autour d'eux ; certains réussirent à s'accrocher à la rambarde, d'autres se couchèrent en croix sur la plate-forme. Bovril miaula dans la veste d'Alek, et Malone serra la main du prince, fort. Le commandant Hobbes lançait des ordres à l'équipage de la navette.

L'appareil se mit à tourner sur lui-même comme une feuille morte. Les immeubles défilaient, en alternance avec le ciel vide. Allaient-ils être précipités dans les eaux glaciales ? Ou bien s'écraser contre l'une des tours de marbre et d'acier de Manhattan ?

La chute parut durer une éternité – les trois derniers ballons fonctionnant encore, la navette n'était pas beaucoup plus lourde que l'air. Alek aperçut le commandant Hobbes aux commandes de l'un des moteurs, qui tentait de contrôler leur descente.

Ils arrivèrent bientôt au-dessus de la terre ferme. Les immeubles tournaient autour d'eux ; leurs fenêtres éclairées dessinaient des traînées lumineuses sous les yeux d'Alek.

Puis la navette heurta un obstacle solide et la plateforme en bois se fendit, projetant des éclats dans les airs. L'appareil glissa sur le flanc avec un crissement sinistre, avant de traverser une cheminée en brique dans un bruit de tonnerre. Le commandant les avait amenés sur un toit plat.

La navette continua sa glissade. Alek vit une antenne de transmission se ruer vers lui. Il se couvrit la tête avec les bras ; heureusement, l'antenne plia sous la masse de la navette. Le crissement se prolongea quelques secondes puis s'acheva dans un fracas brutal. L'appareil en perdition avait finalement rencontré un obstacle assez massif pour l'arrêter.

Alek leva les yeux. Une petite tour de bois se dressait au-dessus de la plate-forme. Le choc avait endommagé ses piliers, et elle penchait dangereusement, mais elle ne semblait pas devoir s'écrouler tout de suite.

— Au feu ! cria quelqu'un.

L'un des ballons venait de s'embraser. Le carburant du brûleur se répandit sur le toit et l'incendie se propagea. Les soldats et le commandant tentèrent d'éteindre les flammes en tapant dessus mais ne parvinrent qu'à enflammer leurs vestes d'uniforme.



— C'est un réservoir d'eau ! cria Malone en désignant la tour de bois que la navette avait à demi renversée lors de son atterrissage forcé.

Alek regarda autour de lui. L'appareil ne semblait pas équipé d'outils immédiatement utilisables, mais une hélice de sustentation s'était brisée. Il souleva l'une des pales. Elle était longue de un mètre, pas vraiment tranchante mais suffisamment lourde. Alek s'en servit comme d'une hache pour frapper le flanc du réservoir. Les flammes commençaient à lui chauffer le dos.

La tour se fendit bientôt sous ses coups. Le bois était vieux, pourri, les clous rouillés, et les planches ne tardèrent pas à céder.

Pas une goutte d'eau ne s'en écoula, pourtant.

Malone retint la main d'Alek, se hissa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Nom d'un chien, c'est vide !

Alek gémit et se retourna vers l'incendie. Il avait atteint la plateforme de la navette, et les hommes du *Léviathan* étaient en train de battre en retraite.

— Votre Altesse ! cria le commandant. Par ici ! Il y a une échelle d'incendie !

Alek cligna des paupières. Ils ne pouvaient tout de même pas laisser brûler l'immeuble, si ?

— Venez, Votre Majesté ! dit Malone en l'attrapant par le bras.

Alek reçut alors une goutte sur le visage. D'autres suivirent la première, et pendant un moment il crut à une pluie providentielle qui tomberait contre toute attente d'un ciel dégagé.

Puis ses narines captèrent une odeur familière...

— De la pisser, dit Bovril depuis l'intérieur de sa veste.

— Absolument, confirma Alek, humant les effluves des eaux usées d'une centaine d'espèces interdépendantes, toutes mélangées dans les entrailles d'un aéronef vivant.

Il se protégea les yeux, leva la tête et découvrit le ventre du *Léviathan* une centaine de mètres au-dessus d'eux, en train de vider ses ballasts. L'averse nauséabonde se renforça autour de lui, dans un grondement que rejoignit bientôt le chuintement plaintif de l'incendie.

Quelqu'un à bord avait dû jeter un coup d'œil en arrière et voir la navette dégringoler en flammes au-dessus des lumières de la ville. Quelqu'un avait vu l'attaque et prévenu l'officier de quart de faire demi-tour.

— *Monsieur Sharp*, devina Bovril, avec un petit gloussement.

La chaleur de fournaise s'était dissipée ; Alek se retrouvait trempé jusqu'aux os dans le vent d'automne glacial. Il se débarrassa de son manteau en zibeline, complètement fichu, et Bovril remonta sur son épaule. L'averse se terminait, le *Léviathan* prenait de l'altitude. Les ballasts vides, il s'éleva rapidement hors de portée d'une éventuelle fusée.

— D'une pierre deux coups, murmura Alek.

Il balaya le toit du regard. Le Dr Busk était penché sur M. Tesla et l'un des pilotes de la navette, mais aucun ne semblait sérieusement blessé. Il entendit la sirène d'un camion de pompiers dans la rue en contrebas.

— Regardez par ici, Votre Majesté !

Eddie Malone reculait, la main au-dessus de l'objectif de son appareil photo pour le protéger des dernières gouttes de pisser. Il voulait prendre un cliché de la carcasse de la navette avec Alek au premier plan.

« Inutile de prendre un air revêche », se dit Alek. Il se composa une expression stoïque. Le flash crépita et l'éblouit momentanément. Quand les points lumineux qui dansaient devant ses yeux se dissipèrent, il remarqua que Malone se tenait juste au bord du toit.

Il prit alors conscience d'un fait troublant. Lors de la dégringolade de la navette, il avait retenu Malone dans sa chute. S'il ne l'avait pas vu, ou si l'autre lui avait glissé des doigts, le journaliste aurait fait une chute mortelle. Et le secret de Deryn n'aurait plus été menacé.

Pourtant Alek avait sauvé Malone, alors qu'il avait échoué à dire le moindre mot en faveur de Deryn. Il ne pouvait s'empêcher de la trahir, semblait-il.

Et puis, soudain, une idée simple et lumineuse lui vint à l'esprit. Sans prendre le temps d'y réfléchir à deux fois, Alek enjamba les débris ruisselants de la navette et s'approcha du journaliste. Le flash crépita de nouveau.

— Je vous ai sauvé la vie tout à l'heure, dit-il à voix basse. N'est-ce pas, monsieur Malone ?

Le journaliste réfléchit une seconde, avant d'acquiescer de la tête.

— Je suppose que oui. Merci pour ça !

— Pas de quoi. En contrepartie, accepteriez-vous de ne pas publier ce que vous savez à propos de Deryn ?

Malone s'esclaffa.

— Je ne pense pas, Votre Majesté.

— Je m'en doutais un peu, admit Alek avec un sourire. (Il posa la main sur l'épaule du journaliste.) Heureusement, j'ai une solution de repli.

TRENTE-QUATRE

Elle avait fait son vieux cauchemar.

Comme toujours, elle avait revécu la chaleur, l'odeur du propane, le bruit effroyable des cordes en train de céder. Puis la chute sur le sol, poussée hors de la nacelle par son père, qu'elle avait vu s'envoler en flammes et brûler en plein ciel.

Deryn avait senti venir le rêve à l'instant où elle avait fermé les yeux. C'était normal. Elle avait vu la fusée s'élever des eaux sombres et frapper la navette, enflammant l'un des ballons de sustentation. Cette image épouvantable ne l'avait plus quittée, même quand l'aigle messenger était venu les prévenir une demi-heure plus tard que l'attentat n'avait pas fait de victime.

Elle s'était tournée et retournée toute la nuit dans sa couchette, en proie à un sommeil tourmenté.

Quand le soleil avait fini par se lever, Deryn avait rejeté brusquement drap et couvertures. Pas la peine de faire semblant de dormir. Cette journée allait devenir un cauchemar en soi.

« Aucune victime » signifiait qu'Eddie Malone était toujours en vie. Il se trouvait sans doute déjà dans les bureaux du *World* avec son histoire d'aviatrice déguisée. Le *Léviathan* s'était posé à quarante miles de New York. Dès que le consulat britannique aurait remarqué l'article, il préviendrait l'aéronef par l'aigle messenger le plus rapide à sa disposition.

Au moins, le commandant était absent. Deryn doutait que le premier lieutenant décide de sa propre initiative de la faire mettre aux fers.

Néanmoins, l'expression qu'elle lirait sur les visages de ses compagnons de bord serait pénible.

Malgré son genou blessé, Deryn décida de recevoir en grand uniforme la convocation des officiers. Elle achevait tout juste de s'habiller quand on frappa à la porte.

Elle hésita un instant, face à la fenêtre. Était-ce la fin ? La triste conclusion de tous ses efforts ?

— Entrez ! dit-elle doucement.
Mais ce n'était que la savante, son loris et Tazza.
— Bonjour, monsieur Sharp.
Sans répondre, Deryn se contenta d'offrir sa main à lécher à Tazza.
Le Dr Barlow se renfroгна.
— Vous allez bien, monsieur Sharp ? Vous m'avez l'air contrarié.
— Je... j'ai plutôt mal dormi.
— Pauvre chou. Notre accueil à New York a été un peu perturbant, n'est-ce pas ? Mais au moins la chance était de notre côté.
— Oui, m'dame, reconnut Deryn avec un soupir. Bien sûr, si ce petit salopard d'Eddie Malone avait eu moins de chance que les autres, je n'aurais pas pleuré.

— Ah, je vois, dit le Dr Barlow en s'asseyant sur la seule chaise de Deryn. Vous êtes encore sous le choc des nouvelles de ce matin.

Deryn s'éclaircit la gorge.

— Les nouvelles ?

— Bien sûr. Tout le monde ne parle que de ça, à bord.

Radieuse, la savante sortit de son sac à main un journal soigneusement plié.

— Alors, ce... c'est déjà..., bafouilla Deryn. Et c'est *vous* qu'on a envoyée ?

— Personne n'a envoyé personne, jeune homme.

Le Dr Barlow lui tendit le journal.

Deryn le déplia, le cœur battant, indifférente au bourdonnement furieux qui provenait de sa rotule. La photographie en une montrait Alek trempé, ruisselant, devant l'épave de la navette, au-dessus d'un gros titre qui proclamait :

L'HÉRITIER SECRET DU TRÔNE D'AUTRICHE ÉCHAPPE À UN ATTENTAT.

Rien d'étonnant à ce que la tentative de meurtre contre Alek fasse la une. Parcourant le reste de la page, Deryn survola un article qui s'interrogeait sur l'implication éventuelle d'agents allemands, un autre qui se demandait si Nikola Tesla n'aurait pas été visé lui aussi, et un dernier sur les élections municipales prochaines.

En revanche, elle ne lut nulle part le nom de Deryn Sharp.

Elle feuilleta rapidement les pages suivantes, où figuraient notamment des photos du *Léviathan* au-dessus de Tokyo, un récit de leur rencontre avec Pancho Villa et la dénonciation par l'ambassadeur allemand des menaces du grand inventeur contre les puissances clankers. Elle trouva même une illustration allégorique complètement délirante montrant Tesla domptant les puissances darwinistes et clankers par la magie de l'électricité.

BY THE WAY
QUID
UNSHINE
EST RUM
EST RUM
EST RUM

K
T
1

The



World.

WAR
LATE
EXTRA

Published
Monday
with a
paper

(Published under license to the U.S. Government)

(Published under license to the U.S. Government)

ATTACK IN THE CITY

NEW YORK, SATURDAY, November 3, 1934.

INTERVENTION D AT IN THE AMERICA PLEA THE MEXICANS

IN UNIT at Washington
Note Was Prompted
Friendly and Unselfish
to Save a Sister-Re-
form Present Distress
imate Destruction—
Wanted in Ten Days.

IN AND CANNON O TO BROWNVILLE.

Wants to "Strengthen
rison," and the War

NAL PARADE.

to Make Trip Aboard
ship Olympia.

nd Secretary Daniels
is upon the arrival of
exposition city. It is
ll Dewey and Admiral
ask. The entire bri-
ven will be taken to
the occasion. This
the plans of their as-

The Olympia will be
lly constructed wharf
hibition throughout the
Behind there will be
typical modern naval
ship of the New York
A battleship of the
modern type, as ar-
the Tennessee or Mon-
the three scout cruis-



SECRET HEIR TO AUSTRIA'S THRONE SURVIVES ROCKET ATTACK

Diplomatic Revelation Immediately Compromised
by Clandestine Agents — Act of War

New York November 2.— With the United States
formally notified in this most war across the sea, foreign

Chancellor, Amba
Agent and Bank
in Vast Scheme
ments Obtained
Fatherland Finas
Expenses Paid, I
Press Association
Control News of

COST PUT AT \$2,000.
BERNSTEIN

Big Army Plant and P
Outwardly Dicker
Owned by Germany
iver Mentions Sept
Carbolic Acid Taken
Plan to Buy Wrig
Poisoned Gas Supp
Strikes in Munitions

OBREGON LEADS REE

Gen. Obregon
German financiers
\$500,000 to the bord
leads the revolt. If
overthrown Obrego
surrender the presidency

WIFE AND GIRL FIN HIM SLAIN IN

John Hildebrandt Blaw
Then Shot, in His Apas
in Fifth Avenue.

John Hildebrandt, a 40-
year-old business man, 417 E
Fourth Avenue, was shot and
killed by a woman, who was
armed with a .32 Smith &
Wesson revolver, and shot
him in the back.

The woman shot a shot
of the Fifth Avenue shot
American woman was
Mrs. Hildebrandt, 417 E
Fourth Avenue, who was
shot and killed. The woman
was shot in the back
when she was walking
toward the office building
of the woman.

LA UNE.

Mais toujours pas un mot sur l'aviatrice clandestine.

Deryn gémit.

— Malone fait durer le plaisir, c'est ça ?

— Je crois que vous passez à côté du plus important, jeune homme. Tout est dans le gros titre en première page.

Deryn revint à la une et ouvrit de grands yeux.

— « L'héritier secret du trône d'Autriche », murmura-t-elle, se pénétrant enfin de la signification des mots. Mais comment Eddie Malone a-t-il appris l'existence de la lettre du pape ?

Le Dr Barlow émit un petit bruit désapprobateur.

— La lettre du pape ? Ah ! J'étais sûre que vous étiez au courant !

— Oui, m'dame. Alek m'en avait parlé à Istanbul.

— Je vois. C'est à se demander si *tout le monde* à bord n'aurait pas une identité secrète.

— J'espère bien que non, m'dame. Ce n'est pas une sinécure, vous savez ? (Deryn secoua la tête.) Mais pourquoi est-il allé le raconter à ce... ?

— Ce petit salopard, lui souffla aimablement le loris de la savante.

Et puis, en un éclair, Deryn comprit. Alek avait encore négocié un échange. Comme à Istanbul, quand Malone avait été sur le point de dévoiler les plans de la révolution et qu'Alek avait proposé de lui raconter l'histoire de sa vie en contrepartie de son silence.

Sauf que, cette fois, il avait vendu ses secrets pour *elle*.

— Oh, fit-elle doucement.

— Comme vous dites. Vous avez mis du temps à comprendre, monsieur Sharp. Êtes-vous sûr de ne pas vous être cogné la tête en même temps que le genou ?

Deryn leva les yeux du journal.

— Pourquoi continuez-vous à m'appeler M. Sharp ?

— Parce que c'est sous ce nom-là qu'on vous connaît. Et que considérant *ceci*, ajouta le Dr Barlow en tapotant le journal, il y a de fortes chances pour que cela continue. Veuillez terminer vos préparatifs, s'il vous plaît. Nous partons dans une heure.

— Nous partons, m'dame ?

— Pour New York. Le consulat serbe donne une réception en l'honneur de M. Tesla et du prince Aleksandar cet après-midi. L'uniforme est de rigueur, bien entendu. Je constate que vous avez réussi à vous habiller sans aide.

— Oui. Mais pourquoi avez-vous besoin de moi ?

— Monsieur Sharp, il semble que vous ayez l'oreille – peut-être même *l'affection*, même si je frémis à cette idée – de l'héritier légitime du trône d'Autriche-Hongrie. (Le Dr Barlow appela Tazza d'un claquement de doigts.) Tant que votre petit squelette restera sagement

enfermé dans son placard, la Zoological Society de Londres saura trouver à vous employer. À présent, préparez-vous, monsieur Sharp.

— *Monsieur Sharp*, répéta son loris.



La traversée de l'Hudson fut impressionnante. La statue de la Liberté se dressait au sud, et les gratte-ciel de Manhattan devant eux. Même la fumée du ferry qui se déroulait sur le ciel bleu avait quelque chose de grandiose. Deryn avait dû s'habituer aux moteurs clankers au cours des trois derniers mois, supposa-t-elle, tout comme Alek était devenu un peu darwiniste. La vibration mécanique qu'elle percevait dans son corps lui semblait naturelle, maintenant, et même apaisante pour son genou blessé.

Le Dr Barlow et elle – ainsi que leur escorte de soldats – furent accueillis sur le quai par un mécanopode blindé. Plus petit qu'une authentique machine de guerre, assez agile pour se faufiler dans les rues encombrées de New York, mais incontestablement à l'épreuve des balles. Après l'attentat de la veille, aucun membre du *Léviathan* ne devait s'aventurer à terre sans protection. Deryn avait son couteau de gabier dans son étui à l'intérieur de sa veste, et la canne que lui avait confectionnée Klopp se terminait par une boule en laiton de la taille d'une grosse prune.

Si Deryn n'était peut-être pas encore très solide sur sa jambe, elle s'estimait tout de même en état de se battre.

Le mécanopode s'enfonça dans la foule sous les trains suspendus. À mesure qu'ils progressaient vers le nord, les immeubles rapetissaient et commençaient à ressembler davantage aux rangées de maisons londoniennes. L'atmosphère était moins polluée qu'à Istanbul, car la ville fonctionnait plus à l'électricité qu'à la vapeur, grâce à l'influence de M. Tesla et de cet autre grand inventeur américain, M. Thomas Edison.

Le mécanopode arriva finalement en vue du consulat serbe, grand bâtiment de pierre à l'aspect solennel entouré par un cordon de policiers.

— Sacré dispositif de sécurité, commenta Deryn en se détournant de la fenêtre étroite. Les Allemands ne seraient quand même pas assez bêtes pour lancer un assaut en plein Manhattan, si ?

— Oh, je suis sûre qu'ils vont chercher à tester la patience du président Wilson, répondit la savante. Cela dit, le pays est divisé. Alors que le *New York World* a eu des mots très durs pour l'Allemagne ce matin, les journaux de M. Hearst attribuent l'attentat aux anarchistes et non aux clankers.

— Hum, fit Deryn. Ce salopard est peut-être bien un agent

allemand, finalement.

— Il est certain qu'il n'apprécie pas beaucoup les Britanniques. (Le mécanopode s'immobilisa pesamment ; le Dr Barlow se leva.) Et les Allemands savent que ce n'est pas une malheureuse fusée qui précipitera l'Amérique dans le conflit.

Deryn se rembrunit.

— M'dame, croyez-vous que les Allemands ciblaient Alek ? Ou bien en avaient-ils plutôt après M. Tesla ?

— Hier soir, je pense qu'ils visaient M. Tesla. Mais quand ils auront lu les journaux de ce matin, répondit le Dr Barlow en soupirant, il est possible qu'ils changent l'ordre de leurs priorités.



Une fois dans les murs du consulat, on oubliait facilement le déploiement policier à l'extérieur. Des majordomes en habit de velours et gants blancs débarrassèrent la savante de son chapeau et de son manteau. Les accords d'un orchestre résonnaient entre les murs de marbre. Dans le petit escalier juste après l'entrée, le Dr Barlow offrit son bras à Deryn pour lui permettre de soulager un peu son genou.

La bestiole fixée sur la blessure de Deryn avait fait du bon travail. Celle-ci marchait désormais sans boiter, mais elle était tout de même contente d'avoir sa canne. Le brouhaha des conversations et de la musique les guida jusqu'à une grande salle de bal bondée.

La réception battait son plein. La moitié des messieurs étaient en uniforme, les autres en tenue de soirée – queue-de-pie et pantalon à rayures. Les dames portaient des robes aux couleurs pastel, dont certaines remontaient jusqu'à mi-mollet. Les tantes de Deryn auraient été scandalisées par une telle audace, mais peut-être était-ce un autre signe que les Américaines changeaient très vite.

Toutefois, dans l'immédiat, la seule chose importante pour Deryn était de savoir que son secret était de nouveau en sécurité. Elle ne resterait donc pas ici, en Amérique, mais rentrerait chez elle avec le Dr Barlow pour intégrer sa mystérieuse Zoological Society. Deryn s'était sentie si soulagée ce matin qu'elle avait mis la journée à se pénétrer de ce fait tout simple : quand le *Léviathan* repartirait pour Londres ce soir, elle laisserait Alek derrière elle.

À l'instant même où cette idée s'imposait enfin à elle, elle l'aperçut dans la salle, Bovril sur son épaule, debout à côté de M. Tesla au milieu d'un groupe de civils en adoration.

— Excusez-moi, m'dame.

Le Dr Barlow suivit le regard de Deryn.

— Ah, oui, bien sûr. Tâchez de faire preuve de... diplomatie, monsieur Sharp.

— Je vous demande pardon, m'dame, répliqua Deryn, mais je me suis montrée assez diplomate jusqu'ici pour vous donner le change pendant trois mois.

— Pérorer ainsi ne vous fait pas honneur, jeune homme.

Deryn se contenta de renifler et s'enfonça dans la salle. Elle arriva bientôt à portée d'oreille de Tesla. Il s'étendait sur le potentiel commercial de Goliath, dont l'utilité ne se résumait pas à détruire des villes, mais qui pourrait aussi diffuser des films et de l'électricité gratuite à travers le monde entier.

Elle patienta à la lisière du cercle de ses auditeurs fascinés jusqu'à ce qu'elle croise le regard de Bovril. La créature murmura alors quelque chose à l'oreille d'Alek, et bientôt le jeune homme abandonnait M. Tesla, qui s'en aperçut à peine.

Quelques instants plus tard ils se retrouvèrent seuls dans un coin.

— Deryn Sharp, murmura Bovril.

— Oui, la bestiole. (Elle regarda Alek droit dans les yeux en caressant le loris.) Merci.

Alek avait le sourire qu'il affichait chaque fois qu'il était fier de lui.

— Ne vous avais-je pas promis de protéger votre secret ?

— Si, en mentant. Pas en déballant la vérité à tout le monde !

— Je ne pouvais pas les laisser vous chasser de l'armée. Vous êtes le meilleur soldat que je connaisse.

Deryn baissa les yeux. Elle avait beaucoup de choses à lui dire, mais trop compliquées et trop peu dignes d'un soldat pour être exprimées ici.

— Volger doit être furieux, dit-elle simplement.

— Il a pris la chose avec un calme surprenant. (Le regard d'Alek se porta derrière Deryn, mais celle-ci ne se retourna pas.) En fait, il est en train de faire du charme à l'ambassadeur français en ce moment même. Nous aurons besoin de leur soutien si je veux monter un jour sur le trône.

— Au diable votre fichu trône ! Je suis seulement contente que vous soyez encore en vie.

Les yeux d'Alek revinrent se poser sur elle.

— Moi aussi.

— Désolée d'être aussi irritable, s'excusa-t-elle. Je n'ai pas réussi à dormir la nuit dernière.

— Cela vous a rappelé l'accident de votre père, n'est-ce pas ? Mais voyez, je m'en suis sorti sans une égratignure, dit-il en écartant les mains. Peut-être que la malédiction est rompue. C'est la Providence.

— Oui, on ne peut pas nier que vous avez une chance insolente. Cependant, maintenant que je suis de nouveau l'aspirant Sharp, je vais devoir repartir avec le *Léviathan*. Notre délai de vingt-quatre heures s'achève ce soir.

— Ah, j'avais oublié qu'il s'agit toujours d'un pays neutre.

Alek grimaca, comme s'il venait de se rendre compte qu'en protégeant son secret il l'avait envoyée loin de lui.

— Je suppose qu'ils n'ont plus de raison de vous chasser du service, maintenant.

— Eh non.

Elle regarda autour d'elle la masse bruyante des invités en tenue de soirée. Personne ne leur prêtait attention, mais elle ne trouvait pas correct de se dire adieu au milieu d'une foule.

— Vous pourriez tout de même... (Il s'éclaircit la gorge.) Et si vous restiez ?

— Quoi ! vous me suggérez de laisser l'aéronef repartir sans moi ?

— Pourquoi pas ? Tôt ou tard, on finira bien par découvrir qui vous êtes, Deryn. Et maintenant que votre secret ne risque plus rien, vous pouvez nous rejoindre sans causer de scandale.

— La désertion est pire que le scandale, Alek. Je ne peux pas abandonner mes compagnons de bord.

— Ils vous abandonneraient, eux, s'ils connaissaient la vérité à votre sujet.

Elle le dévisagea longuement, puis haussa les épaules. Il n'avait pas tort, mais c'était sans importance.

— Mon pays est en guerre, et je ne suis pas un déserteur.

— Vous pouvez aider votre pays en mettant fin à la guerre. Restez avec moi, Deryn.

Elle secoua la tête, incapable de dire un mot. Elle aurait voulu rester, évidemment, mais pour des raisons moins nobles. Aussi effroyable que soit cette guerre, Deryn n'était pas habitée par un projet aussi grandiose qu'imposer la paix. Être guidé par la Providence, c'était bon pour les princes, pas pour les simples soldats.

Et ce que voulait Deryn était hors de sa portée de toute façon, qu'elle reste ou qu'elle s'en aille à dix mille miles.

Alek ne pouvait pas lire dans ses pensées, bien sûr. Il se redressa et dit d'une petite voix :

— Pardon. C'était stupide de ma part. Nous avons chacun des devoirs à remplir. M. Tesla est en train de parler à des hommes très riches. Nous aurons besoin de leur argent pour apporter la touche finale à Goliath.

— Vous devriez y retourner et les impressionner avec votre latin, dans ce cas.

— Plus vite cette guerre se terminera, plus vite nous pourrons...
Il n'acheva pas.

— Nous revoir, je sais, dit Deryn.

Alek claqua des talons.

— Au revoir, Deryn Sharp.

— Au revoir, Aleksandar de Hohenberg.

Elle sentit sa gorge se nouer. C'était bien réel. Ils ne se reverraient pas avant des années, sans doute. Et tout ce qu'elle trouva à dire fut :

— Vous n'allez pas devenir sentimental et me baiser la main, au moins ?

— Jamais de la vie.

Alek s'inclina puis recula, lentement, comme s'il ne parvenait pas à se résoudre à la quitter. Puis son regard se perdit derrière Deryn, et il eut un sourire de soulagement.

— D'ailleurs, j'aperçois quelqu'un qui voudrait vous parler.

Deryn ferma les yeux.

— Ne me dites pas qu'il s'agit de ce petit salopard d'Eddie Malone ?

— Pas du tout, répondit Alek. C'est l'ambassadeur de l'Empire ottoman accompagné de sa ravissante assistante.

— Hein ? Qui ça ? dit Deryn en se retournant.

Elle se retrouva nez à nez avec Lilit et le kizlar agha.



DEUX VIEILLES CONNAISSANCES.

TRENTE-CINQ

Lilit était la fille de Zaven, le révolutionnaire avec lequel Alek et Deryn s'étaient liés d'amitié à Istanbul. Le kizlar agha, pour sa part, avait été le conseiller personnel du sultan. Zaven était mort en combattant pour la révolution qui avait jeté bas le gouvernement du sultan.

Alors, que faisaient ces deux ennemis ici, à New York... ensemble ?

— Monsieur Sharp ! s'exclama Lilit en se jetant au cou de Deryn et en la serrant dans ses bras.

Un bref instant, Deryn craignit que la jeune femme ne l'embrasse, comme la dernière fois qu'elles s'étaient vues. Mais Lilit se détacha d'elle avec un sourire entendu.

Le kizlar agha s'avança pour serrer la main de Deryn.

— Ah, l'aviateur qui a le mal de l'air. Je suis ravi de vous revoir !

Il portait des vêtements civils, très élégants, au lieu de l'uniforme ottoman dans lequel ils l'avaient connu. En revanche sa chouette mécanique était toujours perchée sur son épaule, et l'horloge tournait.

— Et moi donc ! répliqua Deryn. (Elle secoua la tête.) J'avoue que je ne m'y attendais pas.

— C'est une surprise pour chacun de nous, je pense, dit Lilit.

Elle suivit du regard Alek qui s'éloignait en direction du groupe de Tesla. Deryn se retint de l'imiter.

La guerre prendrait peut-être fin bientôt, leur permettant de se revoir. Mais, dans l'immédiat, penser à Alek ne ferait que lui rendre la vie plus compliquée, plus douloureuse et plus susceptible de tourner en eau de boudin.

— Je vous croyais occupée à diriger la République ottomane, s'étonna Deryn auprès de Lilit.

— J'aurais bien voulu, grommela la jeune femme en lâchant un juron. Mais le comité a décidé que j'étais plus apte à me rebeller qu'à gouverner. Alors, on m'a envoyée le plus loin possible.

— Cela n'a rien d'une punition, protesta le kizlar agha avec un sourire. Du moins je l'espère, car je suis là moi aussi.

— Alek m’a dit que vous étiez l’ambassadeur, monsieur ? fit Deryn.
L’homme se tint bien droit.

— Ambassadeur de la République ottomane auprès des États-Unis d’Amérique. Un titre quelque peu ronflant en récompense d’un infime service.

— Pas si infime que cela, rétorqua Deryn. Votre intervention a épargné des milliers de vies.

Quand la révolution avait éclaté, le kizlar agha avait escamoté le sultan à bord de son yacht volant. Il avait kidnappé son propre souverain ! Grâce à cela, la révolution avait pu s’achever en une seule nuit.

— Je n’ai fait que mon devoir en protégeant le sultan. Il vit heureux en Perse à présent.

Lilit ricana.

— Il complotait allégrement contre la république, vous voulez dire ! Il a des espions partout !

— Il n’est pas le seul, observa Deryn. Nous avons pu nous en rendre compte hier soir.

— Effectivement, convint le kizlar agha.

Il leva le bras pour couper le contact de sa chouette mécanique ; les rouages minuscules cessèrent de ronronner à l’intérieur du volatile.

— Comme vous vous le rappelez peut-être, monsieur Sharp, reprit le kizlar agha dans un murmure, le kaiser était un grand ami de mon ancien sultan. J’ai gardé de nombreux contacts parmi les Allemands.

Lilit se rapprocha.

— Récemment, nous avons pu apprendre certains secrets grâce à eux. Des secrets que le gouvernement de la république ne peut pas transmettre aux Britanniques. Pas d’une manière officielle, en tout cas.

— Mais d’une manière officieuse... ? les encouragea Deryn.

— Tant que personne ne découvre d’où vous les tenez... (Le kizlar agha jeta un regard autour de lui.) Vous devriez sortir faire un tour tous les deux, pour parler du bon vieux temps, évoquer les moments grandioses de la révolution !

— Excellente idée, approuva Lilit, et elle prit Deryn par l’épaule.

— Il faut d’abord que je prévienne le Dr Barlow.

— Inutile d’attirer l’attention, dit Lilit à voix basse. Nous serons de retour dans moins d’une heure. Et, croyez-moi, ce que j’ai à vous dire vaut bien une petite entorse aux bonnes manières.



S’esquiver discrètement ne fut pas difficile. Le Dr Barlow avait engagé la conversation avec un groupe de savants en chapeau melon, et Lilit semblait connaître le consulat comme sa poche. Elle entraîna

Deryn à travers la cuisine et les fit sortir par une porte de derrière. Les deux policiers de garde parurent surpris de les voir, mais ne cherchèrent pas à les retenir.

Alors qu'elles s'éloignaient sur les trottoirs de Manhattan, le genou de Deryn commença à la faire souffrir. Alors qu'il l'avait laissée tranquille toute la journée, le froid automnal et l'allure vive imprimée par Lilit avaient relancé le bourdonnement. En voyant Deryn s'appuyer lourdement sur sa canne, Lilit fronça les sourcils.

— Ce n'est pas uniquement pour l'apparence ?

— J'ai fait un mauvais atterrissage en ailes autonomes. Nous pourrions peut-être marcher moins vite ?

— Bien sûr, dit Lilit. (Elle ralentit un peu.) Mais êtes-vous encore en état de vous battre ?

Deryn ricana.

— Vous n'avez pas changé, n'est-ce pas ?

— Le monde est toujours le même. (Lilit entrouvrit sa robe audacieusement fendue pour dévoiler un minuscule pistolet Mauser attaché à sa cuisse.) J'aurais préféré que vous ne soyez pas en uniforme de l'Air Service. Cela manque de discrétion.

Deryn regarda autour d'elle. Les rues grouillaient de monde, de tramways à vapeur et de charrettes à bras. On entendait des bribes de conversations en plusieurs langues, et elle avait même remarqué plusieurs enseignes de boutiques en allemand.

Elle haussa les épaules.

— Je suis un aviateur. C'est mon uniforme.

— Je vous préférerais en habits turcs, avoua Lilit. Peut-être ferions-nous mieux de quitter la rue et de nous installer dans un endroit à l'abri des regards. Aimeriez-vous voir un film ?

— Oui, volontiers, répondit Deryn, que les images animées intriguaient beaucoup depuis le récit enthousiaste que lui en avait fait Alek. Y a-t-il un cinéma par ici ?

Lilit sourit.

— À New York ? On en trouve quelques-uns, oui.

Elles tournèrent à l'angle de la rue suivante, et un bloc plus loin Deryn se retrouva sous une enseigne gigantesque. Elle était couverte de petites ampoules électriques qui s'allumaient et s'éteignaient régulièrement, comme si des bestioles lumineuses tournaient dessous. Au centre, des lettres géantes indiquaient : CINÉMA EMBASSY – INFORMATIONS ANIMÉES TOUTE LA JOURNÉE.

En approchant de la billetterie, Deryn mit la main à sa poche. Bien sûr, elle n'y trouva pas la moindre pièce.

— Désolée, Lilit, je n'ai pas d'argent américain.

— Oh, vous avez tout de même risqué votre vie pour la révolution, dit la jeune femme en sortant un billet froissé d'une poche dissimulée.

Je suppose que la République ottomane peut vous payer un ticket de cinéma.



Le cinéma ressemblait beaucoup à un théâtre, avec ses centaines de sièges disposés en rangs devant une grande avant-scène voûtée. Sauf que la scène proprement dite était occupée par un écran d'un blanc argenté. On était en fin d'après-midi, et seules quelques personnes étaient présentes. Alors que Deryn et Lilit s'installaient dans le fond de la salle, l'éclairage des lampes à gaz s'estompa.

— Pourquoi toutes ces précautions ? demanda Deryn. Auriez-vous peur de vous fâcher avec les Allemands ?

— Le peuple ottoman profite depuis longtemps de la générosité du kaiser. Nous avons encore besoin de ses ingénieurs pour faire fonctionner nos machines.

— Ah oui, bien sûr.

L'Istanbul qu'avait connue Deryn était noyée dans les conduits de vapeur et autres équipements mécaniques.

— Les Allemands ont désespérément besoin d'alliés, continua Lilit. L'Autriche-Hongrie est en train de s'effondrer. Voilà quelques semaines, ils ont repoussé une offensive russe, mais les ours de guerre se sont simplement dispersés dans les bois. Et ils ont faim.

Deryn s'éclaircit la gorge en se rappelant les ours affamés en Sibérie. Dans une région habitée, ces créatures auraient pu occasionner des ravages effroyables.

Comme dans les contes de fées, où la forêt regorgeait de monstres.

Lilit haussa les épaules.

— Alors, officiellement, nous envisageons de nous ranger au côté des clankers. Jusqu'à présent cela nous réussit plutôt bien.

Un cliquetis mécanique résonna soudain dans leur dos. Deryn se retourna. Derrière le public, une grande machine dotée d'un œil unique s'animait bruyamment. Un pinceau lumineux en sortit et éclaira l'écran.

L'image parut d'abord sombre et floue, comme Alek l'avait dit. Mais, très vite, les yeux de Deryn s'habituaient. Elle vit apparaître un auditorium enfumé où deux boxeurs d'une pâleur fantomatique s'affrontaient sur un ring sous les encouragements d'une foule silencieuse.

Lilit s'enfonça dans son siège, les yeux brillants.

— Ce n'est pas seulement la faiblesse de l'Autriche qui inquiète les Allemands. Ils sont convaincus que Goliath peut fonctionner.

— C'est vrai. Vous auriez dû voir les dégâts qu'il a causés en Sibérie. Plus un seul arbre debout sur des miles et des miles.

— J'ai vu. Tout le monde l'a vu, dit Lilit avec un geste vers l'écran. M. Tesla filmait, en Sibérie, vous savez ? Les premières images sont sorties voilà deux semaines. Nous en verrons peut-être aujourd'hui.

— Oui, il a bien failli nous envoyer dans le décor en embarquant ses caméras et tout son matériel scientifique ! s'écria Deryn.

Cela s'expliquait mieux maintenant. Comme Alek ne cessait de le répéter, la raison d'être d'une arme telle que Goliath était de semer une peur assez grande pour qu'on n'ait jamais à s'en servir.

Lilit suivait le match de boxe à présent, remuant les épaules comme si elle accompagnait chaque coup. Mais elle continuait à parler.

— La semaine dernière, notre ambassadeur a dit à ses amis allemands : « Comment voulez-vous que nous nous déclarions pour vous, maintenant ? Nous ne tenons pas à voir Istanbul disparaître dans une boule de feu ! » Ils lui ont dit de ne pas s'inquiéter. Qu'ils avaient des plans pour M. Tesla.

— Oui, cet attentat à la fusée.

— Ce n'était qu'un avertissement.

Lilit promena son regard sur le public. Deux lycéennes étaient assises quelques rangées plus loin, mais on ne voyait personne d'autre à portée de voix.

— Et si Tesla n'en tient pas compte, reprit-elle, ils ont l'intention de détruire Goliath. Au prix d'une invasion, s'il le faut.

— Une invasion ! Ici même ? Cela ne risque-t-il pas d'entraîner les Américains dans la guerre ?

— Mieux vaut un ennemi de l'autre côté de l'océan que voir ses villes entièrement rasées. (La voix de Lilit se réduisit à un murmure.) Ils ont envoyé un Wasserwanderer. C'est tout ce que nous savons.

— Un mécanopode aquatique ?

— L'ambassadeur pense qu'il s'agit d'une sorte d'U-boat, mais amphibie.

Deryn n'avait encore jamais entendu le mot « amphibie » appliqué à une machine, mais il y avait une certaine logique là-dessous. Goliath se trouvait sur une île non loin de New York, à quelques pas de la mer, avait toujours dit M. Tesla.

L'inventeur estimait peut-être pouvoir se défendre contre les saboteurs, mais contre un mécanopode qui surgirait de l'eau ?

— Il attaquera une nuit sans crier gare, dit Lilit. Puis il replongera dans l'océan, ne laissant que des ruines et un mystère derrière lui. Les Américains ne connaîtront peut-être jamais le fin mot de l'histoire.

— Avez-vous averti M. Tesla ?

Lilit secoua la tête.

— Il s'empresserait de tout déballer aux journaux. Il n'a pas les moyens de s'offrir une armée privée, après tout. Et prévenir les Américains ne servirait à rien. Ils n'enverraient pas un bâtiment de

guerre protéger une personne privée sur la foi de simples rumeurs. Surtout si cette personne se déclare en mesure de menacer des nations entières comme une sorte de demi-dieu !

Deryn acquiesça. Certains journaux se demandaient déjà ouvertement s'il fallait autoriser Tesla à détenir un tel pouvoir. En effet, si Goliath fonctionnait comme il le prétendait, il pouvait devenir le maître du monde en appuyant sur un bouton.

— En somme, vous avez besoin de notre aide, conclut Deryn.

— Vous vous aideriez vous-mêmes.

Lilit se détourna de l'écran. Le match de boxe avait pris fin, et, pendant qu'on rechargeait le projecteur, leurs deux voisines entamèrent une discussion à propos des garçons.

— Le *Léviathan* a la puissance de feu pour arrêter un mécanopode, continua Lilit. Par ailleurs, il est suffisamment discret pour se tenir en embuscade le temps que Tesla termine ses travaux. Et je me permets de vous rappeler, monsieur Sharp, que sa réussite est entièrement dans l'intérêt des Britanniques.

— Oui, c'est vrai.

— Pourriez-vous prévenir vos supérieurs sans dévoiler d'où vous tenez ce renseignement ?

Deryn hocha la tête. Il lui suffisait d'informer la savante. Maintenant que Tesla avait quitté le bord, rien ne s'opposerait plus à ce qu'elle reprenne le contrôle de l'aéronef.

— J'étais sûre de pouvoir compter sur vous. (Lilit sourit.) Vous êtes toujours amoureuse d'Alek, n'est-ce pas ?

Deryn s'éclaircit la voix. Derrière elle le projecteur se remit à crépiter et remplit le cinéma d'une lueur vacillante. Elle avait la bouche trop sèche pour parler.

— On dirait qu'il a mûri, observa Lilit. Maintenant qu'il a un but dans l'existence.

Deryn retrouva sa voix.

— Oui. Il s'est convaincu qu'il était destiné à mettre fin à la guerre. Que tout ça fait partie d'un plan.

— Ah. Il a donc oublié la règle la plus importante dans un conflit.

— À savoir ?

— Que rien ne se déroule jamais selon le plan. Mais il a fini par apprendre votre secret, n'est-ce pas ?

Deryn soupira. Elle avait oublié à quel point la perspicacité de Lilit pouvait être agaçante.

— Oui. Ça complique un peu les choses entre nous.

— Ça ne devrait pas. Maintenant, vous pouvez lui faire part de ce que vous voulez.

— Encore faudrait-il que je le sache moi-même, grommela Deryn.

Une part d'elle-même souhaitait par-dessus tout rester ici en

Amérique avec Alek, ce qui signifierait tirer un trait sur sa carrière. Elle pouvait accepter l'offre de la savante et travailler pour la Zoological Society de Londres, ou même rester dans l'Air Service, mais elle courrait toujours le risque d'être démasquée et de tout perdre.

La situation était inextricable.

Elle esquiva le regard de Lilit et se concentra sur la bobine d'informations animées.

Et elle le vit devant elle : le *Léviathan*, en train de survoler des collines désertiques, images floues et incolores à l'écran mais parfaitement claires dans son souvenir. Le point de vue plongeait brusquement et Deryn se rendit compte que la séquence était filmée depuis l'une des raies volantes du général Villa.

On vit ensuite l'aéronef d'en haut, filmé depuis le bord d'une falaise, alors qu'il s'enfonçait dans le canyon de Pancho Villa. Les hommes d'équipage et les créatures grouillaient comme des insectes sur le dos de la grande baleine ; les griffes en acier des faucons bombardiers scintillaient au soleil.

Soudain, une silhouette ailée apparut à l'image, celle d'un aviateur aux yeux écarquillés qui vint se poser devant la caméra. Deryn cligna des paupières, incrédule : c'était son propre visage qu'elle découvrait à l'écran.

L'image fut remplacée par un panneau indiquant : L'INTRÉPIDE AVIATEUR TESTE SES AILES !

— Il teste ses ailes ? s'indigna-t-elle à haute voix.

Comme si elle avait voulu se promener dans les airs, et non empêcher un désastre imminent ! Alors que le panneau disparaissait, elle entendit les gloussements des deux jeunes filles un peu plus loin. Elles montraient l'écran du doigt.

— On dirait qu'elles vous trouvent beaucoup de charme, observa Lilit. Et elles ont bien raison. Quand devez-vous partir ?

— Nos vingt-quatre heures se terminent ce soir.

— Dommage. Alek va rester ici, je suppose ?

— Oui. Il travaille pour Tesla, maintenant.

— Oh, pauvre Dylan.

L'image à l'écran s'intéressait désormais à Alek, debout face aux taureaux de guerre de Pancho Villa.

— Sauf que Dylan n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas ?

Deryn secoua la tête mais ne dit rien. Lilit semblait avoir presque tout compris à son sujet ; elle pouvait aussi bien deviner le reste.

— Avez-vous l'intention de rester un homme éternellement ?

— Je ne crois pas que ce soit possible. Trop de gens sont déjà au courant. (Deryn jeta un coup d'œil aux deux lycéennes, qui n'étaient pas accompagnées et ne semblaient pas s'en cacher.) Mais ce ne sera peut-être pas nécessaire. Les femmes peuvent monter en ballon, dans

ce pays, et piloter des mécanopodes. Le Dr Barlow pense que les femmes obtiendront le droit de vote en Grande-Bretagne, quand la guerre sera finie.

— Peuh. Le comité nous avait promis la même chose avant la rébellion. Et à présent qu'il est au pouvoir, on dirait qu'il n'y a pas urgence. Quand j'ai ouvert la bouche pour protester, on m'a envoyée à cinq mille miles.

— Pour moi, je suis bien contente que vous soyez là, dit Deryn à voix basse.

Elle n'avait encore jamais pu parler d'Alek, à qui que ce soit. C'était l'inconvénient de mener une vie secrète. Elle avait dû garder en elle tous ces sentiments indignes d'un soldat qu'elle nourrissait à son égard, à l'exception de ce bref instant sur le dos de l'aéronef.

— Je l'ai embrassé, une fois, murmura-t-elle.

— Bravo ! Comment a-t-il réagi ?

— Heu... (Deryn soupira.) Il s'est réveillé.

— Réveillé ? Vous seriez-vous introduit clandestinement dans sa cabine, monsieur Sharp ?

— Non ! Il était tombé et s'était cogné la tête. C'était une urgence médicale !

Lilit ricana doucement et Deryn se tourna vers l'écran d'un air maussade. Peut-être ferait-elle mieux de confesser publiquement qui elle était. Ainsi, elle n'aurait plus à s'empêtrer dans ses mensonges.

Mais la raison qui l'en empêchait s'affichait devant elle, dans la pénombre vacillante. L'air, c'était l'air, et chaque minute passée à bord du *Léviathan* valait une vie entière de mensonges.

— Êtes-vous amoureuse ?

Deryn indiqua l'écran.

— Il me fait me sentir comme ça. Comme quand je vole.

— Alors, il faut le lui faire savoir.

— Puisque je vous dis que je l'ai embrassé !

— Cela n'a rien à voir. Je vous ai bien embrassée, moi. Ce n'était pas de l'amour, monsieur Sharp.

— Ah oui, et qu'était-ce exactement ?

— De la curiosité. (Lilit sourit.) Et comme je vous l'ai dit, vous êtes un jeune homme bourré de charme.

— Je suis à peu près certaine qu'Alek ne *veut pas* d'un jeune homme bourré de charme !

— Vous ne pouvez pas en être sûre tant que vous n'avez pas demandé.

Deryn secoua la tête.

— On vous a élevée pour jeter des bombes. Pas moi.

— Vous a-t-on élevée pour porter le pantalon et mener la vie d'un soldat ?

— Peut-être pas. Mais tout ça n'est rien en comparaison de ce que vous me suggérez ! (L'une des lycéennes se retourna vers elles et Deryn baissa la voix.) De toute manière, peu importe ce qu'il veut. C'est l'héritier du trône d'Autriche, alors que je ne suis qu'une roturière.

— Ce trône n'existera peut-être plus à la fin de la guerre.

— Eh bien, quel optimisme !

— C'est la guerre, rétorqua Lilit, avant de sortir une montre de sa poche et de la regarder à la lueur vacillante de l'écran. Nous devrions retourner au consulat.

En suivant Lilit entre les travées, Deryn jeta un dernier coup d'œil à l'écran. Le *Léviathan*, moteurs réparés, s'envolait au-dessus du désert.

Elle se fit la promesse de clarifier les choses la prochaine fois qu'elle se trouverait seule avec Alek. Après tout, elle lui avait juré solennellement de ne plus avoir le moindre secret pour lui.

Bien sûr, elle devrait sans doute patienter jusqu'à la fin de la guerre, des années, qui sait ? et le monde serait peut-être très différent.

TRENTE-SIX

Les deux semaines suivantes se résumèrent pour Alek à un tourbillon de cocktails, de conférences de presse et de démonstrations scientifiques. Il s'agissait de lever des fonds, d'amuser les journalistes et de présenter des diplomates au jeune prince prétendument héritier du trône d'Autriche-Hongrie. Tout était si différent des rythmes du *Léviathan*, de l'enchaînement des quarts, des coups de cloche et des repas ! Alek regrettait le bourdonnement régulier des moteurs et le balancement léger du pont sous ses pieds.

Deryn aussi lui manquait, encore plus qu'au cours de ces jours affreux après qu'il avait découvert son secret. Au moins, alors, ils arpentaient tous les deux les mêmes couloirs, tandis qu'à présent il ne lui restait même plus le *Léviathan*. Tout lien avec sa meilleure amie et alliée était rompu.

Au lieu de Deryn, il avait Nikola Tesla, dont la compagnie devenait rapidement fastidieuse. L'inventeur s'attaquait aux secrets de l'univers mais il pouvait aussi passer de longues heures à choisir le vin pour le dîner. Il déplorait le coût quotidien de la guerre en vies humaines mais perdait son temps à flatter les journalistes et exploitait la moindre parcelle de célébrité tirée de ces moments sous les feux de la rampe.

Tesla était la proie d'étranges passions, dont la moins étonnante n'était pas son amour des pigeons. Une douzaine de ces oiseaux gris roucouleurs occupaient sa suite à l'hôtel Waldorf-Astoria. Il s'était montré fou de joie de les revoir après ses mois d'absence en Sibérie, durant lesquels le personnel de l'hôtel avait veillé sur eux avec diligence et à grands frais.

Pourtant, Tesla savait changer ses excentricités en charme, en particulier en présence d'investisseurs. Les démonstrations électriques qu'il organisait dans son laboratoire de Manhattan ou les dîners somptueux qu'il présidait au Waldorf-Astoria lui permirent rapidement de lever des fonds suffisants pour payer les ultimes améliorations de

son arme.

Alek eut malgré tout l'impression qu'il s'était écoulé des siècles depuis leur arrivée quand l'inventeur et lui se rendirent enfin sur Long Island. À bord d'un mécanopode blindé de la Pinkerton payé par la compagnie Hearst-Pathé, Tesla conduisit Alek et ses hommes à une tour gigantesque qui dominait la petite ville portuaire de Shoreham.



Aussi haut qu'un gratte-ciel, Goliath ressemblait à un cousin géant du canon Tesla du sultan à Istanbul. Quatre tours plus modestes entouraient la structure centrale, coiffée d'un hémisphère de cuivre qui étincelait au soleil. Des ouvriers s'affairaient un peu partout, procédant aux derniers réglages avant le test prévu dans la soirée. Au pied des tours s'étendait la centrale électrique du complexe, bâtiment de brique aux cheminées fumantes.

Le mécanopode de la Pinkerton pénétra dans le complexe protégé par une enceinte de fil de fer barbelé. Elle était certes assez haute pour tenir à distance les touristes et les intrus, mais Alek ne vit rien qui soit susceptible d'arrêter un mécanopode militaire.

Deux jours après le départ du *Léviathan*, un aigle messenger était arrivé avec une lettre de Deryn. Elle répétait à Alek la mise en garde de Lilit et l'informait que l'aéronef resterait au large de la côte, guettant secrètement le moindre signe d'U-boats, ou de « mécanopodes aquatiques » quels qu'ils puissent être.

Elle lui demandait de ne souffler mot à personne de la menace allemande. Mais, en regardant les deux gardes qui refermaient le portail derrière eux, avec leurs vieux fusils appuyés contre la guérite, Alek se dit que la discrétion n'était peut-être pas une si bonne idée.

Il secoua la grande carcasse qui ronflait derrière lui.

— Maître Klopp ! Nous sommes arrivés.

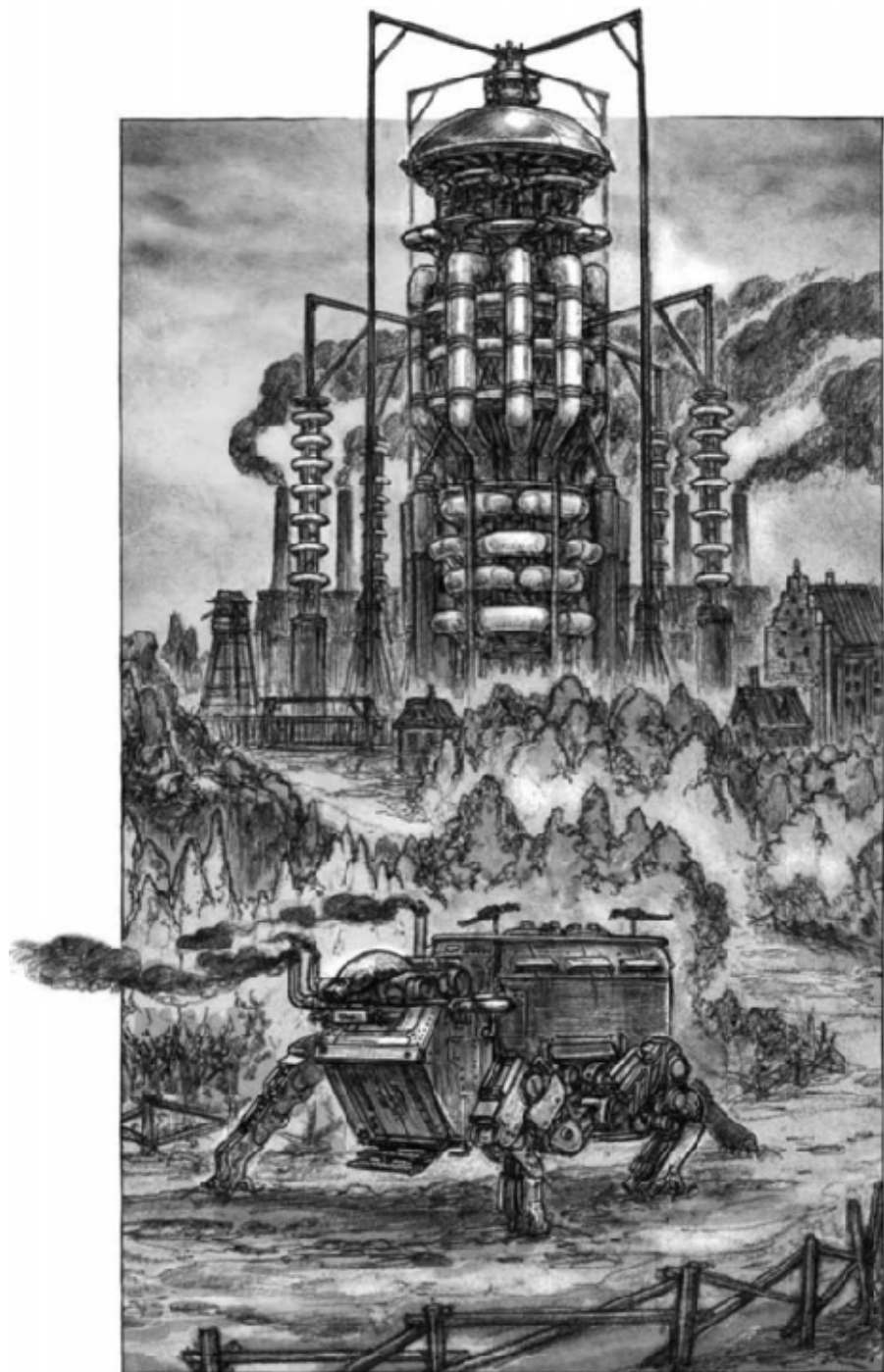
Klopp observa Goliath d'un œil encore assoupi.

— On dirait l'œuvre d'un enfant qui aurait fait n'importe quoi avec son jeu de construction.

— Un enfant doté de riches admirateurs, bougonna Volger.

Il était aux prises avec ses nombreux bagages, qu'il s'occupait de répartir entre Hoffman et Bauer.

Alek jeta un coup d'œil à Tesla, assis à l'avant au côté du pilote, et baissa la voix.



LA VISITE DE LA DEUXIÈME TOUR.

— Dites-moi, maître Klopp, connaissez-vous un engin appelé mécanopode aquatique ? Un U-boat capable de marcher sur la terre ferme ?

— Mécanopode aquatique, répéta Bovril.

Le vieil homme se frotta les yeux.

— J'en ai vu une maquette, à l'échelle un quart. Mais je crois que vous avez compris de travers, jeune maître.

— Comment cela ?

— Un mécanopode aquatique n'est pas un U-boat avec des jambes. C'est une machine terrestre capable d'aller sous l'eau. Elle peut marcher sur le fond d'une rivière ou d'un lac, comme un crabe de métal.

Alek se renfroigna.

— Une machine de ce genre ne pourrait pas franchir un océan, tout de même ?

Klopp se tourna vers Hoffman, qui répondit :

— Impossible, monsieur. Elle serait écrasée par la pression à quelques centaines de mètres de profondeur.

— Écrasée ! s'exclama Bovril.

— C'est donc une menace en l'air, murmura Alek avec un soupir de soulagement.

Mais Hoffman continua :

— Bien sûr, monsieur, rien n'empêche de la transporter par bateau, puis de la lâcher au-dessus du plateau continental.

Klopp réfléchit un moment, puis hocha la tête.

— Elle n'aurait plus qu'à marcher, disons, sur les cinquante derniers kilomètres.

— Je vois, fit Alek.

Il doutait que les Allemands puissent faire passer un grand navire entre les mailles du blocus britannique, mais le mécanopode aquatique pouvait peut-être être transporté par U-boat.

— Que voyez-vous exactement ? demanda le comte Volger. Où avez-vous entendu parler d'une telle machine ?

— Dans les journaux. (Alek mentait de plus en plus facilement ces derniers temps. C'était troublant, mais bien commode.) Ils parlaient des menaces du kaiser contre M. Tesla.

— Et ils avaient connaissance des armes secrètes des Allemands ?

Alek haussa les épaules.

— Uniquement par des rumeurs.

Volger plissa les paupières tandis que le mécanopode s'immobilisait. La trappe ventrale s'ouvrit et Alek sauta à terre pour aider Klopp à descendre. Les journalistes débarquaient du véhicule automoteur qui avait suivi le mécanopode et braquaient leurs appareils photo sur

Goliath.

Une forte odeur d'iode flottait dans l'air. L'océan se trouvait de l'autre côté de l'île, à vingt kilomètres de distance, mais le Sound, qui séparait Long Island du continent, était tout proche. D'après les cartes nautiques qu'Alek avait pu consulter, ce bras de mer était peu profond ; un mécanopode aquatique n'aurait aucun mal à le traverser.

Alek scruta le ciel. Il n'ignorait pas que le *Léviathan* se trouvait trop loin pour qu'il le voie, mais depuis le sommet de la tour centrale de Goliath, avec une bonne paire de jumelles, peut-être parviendrait-il à le repérer.

Voyant Volger l'observer d'un air sévère, Alek baissa les yeux et s'empessa de s'éclipser. Tesla partait déjà à grandes enjambées vers la tour, pressé d'apporter la touche finale à son arme. Si ses améliorations fonctionnaient comme prévu, l'expérimentation de ce soir changerait la couleur de l'aube à Berlin. Une mise en garde éloquente.

Les Allemands ne pourraient pas dire qu'ils n'avaient pas été prévenus.



Le centre de contrôle de Goliath ressemblait à une version clanker de la passerelle du *Léviathan*. Il dépassait du toit de la centrale électrique. Ses grandes baies vitrées offraient une vue imprenable sur les tours et le ciel en train de s'assombrir. Au centre de la salle se dressait un gigantesque tableau de manettes et de cadrans. Tout autour étaient installées des boîtes noires montées sur roulettes, couvertes de tubes scintillants et de globes de verre.

Tesla donna ses instructions à ses hommes grâce à une douzaine de téléphones reliés à d'autres parties du complexe. En quelques minutes, les cheminées de la centrale se mirent à fumer deux fois plus fort. Un bourdonnement électrique emplît la salle et le pelage de Bovril se hérissa.

— Fascinant, ne trouvez-vous pas, Votre Altesse ?

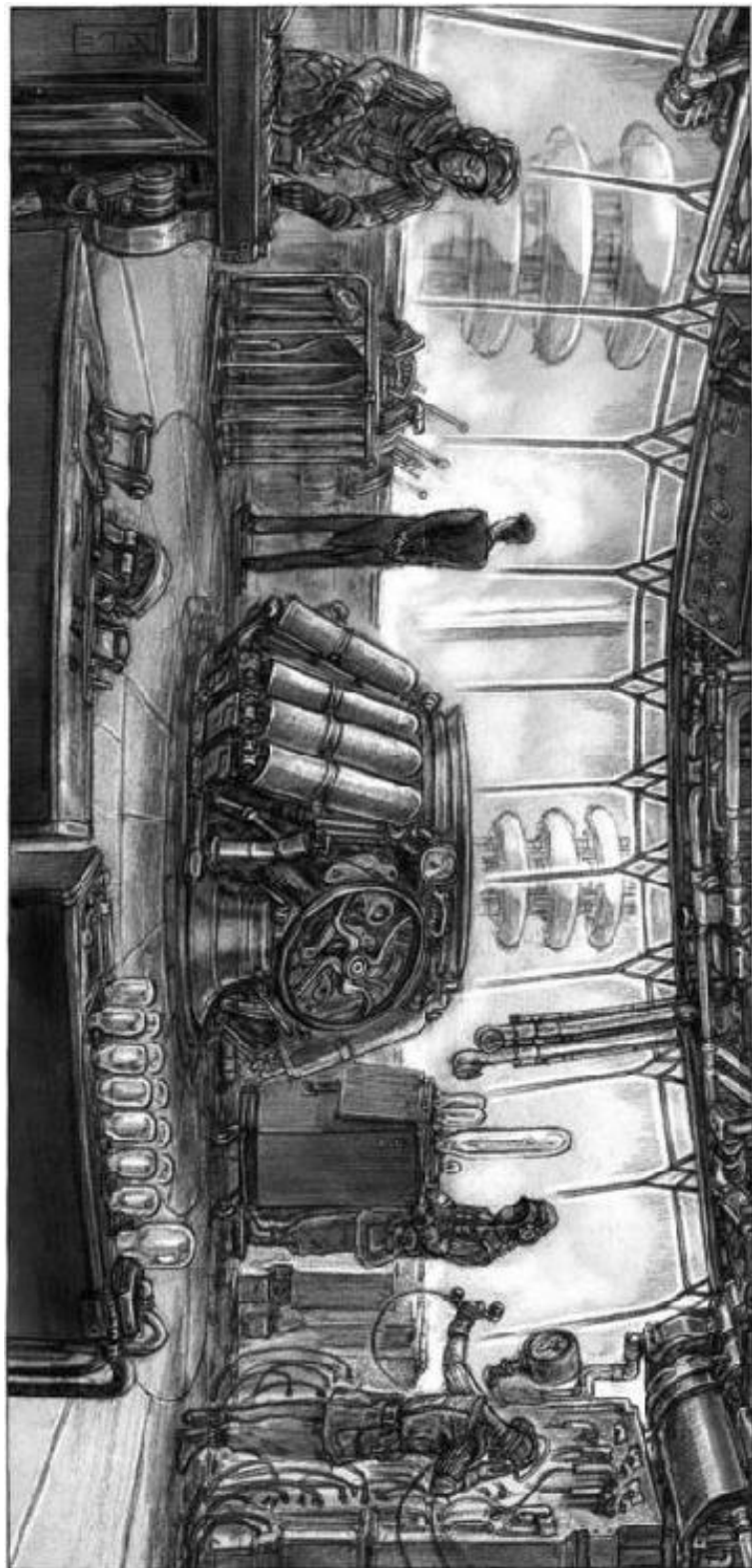
Alek se retourna et découvrit avec surprise Adela Rogers à côté de lui. La journaliste de Hearst lui battait froid depuis deux semaines pour avoir révélé l'existence de la lettre du pape à Eddie Malone, un journaliste de Pulitzer, au lieu de lui en réserver la primeur. Gagnée par l'excitation du moment, elle semblait avoir oublié sa rancune ; ses yeux pétillaient tandis que les sphères et les tubes commençaient à luire autour d'eux.

— C'est surtout un grand soulagement, répondit Alek. Nous allons peut-être enfin voir le bout de ce conflit.

— Oh, c'est une certitude, déclara Tesla de son tableau de contrôle.

Ce soir, la confiance que vous m'avez témoignée va trouver sa récompense, Votre Altesse !

Mlle Rogers sortit son calepin.



— Monsieur Tesla, à quoi faut-il nous attendre concernant cette expérience ?

— Goliath est un canon à résonance terrestre qui utilise la planète elle-même comme un condensateur. Ce que vous allez voir, c'est un flux d'énergie pure qui va fuser du sol et monter jusqu'à la troposphère !

— Cela ne risque-t-il pas d'être dangereux pour les aéronefs ? s'inquiéta Alek.

— Pas dans cette expérience, le rassura Tesla, les mains sur les commandes. Mais si nous devons utiliser Goliath à pleine puissance, nous leur recommanderions de s'écarter. À dix kilomètres dans toutes les directions, cela devrait suffire.

— Espérons que nous n'aurons pas à en arriver là, dit Mlle Rogers.

— Absolument, approuva Alek, en se promettant d'avertir Deryn dans sa prochaine lettre.

Bovril s'agitait sur son épaule, tentant en vain de lisser sa fourrure. Lorsque Alek voulut le caresser, il reçut une décharge d'électricité statique. L'air sentait la foudre, comme quand Deryn et lui s'étaient retrouvés sur le dos de l'aéronef au-dessus du Pacifique, face à l'orage. La nuit où elle l'avait embrassé.

— Le kaiser montre parfois un tempérament exécrable, observa Mlle Rogers. Combien de temps lui accorderez-vous pour se soumettre ?

— Cela dépendra de l'expérience de ce soir, répondit Tesla. (Il contemplait sa machine avec un grand sourire.) Si Goliath fonctionne selon mes calculs, une seule démonstration devrait suffire.



Même un tir expérimental réclamait des quantités d'énergie colossales, aussi faudrait-il des heures pour que les batteries de l'arme soient chargées à bloc. Alors, pendant que les cheminées fumaient et que les jauges montaient lentement sur les cadrans, M. Tesla convia ses invités à dîner dans une salle à manger splendide juste en dessous du centre de contrôle.

L'inventeur prit place en bout de table et fit servir plusieurs plats et plusieurs vins, bien qu'il soit déjà assez tard. Alek avait connu des démonstrations en laboratoire, à Manhattan, qui avaient duré jusqu'au petit matin.

Il se tourna vers Volger assis à côté de lui.

— Cela va prendre toute la nuit, n'est-ce pas ?

En face d'eux, Bauer s'éclaircit la gorge.

— En réalité, monsieur, dit-il, quand le soleil se lèvera à sept heures à Berlin, il sera minuit ici.

— Naturellement ! s'exclama Alek. Excellente observation, Hans.

— Pensiez-vous qu'il mettrait fin à la guerre rien qu'en pressant un bouton ? demanda Volger.

Sans répondre, Alek s'adossa à sa chaise tandis qu'on apportait le premier service – un consommé de tortue. Hoffman et Bauer contemplèrent leurs bols avec une moue dubitative. On leur avait épargné les festins de Tesla à Manhattan, mais ici, dans l'isolement de Long Island, il y avait moins de journalistes et d'observateurs et on les avait donc promus au rang de convives. Les ingénieurs en chef de Tesla étaient présents également, aussi impeccables en tenue de soirée que dans leur blouse blanche.

Comme toujours à la table de l'inventeur, les bestioles de fabrication étaient interdites. Alek s'aperçut que le poids de Bovril sur son épaule lui manquait, ainsi que ses marmonnements sans queue ni tête, surtout lorsqu'il imitait les jurons colorés de Deryn.

— Vous ne semblez pas dans votre assiette, Votre Altesse, remarqua Volger. Peut-être qu'une petite promenade sur la plage après le dîner... ?

— Il fait un peu trop froid pour cela.

— Je suppose. Et on trouve tant de choses déplaisantes dans la mer.

Alek soupira. Il en avait trop dit au sujet des mécanopodes aquatiques. Volger ne le laisserait pas en paix tant qu'il ne connaîtrait pas le fin mot de l'histoire.

— Je pensais à des visiteurs, lui confia Alek à voix basse. Allemands.

— Je ne savais pas que Tesla avait invité des Allemands.

— Oh, ils se sont invités tout seuls.

Volger jeta un coup d'œil en bout de table, où Tesla amusait une poignée de journalistes en exigeant qu'on replace les couverts. Il insistait toujours pour que les fourchettes, les cuillères et les couteaux soient disposés par multiples de trois. Le personnel du Waldorf-Astoria s'était habitué à ses excentricités, mais pas ses domestiques de Shoreham.

— Qui vous a parlé de ces mécanopodes aquatiques ? murmura Volger.

— Deryn. Et je ne peux pas vous dire de qui elle tient ses renseignements. De toute manière, il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire sinon attendre.

— Ne vous ai-je donc rien appris ? Il y a toujours un moyen de se préparer.

— Le *Léviathan* croise dans les parages, prêt à intervenir. Et il ne faut pas surestimer les mérites des préparatifs. Le fait que nous soyons ici, en Amérique, et non dans les Alpes, en est la preuve.

— Le fait que vous soyez encore en vie tendrait plutôt à prouver le

contraire, rétorqua Volger.

Puis il se pencha pour murmurer quelques mots à Bauer, Hoffman et Klopp.

Alek se détendit et savoura la suite du dîner, soulagé d'avoir confessé son secret à Volger. L'homme était peut-être un comploteurné, un cachottier auquel on ne pouvait pas se fier totalement, mais il y avait un serment qu'il n'enfreindrait jamais : celui qu'il avait fait au père d'Alek. Tout ce qui agaçait Alek au plus haut point dans son comportement, depuis ses fastidieuses leçons d'escrime jusqu'à son chantage exercé contre Deryn, n'avait eu pour seul et unique objectif que de le protéger afin de lui permettre un jour de monter sur le trône.

Quand le comte se retourna vers Alek, en laissant les autres échanger des messes basses, il lui promit :

— Nous serons prêts, Votre Altesse.

— J'aurais dû me douter que vous gardiez un atout dans votre manche.

— Je n'ai pas le choix, dit Volger. Il semble qu'aussi loin que nous allions la guerre finisse toujours par nous rattraper.

TRENTE-SEPT

Deryn se mit au garde-à-vous contre la cloison de sa cabine et adopta une respiration calme et profonde. Puis elle fléchit les genoux et se laissa glisser contre la cloison jusqu'à se retrouver assise sur les talons. Ses muscles tremblaient, sa blessure la brûlait. Le plus pénible arrivait maintenant : se relever.

Ce fut long, horriblement douloureux, mais Deryn réussit à se remettre debout sans crier ni tomber. Elle resta un moment immobile, pantelante, les paupières closes.

— On fait de l'exercice, monsieur Sharp ?

Elle rouvrit les yeux et découvrit le Dr Barlow dans l'encadrement de la porte, accompagnée de Tazza. Perché sur son épaule, comme toujours, son loris inspectait d'un air hautain la cabine minuscule de l'aspirant.

Mais Deryn n'était pas d'humeur à les recevoir tous les trois.

— Il est d'usage de frapper à la porte, m'dame, même quand elle est ouverte.

— Je saurai m'en souvenir. (Le Dr Barlow frappa doucement à la porte.) Quoiqu'on ne puisse pas dire que vous soyez vous-même très attaché aux usages, *monsieur* Sharp.

Le loris gloussa, mais ne répéta pas les mots. Il était devenu moins bavard ces deux dernières semaines, presque taciturne. Peut-être que Bovril lui manquait.

— C'est bon de vous voir remettre ce genou en forme, monsieur Sharp.

— J'ai intérêt à pouvoir bientôt regrimper, m'dame, expliqua Deryn. Je deviens fou, à rester cloué ici dans la nacelle.

— Je vois. Vous tiendrez absolument à gambader sur le dos de tous les aéronefs que nous emprunterons, n'est-ce pas ?

— Oui, m'dame. (Deryn inspira un grand coup, puis fléchit les genoux de nouveau.) L'amour des nœuds est le plus fort, que voulez-vous !

— L'amour, répéta doucement le loris.

Deryn se figea en position accroupie et lui jeta un regard furieux.

Le Dr Barlow sourit.

— Ha, ha ! C'est une question d'amour, n'est-ce pas, monsieur Sharp ?

— M'dame ?

— D'amour de l'air. Vous avez une passion pour le vol.

Deryn se laissa glisser jusqu'en bas, puis se releva sans faire de pause, pour que la douleur masque ses sentiments. Fichus savants avec leurs loris indiscrets.

Bien sûr, ce que pouvait penser le Dr Barlow n'avait plus d'importance. Alek était loin, emporté dans un tourbillon de pouvoir, d'influence et de construction de la paix. Pour toujours, peut-être ? Comment quelqu'un qui avait sa photo dans les journaux presque tous les jours pourrait-il entretenir la moindre relation avec Deryn Sharp ?

— Ne vous inquiétez pas, jeune homme. Mes fonctions au sein de la Zoological Society m'amènent à voyager très souvent. Les occasions de prendre l'aéronef ne manqueront pas.

— J'en suis sûr, m'dame.

Deryn se souvint à contrecœur qu'elle avait beaucoup de chance que la savante lui ait offert un emploi.

La chaude alerte qu'elle avait connue avec Eddie Malone lui avait enseigné une chose : si elle était démasquée, ce serait une grave humiliation pour ses officiers et ses compagnons de bord. Elle ne pouvait pas courir ce risque. Or, il était clair qu'elle aurait moins de mal à garder son secret auprès de la savante que dans le cadre de l'Air Service. Au sein de la Zoological Society, avait-elle cru comprendre, sa double identité ne poserait pas de problème. Le Dr Barlow avait même suggéré sur le ton de la plaisanterie que Deryn pourrait être amenée à se déguiser en fille de temps à autre.

Malheureusement, cela voulait dire que Deryn n'avait pas juste perdu Alek ; elle avait aussi perdu son foyer.

Elle se laissa glisser contre la cloison une troisième fois, ignorant la douleur croissante dans son genou. Elle tenait désespérément à remonter dans les cordages avant leur retour à Londres, et tant pis pour le Dr Busk et ses recommandations de prudence. Il n'existait aucun autre aéronef qui puisse se comparer au *Léviathan*.

— Inconsolable, dit doucement le loris.

Le Dr Barlow le fit taire.

— Vous devriez nous rejoindre sur la passerelle, monsieur Sharp. La vue promet d'être intéressante, ce soir.

— Oh, c'est vrai, ils vont tester Goliath, n'est-ce pas ? (La dernière lettre d'Alek laissait percer beaucoup d'excitation.) Mais je croyais que vous disiez que cette arme ne fonctionnerait pas ?

La savante haussa les épaules.

— J'ai simplement émis des doutes sur la capacité de Goliath à déclencher une pluie de feu. Je n'ai jamais dit que M. Tesla ne saurait pas assurer le spectacle.



Elles étaient à mi-chemin de la passerelle quand le Klaxon retentit.

— Est-ce le branle-bas de combat ? demanda le Dr Barlow. Comme c'est intéressant.

— Oui, m'dame, c'est bien ça.

Deryn pressa le pas en grimaçant ; elle regrettait tout à coup les efforts réclamés à son genou.

— Ce n'est sans doute qu'un exercice. Ces deux dernières semaines passées à ne rien faire n'ont pas été bonnes pour le moral.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Sharp, admit la savante alors qu'elles s'écartaient devant une escouade de gabiers au pas de course. Mais ne pensez-vous pas que cette soirée se prête idéalement à une attaque des Allemands ?

— Comment ça, m'dame ?

Elles se remirent en route.

— M. Tesla a prévenu le monde entier de s'attendre à des phénomènes étranges et autres éruptions dans le ciel, reprit le Dr Barlow. Le moindre accident pourrait facilement être attribué à un mauvais fonctionnement de sa machine, surtout s'il n'y a aucun survivant pour raconter ce qui s'est passé.

— Aucun survivant, répéta le loris, et Deryn se mit à marcher deux fois plus vite.

Le Klaxon s'interrompit en pleine sonnerie alors qu'elles parvenaient à la passerelle. Les officiers étaient regroupés aux fenêtres avant, les jumelles à la main. Une douzaine de lézards messagers filaient au plafond.

Il ne s'agissait pas d'un exercice.

Le Dr Busk adressa un hochement de tête à Deryn.

— Je dois admettre, monsieur Sharp, que je commençais à douter de votre histoire. Mais ceci est tout à fait extraordinaire.

Deryn le rejoignit et suivit le regard des officiers. Trois traînées de bulles striaient la mer sous le *Léviathan*.

Elle se représenta les trois machines géantes sous la surface, marchant pesamment dans le noir et le froid.

— Je suis le premier surpris, monsieur.

— Les deux escortes n'ont pas l'air plus grandes que des corvettes terrestres, commandant, déclara le premier lieutenant. Mais l'engin du milieu doit atteindre la taille d'une frégate.

Deryn se pencha par-dessus la rambarde. Comment pouvait-il dire cela en se basant uniquement sur quelques bulles ? L'eau était noire comme le goudron et dans la lumière de la demi-lune les traînées évoquaient trois rivières de diamants, trop délicates pour provenir de moteurs clankers.

Le vacarme du branle-bas emplissait l'air : cris des hommes, piailllements des animaux et rugissement des moteurs. Deryn se cramponna à la rambarde. Elle fit passer son poids d'un pied sur l'autre ; son corps entier se rebellait contre le fait de se trouver ici, sur la passerelle, et non sur le dos de l'aéronef.

— Nous avons eu raison de vous faire confiance, monsieur Sharp, déclara la savante dans son dos. Mais s'il vous plaît, cessez un peu de vous agiter.

— Comme un sacré foutu singe, ajouta son loris.

— Désolé, m'dame.

Deryn se maîtrisa. Si on la renvoyait dans sa cabine, elle était sûre d'exploser.

— Il n'y a même pas vingt brasses de fond ici, monsieur, annonça le navigateur penché sur des cartes marines à la table de décodage. C'est l'endroit le moins profond à des miles à la ronde.

Le commandant hocha la tête.

— Dans ce cas, entamons notre attaque. Ralentissez à vitesse avant un quart, pilote. Laissons-nous emporter par le vent.

Le grondement des moteurs s'atténua et l'aéronef commença à se déporter sur tribord. Les traînées de bulles atteignaient un chenal étroit entre les îles à l'embouchure du Long Island Sound.

— Ces bulles doivent dériver en montant, observa le commandant. Quelle est la vitesse du courant ?

Le pilote abaissa ses jumelles.

— Environ cinq nœuds, monsieur.

— Et combien de temps faut-il à des bulles d'air pour s'élever sur une vingtaine de brasses ?

Personne ne lui répondit. Tout le monde se tourna vers le Dr Barlow.

— Cela dépend de leur taille, expliqua la savante. Les bulles de champagne, comme nous avons tous eu l'occasion de le constater, peuvent mettre plusieurs secondes pour parcourir un pouce.

Un silence perplexe se prolongea, que Deryn finit par rompre.

— Celles-ci ne sont pas des bulles de champagne, m'dame. Elles sortent des tuyaux d'échappement de foutus moteurs diesel. Elles doivent avoir la taille d'une balle de cricket, au minimum !

— Ah, naturellement, fit le Dr Barlow en scrutant les eaux noires. Eh bien, je dirais deux brasses par seconde environ.

— Merci, docteur, dit le commandant. Larguez à mon signal.

Trois... deux...

Le pont frémit un peu quand la bombe se décrocha ; Deryn sentit un tremblement monter dans son genou. Elle se pencha au-dessus de la fenêtre inclinée, tâchant de voir directement sous l'aéronef.

Pendant un instant il n'y eut que l'océan, noir et lisse. Puis une colonne d'eau jaillit dans les airs à l'endroit où la bombe avait crevé la surface. L'explosion suivit quelques secondes plus tard, comme une fleur argentée qui s'ouvrait dans la clarté lunaire. Enfin les gaz relâchés remontèrent à la surface en soulevant un dôme d'écume blanchâtre. Des remous se formèrent et s'éloignèrent sur les hauts fonds en grosses vagues circulaires.

— Demi-tour, ordonna le commandant.

Le *Léviathan* pivota lentement jusqu'à ce que la passerelle soit de nouveau face au chenal. Les remous s'étaient apaisés. Deryn scruta la mer à la recherche des traînées d'échappement.

L'une des machines avait des ennuis : son sillage de bulles s'élargissait, ponctué d'éclatements et d'éclaboussures. Soudain, un deuxième dôme d'écume s'éleva des eaux, blanc et bouillonnant.

— Explosion secondaire, annonça le premier lieutenant. L'un des engins d'escorte a été broyé par l'onde de choc.

— C'est du tir aux pigeons, bougonna le commandant.

Deryn imagina les hommes piégés à l'intérieur du mécanopode amphibie, menant un combat désespéré pour empêcher l'océan de s'y engouffrer. Le deuxième engin d'escorte donnait à son tour des signes de défaillance ; son sillage bouillonnait, s'interrompait. Il finit par s'effacer complètement, sans un murmure.

— Nous avons eu les deux petits, monsieur, annonça le premier lieutenant.

Deryn frémit. Il devait faire très noir là-dessous, avec les moteurs en panne et les lumières en train de s'éteindre, et l'eau était sûrement d'un froid glacial.

C'était la première fois qu'elle assistait à une bataille depuis le point de vue paisible de la passerelle du *Léviathan*. Quand on courait sur le dos de l'aéronef, l'horreur de la bataille se perdait dans le tourbillon de l'excitation et du danger. Cela semblait inhumain de regarder mourir des hommes alors qu'on n'éprouvait soi-même aucune peur.

Cela dit, ses scrupules ne faisaient pas la moindre différence pour les marins en contrebas.

— La frégate est plus solide, commandant, observa le premier lieutenant. Faut-il effectuer un deuxième passage ?

Le commandant Hobbes secoua la tête.

— Non, mais que tout le monde reste aux postes de combat.

Deryn se tourna vers le Dr Barlow et lui demanda doucement :

— Pourquoi ne les achevons-nous pas, m'dame ?

— Parce qu'ils sont sous l'eau, monsieur Sharp. Un bâtiment de guerre allemand coulé hors de vue serait inutile pour nous.

— Inutile, m'dame ?

— Nous avons affaire à une attaque clanker contre le territoire souverain des États-Unis. Il ne s'agirait pas qu'elle passe inaperçue.

Deryn contempla le Long Island Sound en écarquillant les yeux. Le sillage de bulles du grand mécanopode poursuivait son chemin, longeant la côte en direction du complexe de Tesla.

— Mais nous ne pouvons pas les laisser... (Deryn s'interrompit en voyant tous les officiers se tourner vers elle. Elle baissa les yeux et termina à voix basse.) Alek est là, en bas.



BOMBE LARGUÉE !

— C'est vrai, reconnu le Dr Barlow. (Elle s'éclaircit la voix.) Commandant, peut-être pourrions-nous adresser un avertissement à Son Altesse ?

Le commandant Hobbes réfléchit brièvement, puis hocha la tête.

— Occupez-vous-en, monsieur Sharp.

Deryn rafla un bout de papier sur la table de décodage et se mit à griffonner.

— Un aigle va mettre une heure pour arriver là-bas !

— Un peu de sang-froid, monsieur Sharp, dit la savante. Ce mécanopode se déplace à quinze miles à l'heure tout au plus. Un aigle vole deux fois plus vite.

— Mais Alek compte sur notre protection, m'dame. Il ne se doute pas que nous allons attendre jusqu'à ce que cette machine soit à sa porte !

Le Dr Barlow soupira.

— Je regrette, mais ce sont les ordres de lord Churchill en personne.

Deryn se figea, les doigts crispés sur le stylo. Ainsi donc, ç'avait été leur plan depuis le début : attendre que le dernier mécanopode soit sorti de l'eau pour le détruire. L'Amirauté, bien sûr, préférerait avoir une machine de guerre allemande couchée sur le sol américain plutôt qu'une carcasse anonyme engloutie par vingt brasses de profondeur.

Tout cela dans le dessein de pousser les États-Unis à rejoindre le conflit.

Toutefois, Goliath ne se dressait qu'à six cents yards du rivage. Le *Léviathan* n'aurait droit qu'à un seul passage. S'il le manquait, le mécanopode amphibie détruirait l'arme de Tesla et tous ceux qui se trouveraient à proximité.

Alek était là, quelque part au milieu des lumières de Long Island, et Deryn Sharp ne pouvait rien faire pour le protéger.

TRENTE-HUIT

Le dîner était d'un ennui insondable. Le consommé de tortue avait laissé la place à un gigot d'agneau à la sauce béarnaise, suivi à son tour par un sauté de gélinotte des bois. À présent qu'on avait remporté les fromages arriva le dessert, une « vache noire » – de la crème glacée flottant dans une boisson appelée *root beer*, recette accueillie par une allégresse presque enfantine de la part de M. Tesla et de maître Klopp.

— Il nous faudra une bonne leçon d'escrime demain, je pense, déclara le comte Volger quand il eut fini son assiette.

Il s'adossa à sa chaise pour défaire les boutons de son gilet.

— Excellente idée, approuva Alek.

Il contempla sa glace inachevée en train de se dissoudre lentement dans le breuvage. Il avait mangé sans excès, trop excité qu'il était, mais ses réflexes s'engourdissaient à force de réceptions et de dîners et il avait envie de sentir le poids d'une épée dans sa main.

Adela Rogers, pour sa part, était tout à fait dans son élément. Assise à la droite de Tesla, elle régala ses voisins de table en leur racontant comment Hearst avait négocié son nouveau contrat de production avec le célèbre Pancho Villa. Qu'elle fût la seule femme dans la pièce ne semblait pas la déranger ; au contraire, elle donnait plutôt l'impression de s'en amuser. Elle décrivait les flatteries et les pots-de-vin de Hearst comme s'il s'agissait d'une aventure romantique, en imprimant beaucoup d'autorité à son point de vue féminin.

Alek essaya de se représenter Deryn usant de la même stratégie, si elle était contrainte un jour de s'habiller en robe. Saurait-elle déployer dans la discussion autant de bagout et de charme que Mlle Rogers ?

Peut-être. Mais Deryn se tiendrait prête à appuyer son discours d'un vigoureux crochet à la mâchoire si nécessaire. Il pouvait en témoigner personnellement.

— Votre Altesse Sérénissime ? murmura un domestique en lui présentant une lettre sur un plateau d'argent. Ceci vient d'arriver pour vous par aigle messager, monsieur.

L'enveloppe vert pomme provenait du *Léviathan*, et portait le nom d'Alek rédigé de la main de Deryn. C'était étrange, elle lui avait écrit la veille.

Mlle Rogers s'était interrompue et Tesla le regardait. Alek s'excusa d'un hochement de tête, puis déchira l'enveloppe.

L'écriture, manifestement précipitée, était encore plus brouillonne que d'habitude.

Un mécanopode amphibie vient droit vers vous. Il vous reste une heure au plus.

Ces salopards de l'Amirauté nous interdisent de bouger avant qu'il ait atteint la rive. Mais nous serons là.

Prenez soin de vous,

Dylan

— Ah, fit Alek, dont le pouls s'accéléra.

— Des nouvelles de nos amis du *Léviathan* ? demanda Tesla. Je suppose qu'ils sont à Londres à l'heure qu'il est.

— Non, monsieur.

Alek hésita brièvement, jeta un coup d'œil à Mlle Rogers. Les journalistes du monde entier seraient bientôt au courant de toute manière.

— Ils croisent à une cinquantaine de kilomètres, à l'embouchure du Long Island Sound.

Des murmures s'élevèrent autour de la table.

— Mais pourquoi ? s'exclama Tesla.

— Pour monter la garde. Certaines rumeurs les avaient avertis de la possibilité d'une attaque surprise des Allemands.

— Une attaque surprise ? répéta Tesla. (Puis il sourit.) Votre Altesse, veuillez répondre au Dr Barlow qu'elle est la bienvenue quand elle le souhaite si elle désire assister à mes expériences. Inutile de se chercher un prétexte.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur, j'en ai peur, dit Alek en brandissant sa lettre. Leurs craintes sont avérées. Un mécanopode amphibie allemand sera ici dans moins d'une heure.

Un grand silence s'abattit autour de la table, et tous les convives se tournèrent vers M. Tesla. L'inventeur dévisagea longuement Alek, avant de baisser les yeux sur la table et de modifier l'ordre de ses couverts.

— Un mécanopode amphibie ? Quel concept absurde.

— Ils existent, monsieur. Maître Klopp en a vu des maquettes.

Tesla regarda Klopp, qui ne comprenait qu'en partie leur discussion en anglais, puis ramena ses yeux sombres sur Alek.

— De quelle taille est cette machine ?

— Assez grande pour détruire Goliath. Pourquoi les Allemands l'auraient-ils envoyée, sinon ?

Tesla lâcha une exclamation de colère et repoussa son dessert.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Rogers, messieurs, mais à moins qu'il ne s'agisse d'une plaisanterie de mauvais goût, je dois organiser mes défenses.

Il attrapa sa canne et se leva. Ses ingénieurs se dressèrent comme un seul homme.

— Vos défenses ? répéta Mlle Rogers.

— Je ne suis pas naïf, ma chère. Je savais que les Allemands tenteraient quelque chose contre moi. (Tesla fit un geste vague en direction du complexe.) C'est pour cela que M. Hearst nous a confiés aux bons soins de la Pinkerton.

— Mais monsieur, protesta Alek, la machine de la Pinkerton est destinée à effrayer les ouvriers qui font le piquet de grève. Pas à s'opposer à un authentique mécanopode militaire.

Les journalistes parlaient tous à la fois ; certains gagnaient la porte pour chercher un poste d'observation, d'autres demandaient aux domestiques de les conduire à un téléphone.

Alek se leva en agitant la lettre de Deryn.

— Écoutez-moi, tous ! On m'assure que le *Léviathan* est en route. Il est tout à fait apte à nous débarrasser de cette menace.

Adela Rogers s'esclaffa.

— Vous proposez donc que nous restions assis à siroter un brandy ?

— Pas du tout, mademoiselle, intervint Volger. Nous devrions plutôt nous retirer à distance prudente et laisser le *Léviathan* se charger de cette affaire.

— Ce ne sera pas nécessaire, déclara Tesla. (Il s'engagea dans l'escalier qui montait au centre de contrôle.) Je vais m'en occuper moi-même !

— Monsieur..., commença Volger, mais l'inventeur l'ignora.

— C'est peine perdue, soupira Alek. Vous parlez à un homme qui tient tête à trois ours de guerre avec une simple canne.

— Voilà qui ne me rassure pas beaucoup, avoua Mlle Rogers.

— Ni moi. Je vais lui parler. (Alek se dirigea vers l'escalier.) Ne serait-ce que pour m'assurer qu'il ne commette pas d'imprudence.

— Votre Altesse, insista Volger, nous avons encore le temps de nous éloigner à bonne distance de cet endroit, même si nous devons marcher.

Alek secoua la tête.

— Inutile, Volger. Le *Léviathan* nous protégera.



Le centre de contrôle résonnait d'ordres criés à pleine voix et de crépitements électriques. Les ingénieurs couraient dans tous les sens

pour modifier la configuration des équipements. Tesla se tenait au milieu de cette agitation, un combiné de téléphone dans chaque main et plusieurs autres coincés sous les bras.

— Déployez les bateaux ! cria-t-il dans l'un. Nous les détruirons au moment où ils sortiront de l'eau !

Il raccrocha violemment le combiné puis jeta un regard furieux à Alek.

— Depuis combien de temps étiez-vous au courant ?

— Je vous l'ai dit, il ne s'agissait que de rumeurs, répondit Alek avec calme. M. Sharp avait eu vent de quelque chose il y a deux semaines.

— Soit lors de notre arrivée à New York.

Tesla se tourna vers la fenêtre. On apercevait la mer à distance, surface argentée baignée de lune.

— Chaque fois que je suis à deux doigts d'une grande découverte, bougonna-t-il, on essaie de me la voler.

— Il ne faut pas vous inquiéter, monsieur. M. Sharp m'a assuré que le *Léviathan* allait s'occuper de ce mécanopode.

— Alors, ils en enverront d'autres, prédit Tesla. (Sa colère semblait l'avoir quitté d'un coup ; il avait seulement l'air triste, à présent.) Ils continueront à s'attaquer à moi, d'une manière ou d'une autre.

— Voilà qui paraît bien pessimiste, monsieur. Ces mécanopodes amphibies sont des armes expérimentales. Je doute que les Allemands en possèdent un grand nombre.

— Vous ignorez de quoi sont capables les médiocres, Alek. Edison, Marconi, et maintenant le kaiser !

Tesla reposa un à un presque tous ses téléphones. Quand il n'en eut plus qu'un en main, il l'approcha de sa bouche.



— Salle des machines ? Chaudière à pleine puissance, s'il vous plaît.
— Monsieur Tesla, nous devrions abandonner l'expérience de ce soir. Je vous en prie !

— J'abandonne l'expérience.

— Mais vous venez d'ordonner à la salle des machines...

— Vous ne comprenez donc pas ? Ces hommes, ces médiocres, veulent détruire l'œuvre de ma vie, priver l'humanité de tout ce que Goliath lui offrira un jour. L'électricité gratuite partout dans le monde, l'ensemble des connaissances humaines en libre circulation à travers les ondes ! Je ne peux pas laisser supprimer tout cela pour une guerre idiote.

L'inventeur se tourna vers les fenêtres, les yeux brillants, et Alek sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

— J'ai bien peur qu'il ne s'agisse plus d'une expérience.

TRENTE-NEUF

Le mécanopode était encore à six cents yards du rivage mais ses superstructures émergeaient déjà. Une eau noire bouillonnait sur son pont supérieur, chargée d'écume et d'algues. On voyait scintiller le métal sous les débris marins. Les pinces anti-krakens de l'engin se dressèrent au-dessus des vagues dans un rugissement de moteur.

Deryn leva ses jumelles pour chercher des affûts de canons sur le pont.

— On dirait qu'il n'a subi aucun dégât, fit observer le Dr Busk au commandant. Il doit être conçu pour résister à des pressions considérables.

Le premier lieutenant ricana.

— Un coup direct devrait le rendre un peu moins étanche.

— Mieux vaudrait lui couper les pattes, suggéra le commandant Hobbes. Laissons aux Américains une vraie menace pour les journaux de demain, d'accord ?

Quelques rires s'élevèrent à travers la passerelle, mais Deryn avait la bouche sèche. La tour de Tesla se profilait au loin, et on voyait de la lumière à chaque fenêtre. Ce pauvre fou d'inventeur n'avait pas évacué les lieux.

— Alek est toujours là-bas, n'est-ce pas ?

— Notre jeune prince n'abandonnerait pas un allié, répondit le Dr Barlow. (Elle contempla Goliath avec un soupir.) J'avais espéré que M. Tesla ne s'abaisserait pas à la bravoure.

— Tout se passera bien, m'dame, lui assura Deryn d'une voix étranglée. Au moins, ce mécanopode ne possède pas d'armement lourd.

Le pont supérieur était entièrement hors de l'eau désormais et Deryn n'y voyait qu'un canon de trois pouces et demi, comme sur le pont d'un U-boat. Plusieurs hommes d'équipage avaient jailli d'une écoutille et s'affairaient à dévisser la plaque étanche qui bouchait le canon.

— Comme nous nous y attendions, commenta la savante, les Allemands ont l'intention d'abattre la tour avec leurs bras anti-krakens. Une tactique quelque peu brutale.

— Certes, mais qui a bien fonctionné pour nous à Istanbul, remarqua Deryn.

Le commandant avait repéré le canon, lui aussi.

— Reprenons un peu d'altitude, pilote. Soute à bombes, paré à larguer !

Le *Léviathan* arrivait presque au-dessus de l'ennemi ; Deryn pouvait percevoir la vibration des turbines à travers ses semelles. Les cheminées avaient fait sauter leurs couvercles et les moteurs rugissaient à plein régime.

Soudain, elle aperçut quelque chose qui scintillait dans la mer, à mi-chemin entre le rivage et le mécanopode. Elle reprit ses jumelles.



UNE MENACE ÉMERGEANTE TÉLÉCOMMANDÉE.

C'était une flottille de minuscules embarcations métalliques, de quelques pieds chacune. Des antennes oscillaient au sommet de leurs kiosques, secouées par la vague d'étrave du mécanopode. Ces petits bateaux fonçaient droit vers le bâtiment allemand.

— Voyez-vous ce que je vois, m'dame ?

Le Dr Barlow scruta l'obscurité, puis hocha la tête.

— Ah, oui. Les fameux bateaux télécommandés de M. Tesla. Il essaie de les vendre à l'Amirauté depuis des années. Il doit se frotter les mains à l'idée de les mettre enfin à l'épreuve.

Quand le premier de ces bateaux disparut sous le mécanopode, une lumière s'embrasa sous l'eau et un jet de flammes enveloppa la coque. Les hommes sur le pont se tassèrent par réflexe, mais le mécanopode continua sa marche vers le rivage sans même ralentir.

— Hum ! Décevant, commenta la savante.

Deryn se renfroga.

— Quelques bâtons de dynamite et un peu de kérosène, à mon avis, dit-elle. M. Tesla s'attendait-il à affronter des bateaux en bois ?

Le Dr Barlow haussa les épaules.

— Il n'a jamais été un grand chimiste.

— Ne vous inquiétez pas, intervint le commandant. Nous allons lui montrer comment il faut faire. Moteur tribord, en avant demie. Soute à bombes, larguez !

Deryn se pencha pour regarder sous l'aéronef.

Le mécanopode posait la patte avant gauche sur la plage quand un frémissement parcourut le pont. Deryn sentit son genou tressaillir et retint son souffle en attendant l'impact.

La bombe explosa entre les deux pattes de droite du mécanopode, dans quelques yards d'eau. Une immense gerbe de sable s'éleva dans les airs, ourlée d'écume argentée. La machine clanker fut couchée sur le flanc par le souffle et faillit basculer complètement, mais elle finit par retomber sur le ventre, en tordant ses pattes droites sous elle.

Quand l'onde de choc atteignit le *Léviathan*, un grand tremblement agita tout l'aéronef et fit tinter les vitres de la passerelle comme de la porcelaine. Deryn ne quitta pas le mécanopode des yeux. Il essayait encore d'avancer, mais ses deux pattes restantes lui permettaient tout juste de se traîner, sur quelques yards chaque fois.

— Mes compliments à la soute aux bombes, dit le commandant Hobbes. Ils l'ont laissé presque en un seul morceau.

— Que fait-on pour son canon, monsieur ? s'inquiéta le premier lieutenant.

— Gardez un œil dessus. S'ils tentent de le pointer, nous leurs présenterons nos chauves-souris à fléchettes.

D'autres ordres fusèrent, et le faisceau d'un projecteur transperça

l'obscurité. La coque noircie et cabossée du mécanopode scintilla soudain dans la lumière.

Deryn remarqua une lueur plus loin. La grande tour centrale de Goliath restait sombre, mais les quatre petites qui l'encadraient s'étaient mises à briller.

— Docteur Barlow ? appela-t-elle. Je crois que la machine de Tesla est en charge.

— Il a l'intention de poursuivre son expérience ? (La savante fit claquer sa langue.) Commandant, peut-être devrions-nous prendre un peu de champ. Un tir, même expérimental, pourrait avoir des conséquences désagréables pour nous.

— Absolument, docteur. En arrière demie !

Le *Léviathan* hésita un instant, puis Deryn le sentit reculer lentement. Les eaux noires du Long Island Sound réapparurent, tandis que la scène du mécanopode endommagé et des tours scintillantes à l'arrière-plan se déployait sous leurs yeux.

— Monsieur ! cria le pilote. J'aperçois une deuxième traînée de bulles !

Les officiers se massèrent contre les fenêtres. Une masse métallique émergeait de la mer.

C'était un autre mécanopode, plus petit, qui pataugeait sur ses quatre pattes en direction de la plage.

— L'un des bâtiments d'escorte ? fit le commandant en secouant la tête. Mais comment nous a-t-il échappé ?

— Il a dû couper ses moteurs après notre attaque, répondit le Dr Barlow. Pendant que nous poursuivions le plus gros. À moins qu'il ne se soit glissé dans son sillage pour mêler leurs deux traînées.

— On s'en fiche ! s'écria Deryn. Il faut arrêter cette saleté !

— Bien dit, monsieur Sharp, approuva le commandant. En avant toute !

Un instant plus tard le rugissement des moteurs ébranlait la passerelle, et le *Léviathan* repartait de l'avant.

Entre-temps le petit mécanopode avait atteint la terre ferme. Il s'enfonçait résolument à travers les arbres, droit vers les tours à six cents yards de distance. Et s'il ne semblait pas de taille à détruire Goliath, il pouvait sans doute lui occasionner de gros dégâts.

Tout à coup, une giclée de flammes et d'étincelles partit de son dos et dessina une courbe dans l'obscurité. Une explosion résonna dans le lointain.

— Il a un canon en batterie ! s'exclama le premier lieutenant. Commandant ?

— Les chauves-souris à fléchettes ! répondit le commandant. Nous allons nettoyer le pont supérieur !

Deryn serra les poings. L'aéronef gagnait du terrain sur le

mécanopode ; son projecteur fouillait la nuit à sa recherche. Elle entendit le plop d'un fusil à air comprimé au sommet de l'enveloppe et vit une première nuée de chauves-souris s'envoler dans la nuit.

Mais tandis que son regard redescendait sur le mécanopode allemand, Deryn retint son souffle.

Les tours extérieures de l'arme de M. Tesla brillaient d'un éclat aveuglant maintenant ; des filaments de feu et de foudre grouillaient sur toute leur hauteur. La tour centrale, Goliath proprement dit, commençait elle aussi à luire dans le noir, comme l'enveloppe d'un ballon à air chaud avec son brûleur réglé au maximum.

Deryn sentit un goût acide lui brûler la gorge. Elle était gagnée par la peur effroyable, tétanisante, de ses cauchemars. Elle se souvint du canon Tesla du *Goeben* qui avait failli les réduire en cendres. Goliath était beaucoup plus puissant, assez redoutable pour embraser le ciel entier à des milliers de miles de distance.

Et le *Léviathan* se ruait droit sur lui.

QUARANTE

Le premier obus toucha le sol à la limite du complexe.

Une portion de grillage barbelé vola dans les airs en s'entortillant. Le nuage de poussière soulevé par l'explosion dériva vers l'extérieur, tandis qu'Alek entendait une grêle de fragments métalliques tinter sur le toit au-dessus de lui.

En plaçant les mains en coupe contre la vitre, il put voir leur agresseur s'avancer pesamment entre les arbres : un mécanopode de petite taille, une corvette à quatre pattes. Deux projecteurs du *Léviathan* éclairaient son canon dorsal encore fumant.

— Monsieur Tesla ! appela Alek. Nous devrions évacuer les lieux.

— Vos amis britanniques nous ont peut-être abandonnés, mais je refuse de tirer un trait sur l'œuvre de ma vie.

Alek pivota. Tesla, les deux mains sur les manettes de son panneau de commande principal, avait les cheveux tout ébouriffés. Des étincelles volaient à travers la pièce, l'air grésillait.

— Ils ne nous ont pas abandonnés, monsieur ! protesta Alek en indiquant la fenêtre. Le *Léviathan* est toujours là.

— Ne voyez-vous pas qu'il est trop tard ? Je n'ai pas d'autre choix que de faire feu.

Alek ouvrit la bouche pour protester, mais un autre boum résonna au loin et le sifflement d'un deuxième obus en train de se rapprocher lui fit rentrer la tête dans les épaules. Cette fois, l'obus explosa à l'intérieur du complexe, projetant de la terre et des gravats jusqu'aux fenêtres du centre de contrôle.

La nuit vira soudain au rouge : les projecteurs du *Léviathan* avaient changé de couleur. Des scintillements métalliques se mirent à tomber du ciel. Les hommes qui se tenaient sur le pont du mécanopode se tortillèrent et s'écroulèrent, lacérés par les fléchettes. Un instant plus tard, le canon, livré à lui-même, se balançait de gauche et de droite, au rythme des dandinements de la machine.

La grêle meurtrière se rapprochait de plus en plus. Elle fauchait les

frondaisons et arrachait des mottes de terre. Puis elle ralentit. Une dernière fléchette frappa l'une des fenêtres du centre de contrôle avec un bruit sec. Le verre s'étoila. Alek recula précipitamment, mais l'assaut avait pris fin.

Il s'éclaircit la voix et s'efforça de parler d'un ton ferme.

— Le *Léviathan* a réduit le canon allemand au silence, monsieur. Nous pouvons baisser la garde.

— Pourtant le mécanopode continue d'avancer, non ?

Alek fit un pas prudent en direction de la fenêtre.

Les fléchettes n'avaient même pas égratigné le blindage de la corvette, naturellement. Mais, dans le ciel, le *Léviathan* veillait, sa soute à bombes déjà ouverte.



Alek se souvint alors de ce qu'avait dit Tesla à propos d'un tir de Goliath à pleine puissance : que tous les aéronefs dans un rayon de dix kilomètres seraient en danger. Le *Léviathan* se trouvait à moins d'un kilomètre et Deryn était toujours à bord, grâce à Alek et à l'accord qu'il avait passé avec Eddie Malone.

Il fallait arrêter cette folie.

Alek s'avança résolument jusqu'au panneau de commande et attrapa Tesla par le bras.

— Monsieur, je ne peux pas vous laisser faire cela. C'est trop horrible.

Tesla leva les yeux.

— Croyez-vous que je ne le sais pas ? Anéantir une ville entière... c'est la chose la plus épouvantable que puisse concevoir l'esprit humain.

— Pourquoi continuer, dans ce cas ?

Tesla ferma les yeux.

— Il faudrait un an pour reconstruire cette tour, Alek. Et pendant ce temps, combien d'hommes devront mourir sur le front ? Des centaines de milliers ? Un million ?

— Peut-être. Mais vous êtes en train de parler de Berlin. Cela représente deux millions de personnes.

Tesla se pencha sur ses commandes.

— Je pense pouvoir atténuer les effets.

— Vous *pensez* ?

— Je ne détruirai pas complètement la ville, juste assez pour valider mes théories. Autrement, Goliath sera perdu à tout jamais ! Personne n'investira jamais le moindre dollar dans un cratère fumant. (Il regarda par la fenêtre le mécanopode qui s'avavançait entre les dunes.) Et les Allemands ne s'en tiendront pas là. Si on ne met pas un terme définitif à leurs tentatives, croyez-vous que leurs assassins nous laisseront vivre encore un an, vous et moi ?

Alek s'approcha de lui.

— Je sais ce que c'est qu'être pourchassé, monsieur. On me traque depuis la nuit où mes parents sont morts. Mais la démonstration de votre invention ne vaut pas cela !

L'écho d'une fusillade retentit derrière Alek, qui pivota sur ses talons. Dans la lueur rougeâtre des projecteurs du *Léviathan*, le mécanopode de la Pinkerton se portait à la rencontre de l'engin allemand. Une mitrailleuse Gatling était sortie de son dos et tirait sans discontinuer.

Mais les balles étaient sans effet contre le blindage militaire. L'engin de la Pinkerton était beaucoup trop petit pour stopper le mécanopode amphibie par la force. Tout juste pouvait-il espérer leur faire gagner

un peu de temps.

La forme immense du *Léviathan* avait ralenti, s'était arrêtée et commençait à reculer. La corvette se trouvait à l'intérieur du complexe, maintenant, trop proche de Goliath pour que l'aéronef puisse tenter un bombardement. Les officiers britanniques devaient savoir que l'arme de Tesla les exposait à un risque mortel.

Ils n'auraient pas le temps de battre en retraite à dix kilomètres, cependant. L'air crépitait dans le centre de contrôle, Alek sentait ses cheveux se hérissier sur sa nuque, et les boutons de son gilet se mirent à briller doucement à mesure que l'éclairage électrique s'atténuait autour d'eux.

L'arme serait bientôt prête à faire feu.

Alek se tourna vers Tesla.

— La population de Berlin n'a pas été prévenue ! Vous aviez promis de lui laisser une chance d'évacuer la ville !

L'inventeur enfila une grosse paire de gants en caoutchouc noir.

— C'est son propre kaiser qui l'a privée de cette chance, pas moi ! Redescendez dans la salle à manger, s'il vous plaît, Votre Altesse.

— Monsieur Tesla, j'insiste pour que vous arrêtiez cette expérience !

Sans lever le nez de ses commandes, Tesla fit un geste à l'intention de ses hommes.

— Raccorppez Son Altesse en bas, s'il vous plaît.

Alek porta instinctivement sa main à son épée, mais il ne l'avait pas sur lui ce soir. Les deux hommes qui s'approchaient étaient beaucoup plus imposants que lui, et Tesla pouvait facilement en appeler une dizaine d'autres dans le centre de contrôle.

— Monsieur Tesla, je vous en prie...

L'inventeur secoua la tête.

— J'ai redouté cet instant pendant des années, mais ce soir, c'est le destin qui commande.

Ses hommes empoignèrent Alek par les bras et l'entraînèrent en direction de l'escalier.



La plupart des convives avaient fui la salle à manger, mais Klopp était toujours là, un cigare dans une main, sa canne dans l'autre. Mlle Rogers, assise à côté de lui, prenait des notes à toute vitesse dans son calepin.

— On dirait que ça a chauffé, là-haut, observa-t-elle.

Alek s'assit lourdement, fixant les chaises vides repoussées à la hâte. On sentait le sol trembler jusqu'ici.

— Il a l'intention d'ouvrir le feu sur Berlin. Pas dans le cadre d'une expérience : un vrai tir. Qu'ai-je fait ?

— Les autres vont revenir dans une minute, jeune maître, l'informa Klopp en allemand.

— Revenir ? Où diable sont-ils passés ?

— Défaire nos bagages, répondit tranquillement Klopp.

— *Quoi ?*

— Votre Altesse ? demanda Mlle Rogers. Diriez-vous que M. Tesla est devenu dangereusement instable ?

Alek pivota face à elle.

— Il est sur le point de raser une ville, sans avertissement ni négociation. Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que vous étiez d'accord avec ses projets. Vous, le patron, et tous ces observateurs dans leurs automoteurs qui foncent à Manhattan en ce moment même. Vous saviez tous qu'il faudrait peut-être en arriver là.

— Ce n'est pas *du tout* ce qui était prévu ! protesta Alek. C'est un meurtre !

— Tout Berlin..., dit Mlle Rogers en secouant la tête, sans cesser d'écrire.

Mais Alek n'était pas en train de se représenter une ville rasée par le feu. Il ne pensait qu'au *Léviathan*, dans la nuit, et au cauchemar de Deryn.

Le vin frémissait dans les verres oubliés par les convives. La table entière vibrait.

— Nous ne pouvons pas le laisser faire.

— Ne vous inquiétez pas, jeune maître. Les voilà.

Alek se retourna. Volger, Hoffman et Bauer firent irruption dans la pièce, avec les longs étuis qu'ils avaient apportés de New York.

Le comte jeta l'un d'eux sur la table du dîner. Un peu de vin rouge se renversa sur la nappe blanche.

— Je suppose qu'il ne nous reste pas beaucoup de temps ?

— Quelques minutes tout au plus, répondit Alek.

— Et vous tenez à l'arrêter ?

— Naturellement !

— Heureux de l'entendre, fit Volger.

Il ouvrit l'étui dans un claquement de serrures, dévoilant deux sabres d'escrime.

Alek secoua la tête.

— Il a au moins une douzaine d'hommes avec lui là-haut.

— Auriez-vous oublié l'adage qu'aimait à citer votre père ? demanda Volger.

— La surprise est plus efficace que la force, déclara sentencieusement Klopp. (Il fouilla dans l'étui rapporté par Hoffman et en sortit un cylindre noir terminé par une mèche.) J'ai fabriqué cette petite surprise moi-même, dans le propre laboratoire de Tesla.

Klopp boitilla jusqu'à l'escalier menant au centre de contrôle, puis approcha le bout de son cigare de l'extrémité de la mèche et sourit en la voyant s'embraser.

— Au nom du ciel ! s'exclama Mlle Rogers. Est-ce une bombe ?

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, la rassura le comte Volger. (Il noua une serviette de table autour de son nez et de sa bouche.) Cela ne produira que de la fumée. Beaucoup de fumée !



UN PEU D'EXERCICE APRÈS LE DÎNER.

— Oh, mon Dieu, souffla Mlle Rogers.

Hoffman lança une serviette à Alek tandis que Bauer ouvrait le deuxième étui à épées.

Un grondement sourd remonta par le plancher et fit trembler les murs. L'air sembla se troubler.

— Préparez-vous, Votre Altesse, avertit Volger, et il prit l'un des sabres.

Alek s'empara de l'autre. La garde était rehaussée d'or et la lame ornée de rouages et de mécanismes gravés.

— Un autre héritage de famille ?

— Ces lames ont près d'un siècle ! Mais elles coupent encore très bien.

Alek passa le sabre dans sa ceinture et s'empressa de nouer sa serviette sur sa bouche. La bombe fumigène continuait à crachoter des étincelles dans la main de Klopp. Il ne restait plus que quelques centimètres de mèche. Le vieil homme attendait encore, l'observant avec calme. Puis il la jeta en haut de l'escalier.

Un grand boum retentit dans le centre de contrôle, suivi d'un concert de cris et de jurons. Klopp recula tandis que plusieurs ingénieurs dévalaient les marches en toussant et en crachant.

— Je voudrais pouvoir me joindre à vous, messieurs, regretta le vieil homme.

Alek secoua la tête.

— Vous avez tous déjà fait beaucoup plus pour moi que je ne pourrai jamais espérer vous rendre.

— Nous sommes à votre service, monsieur, lui rappela Volger avec une courbette.

Puis il s'élança dans l'escalier, suivi d'Hoffman et de Bauer.

Alek les imita. Un flot de fumée se déversa autour de lui. Ses yeux et ses poumons se mirent aussitôt à brûler. La vibration de l'air semblait s'accroître à chaque pas.

Le centre de contrôle était noyé dans le chaos. Des étincelles crépitaient de toute part, et quelqu'un criait « Au feu ! », ce qui ne faisait qu'ajouter à la confusion. Apparemment, les hommes de Tesla croyaient à une surcharge de l'arme, qui aurait déclenché un incendie. Le sol tremblait comme si le bâtiment tout entier n'était plus qu'un immense moteur.

Alek conduisit Volger et ses hommes à travers la fumée vers le panneau de commande central. Ils y trouvèrent Tesla, très calme, visiblement indifférent à l'agitation qui l'entourait.

— Monsieur, coupez votre machine ! lui ordonna Alek.

— Vous, bien sûr, fit Tesla sans lever la tête. Je n'aurais jamais dû faire confiance à un Autrichien.

— Confiance, monsieur Tesla ? Vous contrevenez à tous nos accords ! (Alek leva sa lame ; ses hommes l'imitèrent.) Coupez votre machine !

Tesla jeta un coup d'œil à leurs sabres et s'esclaffa.

— Il est trop tard pour avoir des scrupules, prince.

De sa main gantée il tourna une molette, puis plongea derrière le tableau. Le crépitement de l'air devint *craquement*. Plusieurs filaments de foudre jaillirent de la fumée et s'abattirent sur les pointes des épées.

La poignée de l'arme d'Alek devint incandescente, sans qu'il puisse la lâcher – chaque muscle de sa main était tendu à se rompre. Une force brutale, irrésistible, s'empara de lui et lui comprima le cœur. Une douleur fulgurante partit de sa main droite et se répandit dans tout son corps jusqu'à la plante des pieds.

Alek chancela et tomba en avant ; le filament d'électricité cassa quand il s'écroula sur le sol. Il avait de la fumée plein les poumons, la paume de la main calcinée, noircie, et une puanteur de viande brûlée lui montait aux narines.



Il resta un instant étendu sur le dos, mais il ne pouvait pas se permettre de tourner de l'œil. Le sol continuait à trembler sous lui, de plus en plus fort à chaque seconde. Il se releva en titubant, chercha du regard son sabre. Hélas, le centre de contrôle n'était plus qu'une masse confuse de fumée et de lueurs vacillantes.

Il trébucha sur un corps allongé. Bauer, la main droite contre le torse.

— Ça va aller, Hans ?

— Là, monsieur !

Bauer pointait un doigt noirci vers une silhouette indistincte dans la fumée : Tesla, dont les longs bras déliés s'activaient sur ses manettes. Il avait sa canne électrique près de lui, appuyée contre le panneau de commande. Alek s'approcha sans un bruit, ramassa la canne puis se redressa de toute sa hauteur.

Il posa le doigt sur la détente et pointa l'instrument vers Tesla.

— Arrêtez, monsieur.

L'homme fixa le bout métallique, puis, avec un ricanement arrogant, tendit la main vers un grand levier au centre du panneau de contrôle...

— Non, dit Alek en pressant la détente.

La foudre claqua à travers la fumée. Elle enveloppa le corps de Tesla et le secoua comme un pantin. Des doigts de flamme blanche se déversèrent de la canne pour danser sur les commandes. Des étincelles volaient dans tous les sens ; une puanteur de métal et de plastique brûlés envahit la pièce.

La canne épuisa sa batterie en quelques secondes. Tesla s'affala, inerte, sur le panneau de commande. De minuscules éclairs continuèrent brièvement à parcourir son corps. Ses cheveux dressés frémissaient doucement.

Le grondement qu'Alek sentait dans le sol se poursuivit par phases, montantes et descendantes. On aurait dit qu'un géant s'approchait pesamment. La vue d'Alek se troublait à chaque nouvelle onde de choc, et il entendait les vitres se fracasser autour de lui.

Il essaya d'appeler Volger, mais son cri se perdit dans le vacarme. La fumée commença à se disperser tandis qu'une odeur marine s'engouffrait par les fenêtres en miettes, et Alek, désespérément avide d'air frais, tituba vers la plus proche. Il dérapa sur les débris, des bouts de verre transpercèrent les semelles de ses bottes brûlées, mais au moins il put de nouveau respirer.

Il regarda Goliath dont la silhouette menaçante dominait le complexe. Les pulsations qu'il sentait sous ses pieds reproduisaient les crépitements d'électricité qui remontaient le long de la tour. La machine était gonflée de puissance. Alek se rendit compte alors de ce

qu'il avait fait...

Goliath était prêt à faire feu, mais Alek avait empêché Tesla de libérer les énergies dévastatrices accumulées à l'intérieur. Ses cheminées continuaient à vomir de la fumée, cependant, et ses générateurs envoyaient toujours plus d'énergie dans ses accumulateurs chargés à bloc. Alek vit d'autres vitres exploser un peu partout dans le complexe.

Au centre de toute cette confusion, la corvette allemande se dressait au-dessus de la carcasse du mécanopode de la Pinkerton. Elle lui avait arraché deux pattes et semblait effectuer une étrange danse de la victoire, oscillant d'avant en arrière.

Alek remarqua alors les éclairs qui grésillaient sur sa carlingue. Les commandes de direction du mécanopode devaient être court-circuitées par l'énergie brute qui faisait ondoyer l'air. Il leva les yeux vers le ciel.

Le *Léviathan* scintillait lui aussi, comme un nuage éclairé par le soleil couchant. Ses cils ondulaient, l'éloignant lentement, mais ses moteurs restaient silencieux. Leurs systèmes électriques devaient sans doute être morts eux aussi.





L'hydrogène allait-il prendre feu ? Alek se cramponna à l'appui de la fenêtre, sans prêter attention aux éclats de verre qui lui rentraient dans les paumes.

— Deryn, souffla-t-il.

Tout, mais pas ça.

C'est alors qu'une autre silhouette menaçante se profila à l'horizon. C'était le premier mécanopode, quatre fois plus imposant que la corvette. Un drapeau allemand en lambeaux flottait encore au-dessus de son kiosque. La machine avançait avec lenteur en agitant vainement ses deux pattes tordues. Elle rampait sur ses bras anti-krakens, se traînait à travers les dunes comme une bête à l'agonie.

Alek se demanda brièvement comment ses systèmes électriques pouvaient encore fonctionner, mais à ce moment-là le mécanopode se prit dans le grillage métallique qui protégeait le complexe. Un circuit fut bouclé, et un arc électrique se forma entre la petite tour la plus proche et l'un des bras anti-krakens de l'engin allemand.

La foudre jaillit des autres tours également ; toute leur puissance accumulée trouvait enfin une issue, et en un clin d'œil, cinq flots d'électricité se déversèrent à l'intérieur du mécanopode amphibie. La machine trembla, agita follement ses membres qui crachaient des étincelles. Le ciel se fendit dans un long coup de tonnerre. Les buissons qui bordaient le mécanopode s'embrasèrent, et même la terre et le sable furent noyés sous un déluge de feu blanc.

L'incendie dut gagner les magasins de munitions, car le mécanopode fut agité de soubresauts et des gerbes de flammes fusèrent de ses sabords. D'autres flammes giclèrent de ses cheminées tandis que les réservoirs de carburant prenaient feu tous ensemble. Une fumée noire sortit des tuyaux d'échappement.

Quand le fracas des explosions s'apaisa enfin, Alek n'entendait presque plus rien, mais il sentit que le tremblement sous ses pieds avait cessé. Le centre de contrôle était sombre et presque silencieux, à l'exception de quelques voix confuses. Goliath s'était entièrement déchargé sur le mécanopode allemand.

Alek leva les yeux vers le ciel. Le halo de lumière qui entourait le *Léviathan* faiblissait, l'aéronef était sain et sauf, et tout son équipage avec lui.

Avec un sanglot étranglé, il tomba à genoux et prit conscience que pendant un instant la survie d'un seul aéronef – d'une seule jeune fille, en réalité – avait eu plus d'importance à ses yeux que la guerre même, ou que la population d'une ville entière. Puis le vent tourna, et Alek huma les relents de chair brûlée qui emplissaient la salle derrière lui.

Assez d'importance pour l'amener à tuer, semblait-il.

QUARANTE ET UN

Dans son infinie sagesse, l'Amirauté approuva la demande de croix de la Bravoure aérienne pour Alek le jour même de l'entrée en guerre des États-Unis.

Cette coïncidence éveilla les soupçons de Deryn. Et, bien sûr, cette décoration ne venait pas récompenser un exploit utile, comme d'avoir éteint l'arme de Tesla afin de sauver le *Léviathan*. Non, Alek allait la recevoir pour s'être aventuré sur le dos de l'aéronef en pleine tempête et avoir démontré une aptitude remarquable à trébucher et à se cogner la tête. Voilà qui était bien typique de l'Amirauté.

Mais, au moins, cela signifiait que le *Léviathan* retournait à New York et qu'elle allait revoir Alek une dernière fois.

Après avoir combattu les mécanopodes amphibies allemands sur Long Island, l'aéronef avait été invité à Washington, DC. Le commandant et ses officiers avaient été appelés à témoigner devant le Congrès, dont les membres débattaient de la réponse à apporter à cette attaque intolérable sur le sol américain.

Après de longs discours et beaucoup de négociations, il fut finalement décidé que les Allemands étaient allés trop loin, et darwinistes et clankers votèrent d'une seule voix l'entrée en guerre. Déjà, les jeunes hommes se bousculaient à l'entrée des bureaux de recrutement pour partir combattre le kaiser. Et tandis que le *Léviathan* remontait vers le nord, les villes étaient envahies de drapeaux, de défilés et de vendeurs de journaux qui claiironnaient la guerre à tous les coins de rue.



Deryn se trouvait sur la passerelle quand un deuxième message de Londres arriva, barré cette fois de la mention *Top secret*.

Son genou était suffisamment guéri pour lui permettre de se passer de canne, mais elle n'avait pas encore osé se risquer dans les cordages.

Elle tuait le temps en assistant les officiers et le Dr Barlow. Servir sur la passerelle restait d'un ennui mortel, mais cela lui enseignait beaucoup de choses sur le commandement du *Léviathan*.

Des choses utiles, si d'aventure elle était amenée un jour à commander son propre aéronef.

L'aigle messenger arriva juste avant que les gratte-ciel de New York ne se profilent à l'horizon, le jour où Alek devait recevoir sa médaille. La créature passa au ras des fenêtres et vint se poser sur le perchoir tribord.

Quelques instants plus tard, l'officier de quart annonçait :

— Message pour le Dr Barlow exclusivement, monsieur !

Le commandant se tourna vers Deryn et lui adressa un hochement de tête.

Elle salua, puis partit vers la cabine de la savante avec le message dans son tube. L'étui rendait un son creux.

Quand elle frappa à la porte, Tazza gémit à l'intérieur de la cabine. Deryn prit cela pour une invitation à entrer.

— Bonjour, m'dame. Un message de Londres, pour vous. (Elle déchiffra l'inscription sur le côté du tube.) D'un certain P. C. Mitchell.

La savante leva les yeux de son livre.

— Ah, tout de même. Ouvrez-le, s'il vous plaît.

— Je vous demande pardon, m'dame, c'est écrit « Top secret ».

— Je m'en doute. Mais vous avez suffisamment prouvé qu'on pouvait vous confier des secrets, *monsieur* Sharp. Allez-y.

Son loris gloussa.

— Des secrets ! répéta-t-il.

— À vos ordres, m'dame.

Deryn ouvrit le tube. Il ne contenait qu'une feuille de papier fin translucide, enroulée autour d'une petite bourse. On sentait quelque chose de dur à l'intérieur de la bourse.

Elle déroula le papier et lut :

— « Chère Nora, vos soupçons étaient fondés : fer et nickel, avec quelques traces de cobalt, de phosphore et de soufre. Tout cela parfaitement naturel. » Et c'est signé : « Compliments, Peter. »

— Je m'y attendais, soupira la savante. Mais c'est trop tard pour le sauver.

— Sauver qui ? demanda Deryn.

Puis la réponse la frappa, évidente : Nikola Tesla était le seul qui aurait eu besoin d'être sauvé récemment. Personne ne savait exactement dans quelles circonstances il avait trouvé la mort. Mais il paraissait établi que le grand inventeur avait été électrocuté par Goliath, quand sa machine s'était emballée par la faute des obus allemands et dans l'affolement général de la bataille.

Deryn secoua la bourse de feutre au-dessus de sa main et un petit

objet en tomba : le fragment qu'elle avait découpé dans le boulet sous la couchette de Tesla.

— Alors c'est ça, le morceau de pierre du savant fou ? dit-elle en se reportant à la lettre. Du nickel, du cobalt et du soufre ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Météorique, répondit le loris.

Deryn fixa la créature. Elle avait déjà lu ce mot dans le *Manuel d'aéronautique* mais ne se rappelait plus sa signification exacte.

— Cela veut dire, monsieur Sharp, que Tesla était un imposteur. (Le Dr Barlow haussa les épaules.) Ou peut-être un fou – il semblait réellement convaincu de pouvoir détruire Berlin.

— Vous ne pensez donc pas que Goliath aurait pu fonctionner ? Et la Sibérie, alors ?

Le Dr Barlow indiqua sa main.

— En Sibérie, une pierre est tombée du ciel.

— Quoi ! ce serait un petit caillou qui aurait causé tous ces dégâts ?

— Une météorite, pour être précise. Et pas exactement petite. Plutôt un bloc de fer géant qui aurait frappé la Terre à une vitesse de plusieurs milliers de miles à l'heure. M. Tesla n'en a découvert qu'un éclat.

Le Dr Barlow posa son livre à côté d'elle.

— Je suppose qu'il venait de procéder à un test de sa machine quand la météorite est tombée et qu'il s'est convaincu de détenir une puissance cosmique. C'était bien dans sa manière.



Deryn examina le petit morceau de fer qu'elle tenait dans sa paume.

— S'il s'était fait envoyer ce détecteur de métaux, c'est bien parce qu'il cherchait du fer. Il savait donc qu'il s'agissait d'une météorite !

— Le pire dans la folie consiste à se cacher la vérité à soi-même. À moins que Tesla n'ait vraiment cru que sa machine avait le pouvoir de faire pleuvoir du fer. (La savante prit le fragment pour l'étudier de plus près.) Quoi qu'il en soit, ce qui s'est produit à Toungouska n'était qu'un accident. Une farce cosmique, si l'on peut dire.

Deryn secoua la tête en se rappelant les arbres couchés sur des miles et des miles dans toutes les directions. Elle ne parvenait pas à croire qu'un simple accident ait pu entraîner une telle dévastation.

— Le masque de Goliath tombe à cause d'un caillou, conclut le Dr Barlow avec un sourire triste. Il y a une forme de justice là-dedans.

— Mais la machine de Tesla a changé la couleur du ciel. Lord Churchill lui-même en a été témoin !

La savante éclata de rire.

— Oui, Tesla a réussi à colorer le ciel... à l'aube. Un tour qui n'a rien de difficile, pour peu que l'on dispose d'un public crédule. Ou peut-être que Goliath était réellement capable de modifier les conditions atmosphériques. Mais il y a une grosse différence avec le fait de raser une ville, monsieur Sharp.

— Crédule, dit son loris en ricanant.

— Vous voulez dire que tout ça n'était que de la poudre aux yeux ? Que tout ce que nous avons fait, tout ce qu'Alek...

Deryn ferma les yeux. Alek avait été dupé, comme elle l'avait toujours craint.

— Vous soulevez un point intéressant, monsieur Sharp. Si une météorite s'écrase dans la forêt sans que personne le sache, met-elle fin à la guerre ? (La savante lui rendit le morceau de minéral.) Les Allemands croient en Goliath, et, à cause de cela, ils ont poussé les États-Unis à se ranger à nos côtés. Ce caillou tombé du ciel nous apportera peut-être la paix, d'une manière ou d'une autre.

Le fragment de fer noir parut soudain étrange à Deryn. Il venait d'un autre monde, après tout. Elle le remit dans la bourse, enroula la lettre et glissa le tout dans le tube, qu'elle posa sur le bureau de la savante.

— Tout ceci restera top secret, n'est-ce pas, m'dame ?

— Naturellement, répondit le Dr Barlow. La réparation de Goliath oblige la Zoological Society à balayer la vérité sous le tapis. Même le gouvernement de Sa Majesté ne doit rien savoir.

Deryn se renfrogna.

— Et Alek ? Il continue de lever des fonds pour la Fondation Tesla.

Le Dr Barlow fixa Deryn.

— Goliath va encourager les Allemands à demander la paix. Mettre Alek dans la confiance serait une erreur.

— Ce n'est pas votre marionnette, docteur Barlow ! pouvez-vous imaginer ce qu'il éprouve ? Il pensait que la guerre serait finie, à l'heure qu'il est.

— Effectivement, reconnut la savante. Alors pourquoi aggraver la situation en lui expliquant que Tesla s'est moqué de lui ?

Elle n'avait pas tort. Alek serait anéanti d'apprendre que sa destinée était un mensonge, rien d'autre qu'un accident cosmique.

— Mais Alek s' imagine que le conflit se poursuit par sa faute, parce qu'il a coupé la machine après la mort de Tesla !

— Rien de tout cela n'est sa faute, Deryn, lui assura la savante. Et la guerre finira bien un jour. Comme toutes les autres.



La décoration d'Alek se déroula dans la soute, en présence de la moitié de l'équipage en grand uniforme. Le commandant Hobbes lui remit sa médaille tandis qu'une vingtaine de journalistes les mitraillaient sous tous les angles, dont un certain petit salopard du *New York World*. Klopp, Hoffman et Bauer étaient habillés en civil ; le comte Volger, quant à lui, portait son uniforme de cavalerie. Il y avait même quelques diplomates du consulat austro-hongrois, venus se montrer au cas où les droits d'Alek sur le trône seraient confirmés.

Deryn parvint à ne pas lever les yeux au plafond pendant la cérémonie, même quand le commandant parla des graves blessures reçues par Alek.

— Il est tombé et s'est cogné la tête ! grommela-t-elle.

— Que dites-vous ? murmura une voix dans son dos.

Deryn se retourna et découvrit Adela Rogers, la journaliste de Hearst.

— Rien d'important.

— Allons, allons, le chef du personnel ne dit jamais rien sans raison.

Deryn se mordit la lèvre. Elle aurait voulu répliquer qu'elle n'était pas le chef du personnel, mais un aspirant, un officier décoré. Et qui deviendrait bientôt un agent secret au service de cette foutue Zoological Society de Londres !

Mais elle se contenta de répondre à voix basse :

— Il a accompli d'autres exploits plus glorieux, c'est tout.

— Vous avez peut-être raison. J'étais présente la nuit où Tesla a trouvé la mort.

Deryn examina Mlle Rogers avec attention. Où voulait-elle en venir ?

— La dernière fois que je l'ai vue, continua la jeune femme, Son

Altesse semblait extrêmement déterminée à arrêter M. Tesla.

— Alek a sauvé l'aéronef cette nuit-là.

— Et Berlin par la même occasion, à ce qu'on raconte. (Le journaliste sortit son calepin.) En fait, certains disent même que la guerre serait déjà terminée si Goliath avait pu faire feu, mais que le prince Aleksandar ne l'a pas voulu. Il reste un clanker, après tout.

— On ne sait même pas si cette foutue invention...

Deryn s'interrompit.

La suite ressemblait trop au nouveau secret du Dr Barlow pour qu'elle puisse la dire à voix haute.

Pourquoi personne ne voyait-il qu'Alek avait fait plus que n'importe qui pour mettre fin à la guerre ? Il avait donné son or à la révolution ottomane, et ses moteurs au *Léviathan*, lequel avait épargné à Tesla de se faire dévorer dans la taïga. Tout cela n'était-il pas suffisamment décisif ?

— Vous savez quelque chose que j'ignore, n'est-ce pas ? remarqua la jeune femme. Le chef du personnel est toujours au courant de tout.

Deryn haussa les épaules.

— Je sais seulement que Son Altesse Sérénissime Aleksandar veut la paix, comme elle ne cesse de le répéter. Et vous pouvez me citer sans problème.

QUARANTE-DEUX

Après la cérémonie, une fois que toutes les photographies eurent été prises et que diplomates et notables lui eurent offert leurs félicitations, Alek partit à la recherche de Deryn. Mais avant d'avoir pu faire deux pas dans la foule il se retrouva coincé entre le commandant Hobbes et la savante.

— Votre Altesse Sérénissime, encore bravo ! dit le commandant, et il lui adressa un salut militaire au lieu de s'incliner.

En lui retournant la politesse, Alek s'imagina brièvement dans la peau d'un membre de l'équipage. Mais ce rêve appartenait au passé.

— Merci, monsieur. Pour cela, et... (Il haussa les épaules.) Pour ne jamais nous avoir mis aux fers.

Le commandant Hobbes sourit.

— Les premiers jours ont été quelque peu difficiles pour vous, n'est-ce pas ? Et c'était étrange pour nous, d'avoir des clankers à bord.

— J'ai toujours su que nous finirions par faire de vous un vrai darwiniste, dit le Dr Barlow avec un regard appuyé sur la médaille d'Alek.

La croix de la Bravoure aérienne, la plus haute distinction que pouvaient accorder les forces armées britanniques à un civil, portait sur son avers un portrait du vieux Charles Darwin en personne.

— Un vrai darwiniste, répéta le loris de la savante, ce qui fit pouffer Bovril.

— Je ne sais même plus ce que je suis aujourd'hui, admit Alek. Mais je tâcherai de me montrer digne de cet honneur.

— Excellent mot d'ordre en cette période troublée, Votre Altesse, approuva le commandant. Si vous voulez bien m'excuser, je dois m'occuper de nos invités américains. Leurs aéronefs clankers nous rejoindront sur le chemin du retour en Europe. Tout à fait extraordinaire.

— Certainement.

Alek s'inclina tandis que le commandant partait en direction d'un

groupe d'officiers américains en uniforme bleu foncé.

— Étonnant, de voir à quelle vitesse la situation s'est retournée, observa la savante. Les Ottomans restent neutres, l'Autriche-Hongrie cherche un moyen de sortir du conflit et voilà que les États-Unis se jettent dans la mêlée. Tesla n'a peut-être pas mis fin à la guerre, mais sa mort semble l'avoir considérablement raccourcie.

— Espérons-le, fit Alek d'une voix rauque, en cherchant autour de lui un prétexte pour changer de sujet.

— Klopp ! s'exclama Bovril.

— Ah, oui. (Alek fit signe à ses hommes d'approcher.) Maître Klopp, Bauer et Hoffman ont quitté mon service. Ils vont rester ici en Amérique.

— Le pays de toutes les opportunités, déclara la savante dans un allemand irréprochable.

Klopp hocha la tête.

— Et le seul dans le monde clanker où l'on ne nous traitera pas de conspirateurs et de Judas, madame.

— Ce n'est que temporaire, maître Klopp, lui assura Alek. Viendra un jour où nous pourrons tous retourner chez nous, j'en suis sûr.

Les trois hommes lui paraissaient encore étranges dans leur costume cravate, mais sans doute endosseraient-ils bientôt de nouvelles combinaisons de mécanos.

— Ils vont commencer à travailler dès lundi chez un fabricant de mécanopodes de transport, précisa-t-il.

— Ne risquez-vous pas de vous ennuyer ? s'inquiéta la savante. Après ces mois d'aventures en compagnie de notre jeune prince ?

— Oh, ça n'a rien d'ennuyeux, madame, répondit Bauer. M. Ford nous paie cinq dollars par jour !

Le Dr Barlow ouvrit de grands yeux.

— Stupéfiant !

Alek sourit. Il avait voulu remettre à Klopp ce qui lui restait de l'or de son père, mais le vieil homme avait refusé de le prendre. De toute manière, ce dernier morceau pesait à peine vingt grammes, de quoi en tirer quinze dollars au plus. En travaillant pour les mécanopodes Ford, les trois hommes gagneraient autant en une journée.

— Le pays de toutes les opportunités, dit le loris de la savante en reniflant.

L'accent allemand de la créature était excellent lui aussi.

— Où est le comte Volger ? demanda le Dr Barlow. J'ai gardé plusieurs périodiques à son intention.

— Il est là, quelque part, répondit Alek.

Il le chercha du regard et le repéra dans un coin sombre de la soute. Depuis que ses sourcils avaient brûlé quand la foudre de Tesla avait frappé la pointe de leurs sabres, il ressemblait à un dément de cinéma.

Mais peut-être était-il simplement de mauvaise humeur. Lorsque Alek avait conseillé à ses hommes de reconstruire leur vie en Amérique, seul Volger s'y était opposé. Il avait juré de mettre Alek sur le trône d'Autriche-Hongrie, quoi qu'en pense l'intéressé.

Quand le Dr Barlow alla trouver le comte, cependant, son expression s'adoucit et bientôt l'un et l'autre discutaient à bâtons rompus dans l'intimité d'un recoin.

— Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, monsieur, dit Hoffman, mais ils font une drôle de paire, n'est-ce pas ?

Klopp ricana.

— Ils vont bien ensemble, c'est sûr.

— Voulez-vous savoir ce que j'ai toujours pensé, monsieur ? fit Bauer. Que la guerre serait pratiquement finie le jour où ces deux-là se retrouveraient dans le même camp !

— Conspireurs, murmura Bovril à l'oreille d'Alek.



Alek mit une bonne heure à échapper aux félicitations et aux demandes d'interviews, avant de s'éclipser dans une petite réserve où il avait vu Deryn se retirer discrètement. La jeune fille s'y trouvait encore, à l'attendre, assise sur un tonneau de miel des abeilles du *Léviathan*.

C'était la première fois qu'Alek et Bovril la revoyaient depuis leurs adieux au consulat serbe, et la bestiole se jeta aussitôt dans ses bras. Alek aurait bien aimé en faire autant mais il pensa à la foule qui se pressait dans la soute, juste derrière la porte. Il se contenta donc de hocher la tête. Il se demandait par où commencer.

Il ne s'attendait pas à la revoir avant plusieurs années. Et ces trois semaines lui avaient déjà paru si longues ! Naturellement, il ne pouvait pas le lui avouer, pas comme cela.

Elle fixa sa décoration tout en caressant la tête de Bovril. C'était la même qu'elle portait sur son uniforme de cérémonie, celle que son père avait gagnée en lui sauvant la vie.

— Un peu stupide, dit-elle enfin, d'obtenir une médaille pour avoir fait une mauvaise chute.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je ne la mérite pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Vous méritez une *tonne* de médailles, Alek ! Pour avoir sauvé l'aéronef dans les Alpes, et à Istanbul, ou encore pour avoir coupé la machine de Tesla ! (Elle réfléchit un moment.) Quoique je doute que l'Amirauté décide un jour de vous décorer pour ça, étant donné que vous avez aussi sauvé Berlin.

— Vous étiez là chaque fois, Deryn, et je ne vois pas de médailles

encombrer votre...

Il toussota et détourna la tête.

— Poitrine ! conclut Bovril.

Deryn s'esclaffa.

— Celle que j'ai me suffit, merci, dit-elle. Et puis je n'étais pas là quand vous avez arrêté Goliath.

— En un sens, si, répondit-il doucement, les yeux baissés sur le plancher.

Si cela n'avait pas été pour elle, il n'aurait jamais pu presser la détente.

Deryn sourit et secoua la tête.

— Vous ne vous êtes jamais complètement remis de ce coup sur la tête, pas vrai ?

— Un peu stupide ! dit Bovril.

— Peut-être pas. J'ai les idées quelque peu embrumées depuis, admit Alek avant de lever les yeux vers elle. Naturellement, certaines choses m'apparaissent plus clairement.

Bovril gloussa ; Deryn détourna la tête. Le silence se prolongea. Leurs rapports seraient-ils toujours aussi gênés, hésitants ? pensa Alek.

— J'ai un aveu à vous faire, dit-il. Un secret qui concerne Tesla.

Deryn écarquilla les yeux.

— Nom d'un chien !

— Dans un endroit plus discret, si possible, ajouta Alek.

Il se demanda s'il ne serait pas en train de gagner du temps. Mais soudain, il sut où il avait envie d'aller.

— Je sais que je ne suis pas membre de l'équipage, monsieur Sharp, mais croyez-vous qu'on me laisserait monter une dernière fois sur le dos de l'aéronef ?

— Si vous êtes accompagné par un officier décoré, peut-être. (Un large sourire s'étala sur le visage de Deryn.) Il est grand temps que je remonte dans les cordages, de toute façon.

— Votre genou vous fait encore souffrir ? Pourtant, votre canne...

Alek avait remarqué qu'elle ne l'avait plus dès qu'il l'avait vue dans la foule.

— Je vais beaucoup mieux, merci. Simplement, je suis encore en repos, et je commence à oublier tous mes nœuds ! (Elle haussa les épaules.) Mais si cela ne vous ennue pas de grimper avec vos beaux habits, je me sens prête à faire un essai.

QUARANTE-TROIS

Le *Léviathan* patrouillait au-dessus de l'East River, soi-disant pour protéger Manhattan d'éventuels mécanopodes amphibies, aussi improbable que cela paraisse. La brise de mer soufflait du sud, offrant une vue claire et dégagée sur la ville. Deryn se demanda ce que la bête volante pensait des immenses gratte-ciel, presque aussi grands qu'elle, mais plantés dans le sol et dressés vers le ciel.

Son genou la brûlait tandis qu'ils s'élevaient ensemble dans le gréement, mais la douleur était une vieille amie, désormais. La sensation de la corde au creux de ses mains, du frémissement de la bête volante sous elle, effaçait tout le reste. Et le temps qu'ils arrivent sur le dos, les muscles de ses bras lui faisaient plus mal que sa blessure.

— Nom d'une pipe en bois, je me suis ramollie !

— À peine, dit Alek en détachant quelques boutons de son gilet.

Les guetteurs d'U-boats étaient postés dans la nacelle et la moitié de l'équipage assistait à la cérémonie en l'honneur d'Alek, si bien qu'ils étaient presque seuls sur le dos. Deryn conduisit Alek vers l'avant, loin des quelques gabiers qui travaillaient à mi-longueur. Lorsqu'ils passèrent devant une colonie de chauves-souris à fléchettes, Bovril s'agita sur l'épaule de la jeune femme, imitant les petits claquements que produisaient les bestioles.

L'avant était désert, mais Deryn hésita à rompre le silence. C'était agréable de se trouver là avec Alek dans la brise iodée. Et son secret à propos de Tesla concernait sans doute un certain fragment de météorite, sujet qui ne manquerait pas d'assombrir l'atmosphère.

Ils ne pouvaient pas rester là indéfiniment, toutefois, quelque envie qu'elle en ait.

— D'accord, mon prince. Et ce secret ?

Alek se tourna face au ciel nocturne, en direction de la machine de Tesla à une cinquantaine de miles.

— Ce ne sont pas les Allemands qui l'ont tué, déclara-t-il. C'est moi.

Deryn mit un instant à saisir la signification de ces mots.

— Ce n'est pas ce que je... Oh.

— Il n'y avait pas d'autre moyen de l'arrêter, déplora Alek en baissant les yeux sur ses mains. Je l'ai tué avec sa propre canne électrique.

Deryn s'approcha pour lui toucher le bras. Il avait l'air aussi triste que quand il était monté à bord du *Léviathan* pour la première fois, alors qu'il était encore sous le choc de la mort de ses parents.

— Je suis désolée, Alek.

Il la fixa dans les yeux.

— En apportant mon aide à Tesla, j'avais toujours refusé de voir Goliath pour ce qu'il était, avoua-t-il.

Mais quand les Allemands ont débarqué sur la plage, les pouvoirs de Tesla sont tout à coup devenus bien réels. Je l'ai vu, là, prêt à raser une ville... Je ne pouvais pas le laisser faire.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, Alek.

— J'ai tué un homme désarmé ! s'écria-t-il. Volger me dit que c'est faux, qu'il n'était pas véritablement désarmé, que Goliath était son arme.

— Plus ou moins, corrigea Bovril.

Deryn se rendit compte que le Dr Barlow avait raison. Elles ne pourraient jamais parler de la météorite à Alek. Il ne devait jamais apprendre qu'il avait tué un homme pour l'empêcher d'actionner une arme inopérante.

Toutefois, elle avait promis de ne plus lui faire de cachotteries...

— C'est Volger qui a eu l'idée de mentir, continua Alek. Nous avons dit la vérité à propos de l'arrêt de Goliath, parce que sauver Berlin allait faire de moi un héros parmi les nations clankers. Mais personne ne doit jamais savoir exactement *comment* je m'y suis pris.

Deryn prit les mains d'Alek.

— Volger a eu raison ! (Elle se rappelait les soupçons exprimés par Adela Rogers.) Ne racontez jamais que c'est vous qui l'avez tué, Alek. On vous croirait de mèche avec les Allemands et on vous accuserait d'avoir prolongé la guerre !

Il hocha la tête.

— Il fallait que je vous le dise, Deryn. Parce que nous nous sommes promis de ne plus avoir de secret l'un pour l'autre.

Elle ferma les yeux.

— Oh, stupide prince.

Il n'y avait plus d'échappatoire maintenant.

— Je ne peux pas vous donner tort, dit Alek. (Il contempla le bout de ses bottes légèrement éraflé par l'escalade.) Je me croyais destiné à mettre fin à la guerre, et, finalement, il aurait suffi que je me tienne à l'écart pour que tout soit déjà terminé. Aujourd'hui, c'est ma faute si

cette guerre se poursuit.

— Non ! protesta Deryn. Ça ne l’a jamais été. Et vous n’auriez pas pu l’arrêter, de toute manière, parce que la machine de Tesla *ne marchait pas* !

Alek cligna des paupières. Il recula d’un pas, mais Deryn le retint par les mains et les serra, fort.

Bovril gloussa.

— Météorique, dit-il.

— Vous rappelez-vous le fragment du caillou de Tesla ? fit Deryn. Le Dr Barlow l’a fait analyser par un collègue, à Londres. Il provient d’une météorite. Vous savez ce que c’est, n’est-ce pas ?

— Un genre d’étoile filante ? (Alek haussa les épaules.) C’était donc bien un spécimen scientifique, comme je le pensais.

— Ce n’était pas n’importe quelle étoile filante ! protesta Deryn. (Elle essaya de se rappeler tout ce que le Dr Barlow lui avait dit.) Tesla n’en a retrouvé qu’un petit morceau, mais la météorite devait être gigantesque, peut-être de plusieurs miles dans sa plus grande largeur. Et elle filait si vite qu’elle a explosé en entrant dans l’atmosphère. Voilà ce qui a couché tous ces arbres, et non je ne sais quelle invention clanker ! Toungouska n’était qu’un accident, et Tesla était pareil au coq qui s’attribue le lever du soleil !

Alek la dévisagea, les yeux brillants.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-il essayé de tirer avec Goliath ?

— Parce qu’il était *fou*, Alek, complètement obsédé par son envie de stopper la guerre !

Comme vous, se retint-elle d’ajouter.

— Et le Dr Barlow en est certaine ?

— Tout à fait. Vous voyez donc que ce n’est pas votre faute si la guerre se poursuit ! Elle aurait continué quoi que vous fassiez. (Elle le prit dans ses bras et le serra fort.) Mais vous ne le saviez pas !

Alek demeura immobile dans son étreinte, les muscles crispés. Puis il la repoussa doucement. Sa voix se réduisit à un murmure.

— Je l’aurais fait de toute manière.

— De quoi parlez-vous ?

— Je l’aurais tué pour sauver le *Léviathan*. Pour vous sauver, vous. (Il posa les deux mains sur les épaules de Deryn.) C’est la seule chose que j’avais à l’esprit quand j’ai dû faire mon choix – qu’il n’était pas question que je vous perde. C’est là que j’ai su.

— Su quoi ?

Il l’embrassa. Ses lèvres étaient douces, mais elles ranimèrent quelque chose de dur et de brutal en elle, une chose qui piaffait d’impatience depuis que ce garçon avait embarqué.

— Oh, murmura-t-elle quand ce fut fini. Ça.

— Nom d’une pipe en bois, souffla Bovril.

— Quand nous étions sur le dos pendant la tempête, n'est-ce pas ce que vous... ? commença Alek. Je veux dire, ai-je perdu la tête ?

— Pas encore.

Elle l'attira contre elle, et ils s'embrassèrent une nouvelle fois.

Puis elle recula d'un pas et regarda autour d'elle, inquiète à l'idée qu'on ait pu les voir. Mais les gabiers les plus proches se trouvaient à cinq cents pieds de distance, regroupés autour d'un renifleur d'hydrogène qui avait détecté une déchirure dans la membrane.

— C'est un peu délicat, n'est-ce pas ? observa Alek en suivant son regard.

Elle acquiesça en silence, de peur de tout gâcher par un mot mal choisi.

Alek sortit un objet de sa poche et Deryn sentit son cœur se serrer en le reconnaissant. C'était son étui de parchemin, celui avec la lettre du pape à l'intérieur. Pendant un bref instant absurde elle avait oublié qu'Alek était un futur empereur et elle une simple roturière.

— Délicat, dit Bovril.

— Bien sûr. (Deryn baissa les yeux et se dégagea de son étreinte.) Aucune lettre ne saurait m'octroyer un sang royal, pas vrai ? Et je ferais une très mauvaise princesse, quand bien même le pape en personne me coudrait une robe. Tout ça est ridicule.

Alek contempla son étui.

— Non, la réponse est toute simple.

Deryn serra les poings, s'interdisant de trop espérer.

— Vous voulez dire que nous pourrions garder le secret ? Nous devrions nous cacher un moment de toute façon, vu que je suis encore en pantalon. Et il est vrai que vous commencez à mieux mentir ces derniers temps...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle le dévisagea. Il avait de nouveau cette lueur stupide dans le regard.

— Eh bien, quoi, dans ce cas ?

— Nous garderons le secret, au début. Et vous pourrez continuer à vous travestir jusqu'à ce que le monde soit prêt pour vous. (Alek prit une longue inspiration.) Mais je n'ai plus besoin de ceci.

Sur ces mots, le prince Aleksandar de Hohenberg jeta son étui à parchemin à tribord. Il tournoya, étincelant au soleil dans le ciel de Manhattan. La brise marine s'en empara et il dépassa le corps de la bête volante. De l'endroit où ils se tenaient à l'avant, Deryn le vit clairement frapper le fleuve dans un cercle d'écume parfait.

— Météorique ! s'exclama Bovril avec allégresse.

— Oui, la bestiole, dit Deryn.

Le monde lui semblait brusquement net et contrasté, comme si la foudre illuminait le ciel au-dessus de Manhattan. Mais elle ne

parvenait pas à détacher son regard des eaux sombres.

— Cette lettre représentait tout votre avenir, stupide prince !

— Non, elle représentait mon passé. J'ai perdu ce monde la nuit où mes parents sont morts. (Il l'attira de nouveau contre lui.) Puis je vous ai trouvée, Deryn. Peut-être n'étais-je pas destiné à mettre fin à la guerre, mais j'étais destiné à vous rencontrer. J'en suis sûr. Vous m'avez sauvé en m'offrant une raison de continuer.

— Nous nous sommes sauvés l'un l'autre, murmura Deryn. C'est ainsi que ça fonctionne.

Avec un bref regard en direction des gabiers, elle prit les mains d'Alek et l'embrassa encore une fois. Ce baiser fut plus long, meilleur. Le vent de face leur donnait l'impression que l'aéronef les emportait tous les trois vers une destination inconnue et merveilleuse.

Cette réflexion fit revenir Deryn à la réalité.

— Nom d'un chien, qu'allez-vous devenir, Alek ?

— Je suppose que je vais devoir me trouver un vrai travail. (Il soupira et baissa les yeux vers le fleuve.) Je suis arrivé au bout de mon or, et il y a peu de chances qu'on me permette d'intégrer l'équipage.

— Les empereurs sont des choses vaines et inutiles, rappela Bovril.

Alek lui jeta un regard noir, mais Deryn ne put s'empêcher de sourire.

— Ne vous en faites pas, dit-elle. Je pensais quitter le service moi aussi.

— Que... ? Vous abandonneriez le *Léviathan* ? Mais c'est absurde !

— Pas du tout. Il se trouve que la savante a justement un travail idéal pour moi. Pour vous et moi, d'ailleurs.



LE BAISER FINAL.

QUARANTE-QUATRE

Au cours d'une conférence de presse stupéfiante, Son Altesse Sérénissime Aleksandar de Hohenberg, héritier putatif de l'empire d'Autriche-Hongrie, a renoncé aujourd'hui à toute prétention concernant les terres et les titres de son père, y compris ses droits au trône impérial. Cette annonce extraordinaire a secoué son pays ravagé par la guerre, dont bon nombre de citoyens considèrent désormais le prince fugitif comme un symbole de la paix.

Il n'est pas certain que le prince Aleksandar aurait pu monter sur le trône même s'il l'avait voulu. Ses droits reposaient sur une bulle papale qui n'a pas été authentifiée par le Vatican, et qui est contestée par l'empereur actuel, François-Joseph. De plus, alors que les Russes accumulent les victoires sur le front de l'Est, on ignore si l'Empire austro-hongrois existera encore à la fin de la Grande Guerre.

Dans une déclaration de moindre importance, Aleksandar a également rompu tout lien avec la Fondation Tesla, qui réunit des fonds pour réparer l'invention du fameux inventeur à Shoreham, New York. Leurs relations s'étaient quelque peu tendues à la suite de la mort de Nikola Tesla, dont le prince avait coupé l'arme par crainte pour la sécurité d'un aéronef britannique ainsi que pour la ville de Berlin. D'après son porte-parole, le comte Ernst Volger, Aleksandar aurait accepté un emploi au sein de la Zoological Society, une organisation scientifique de patronage royal, bien connue pour sa gestion du zoo de Londres.

Les spéculations vont bon train concernant les raisons qui ont pu amener l'héritier de l'une des plus grandes maisons d'Europe à échanger son trône, ses terres et ses titres contre un poste de gardien de zoo. Joint par votre serviteur alors qu'il était en route pour l'Angleterre à bord du HMA *Léviathan*, Aleksandar a simplement répondu : « *Bella gerant alii ; tu, felix Austria, nube.* »

Cette devise latine est celle des Habsbourg et fait référence à la tradition familiale d'étendre son influence par le jeu des alliances

plutôt que par les conflits. On peut la traduire par : « Les autres font la guerre ; toi, heureuse Autriche, tu te maries. » Sa signification dans ce contexte ne paraît pas évidente, mais peut-être est-ce simplement une manière pour le jeune prince de nous dire qu'il a trouvé de nouveaux alliés à sa convenance.

Eddie Malone
New York World
20 décembre 1914

Postface

Goliath est un roman d'histoire alternative, si bien que la plupart des personnages, créatures et mécaniques sont de mon invention. Toutefois, les lieux et les événements historiques sont calqués dans une large mesure sur les réalités de la Première Guerre mondiale, et certains personnages ont réellement existé. Voici donc un rapide survol de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas dans cette histoire.

Le 30 juin 1908, à 7 h 14, une boule de feu colossale explosait au fin fond de la Sibérie. À des centaines de kilomètres de distance, les gens furent projetés au sol et les vitres volèrent en éclats. Du fait de l'isolement de la région où il avait eu lieu, l'événement de Tounougouska ne fut pas étudié par les scientifiques avant de nombreuses années, et ce n'est que récemment qu'on a pu déterminer que les dommages avaient été causés par l'impact d'une météorite (ou peut-être d'un fragment de comète ; on ne le sait pas avec certitude). Bon nombre d'hypothèses furent proposées dans l'intervalle, allant d'une intervention extraterrestre à un trou noir, en passant par l'antimatière ou même une expérience du grand inventeur Nikola Tesla.

Tesla était mondialement célèbre en 1914. Cet immigrant serbe habitant New York travaillait sur d'innombrables inventions, notamment un « rayon de la mort » dont il espérait qu'il pourrait rendre la guerre impossible. Son grand projet depuis 1901 était la construction de la Wardenclyffe Tower, gigantesque installation électrique sur Long Island grâce à laquelle il pensait parvenir à diffuser de l'énergie électrique (et bien d'autres choses) dans le monde entier. En 1914, cependant, ses finances étaient au plus bas et Tesla se mit à multiplier les affirmations les plus folles concernant ce qu'il pouvait accomplir. Sa tour ne fut jamais achevée, et, en 1915, il dut céder le terrain à l'hôtel Waldorf-Astoria en règlement de l'argent qu'il lui devait. (Eh oui, le repaire d'un savant fou a servi à payer une *note d'hôtel* !) La tour fut rasée en 1917 sur ordre du gouvernement américain, qui craignait que les Allemands ne l'utilisent comme transmetteur ou comme repère de navigation.

William Randolph Hearst et Joseph Pulitzer étaient deux magnats de la presse, rivaux pendant plusieurs décennies. Tous deux étaient réputés pour leur fameux « journalisme jaune », des articles qui plaçaient le sensationnel au-dessus de la vérité des faits. Comme dans *Goliath*, Hearst était résolument contre l'entrée en guerre des États-Unis. Grand amateur de cinéma, il produisit le feuilleton *The Perils of*

Pauline, dont le premier épisode est décrit dans ces pages et contient le tout premier « cliffhanger ». (Disons simplement que je lui dois beaucoup.)

Adela Rogers St. Johns fut une femme reporter pour les journaux de Hearst et d'autres de l'âge de dix-neuf ans jusqu'à la soixantaine avancée. Elle a vingt ans dans *Goliath* et, bien qu'elle ait été mariée à l'époque, je me suis permis de modifier l'histoire pour en faire une célibataire. L'anecdote de son contrat de mariage déchiré est authentique, en revanche. Son autobiographie, *The Honeycomb* (1969), se trouve assez facilement ; c'est une lecture édifiante.

Francisco « Pancho » Villa fut l'un des acteurs majeurs de la révolution mexicaine de 1910-1920. Il avait bel et bien un contrat avec Hollywood pour filmer ses batailles, et il est exact que des agents allemands fournissaient diverses factions révolutionnaires dans l'espoir d'étendre leur influence au Mexique. Quand les États-Unis se décidèrent enfin à entrer en guerre en 1917, ce fut en partie à cause de la découverte du télégramme Zimmerman, une proposition de l'Empire germanique de soutenir le Mexique en cas d'attaque contre les États-Unis. C'est pourquoi j'ai jugé opportun de mentionner la révolution mexicaine dans le cadre de ce récit. Le Dr Mariano Azuela n'était pas vraiment le médecin personnel de Villa, mais c'était un écrivain de talent, et ses romans et articles comptent parmi les meilleurs consacrés à la révolution mexicaine.

Les deux savants japonais mentionnés dans ce livre, Sakichi Toyoda et Kokichi Mikimoto, ont vraiment existé ; le premier a fondé la compagnie que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Toyota. Le bras droit de Hearst, Philip Francis, est lui aussi un personnage historique. On découvrit après sa mort qu'il s'appelait à l'origine Philip Diefendorf. Il y a peu de chances qu'il ait été un agent allemand – ce n'en est pas un non plus dans *Goliath* –, mais bon nombre d'Américains ayant un nom allemand furent persécutés au cours de la Première Guerre mondiale, dont l'un de mes arrière-grands-oncles.

Les libertés historiques les plus importantes de ce récit ne tiennent pas aux technologies fantastiques que j'introduis, mais concernent plutôt le déroulement même de la guerre. Dans le monde réel, faute de *Léviathan* pour intervenir à Istanbul, l'Empire ottoman fit alliance avec les puissances centrales (clankers) et coupèrent les lignes d'approvisionnement de la Russie. La longue et sanglante campagne de Gallipoli fut impuissante à forcer le détroit des Dardanelles, et la vigueur de l'armée russe s'en trouva amoindrie. Et bien sûr, il n'y eut pas d'attaque allemande contre Shoreham, New York, si bien que les États-Unis restèrent neutres pendant trois années supplémentaires. Trois années pendant lesquelles le conflit s'embourba dans l'horreur,

au point de laisser l'Europe en ruine et d'y semer les germes de la Seconde Guerre mondiale.

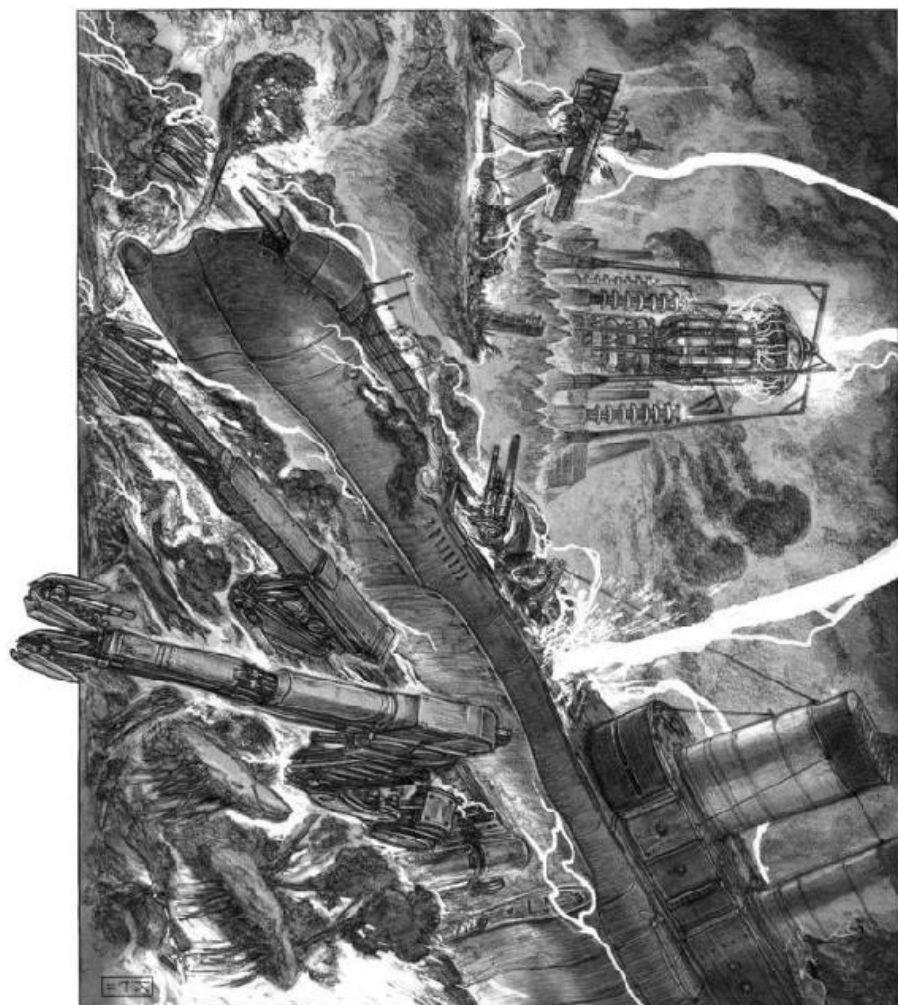
À l'issue de *Goliath*, toutefois, ma Grande Guerre de fiction semble tout près de se conclure. Les Allemands comptent moins d'alliés et plus d'ennemis, surtout grâce aux exploits des officiers et de l'équipage du *Léviathan*. Il se pourrait bien que l'Europe émerge du conflit en meilleur état que dans la réalité et, par conséquent, moins vulnérable aux tragédies à venir. C'est bien dommage qu'Alek et Deryn ne puissent pas jeter un coup d'œil sur notre histoire et découvrir l'influence énorme qu'ils ont pu avoir.

Il est vrai que, dans l'immédiat, ils ont beaucoup mieux à faire.

Images pleine-page







L'auteur

Scott Westerfeld est né au Texas. Compositeur de musique électronique pour la scène, concepteur multimédia et critique littéraire, il vit entre New York et Sydney.

Il est l'auteur de plusieurs romans de S.F. pour adultes, dont le space opera en deux parties paru aux éditions Pocket : *Les Légions immortelles* et *Le Secret de l'Empire*.

Scott Westerfeld écrit également pour les jeunes adultes. Ses séries *Uglies* et *Midnighters* sont publiées chez Pocket Jeunesse.

Retrouvez l'auteur sur son site
www.scottwesterfeld.com

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur
www.pocketjeunesse.fr

Titre original :
Goliath

Publié pour la première fois en 2011 par Simon Pulse,
département de Simon & Schuster Children's
Publishing Division, New York

Couverture : design et illustration de Sammy Yuen Jr.
Photo de couverture : Evan Schwartz
Illustration : Keith Thompson
Copyright © 2011 Scott Westerfeld

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2012

LEVIATHAN, Book 3, Copyright © 2011 by Scott Westerfeld
© 2012, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction et la présente édition

ISBN : 978-2-823-80256-6

-
1. « Je suis désolé, mademoiselle ! »
 2. « Quelle énorme farce ! »
 3. « Il y a de l'or. »
 4. « Petite sœur. »